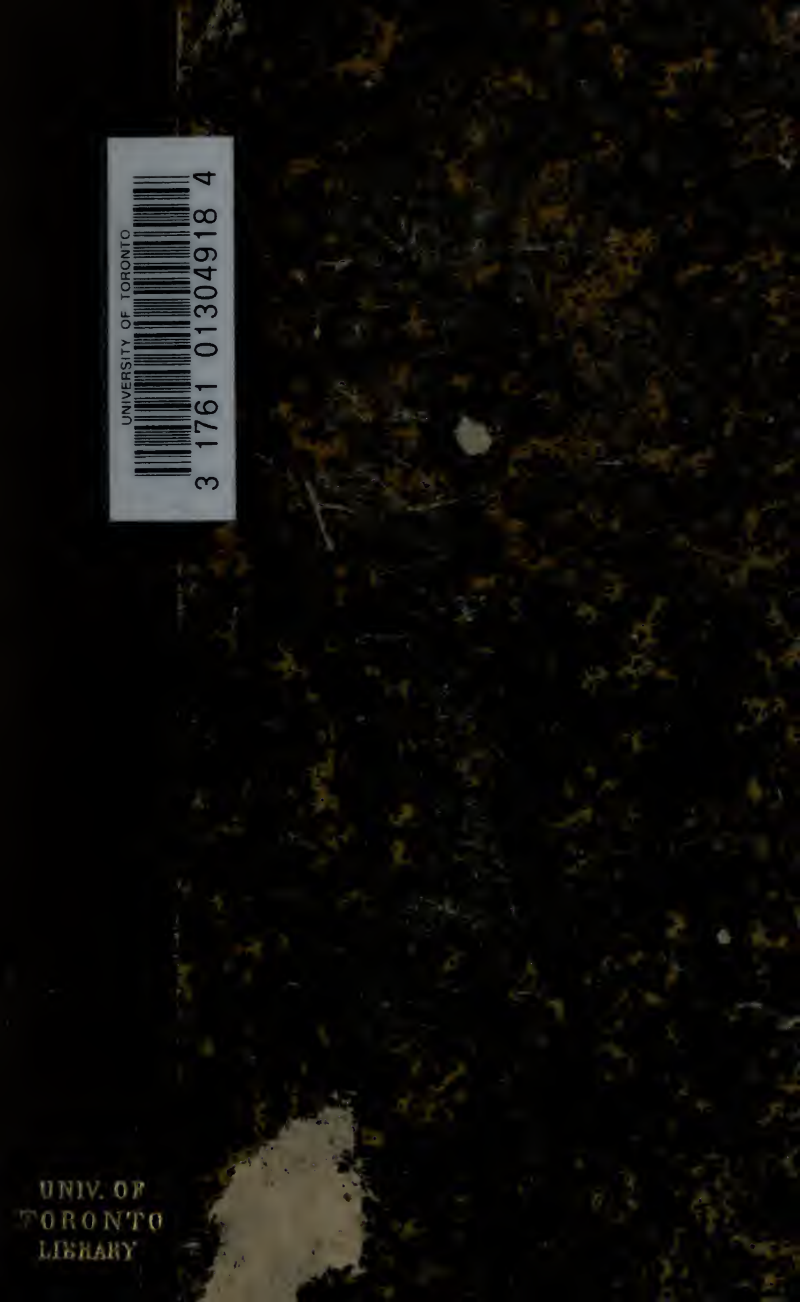
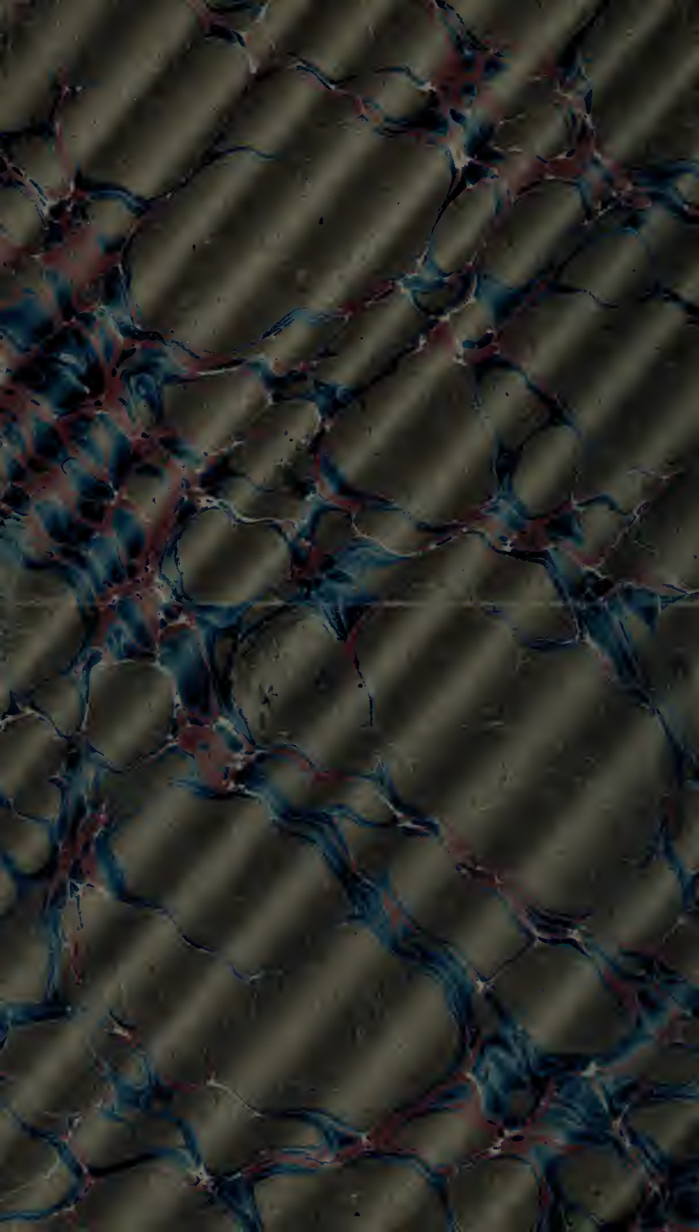


UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01304918 4
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







LA GRANDE-GRÈCE

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

LA
GRANDE-GRÈCE
PAYSAGES ET HISTOIRE

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE PRÈS LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TOME III

LA CALABRE

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1884

PRÉFACE

Dans la première partie de cet ouvrage, publiée il y a deux ans, j'ai conduit le lecteur sur les côtes de la mer Ionienne depuis Tarente jusqu'à Squillace. Au delà de ce point, mon exploration de 1879 était restée fort incomplète. Depuis j'ai consacré à une étude nouvelle et plus approfondie l'automne de 1882. C'est l'itinéraire de ce voyage que je suivrai dans la seconde partie de mon livre. J'y prends pour point de départ Catanzaro, déjà décrit dans la première partie, et je procède de là jusqu'à Reggio le long de la mer Tyrrhénienne, puis je remonte à partir de Reggio jusqu'à Squillace par le littoral de la mer Ionienne, en visitant sur la route les sites de Locres et de Caulonia, en décrivant ces deux

villes et en racontant leur histoire. Un dernier chapitre, traitant de Cosenza, fera pénétrer dans le cœur du pays des Bruttiens.

La *Grande-Grèce* formera de cette manière deux parties, en quatre volumes. Le dernier suivra prochainement celui-ci. Cet ouvrage terminé, avec celui que je viens de faire paraître sur l'Apulie et la Lucanie, il me restera encore à traiter de la Pouille maritime et de la Terre d'Otrante, pour compléter la description de l'extrémité méridionale de l'Italie, fruit de plusieurs années d'études et de voyages. J'espère, sans un trop grand retard, parvenir à accomplir également cette dernière partie du programme que je m'étais tracé.

Nous avons pieusement conservé les lignes qui précèdent. Elles indiquent bien l'étendue et l'intérêt du sujet que M. François Lenormant se proposait de traiter et dont il avait coordonné les matériaux dans son esprit sans avoir eu besoin de fixer ses idées par une ébauche de rédaction.

Le volume que nous publions aujourd'hui terminera donc les études que l'auteur avait consacrées à la *Grande-Grèce*. On y trouvera la relation des premières journées de ce fructueux et fatal voyage de l'année 1882, dans lequel M. François Lenormant, atteint par le mal qui devait nous l'enlever quelques mois plus tard, explora avec tant de courage et de sagacité plusieurs des régions les moins connues de l'Italie méridionale. Le lecteur le suivra depuis Catanzaro jusqu'à Mileto, en passant par Nicastro, le Pizzo et Monteleone; il restera privé de la description du littoral de la mer Tyrrhénienne, depuis Mileto jusqu'à Reggio, et du littoral de la mer Ionienne depuis l'extrémité méridionale jusqu'à Squillace.

Les notes archéologiques que M. François Lenormant avait prises dans son dernier voyage devaient faire l'objet de trois rapports à M. le Ministre de l'instruction publique.

Le premier, contenant les observations recueillies depuis Lucera jusqu'à Catanzaro, a été publié dans la *Gazette archéologique*, année 1883, pp. 11-72 et 191-213.

Le second rapport devait être consacré à l'exploration du littoral de la mer Tyrrhénienne, depuis Nicastro jusqu'à Reggio. Le commencement seul en a été imprimé dans la *Gazette archéologique*, année 1883, pp. 273-294. Il y est question de Nicastro et de l'emplacement des villes de Térina et de Témésa. Ce second rapport correspond aux pp. 1-104 du volume que nous publions aujourd'hui.

Le mal implacable auquel M. François Lenormant a succombé le 9 décembre 1883 ne lui a permis d'é-

crire ni la fin de ce second rapport, ni le troisième, dans lequel auraient été exposées les recherches exécutées à Locres, à Crotone, dans le val de Tegiano et surtout à Velia.

L'ensemble des résultats obtenus pendant le voyage de 1882 est indiqué dans deux lettres que M. François Lenormant a adressées à M. le baron de Witte, la première de Reggio le 12 octobre, la seconde de Naples le 25 du même mois ; toutes les deux furent communiquées à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui les a publiées dans les Comptes rendus des séances de l'année 1882 (pp. 283-287). Nous en donnons le texte à la fin du volume. Elles laissent entrevoir le puissant intérêt qu'aurait présenté la relation complète et détaillée du voyage.

L'Éditeur.

LA GRANDE-GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

—

NICASTRO

I

Par une belle matinée du commencement d'octobre, dès six heures, nous montons en voiture sur la place principale de Catanzaro. Notre véhicule, qui est demeuré le même pendant tout le voyage et nous a fidèlement portés jusqu'à Reggio, est assez original, assez rempli de couleur locale pour mériter tout d'abord une description. Je pourrais cependant m'en dispenser si tous mes lecteurs avaient vu le délicieux petit tableau de De Nittis, *La diligence de Barletta;* car notre voiture ressemble singulièrement à celle que le peintre a représentée, cheminant

au milieu de la poussière blanche d'une route crayeuse, sous un soleil dont il a merveilleusement rendu l'éclat aveuglant. Ce tableau est revenu bien des fois à mon esprit au cours de mes voyages dans l'Italie méridionale ; jamais on n'a mieux reproduit la note vraie de l'aspect de ces contrées. Et je me suis toujours demandé comment l'artiste, fils des pays ensoleillés, qui avait montré à un si haut degré le sentiment de la lumière de sa terre natale, s'était ensuite attaché de préférence à reproduire les aspects de pluie et de brouillard des climats de Paris et de Londres.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut se faire une idée de la voiture à laquelle nous avons confié pendant plusieurs jours nos quatre personnes et qui nous a conduits au travers des plus beaux paysages du monde, qu'on se figure une vaste guimbarde à la caisse arrondie en bateau et suspendue à plus d'un mètre de haut par des ressorts à l'antique, au-dessus de roues énormes. Les fenêtres s'ouvrent largement sur les côtés, comme celles d'une américaine, mais si le vent froid ou la pluie obligent à les fermer, on s'aperçoit avec désappointement que les volets en sont de bois et n'ont en haut qu'un tout petit carreau, suffisant seulement à donner du jour à l'intérieur, de telle façon qu'on y est clos comme dans une boîte, sans plus rien voir du pays. Il est vrai que le carreau est presque toujours cassé et que le volet joint si mal que l'on a autant de vent et

presque autant d'eau quand on ferme que quand on laisse ouvert; aussi renonce-t-on bien vite à fermer. Sur le devant du véhicule est un cabriolet ouvert, où le cocher prend place et où chacun de nous monte à tour de rôle pour jouir du paysage. Notre voiture est peinte en bleu perruquier (d'autres le sont en jaune), d'un ton à faire frissonner d'horreur tout homme un peu artiste, avec des bouquets de roses sur la caisse et sur les portières. En haut, une impériale couverte d'une bâche reçoit une partie de notre bagage; la malle la plus grosse de la bande est attachée par derrière, et dessus s'installe assis un gamin déguenillé de dix-sept à dix-huit ans qui nous accompagnera pendant toute la route, servant d'aide au cocher dans le soin de ses chevaux aux arrêts et aux couchées. Par-dessous la caisse de la voiture, entre les roues, est suspendu un filet de cordes, où l'on fourre encore quelques paquets, avec le sac d'orge et les bottes d'herbe fraîche arrachée dans les champs (c'est ce qui remplace ici le foin de nos pays) qui serviront à la nourriture de l'attelage. Le tout, à demi disloqué, produit en marchant un bruit de ferraille indescriptible.

Quatre jolis chevaux noirs à tous crins, de pure race calabraise, aux formes élégantes dans leur petite taille, indociles à la bride, mais pleins de feu, traînent ce véhicule monumental qui semble d'une autre époque. Ils sont attelés à la mode du pays, tous quatre de front, avec des harnais de couleur

noire constellés de clous en cuivre jaune, abondamment garnis de grelots et de glands de laine. Leur sellette est un véritable monument; une sorte de flèche de cathédrale en cuivre jaune tout découpé se dresse au-dessus et se termine par un petit drapeau, toujours de cuivre, qui tourne à chaque mouvement de l'animal. Les brancards, beaucoup trop haut placés, s'attachent aux côtés de la sellette et font perdre par cette position une part considérable de la force de traction du cheval. C'est ainsi, du reste, qu'on attelle dans toute l'Italie méridionale; on le voit déjà à Naples. Reste à parler du cocher. Il est, comme les gens du peuple dans le pays, entièrement vêtu de noir : veste à revers, gilet à deux rangs de boutons d'argent, culotte courte fendue au-dessus du genou. Mais comme il est de Monteleone, il ne porte pas le chapeau conique posé à plat sur la tête et penché crânement vers la gauche, sans lequel chez nous on ne se figure pas un Calabrais. C'est, en effet, la coiffure universelle des paysans dans toute la région de la Sila, aussi bien du côté de Catanzaro que du côté de Cosenza; mais l'usage en cesse d'une manière absolue à partir de l'Angitola sur la mer Tyrrhénienne et de l'Ancinale sur la mer Ionienne. Au sud de la limite déterminée par ces deux rivières, le chapeau conique est remplacé par un grand bonnet de tricot en laine bleue, si long qu'un enfant de cinq ans pourrait y entrer tout entier. Ce bonnet mou et démesuré de longueur

se porte à volonté de diverses manières suivant les circonstances : tantôt tombant derrière la tête et parvenant jusqu'au milieu du dos, tantôt descendant sur le côté gauche, devant l'épaule, tantôt enfin formant d'abord couvre-nuque, puis replié et ramené en avant, de manière à faire sur le sommet de la tête, où il est appliqué et attaché par le moyen d'une épingle, une sorte de visière en saillie, qui protège le visage contre les fortes ardeurs du soleil. C'est la coiffure de notre automédon, comme celle de tous les hommes de son pays. Je remarque qu'il ne se sert que fort peu du fouet et qu'il fait généralement marcher ses chevaux en les excitant par des cris bizarres et gutturaux; un autre cri les fait arrêter tout net, quelle que soit l'ardeur avec laquelle ils sont lancés.

Nous sortons par le côté de Catanzaro que défendait jadis le château-fort, aujourd'hui détruit, que Robert Guiscard avait élevé en 1050. De ce côté un isthme étroit, sorte d'arête entre deux abîmes, rattache le rocher en promontoire qui porte la ville, bordé de précipices sur toutes ses autres faces, aux collines, montant graduellement par étages jusqu'aux plus hautes montagnes, dont elle est dominée vers le nord-ouest. Dans la pittoresque Calabre, il n'est pas de ville qui offre de toutes parts de plus magnifiques points de vue que Catanzaro, mais celui-là est le plus beau de tous à mon avis. Il y a quelque chose qui parle avec une étrange

puissance à l'imagination dans le contraste entre la grandeur sauvage et je dirais volontiers tragique, des précipices profonds qui s'ouvrent de chaque côté de l'isthme et où descendent en corniche les deux routes menant d'une part à Tiriolo et de l'autre à Cotrone, entre la grandeur sauvage de ces précipices et la gaieté d'aspect des maisons blanches, groupées ou éparses au milieu de bouquets de grands arbres et de vergers, sur les premières pentes qui s'élèvent au-dessus de la ville, tandis que la note sévère reparaît dominante avec les grandes montagnes, les crêtes grisâtres et les sombres forêts de sapins du monte Callistro, qui dans le lointain forment le fond du tableau. Nulle part mieux qu'en cet endroit on n'a l'impression de ce qui se mêle de grâce souriante à l'accent imposant et presque farouche des montagnes calabraises.

Une descente rapide, qui se prolonge sur le flanc des escarpements, nous conduit au fond de la vallée du torrent qui va déboucher à la Marina de Catanzaro. Au commencement de cette pente un groupe de platanes séculaires, au tronc marbré. offrirait aux paysagistes de magnifiques modèles pour des études d'arbres. Fait aux mœurs du pays, je ne m'étonne ni ne m'effraie de voir notre cocher pousser ses bêtes à fond de train pour la descente. Je sais déjà par expérience que les chevaux calabrais ont le pied d'une remarquable sûreté et qu'ils sont accoutumés à dévaler au triple galop

les pentes les plus raides, tournant avec une précision merveilleuse aux plus brusques lacets de la route, quand on s'imaginerait que leur élan va les emporter jusque dans le gouffre. Au fond de la vallée nous laissons sur la droite, à une centaine de mètres de distance, un vaste clos d'orangers et d'autres arbres fruitiers, parfaitement arrosé, d'une végétation miraculeuse, encaissé de tous les côtés par des rochers à pic, brûlés du soleil et couverts de cactus, d'agaves et d'aloès. Ce clos passe pour une des merveilles des environs de Catanzaro; c'est un des endroits où l'on conduit les étrangers. On l'appelle *Il Paradiso*, et ce nom est bien donné; car c'est un vrai paradis de fraîcheur et de riante verdure, une solitude délicieuse où l'on se croit isolé du reste du monde.

Nous remontons ensuite par une pente en longue corniche, exactement parallèle à celle que nous avons descendue, de telle façon qu'elle atteint juste en face de la sortie de Catanzaro, et environ à la même hauteur, le sommet de la croupe qui sépare la vallée que nous venons de franchir de celle du Corace, le Carcinès des anciens. Il faut ensuite redescendre à une profondeur pareille jusqu'à la traversée du Corace, puis remonter encore par des lacets qui semblent n'avoir pas de fin pour atteindre Tiriolo. A vol d'oiseau il n'y a guères plus de huit kilomètres de Catanzaro à cette petite ville ; mais le développement de la route en compte

dix-huit et l'on met bien près de cinq heures à les franchir. La route, du reste, est des plus animées; nous y croisons de très nombreux paysans, qui se rendent au marché du chef-lieu de la province. Tous sont vêtus de leur pittoresque costume : les femmes avec leur voile d'épaisse toile blanche qui fait un carré sur la tête et dont les pans retombent assez bas sur les épaules, leur corsage de drap rouge, sans manches, bordé de bleu et de noir, d'où sort la chemise blanche à manches larges et longues, enfin leur jupe rouge étroite par-dessus laquelle elles en portent une autre, d'étoffe bleue, relevée devant et attachée derrière de manière à ne faire qu'un pan étroit; les hommes avec les vêtements noirs dont je parlais tout à l'heure, de grandes guêtres, le chapeau pointu classique et assez généralement le fusil en bandoulière. La plupart vont à pied, portant des poulets attachés par les pattes et suspendus à leur épaule; ou bien sur leur tête (les femmes du moins) des corbeilles de fruits, conduisant des cochons noirs ou des agneaux, ou bien encore poussant devant eux de petits ânes alertes, chargés de légumes. D'autres sont à cheval, avec des volailles ou des agneaux pendus à l'arçon de leur selle, en travers de laquelle ils tiennent généralement un grand parapluie vert, tandis que l'éternel fusil, sans lequel un campagnard calabrais ne croirait pas pouvoir décemment voyager, est passé derrière leur dos. Il

en est enfin quelques-uns qui vont dans une sorte de petit tombereau juché sur deux énormes roues et peint en couleurs éclatantes, en bleu ou en rouge, avec sur chaque panneau l'image d'un saint protecteur environnée de roses. Des enfants conduisent des mulets chargés de ces énormes jarres à conserver le grain ou l'huile, que l'on fabrique d'après une tradition antique dans certaines localités de l'Aspromonte. Chaque bête en porte quatre, deux de chaque côté du bât, se faisant contrepoids. Des voitures pareilles à la nôtre et bondées de voyageurs, qui s'entassent six dans l'intérieur, un ou deux dans le cabriolet à côté du cocher, et quelquefois trois ou quatre étendus en haut de l'impériale, par-dessus les bagages, amènent à Catanzaro la poste des villes du littoral de la mer Tyrrhénienne. Ce sont les diligences et les courriers du pays. Des *carabinieri* ou gendarmes escortent une charrette où sont quatre malfaiteurs enchaînés que l'on conduit aux assises du chef-lieu.

Nous sommes dans la partie la plus resserrée de l'isthme compris entre les deux golfes de Squillace et de Santa-Eufemia, lequel donne entrée dans la dernière portion de la péninsule italienne vers le midi, dans celle qui primitivement portait seule le nom d'Italie, celle où les Sicules se maintinrent un certain temps après avoir été chassés du reste du continent et où ils continuaient à habiter lors de l'arrivée des premiers colons grecs. Ici finissait

l'Œnotrie. Orographiquement la presqu'île montagneuse dont nous allons suivre la côte occidentale jusqu'au détroit de Messine, constitue ce qu'on peut appeler le système de l'Aspromonte d'après sa plus haute montagne. C'est dans la période géologique actuelle la continuation de la longue chaîne des Apennins, qui, étendue d'une extrémité à l'autre de l'Italie, forme comme l'échine de son ossature. Après s'être abaissée un moment vers le milieu de l'isthme Scylacien, la chaîne se relève et poursuit son tracé par le monte Cappari et le monte Astore, puis se termine avec l'Aspromonte proprement dit, dont le point culminant, le monte Alto, a une hauteur de 1974 mètres, un peu plus élevée que celle de la Sila, mais inférieure à celle du monte Pollino (2233 m.) et bien plus à celle de l'Etna (3313 m.). « Énorme croupe à peine découpée en sommets distincts, mais rayée sur tout son pourtour de ravins rougeâtres où de furieux torrents roulent jusqu'à la mer, — a très bien dit M. Élisée Reclus, — l'âpre montagne, encore revêtue de ses bois, étale largement dans la mer ses promontoires panachés de palmiers et disparaît enfin sous les flots à la pointe désignée par les marins sous le nom de Partage des vents, *Spartivento.* »

Comme la Sila, à laquelle il fait suite au sud, l'Aspromonte est un massif granitique de formation primitive, émergé du milieu des flots bien longtemps

avant le soulèvement de la chaîne de l'Apennin. Jusqu'à la période tertiaire il formait une île au milieu de la mer, île à laquelle se rattachait aussi probablement la Sila et la pointe de la Sicile au nord de l'Etna. Mais les montagnes de cette île étaient moins élevées alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Une partie de leur base, actuellement à découvert, plongeait sous les eaux, et c'est dans ces conditions que s'y sont paisiblement déposés, pendant une longue série de siècles, les terrains de sédiment qui forment comme une ceinture autour du massif de granit. Lorsqu'éclata la formidable convulsion naturelle qui produisit le soulèvement de l'Apennin, la poussée des forces souterraines, se prolongeant jusque-là, releva fortement au-dessus de son niveau premier la vieille île granitique, en même temps que, par suite des dislocations que produisait nécessairement un tel mouvement du sol, une rupture, suivie d'affaissement, se produisait au sud de l'Aspromonte et créait le détroit de Messine. C'est alors que les terrains stratifiés qui s'étaient formés sur les pentes sous-marines de la montagne de granit, soulevés avec elles, émergèrent en même temps que ses parties jusque-là submergées et furent fortement redressées sur les côtés de sa base par la même poussée. C'est à cette constitution géologique du sol que tiennent les changements si notables de sa surface qui se produisent dans certains cantons de la Calabre lors des grands tremblements de terre,

tels que celui de 1783. Les terrains de sédiment, aux roches stratifiées, surtout quand un relèvement leur a donné une direction hors de l'horizontale, sont bien plus fortement agités, bien plus éprouvés par les secousses que les terrains granitiques, qui forment une masse cristalline compacte. Il y a donc, à la jonction des deux sortes de terrains, une différence notable dans le degré d'ébranlement qu'ils subissent, et cette différence amène inévitablement des disjonctions, des dislocations, des glissements du terrain supérieur le long de l'inférieur, qui changent profondément la superficie du sol et se traduisent en effroyables désastres pour ses habitants.

II

Le Corace franchi, nous nous engageons dans la longue montée qui nous conduira à Tiriolo. Cette petite ville se montre presque droit au-dessus de nous, sur la crête d'un escarpement, où elle est juchée comme un aire d'aigle à une hauteur énorme. Le nuage qui repose sur la cime des montagnes l'enveloppe entièrement, mais le vent qui déchire ce nuage en fait apercevoir par échappées les maisons grisâtres.

Nous laissons dans le fond de la vallée les orangers et les cactus, et toute la végétation d'un aspect africain qui donne une physionomie si origi-

nale aux lieux bas de la Calabre. Au bout de quelque temps nous dépassons aussi la limite d'altitude où croît l'olivier et nous entrons dans la région des chênes, des hêtres et des châtaigniers. Les lacets de la route se multiplient et prennent un plus grand développement; tantôt ils nous font perdre de vue Tiriolo, tantôt ils nous montrent de nouveau la ville, dont il semble que nous n'approchons guères. La route est devenue déserte; les cultures sont plus rares. Nous ne rencontrons plus dans les champs que de loin en loin des pâtres qui surveillent un troupeau de moutons ou de chèvres noires, ou bien quelques bœufs au pelage gris. De quelque côté que nous regardions, nous apercevons des plans de montagnes successifs et parallèles, comme les vagues gigantesques et régulières d'une mer subitement pétrifiée. Ces montagnes interceptent la vue des deux mers rapprochées entre lesquelles nous sommes placés; nous ne sommes pas encore parvenus assez haut pour les dominer. L'aspect, d'ailleurs, en est très varié; les unes sont couvertes de bois; sur d'autres les bruyères en fleurs étendent un manteau violet; d'autres enfin sont dénudées et n'offrent aux regards que des roches d'un brun doré qui semblent grillées et comme calcinées, ou des landes de pierres grisâtres que des buissons clairsemés persillent d'une verdure maigre et rabougrie, véritables *garriques* pareilles à celles de la Provence. En avant, à la naissance des vallées

profondes qui descendent du nord, par derrière Triolo, se dresse au milieu des nuages la cime altière des parties culminantes du massif de la Sila, enveloppé de noires forêts de sapins. A notre gauche nous apercevons dans un repli de terrain déjà élevé, mais que nous dominons, le gros village de Settingiano, environné des plantations de mûriers qui font sa richesse; plus loin et plus haut, sur une croupe, le petit village de Caraffa, colonie de Grecs épirotes qui vinrent en Calabre fuir la domination ottomane. A droite, au sud-est, Catanzaro est déjà beaucoup plus bas que nous et l'ouverture de la vallée du Corace sur la mer forme comme une percée étroite découvrant un coin des flots brillants du golfe de Squillace. Plus au nord et plus près de nous, à une assez grande hauteur, la crête pierreuse qui se dresse immédiatement au delà du Corace porte le village de Gagliano. Gimigliano, renommé par ses vergers de pommes, et Cicala sont cachés à nos yeux dans les profondeurs de la gorge.

A mesure que nous nous élevons la végétation devient plus maigre et prend un aspect souffreteux; les arbres, mal venus, se tordent tous dans une même direction. Il est facile de voir qu'ils ont subi l'action de la bise qui souffle presque constamment de la haute Sila et nous donne l'onglée, à nous partis d'en bas quelques heures auparavant par une chaleur déjà ardente au lever du soleil. Mais cette bise, sous laquelle nous grelottons, a du bon, car elle a

dissipé tous les nuages quand nous arrivons à Tiriolo, sur la lisière de la zone où se développe une nouvelle végétation, celle des sapins, qui ne craint rien de la froidure et du vent. C'est là que la route royale venant de Cosenza au travers des montagnes se bifurque pour conduire d'un côté à Catanzaro, de l'autre au Pizzo et de là continuer sur Reggio. Nous sommes montés par la première branche et nous allons maintenant descendre par la seconde.

Tiriolo est, de toute la Calabre, une des villes dont la situation est la plus élevée. Aussi la vue qu'on a de là, simultanément sur les deux mers Tyrrhénienne et Ionienne, offre-t-elle un des plus splendides panoramas qui se présentent dans cette contrée si riche en merveilleux aspects de nature. Droit devant soi, au sud, on voit l'arête des montagnes, qui se sont prolongées sans interruption jusqu'ici depuis la Ligurie, s'abaisser rapidement sur l'isthme Scylacien et s'interrompre presque du côté de Cortale et de Borgia, où elle n'est plus qu'une chaîne de fortes collines, pour se relever ensuite fièrement par les étages successifs des monts Cappari, Astore et du haut massif de l'Aspromonte, dont la cime à l'aspect sauvage et désolé vient fermer dans cette direction l'extrême limite de l'horizon. Il y a là, en même temps qu'un étranglement du continent entre les deux mers, comme une sorte de large vallée transversale qui se creuse

dans l'ossature des montagnes et fait un pays distinct de la petite péninsule qui termine l'Italie et où s'élevaient dans l'antiquité Locres et Rhègion. C'est par là que Denys de Syracuse entreprit de fermer par une muraille continue l'isthme Scylacien, de l'embouchure du Lamato à celle du Corace, « soi-disant, comme s'exprime Strabon, pour protéger contre les barbares de l'extérieur les populations comprises en dedans de l'isthme, mais en réalité pour rompre l'espèce de ligue qui unissait les villes grecques les unes aux autres, et pour affermir ainsi sa propre domination sur l'intérieur de l'isthme. » Strabon ajoute, du reste, que les travaux de Denys pour la construction de cette muraille ne purent pas être menés à fin. Il serait intéressant de rechercher, en parcourant le pays à pied, s'il en subsiste quelques vestiges. C'est une exploration que je me permets de recommander aux archéologues du cru. Par une circonstance curieuse et peu connue, ce que Denys voulait faire fut entrepris de nouveau et exécuté en 1743, lors de la grande peste de Messine et de Reggio, par les ordres d'O'Mahony, vicaire-général des Calabres pour le roi Charles III. On conduisit alors d'une mer à l'autre, par la coupure que je viens d'indiquer, un fossé continu garni de palissades, le long duquel furent échelonnées les troupes du cordon sanitaire qu'il était défendu de franchir sous peine de mort.

Je viens de dire ce que montrait au sud le vaste panorama dont on jouit de Tiriolo. A l'est, de l'autre côté de la profonde et sombre coupure du Corace, on voit comme à ses pieds Catanzaro posée sur son rocher tout entouré de ravins abrupts, puis par delà les ondulations violentes du terrain la mer Ionienne s'étend à perte de vue jusqu'aux dernières limites de l'horizon. A l'ouest, au bout de la vallée du Lamato, dont le cours se termine au milieu des marais qui bordent le rivage de la mer Tyrrhénienne, le golfe de Santa-Eufemia déploie sa courbe régulièrement arrondie, à l'une des extrémités de laquelle le groupe des maisons blanches du Pizzo apparaît, porté au-dessus des flots sur son piédestal cubique de rochers au flanc vertical. De ce côté il semble que l'on soit placé sur le gradin supérieur d'un théâtre de forme antique, ouvert sur la mer et disposé tout exprès pour jouir de la perspective du Stromboli, dont le cône volcanique fume constamment à l'horizon, accompagné du groupe des autres îles Lipari, dont les cimes s'élèvent en arrière. La nature offre ici un aspect sévère, presque solennel, et les teintes grises des rochers. adoucies au loin sous une vapeur azurée, servent de premier degré à cette échelle monochrome qui, passant par le bleu plus accentué du ciel, se termine dans une mer de lapis.

Les trouvailles d'antiquités sont fréquentes à Tiriolo. La plus importante et la plus fameuse est

celle de la table de bronze, aujourd'hui conservée au Cabinet Impérial et Royal de Vienne, qui porte gravé le texte du sénatus-consulte rendu en 186 av. J.-C., à la suite d'un procès fameux et dont toutes les circonstances sont racontées par Tite-Live, pour interdire la célébration des Bacchanales secrètes. La lame de métal qui a transmis jusqu'à nos jours une expédition officielle de cet acte de l'autorité romaine, lequel marque une date importante dans l'histoire de l'Italie méridionale, fut exhumée en 1640. La formule finale ordonne la publication du sénatus-consulte dans *l'ager Teuranus*, évidemment le même que le canton de Taurianê que Strabon place dans les montagnes au-dessus de Thurioi. Nous apprenons ainsi quel était le nom du district dont cette localité était le chef-lieu, nom dont le vestige s'est conservé dans celui de Tiriolo. Dans les dernières années la Commission des antiquités de la province de Catanzaro a fait exécuter des fouilles en cet endroit. Elles ont donné un fort grand nombre de terres-cuites de la dernière époque hellénique, en partie d'une véritable valeur au point de vue de l'art, qui sont conservées actuellement dans le musée du chef-lieu de la province, où je viens de les étudier. Elles déterminent nettement une fabrication locale fort bien caractérisée. La ville des Teurani, admise par suite de la conquête du Bruttium à cet état de vasselage politique concilié avec une grande liberté

municipale qu'on appelait l'alliance de Rome, la ville des Teurani doit être comptée désormais au nombre de celles de la région où travaillaient des coroplastes vers le IIIe et le IIe siècle avant l'ère chrétienne, peut-être même déjà dans le IVe, que ces artistes fussent des Grecs venus des villes de la côte ou des indigènes formés à leur école. Les fouilles de Tiriolo ont également amené la découverte d'un casque de bronze de travail grec qui est un des joyaux du musée de Catanzaro et l'un des plus remarquables monuments de son espèce que j'aie eu l'occasion de voir. La bombe en est ronde et porte en avant des traces de l'attache du cimier ; le couvre-nuque est orné d'enroulements mêlés de palmettes, exécutés en relief avec une grande finesse. La partie qui protégeait le front est garnie de boucles de cheveux de la ciselure la plus délicate et la plus précieuse, au milieu desquelles des feuilles de lierre se montrent à des intervalles réguliers et symétriques. C'est d'un tombeau qu'a été tiré ce merveilleux casque. D'une autre sépulture est sorti un bandeau de front, formé d'une mince lame d'argent qui devait être cousue sur une étoffe. Elle est décorée au repoussé d'élégantes rosaces, avec lesquelles alternent des figures de cavaliers, manifestement estampées sur le type d'un des beaux *nomes* ou didrachmes d'argent de Tarente de la grande époque de l'art. L'ouverture d'une troisième tombe antique à Tiriolo a encore enrichi

le musée de Catanzaro d'une petite plaque de plomb portant gravée à la pointe une inscription de deux lignes en langue osque, tracée avec des caractères grecs.

On ne sait rien de l'histoire de Tiriolo dans le moyen âge. Sous les rois aragonais, la seigneurie de cette ville fut érigée en principauté pour la famille Cicala, d'origine sicilienne. C'est là que naquit dans cette famille, au milieu du XVIe siècle, le fameux renégat Scipione Cicala, devenu successivement kapitan-pacha et grand-vizir du sultan Mahomet III, sous le nom de Sinan-Pacha Djighalizadé. Sa vie est un vrai roman d'aventures ; j'ai eu l'occasion de la raconter dans la première partie de cet ouvrage, à propos de sa ville natale, et je ne recommencerai pas ici de le faire.

C'est sur le territoire de Tiriolo que sont situées les ruines, presque nulles aujourd'hui, de la forteresse qu'en fondant Catanzaro dans le Xe siècle les Byzantins, sous l'empereur Nicéphore Phocas, construisirent pour défendre les approches de cette ville contre une attaque venant soit du côté de Cosenza, soit du côté de la mer Tyrrhénienne. On prétend qu'elle fut établie sur l'emplacement d'une localité antique appelée Araca ; mais ceci n'est qu'une tradition sans preuves. Ce qui est positif, c'est que la forteresse en question est désignée dans les documents latins par le nom de *Rocca Nicephori*, dans ceux en langue grecque, *Rôka Nikîphorou*. A la fin

du siècle suivant Rocca Niceforo devenait Rocca Falluca, du nom de son nouveau seigneur, le normand Hugon Faloch, institué comte de Catanzaro par Robert Guiscard en 1077. La famille de ce personnage se rattachait aux premiers aventuriers qui vinrent de Normandie chercher fortune en Italie, car on trouve déjà un Hugon Faloch, probablement son grand-père, parmi ceux qui, dès 1019, répondant à l'appel de Melo, guerroyèrent dans la Pouille sous la conduite de d'Osmond Drengot, Gilbert Buatère et Raoul de Toëni.

III

Nous commençons à descendre avec une rapidité vertigineuse de la hauteur où nous avons mis tant de temps à monter, sur le versant de la mer Tyrrhénienne. En une demi-heure nous sommes à Marcellinara, gros village environné de bois d'oliviers avec un palais appartenant au baron San-Severino, de Catanzaro, dont la famille a possédé pendant plusieurs siècles la seigneurie de l'endroit, et qui reste encore aujourd'hui propriétaire de la majeure partie du territoire de la commune. Nous le traversons rapidement, en remarquant le grand nombre de beaux types de femmes que nous rencontrons dans les rues ou sur la porte des maisons. Marcellinara est renommée sous ce rapport à une assez grande distance à la ronde.

C'est dans son voisinage que se trouvent les carrières du beau marbre que l'on appelle *vert de Calabre* et qui est une des variétés du *vert antique*. Elles ne sont pas exploitées d'une façon régulière, de façon à fournir à l'exportation, qui ne manquerait pas de se développer si les architectes savaient où se procurer facilement cette magnifique matière. Mais dans le pays on s'en sert comme d'une pierre un peu plus recherchée que les autres. Les escaliers du palais du baron de San-Severino en sont entièrement faits, ce qui serait ailleurs un luxe plus que royal.

Au delà de Marcellinara nous continuons à descendre au milieu des oliviers et des figuiers, jusqu'à ce que nous arrivions dans la vallée du Lamato, le fleuve Lamêtos de l'antiquité, à l'endroit où, précipité d'abord des montagnes de Soveria dans la direction du nord au sud, il tourne du côté de l'ouest en se dirigeant vers la mer. Là se trouve une espèce de maison de poste où l'on peut relayer au besoin et trouver les mêmes ressources que dans un khan oriental. Nous nous y arrêtons pour laisser reposer les chevaux, et nous y déjeunons sur la terrasse de la maison. Le paysage me frappe par son accent aussi absolument grec que l'est la qualité de a lumière qui le baigne ; sur les bords de Lamato je me sens reporté dans mes souvenirs à vingt ans en arrière, et je crois me retrouver dans la vallée de l'Alphée aux approches d'Olympie. C'est ce fleuve qui vaut de la part d'Aristote le nom de La-

mêtin au golfe dans lequel il se décharge, l'actuel golfe de Santa-Eufemia, plus souvent appelé Hipponiate et Térinéen par les écrivains antiques.

Après avoir franchi le Lamato sur un pont de pierre dont les piles reposent sur des fondations antiques, nous suivons quelque temps sa rive droite et à l'endroit où la route royale le coupe de nouveau pour se porter vers le sud, nous la quittons. Tournant à droite dans la direction du nord, nous nous enfonçons dans des collines peu élevées, tourmentées et garnies d'épais fourrés d'où émergent de grands arbres, lesquelles séparent en cet endroit le fleuve de son principal affluent, le Fiume di Sant' Ippolito, presque absolument à sec dans la saison de l'année où nous sommes. En débouchant de ces collines on entre dans une plaine dont le panorama est vraiment magnifique. Un hémicycle de montagnes, presque toutes boisées de la base à la cime, d'une courbe aussi régulière que celle d'un théâtre antique, l'enferme à l'est et au nord. Dressées partout ailleurs comme une immense muraille qui va rejoindre le ciel, ces montagnes s'abaissent doucement à l'extrémité nord-ouest du demi-cercle, pour former le cap Suvero, qui s'avance dans la mer et sépare le bassin de Santa-Eufemia et de Nicastro de la vallée du Savuto. En quelques points, dans leur partie la plus abrupte, leur flanc est comme fendu du haut en bas par des gorges profondes et sauvages d'où se précipitent des torrents,

furieux en hiver, desséchés en été, dont le passage dévaste les terrains inférieurs avoisinant la mer et y ruine les cultures. Le plus considérable de ces torrents est le Fiume di San Biase, dont le cours est marqué par un chaos de roches et de galets étalé sur une énorme largeur, qui traverse comme une écharpe grise et sinistre d'aspect la verdure de la plaine. Celle-ci, qui a plusieurs lieues de développement dans tous les sens, est limitée d'un côté par les montagnes que je viens de décrire, de l'autre, vers l'ouest, par la mer, dont le rivage décrit une courbe gracieuse, parallèle à celle des montagnes. La plaine se divise en plusieurs zones, dont la condition actuelle, et par suite l'aspect, résulte de leur plus ou moins de salubrité. Le long du rivage, ce sont des marais pestilentiels, garnis de roseaux et de plantes aquatiques, formés par les eaux qui s'étalent stagnantes à cause de l'ensablement des torrents à leurs embouchures. En s'éloignant de la mer, le terrain se relève un peu et s'assèche; mais les exhalaisons des marais voisins le rendent encore mortel pour le cultivateur qui en fouillerait le sol. Ce ne sont donc que des landes parsemées d'épais buissons de lentisques, de pistachiers, de myrtes, de cytises, d'hélianthêmes, de bruyères frutescentes, de lauriers roses et d'agnus castus en fleurs, qui, par endroits y forment de véritables mâquis où un homme se cacherait facilement. Quelques bergers y errent seuls avec leurs troupeaux.

Plus loin encore, le sol se relevant un peu davantage, on voit apparaître des champs labourés que commencent à parsemer des oliviers plus ou moins espacés. Mais le pays ne devient salubre et habitable qu'au sommet du talus en pente douce, couvert de plantations serrées où les figuiers, les caroubiers, les amandiers et les orangers se mêlent aux oliviers, qui conduisent au pied des grands escarpements de l'Apennin de Martirano, Soveria et Tiriolo. C'est là que sont placés les villages où se groupe la population du canton et que l'on aperçoit, à quelques kilomètres l'une de l'autre, les deux villes de Nicastro et de San-Biase, étalant à l'aise leurs maisons blanches. La première, que nous atteignons après avoir traversé la plaine, est une sous-préfecture de près de 8,000 habitants, bien bâtie, avec de belles maisons de familles riches; elle s'échelonne en gradins sur un terrain montant, que surmontent les ruines du vieux château, bâti sur un rocher escarpé entre deux torrents qui descendent de la montagne et dont les crues subites, en 1563, 1683 et 1782, ont à plusieurs reprises ruiné une partie de la ville, emportant les maisons ou les engloutissant sous la masse des pierres qu'ils roulaient. Nicastro est une petite ville animée, propre et prospère, qui a un commerce agricole considérable et un certain développement d'industrie dans sa fabrication de poteries d'une terre brune, vernissée seulement en partie, qui se ven-

dent en abondance dans la contrée environnante pour l'usage populaire et dont les formes, conservées par tradition depuis l'antiquité, sont d'une réelle élégance. Quant à San-Biase, qui jusqu'à la fin du XVIIe siècle n'était qu'un village dépendant de Nicastro, c'est actuellement une ville d'environ 4,000 âmes, qui doit sa fortune à son excellent vin, l'un des plus renommés des Calabres. Avec ceux de Cirò et de Siderno, ce vin est celui qu'on y vante le plus, et il mériterait d'être connu en dehors de ces provinces. Si la fabrication s'en perfectionnait, il finirait par être exporté au loin et par acquérir une réputation jusque dans nos pays.

IV

Il est bien peu de villes de Calabre pour lesquelles, si l'on veut raconter leur histoire, on ne soit avant tout obligé, pour l'époque des origines, de déblayer le terrain de toute une végétation de fables accueillies avec une singulière crédulité ou même inventées de toutes pièces par les écrivains du pays au XVIe et au XVIIe siècle, et depuis répétées comme paroles d'évangile, sur la foi de ces écrivains, par les *dotti* qui s'occupent d'antiquités. Mais nulle part peut-être nous ne rencontrons plus de fables de ce genre et de falsifications qu'à Nicastro. Je ne parle pas seulement du système absolument erroné, bien qu'il ait été longtemps accepté

sur la foi d'une autorité aussi considérable que celle de Cluvier, consistant à voir dans Nicastro, d'après une simple assonance de noms, le Numistro où le consul Marcellus et Hannibal se livrèrent une bataille à l'issue indécise en 210 av. J.-C. Il suffit de lire dans Tite-Live le récit de cette bataille ainsi que de l'ensemble de la campagne où elle eut lieu, pour constater que Numistro était situé dans le nord de la Lucanie (où Pline le place encore), non loin de la frontière de l'Apulie, et que sa position correspondait à peu de chose près à celle de l'actuel Muro Lucano [1]. Aussi tous les critiques sont-ils maintenant d'accord pour admettre que c'est par une pure erreur que Ptolémée a enregistré cette ville parmi celles du Bruttium. La municipalité de Nicastro fera donc bien d'effacer le nom de Corso Numistrone dont elle a décoré la rue principale de la ville; ici la prétention locale ne saurait plus se défendre.

Mais il s'agit seulement dans ce cas d'une erreur scientifique, qu'ont partagée des hommes très considérables des autres pays de l'Europe, chez qui, par conséquent, la vanité patriotique n'y avait aucune part. Ce qui est plus grave, c'est qu'au siècle dernier Nicastro a possédé un ou plusieurs érudits qui ont profité de ce que le tremblement de terre de 1638 avait détruit de fond en comble la cathé-

1. Voy. *A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. II, p. 33 et suiv.

drale et l'évêché, avec leurs archives, pour supposer toute une série de documents lapidaires ou manuscrits qui auraient soi-disant existé avant ce désastre et y auraient péri, mais dont des copies auraient été heureusement conservées. Scaramuzzino, ayant trouvé ces documents dans les manuscrits des antiquaires locaux du XVIII[e] siècle, Antonino Colelli et le marquis Francesco di Sant' Ippolito, les inséra de confiance dans ses *Memorie storiche della città di Nicastro*, et M. Pasquale Giuliani les a reproduits dans le livre que, sous le même titre, il a fait imprimer à Nicastro en 1876.

C'est ainsi qu'a été forgée une prétendue inscription de l'année 1122, qui aurait, dit-on, été gravée sur la porte de l'ancienne cathédrale et aurait raconté : que la ville s'appelait autrefois *Lyssania;* que la foi chrétienne y avait été prêchée par saint Pierre et saint Paul en personnes, et une première cathédrale bâtie vingt-cinq ans après la mort du Christ; qu'en 306, ayant été détruite avec la ville par un tremblement de terre, cette cathédrale fut rebâtie et consacrée par le pape saint Sylvestre lui-même, en présence de l'empereur Constantin, venu exprès dans le pays avec lui; qu'en 839 les Sarrazins la renversèrent; qu'enfin, ayant été une dernière fois relevée sur le conseil personnel d'Urbain II, par la princesse normande Emburge, elle fut inaugurée en 1122 par le pape Calliste II. Il suffit de lire cette inscription pour voir que non seulement elle est

fausse, mais de plus qu'elle a été imaginée par un homme qui n'avait aucune idée de l'épigraphie du moyen âge. Le curieux c'est qu'en 1642, quatre ans seulement après le tremblement de terre dans lequel aurait disparu cette inscription si précieuse, si pleine de renseignements, placée à l'endroit le plus visible de la cathédrale, personne n'avait encore la moindre idée des faits historiques dont elle aurait été destinée à conserver le souvenir. En effet, après avoir reconstruit son église, l'évêque d'alors, Tommaso Perrone, fit placer au-dessus de la porte une longue inscription qu'on y voit encore, et où il a résumé de la manière la plus exacte l'histoire vraie de l'église, laquelle est absolument différente et ne connaît rien de tout cela.

Le faux de l'inscription ne suffisant pas, on le corrobora d'autres falsifications. Peu avant le fameux tremblement de terre le bruit s'était répandu qu'on avait retrouvé dans le trésor de la cathédrale, où jusqu'alors il avait été ignoré, l'original autographe de la trente-huitième lettre du IIe livre du recueil de la correspondance de saint Grégoire le Grand. Cette lettre, écrite en 591, est adressée à Jean, évêque de Scylacium (Squillace), qui avait été transféré à ce siège de celui de l'*ecclesia Lissitana*, c'est-à-dire de Lissus en Illyrie, que venaient de ruiner les barbares. Au moment même de la prétendue découverte, les gens les moins soupçonneux, comme le P. Marafioti, n'y ajoutèrent pas foi. Quand on

put, en disant qu'elle avait péri dans la catastrophe, se dispenser de produire la pièce invoquée, on devint plus affirmatif pour la citer comme preuve que la *Lissitana ecclesia* était l'église de cette ville, c'est-à-dire de la Lyssania ou Lissania ainsi imaginée. Enfin les inventeurs de cette prétendue ville, dont la fécondité était vraiment prodigieuse, produisirent un grotesque catalogue de soixante évêques s'étant succédés sur le siège de Lyssania ou Nicastro de 33 de l'ère chrétienne à 840. On y trouve un Guillaume de 35 à 44, un Landulfe de 50 à 65, un Jean Antoine de 65 à 70! C'en est assez pour la faire juger.

J'ai cité ces faits, qui autrement n'auraient mérité qu'une prétérition dédaigneuse, sans même être mentionnés, pour donner une idée du nuage de falsifications éhontées contre lequel on est contraint de se débattre quand on s'occupe de l'histoire et des antiquités de l'Italie méridionale, falsifications de monuments et falsifications de textes, suppositions d'inscriptions ou de diplômes qui n'ont jamais existé, fabrication matérielle de marbres inscrits ou d'objets d'art où l'on déploie quelquefois une si merveilleuse habileté de main que les plus fins connaisseurs s'y laissent prendre. Cette production coupable a duré trois siècles. Elle est aujourd'hui bien diminuée, quoi qu'elle n'ait pas encore complètement cessé. Mais elle a laissé sur le terrain de toutes les questions relatives à ce pays un tel amoncellement de choses fausses dont la

critique est condamnée à s'occuper pour les balayer, qu'on tremble à chaque instant de ne pas se montrer assez sévère en scrutant la valeur des documents, de quelque nature qu'ils soient, ni assez indulgent pour les hommes qui s'y sont laissé prendre de bonne foi; car on ne peut pas répondre que soi-même on ne finira pas par commettre quelque faute de ce genre, par être dupe à son tour après avoir su très bien montrer comment les autres avaient été dupés. Il faut être très net et très résolu pour déclarer hautement qu'un texte ou qu'un monument est faux; mais en revanche il faut être réservé pour qualifier tel ou tel écrivain de faussaire parce qu'il a publié des monuments faux, même en grand nombre. Car les faussaires ont été légion, et plus d'un érudit qui a rempli ses recueils d'inscriptions supposées n'a commis en réalité d'autre faute que d'être trop confiant, et d'accepter aveuglément ce qui lui venait de toute main.

Venons à l'histoire authentique de Nicastro.

Le site de cette ville manque presque complètement d'antiquités, bien qu'elle se trouve dans un district qui, assaini dans les siècles anciens par des travaux de canalisation des rivières, était alors couvert d'une population fort dense. On y a trouvé et on y conserve des tuyaux de terre cuite ayant servi à un aqueduc et portant l'estampille de Q. Laronius, consul en 32 av. J.-C., la même qui se fit sur les tuyaux de l'aqueduc de Vibo Valentia.

Mais celui de Nicastro en traversait seulement le territoire pour aller desservir quelque localité située plus bas dans la plaine; il ne prouve donc rien pour l'existence d'un centre habité sur l'emplacement même de la ville. Un fait pourrait avoir plus de valeur; c'est qu'en cultivant les paysans rencontrent souvent des tombes antiques, formant un petit groupe, sur un terrain assez restreint qui est attenant à la partie inférieure de Nicastro. Seulement, en l'examinant bien, il me semble prouver exactement le contraire des conclusions que prétendent en tirer les savants locaux. Car les tombes y sont toujours des plus pauvres et ce petit champ de sépulture offre tous les caractères de celui d'un simple village, fort peu important. Il ne devait donc y avoir là rien d'autre qu'un village dépendant de la ville qui, quel que fût son vrai nom, s'élevait alors dans la plaine inférieure, tout auprès du rivage de la mer.

Nicastro est une corruption de *Neocastrum*, l'appellation de la ville dans tous les diplômes anciens et authentiques. Cette appellation, que l'on traduirait en français par « Châteauneuf », appartient à la grécité byzantine. Elle prouve d'une manière irréfragable que la ville est du nombre de celles qui ont été fondées sous la domination des empereurs grecs, et par les soins de leurs agents, pour recevoir de nouveaux colons amenés d'Orient ou pour offrir un asile aux populations expulsées de

leurs anciennes demeures par les ravages des invasions. Ce nom paraît en même temps impliquer une opposition entre la nouvelle ville que l'on construisait et une ville plus ancienne ruinée, la *vetus civitas* dont parle Robert Guiscard dans la charte de fondation du monastère de Santa-Eufemia. Il est, du reste, certain que si Nicastro est une cité de fondation byzantine, elle est dans ce genre une des plus anciennes de la Calabre, de deux siècles au moins antérieure à Catanzaro. Elle existait déjà dans le VIII[e] siècle, puisque la Novelle de Léon l'Isaurien, plaçant les évêchés de l'extrémité méridionale de l'Italie sous la juridiction du patriarche de Constantinople, range l'évêque de Néocastron parmi les suffragants de l'archevêque de Reggio. La succession des évêques de Nicastro n'est pourtant connue qu'à partir de 1094.

C'est seulement avec les Normands que Nicastro commence à jouer un rôle dans l'histoire générale. Sa forteresse était alors une des clefs de la Calabre méridionale; c'est par là que passait la route qui conduisait vers Reggio de Cosenza et de tout le Val di Crati. Robert Guiscard la bloqua en allant pour la première fois faire le siège de Reggio, en 1057, et à son retour, il en reçut la capitulation, avec celle de Maida. L'année suivante, lors de la première querelle entre Robert et son frère Roger, au sujet du partage du territoire de Calabre conquis en commun, tandis que Robert assiégeait Roger

dans Scalea, les Grecs de Nicastro se révoltèrent et massacrèrent la garnison de soixante hommes d'armes normands qui avait été laissée dans le château. Ce fut même cet événement qui, en faisant craindre une insurrection générale de la Calabre, amena la réconciliation des deux frères. Nicastro resta définitivement dans la part de Robert, et c'est lui qui, en 1062, relevant un ancien monastère grec du nom de *Parrigiani* (c'est ainsi que l'écrit son diplôme) consacré à Ste-Euphémie, vierge martyre de Chalcédoine, et détruit par les Sarrasins, y fonda une somptueuse et célèbre abbaye de Bénédictins. On possède la charte de fondation de cette abbaye; c'est un des plus beaux et des plus authentiques diplômes émanant des premiers princes normands. Robert Guiscard y donne au nouveau monastère tout le territoire jusque là dépendant de Nicastro, qui s'étend le long de la mer entre le Lamato et le Fiume di San-Biase (*inter duo flumina*) avec le port de l'embouchure du premier et l'emplacement de la *vetus civitas*, plus des domaines dans les territoires de Scillanum (Scigliano), Episcopia (Piscopi) et Yussaria (Gizzeria); il mentionne aussi les donations que font en même temps que lui sa nièce Emburge, fille de Drogon, et le Normand Théroulde sur le territoire de Nicastro, comme Antrasillo, seigneur de Maida, dans sa propre seigneurie.

La princesse Emburge mentionnée dans cet acte

fit construire à ses frais la cathédrale qui subsista, jusqu'en 1638 et où l'on montrait son tombeau. Elle avait donné tous ses biens à cette église. En 1106, son frère Richard, grand sénéchal du duché de Pouille, fils comme elle du comte Drogon, par un diplôme dont le texte est parvenu jusqu'à nous, confirma cette donation et y joignit celle des biens qu'il possédait personnellement sur le territoire de Nicastro.

J'ai expliqué dans la première partie du présent ouvrage[1] comment la fable d'un voyage du Pape Calliste II dans la Calabre, en 1121-1122, pour réconcilier Guillaume de Pouille et Roger de Sicile, voyage impossible à placer parmi ce qu'on sait des diverses résidences de ce pontife à la même date, avait surgi vers la fin du xv[e] siècle à Catanzaro dans le cours des disputes entre l'église de cette ville et celle de Taverna, qui soutenaient à coups de documents forgés leurs prétentions rivales. Les falsifications catanzaraises donnèrent naissance à d'autres, à Nicastro et à Reggio, et celles-ci se sont transformées en traditions qui ont pris, avec le temps, une apparence respectable et auxquelles on ajoute une foi implicite. Ainsi tous les gens de Nicastro sont persuadés que Calliste II séjourna quinze jours dans leur ville avec Roger de Sicile. Et quand on leur dit que c'est là une pure imagi-

1. T. II, p. 278.

nation, ils vous répondent en vous conduisant à la petite église de la Pietà, où ils vous montrent encastrée dans le mur une grosse pierre qui passe depuis 300 ans pour avoir servi de marchepied au Pape quand il montait à cheval. Les paysans la baisent dévotement comme sanctifiée par ce souvenir.

Qui positivement a séjourné à Nicastro est l'Empereur et roi Henri VI ; on a de lui un diplôme daté de cette ville en faveur du monastère de San-Giovanni in Fiore dans la Sila. Sa veuve Constance fit réparer le château de Nicastro pendant la minorité de Frédéric II. C'est sous ce dernier prince que la ville atteignit le point culminant de sa prospérité ; elle était alors une des principales de la partie la plus méridionale du royaume de terre ferme. L'Empereur y avait, dans la contrée appelée Carrà, une maison de plaisance avec un parc où il tenait un équipage de chasse à l'oiseau. C'est lui qui pour ses déduits de chasse y introduisit le faisan, lequel s'y naturalisa si bien qu'au XVIIe siècle on trouvait encore cet oiseau en grande abondance à l'état sauvage dans les bois voisins. Frédéric reprit en 1239 pour le domaine royal la partie de la ville de Nicastro que les moines de Santa-Eufemia possédaient en fief, en leur donnant en échange la petite ville voisine de Nocera. La cité avait son baile spécial et ne dépendait pas du justicier de Calabre, privilège que dans la région Cotrone, Reggio et Cosenza possédaient seules avec elle ; on lui

adressait donc directement les lettres royales qui l'invitaient à nommer ses députés aux parlements solennels. Le château, que Frédéric II avait fait renforcer par de nouveaux travaux et qui passait pour presque imprenable, renfermait le trésor où l'on déposait l'argent des revenus fiscaux de la moitié de la Sicile et de toute la Calabre. Lorsqu'il voulut, au bout d'un certain nombre d'années, adoucir la captivité de son fils aîné, Henri, d'abord institué par lui roi des Romains, puis devenu rebelle à l'instigation du Pape et des Guelfes d'Allemagne, c'est à Nicastro qu'il fit conduire ce prince, détenu depuis 1235 au château de San-Felice dans la Pouille, sous la garde de Galvano Lancia. Mais une fois arrivé dans la forteresse calabraise, Henri profita bientôt pour s'évader de ce que la surveillance dont il était l'objet était devenue moins étroite. Il alla se cacher dans les bois de Martirano; là, suivant les uns, il se noya dans le Savuto en cherchant à fuir ceux qui le poursuivaient; suivant les autres, on le reprit et on l'enferma dans le petit château de Martirano, où il mourut au bout de quelques jours dans des circonstances mytérieuses. Ici, comme pour presque tous les événements de famille qui touchent à Frédéric, il est impossible d'arriver à la vérité au milieu des contradictions des chroniqueurs, entraînés par des passions implacables de partis. Le seul fait positif est que le prince Henri trouva la mort dans son évasion

du château de Nicastro, et que son corps fut porté à Cosenza pour y recevoir la sépulture.

En 1254, lorsque l'Empereur Conrad mourut, le Calabrais Pietro Ruffo, vicaire impérial de la Sicile et de la Calabre, qui pourtant devait toute sa fortune à la maison de Souabe, car Frédéric II l'avait pris dans les rangs inférieurs de la noblesse pour l'élever aux plus hautes dignités, se déclara avec une ardeur sans égale pour l'établissement de la souveraineté directe du Pape sur le royaume. Manfred, aussitôt qu'il se fut installé à Lucera et eut commencé à reconquérir la Pouille, envoya vers Ruffo son confident Riccardo da Fortina, gentilhomme de Nicastro, espérant encore le ramener à sa cause. En arrivant dans sa ville natale, dont la population était passionnément gibeline, l'envoyé de Manfred fut mis au courant de toutes les trames du comte de Catanzaro et put se convaincre que le fils naturel de Frédéric rencontrerait en lui un ennemi que rien ne pourrait désarmer. Riccardo comprit donc qu'il fallait faire la guerre au lieu de négocier, et pour assurer à son maître une base d'opération en Calabre il s'empara du château de Nicastro, dont il chassa le gouverneur, l'Allemand Fulcon, comme suspect de trahison. Survint Giordano Ruffo, envoyé de Catanzaro par son frère à la tête de forces supérieures à la première nouvelle de ces événements; il prit sans beaucoup de peine la ville et le château, où Riccardo da Fortina n'avait pas eu

suffisamment le temps de se mettre en défense, et il emmena celui-ci prisonnier à Tropea avec son père et son oncle, doyen de la cathédrale. Maîtres exclusifs du pays par ce succès, les frères Ruffo bannirent des Calabres tous les partisans de Manfred, lesquels se réfugièrent auprès de ce prince dans la Pouille, qu'il avait réussi à réduire toute entière à son autorité. Pouvant désormais disposer librement de la majeure partie de ses troupes, Manfred joignit aux exilés calabrais une armée placée sous les ordres de Gervasio di Martina et Corrado Troicchio. Ses deux généraux battirent à plate couture Giordano Ruffo dans le Val di Crati, emportèrent Cosenza et, avec l'aide des habitants de Nicastro, soulevés à leur approche, contraignirent à capituler Gesuè Mele, de Catanzaro, le gouverneur papal de la forteresse. Par suite, Nicastro devint le pivot des opérations qui rétablirent dans la Calabre et dans la Sicile l'autorité de la maison de Souabe.

Sous les Angevins, Nicastro resta ville de domaine royal, comme sous les Normands et les Hohenstaufen. Ceci constituait pour elle une situation très privilégiée par comparaison avec les autres villes de la Calabre, qui, sauf Reggio, appartenaient à des barons et subissaient le régime féodal dans toute sa rigueur. En 1419 Jeanne II donna cette cité en fief à son amant Ottinio Caracciolo ; mais la ville lui ferma ses portes et parvint à l'é-

carter assez pour donner le temps à la reine, aussi volage que dissolue, de se dégoûter de lui et de les en débarrasser en le faisant mettre à mort. En 1468, et dans les années suivantes, après la mort de Skanderbeg et la conquête de sa principauté par les Turcs, Alphonse Ier établit en Calabre, où les attirait la présence d'Hélène Castriote, la fille de leur héros national, mariée au prince de Bisignano, trente-quatre colonies de réfugiés Albanais. Deux furent installées dans les environs immédiats de Nicastro, à Zagarone et à Gizzeria. Quelques années plus tard, Ferdinand Ier, ayant vaincu, en 1485, la grande révolte des barons conjurés, forma un vaste comté de Nicastro, Feroleto, Maida et Acconia et le donna à son fils Frédéric, marié à Isabelle de Baux, qui venait d'hériter des fiefs immenses de son beau-père décapité entre les principaux rebelles, duché d'Andria, principauté d'Altamura, etc. Devenu plus tard roi par la mort de son neveu Ferdinand II, ce même Frédéric gratifia Marcantonio Caracciolo du comté de Nicastro. Le fief ainsi constitué resta dans la famille Caracciolo jusqu'au commencement du xviie siècle et passa ensuite par héritage à la maison d'Aquino, qui le garda jusqu'en 1799.

Nicastro et son château jouèrent quelque rôle dans les guerres entre Français et Espagnols pour la possession du royaume de Naples à la fin du xve siècle et au commencement du xvie. En 1495,

lors de l'expédition de Charles VIII, elle se soumit sans résistance à Stuart d'Aubigny, lieutenant du roi de France en Calabre; mais à la fin de la même année, Charles étant retourné de l'autre côté des Alpes et le soulèvement de Naples ayant rétabli les affaires de Ferdinand II, d'Aubigny dut envoyer une partie de ses troupes au secours du duc de Montpensier. Gonsalve de Cordoue, qu'il avait d'abord battu complètement à Seminara, profita de ce que la Calabre était dégarnie de Français pour reprendre l'offensive avec avantage. Nicastro fut alors une des villes qu'il assiégea et dont il força la petite garnison française à capituler, tandis que le vaillant général qui avait su conquérir les sympathies de la noblesse calabraise était cloué sur son lit par la maladie. Six ans après, quand Louis XII et Ferdinand le Catholique se disputèrent le royaume napolitain, enlevé déloyalement au roi Frédéric, les Français se rendirent encore pour quelque temps maîtres de la forteresse, et il fallut un nouveau siège pour la leur enlever.

Depuis lors jusqu'en 1799, l'histoire de Nicastro n'offre plus en fait d'événements dignes d'être signalés que la visite qu'y fit Charles-Quint en 1535, au retour de sa victorieuse expédition de Tunis, l'élection successive de deux de ses évêques au trône pontifical, en 1555 Marcello Corvino, qui prit le nom de Marcel II, et en 1591 Giovanni Antonio

Facchinetti, qui devint Innocent IX, enfin le tremblement de terre du 27 mars 1638. Cette catastrophe s'étendit sur toute la côte occidentale de la Calabre et y ruina complètement cinquante villes et villages, en faisant 12,000 victimes. Mais nulle part ses ravages ne furent plus affreux qu'à Nicastro. La ville s'écroula presque toute entière ; il n'y eut que bien peu d'édifices qui y restèrent debout, et ceux-là même furent gravement endommagés. Il périt 1,190 personnes ensevelies sous les décombres, plus du cinquième de ce qu'était alors la population de la ville. C'était la veille du dimanche des Rameaux. Les gens du peuple, sortis dans les champs pour leurs travaux, furent généralement épargnés ; au contraire, la grande majorité de la noblesse fut anéantie d'un seul coup. Elle était, en effet, réunie pour une cérémonie religieuse dans l'église San-Francesco, dont l'écroulement subit sous la première secousse écrasa tous ceux qui s'y trouvaient, à un petit nombre d'exceptions près. Les quelques grandes rues larges qui se voient actuellement dans la partie inférieure de la ville ont été bâties lorsqu'elle se releva de ses ruines, après le tremblement de terre.

V

A l'époque de nos guerres de la République et de l'Empire, Nicastro et ses environs furent de

nouveau le théâtre d'événements qui intéressent l'histoire générale.

En 1799 la noblesse de cette ville, comme en général la majeure partie de celle de la Calabre et de la Basilicate, constituant la classe éclairée et instruite de la population, inclinait fortement vers le libéralisme et les idées nouvelles. Le bas peuple, au contraire, maintenu dans un état de complète ignorance, ne concevait même pas autre chose que ce qui existait, et s'il avait entendu parler de la Révolution française, c'était uniquement par l'organe du clergé qui exerçait sur lui une influence toute-puissante et qui naturellement, en présence des persécutions religieuses de la Terreur et du Directoire, ne voyait dans tout ce qui se passait au delà des Alpes qu'une œuvre satanique, à laquelle le devoir de tout chrétien était de s'opposer. Ajoutez à cela qu'avec les souffrances du régime féodal, encore maintenu dans le pays, et la misère agricole résultant du développement exagéré de la grande propriété, un sentiment démocratique encore inconscient et qui n'avait pas trouvé sa voie fermentait sourdement dans les masses populaires. Il leur faisait voir l'ennemi dans la noblesse et par conséquent les disposait à embrasser aveuglément le parti opposé à celui qu'elle adopterait, en même temps qu'à chercher dans la royauté un appui contre les seigneurs. Entre les deux classes de la population il y avait ainsi des ferments de haine

profonde et une impossibilité de se comprendre, car elles paraissaient appartenir à deux âges différents de la civilisation : la noblesse, et avec elle une grande partie du haut clergé, formé à l'école de Tanucci, était du XVIII[e] siècle par son esprit, ses idées et ses aspirations ; le peuple et le bas clergé en étaient restés au moyen âge.

La noblesse de Nicastro accueillit donc avec enthousiasme la nouvelle de l'entrée des Français à Naples et de la proclamation de la République Parthénopéenne. Le nouveau gouvernement fut aussitôt reconnu ; l'évêque, Mgr Pellegrino, en salua l'avènement par un *Te Deum* et bénit l'arbre de la liberté, à la plantation duquel il assista. Mais un mois s'était à peine écoulé que la scène changeait. On apprenait le débarquement du cardinal Ruffo à Bagnara et la constitution de la régence royale qu'il venait d'organiser à Mileto. Aussitôt le bas peuple s'insurgea, renversa le drapeau de la République et l'arbre de la liberté aux cris de : « Vive le roi ! Meure la nation ! » Ils se figuraient naïvement que la nation était le personnage principal du gouvernement révolutionnaire. Plusieurs des gentilshommes qui s'étaient signalés comme républicains furent massacrés dans les rues ou dans leurs maisons. Puis la foule se rua sur l'évêché, en brisa les portes et en arracha l'évêque, qu'elle chargea de mauvais traitements. Les uns voulaient le tuer, et certains prêtres se montraient des plus enragés

pour ce parti sanglant ; un homme de cœur, Clemente Maruca (son nom mérite d'être conservé), parvint à sauver le prélat en exposant sa vie au milieu des furieux ; on se contenta donc de le traîner plus mort que vif à sa cathédrale et de l'y forcer, le pistolet sur la gorge, à chanter immédiatement le *Te Deum* en l'honneur du roi. Ces scènes s'expliquent par le degré de violence qu'avaient alors les mœurs calabraises. En 1736 on avait vu les chanoines de Nicastro, à l'occasion de l'élection d'un vicaire capitulaire, venir à la cathédrale armés et suivis de partisans également armés, et en pleine église se charger de telle façon qu'un des chanoines d'une faction fut tué sur place et un de ceux de l'autre resta mortellement blessé.

Bientôt le cardinal Ruffo passa par Maida en marchant sur Cotrone. Beaucoup de volontaires de Nicastro, sortis des rangs populaires, allèrent rejoindre son armée, sous la conduite des frères Gualtieri, dont nous retrouverons le principal en évidence sur la scène des événements à l'époque de l'Empire. Quant au commandement des bandes qui restaient dans le pays pour le garder et qui avaient la mission de propager le mouvement de réaction royaliste le long du littoral de la mer Tyrrhénienne, il fut confié à Felice Antonio Falvo Pulverino. C'était un ancien colporteur qui allait dans sa première jeunesse de localité en localité vendre les fromages mous et les délicieuses recuites de la Sila.

Depuis il venait d'être sergent dans l'armée à la tête de laquelle Mack s'était si bien fait battre par Championnet. Il étendit l'insurrection à toute la côte jusqu'à Policastro, prit le titre de général, que lui reconnurent les commandants de la marine anglaise, entrés en relations avec lui, et comme tel se couvrit de broderies et de panaches. Après la prise de Naples par les royaux, il demanda que son grade fût régularisé. La cour le manda à Palerme, et là on le fit seulement capitaine. Comme il continuait à porter dans sa ville natale de Nicastro l'uniforme de général, il eut maille à partir avec la police. Ceci ne l'empêcha pas, du reste, de se remettre un peu plus tard à la tête d'une petite bande de partisans contre Joseph Bonaparte ; mais il n'eut alors qu'un rôle tout à fait obscur et effacé. Après la restauration, il devait être un moment, en 1820, le Masaniello de Palerme. Lorsque les intrigues ultra-royalistes firent éclater dans la capitale de la Sicile contre le gouvernement constitutionnel de Naples l'insurrection qui, sous la bannière d'un radicalisme plus avancé, favorisa tant le rétablissement du despotisme, Pulverino, qui se trouvait là à point nommé, se jeta dans le mouvement, revêtit de nouveau son fameux habit de général et prit le commandement du peuple soulevé de la ville. Il déploya un grand courage et une certaine habileté dans la guerre des rues contre les troupes napolitaines. Mais au bout de peu de jours, la

populace, qui l'avait acclamé, le soupçonna de trahison ; elle le massacra, puis le lendemain, saisie d'un accès de repentir, elle lui fit en pleurant de magnifiques funérailles.

Au commencement de 1806, Napoléon, vainqueur à Austerlitz, entreprit, au lendemain de la paix de Presbourg, de détrôner les Bourbons de Naples, qui avaient eu l'imprudence de se déclarer en faveur de l'Autriche. Le royaume fut occupé militairement sans résistance sérieuse ; le roi, la reine et la cour se retirèrent en Sicile sous la protection de la flotte britannique. L'armée napolitaine, sous le commandement du comte de Damas auquel s'étaient joints les deux princes royaux François (qui fut roi plus tard) et Léopold, ne tenta de disputer le terrain que dans les Calabres. C'est le général Reynier qui fut chargé des opérations contre elle ; il espérait bien en rapporter le bâton de maréchal. Le 6 mars il culbutait les Napolitains à Lagonegro ; le 9 il les dispersait comme un troupeau de moutons sur le plateau du Campo Tenese. A dater ce moment rien n'arrêta plus la déroute. L'armée débandée courut tout d'une traite jusqu'au détroit, où elle se hâta de passer en Sicile, sans qu'on eût même pu essayer de la reformer sur les positions des montagnes si faciles à défendre qui s'élèvent en arrière de Cosenza. Le 13 mars les princes traversaient Nicastro avec le flot des fuyards et le 15 le général Reynier y faisait son entrée. Le

20 il était à Reggio sans plus avoir eu à tirer un seul coup de fusil. Sur cette nouvelle, Joseph Bonaparte, qui avait le commandement supérieur de toutes les troupes envoyées contre Naples, quitta cette capitale, le 3 avril, pour aller visiter les Calabres et la Pouille. Il arriva le 12 à Cosenza et reçut le 13, à Bagnara, l'ordre de son frère d'avoir à prendre le titre de Roi des Deux-Siciles : il fut reçu en cette qualité à Reggio, d'où il partit le 20 pour achever sa tournée en passant par Tarente.

Dès ce moment quelques troupes de partisans avaient commencé à se montrer dans les montagnes, attaquant les petits détachements français isolés. Mais c'était peu de chose et on espérait bientôt en venir à bout, complétant ainsi la pacification du pays, lorsque tout à coup une escadre anglaise vint, le 1er juillet, jeter l'ancre dans le golfe de Santa-Eufemia. Elle débarqua sur la plage, entre l'embouchure du Lamato et celle de l'Angitola, un petit corps de six mille soldats britanniques, commandés par sir John Stuart, et quelques hommes qui pouvaient servir de chefs à une insurrection populaire dans le pays. Il y avait alors à Nicastro une compagnie de Polonais sous le commandement du capitaine Laskowsky. Elle se porta sur le rivage avec un corps de volontaires à cheval composé de la jeune noblesse de la ville, qui, comme en 1799, avait embrassé le parti des Français. Mais après un court engagement la petite troupe dut se

replier sur Maida, où le général Reynier rassemblait en toute hâte les forces françaises les plus voisines. Aussitôt le bas peuple de Nicastro prit les armes et releva la bannière des Bourbons, mit à sac les maisons des nobles partisans du roi Joseph et égorgea les soldats français malades qui remplissaient l'hôpital civil. « Dans la ville de Nicastro, écrivait quelques jours après Joseph à Napoléon, le commandant des gardes d'honneur a été crucifié après avoir eu les yeux crevés ; c'était un prince qui m'avait reçu chez lui. » Le 3 au soir, le général Reynier, apercevant Nicastro illuminé du balcon de la maison qu'il occupait à Maida, dit aux officiers de son état-major : « Demain nous battrons les Anglais et après-demain nous brûlerons Nicastro. » Le propos fut entendu par des volontaires de la ville, dont il refroidit singulièrement l'ardeur.

Reynier ne disposait que de 4,000 hommes. Tout lui commandait d'attendre les Anglais dans la position singulièrement forte de Maida, d'où ceux-ci auraient été bien embarrassés de le déloger. Mais il se figura qu'il en viendrait à bout aussi facilement que des Napolitains. Il commit donc la faute insigne de descendre en plaine pour attaquer dans leur camp les forces supérieures de sir John Stuart, appuyées par l'artillerie de la flotte. La bataille se livra le 4 juillet ; elle fut courte et se termina par la défaite des nôtres. En cette occasion comme dans

presque tous les engagements qui eurent lieu à la même époque entre les deux nations, le sang-froid et la précision de tir des Anglais arrêtèrent net l'élan des Français et leur firent subir des pertes énormes pour le nombre des gens engagés. C'était la première fois, depuis bien longtemps, que les Français subissaient une défaite sur terre. Sir John Stuart en eut tant d'orgueil qu'il descendit à insulter les vaincus. « Jamais, dit-il dans son rapport, la vanité de notre présomptueux ennemi n'a été plus sévèrement abaissée, jamais la supériorité des troupes britanniques plus glorieusement prouvée que dans les événements de cette mémorable journée. » Bien que de part et d'autre il n'y eût que bien peu de monde en ligne, la bataille eut des résultats considérables. Les Français y perdirent pour quelque temps toute la Calabre. Le général Reynier se vit obligé de se retirer en désordre par la vallée du Lamato sur Catanzaro, qu'il atteignit à grand'peine le lendemain.

Heureusement pour lui les Anglais ne songeaient pas à le poursuivre. Se contentant de son succès, sir John Stuart fit rembarquer ses soldats au bout de quelques jours, après avoir mis à terre le matériel nécessaire pour armer une insurrection calabraise, à la tête de laquelle fut placé le major Gualtieri, surnommé Pane-di-Grano. C'était un paysan du hameau forestier de Conflenti dans le voisinage de Martirano; il avait débuté par être

brigand, puis s'était engagé et avait été sous-officier dans l'armée de Mack. Au licenciement de cette armée, il était entré dans celle que levait le cardinal Ruffo, s'y était distingué et à la rentrée du roi dans sa capitale avait reçu le titre de major avec une dotation de quarante mille ducats. Dans la campagne malheureuse du mois de mars il était aide de camp des princes royaux, et c'est sur lui que comptait la cour de Palerme pour soulever de nouveau les campagnes de son pays. Son nom y était éminemment populaire, et la défaite des Français exaltant les imaginations, en moins de quinze jours il eut assemblé dix mille hommes, avec lesquels il alla chercher le général Reynier à Catanzaro. Celui-ci, ne se sentant pas la possibilité de s'y maintenir au milieu de l'insurrection qui se généralisait dans toute la Sila, venait d'évacuer la ville et continuait sa retraite vers le nord. Gualtieri imposa une rançon de dix mille ducats à Catanzaro, moyennant quoi il sut maintenir dans ses bandes une exacte discipline, que le cardinal Ruffo n'avait jamais cherché à obtenir, et traversant la ville il se mit à la poursuite des Français. Ceux-ci cherchaient à gagner Cassano le plus rapidement possible, pour aller au devant d'un corps de six mille hommes que le maréchal Masséna conduisait lui-même à leur secours. Reynier avait quitté Catanzaro le 26 juillet; il saccagea, pour répandre la terreur dans le pays, les villes

qu'il rencontrait sur son passage, Strongoli le 30 juillet, Corigliano le 2 août, et le 4 il s'arrêtait à Cassano. Jusque-là Gualtieri l'avait suivi pas à pas, enlevant tous ses traînards; les paysans descendaient en foule des montagnes pour se joindre à lui; comme nombre, il avait une véritable armée sous ses ordres, et un moment il put se bercer de l'espoir de recommencer la marche triomphale des légions improvisées du cardinal Ruffo en 1799.

Mais s'il eut cette illusion, elle fut de courte durée. Les renforts envoyés de Naples avaient rejoint les débris du petit corps de Reynier, et dès le 10 août toutes les troupes, montant à treize mille hommes, se trouvaient réunies sous les ordres de Masséna, entre Cassano et Castrovillari. Quelques jours après elles reprenaient leur mouvement en avant, procédant avec une méthodique lenteur à la conquête du pays, qu'elles fouillaient avec soin, et refoulant devant elles les levées irrégulières de Gualtieri, qui nulle part ne se montraient capables de tenir devant les régiments français. Les villes étaient occupées les unes après les autres et Masséna, qui savait la possibilité d'y faire des partisans au nouveau régime, après avoir terrifié les velléités de résistance par l'effroyable exemple du traitement infligé à Lauria[1], les traitait géné-

1. Le roi Joseph écrivait à Napoléon le 15 août 1806 : « La ville de Lauria, de sept mille habitants, n'est plus qu'un mon-

ralement avec assez de douceur. Ainsi, malgré le souvenir du massacre des malades de l'hôpital, Nicastro fut reçue à merci sur la prière de ses principaux citoyens, qui se rendirent à Scigliano pour implorer la clémence du vainqueur. Masséna, ayant remis les affaires en bon train, quitta bientôt l'armée, en laissant à Reynier le soin d'achever l'œuvre de la soumission définitive de la Calabre. Elle demanda encore plusieurs mois, et c'est seulement dans l'été de 1807 que les deux batailles de Mileto et de Seminara mirent fin à la guerre proprement dite. Les troupes régulières de l'armée royale, que les vaisseaux anglais avaient transportées à Reggio pour soutenir les insurgés, durent repasser en désordre dans la Sicile, où elles furent suivies par tous les chefs importants de l'insurrection, parmi lesquels Gualtieri.

Mais la pacification du pays n'était pas pour cela réalisée. L'insurrection royaliste de 1806, en se dispersant, avait laissé derrière elle une multitude de petites bandes de partisans qui se cachaient dans les montagnes, attaquant les détachements de l'armée française, interceptant ses convois, massacrant ses courriers, incendiant les propriétés de ses partisans et, quand elles pouvaient, les enlevant eux-mêmes pour les assassiner ou les

ceau de ruines ; hommes, femmes, enfants, tout a péri dans les flammes. »

soumettre à une grosse rançon. Ce furent d'abord de véritables guérillas d'un caractère avant tout politique, comme celle de l'Espagne. Mais au bout de quelque temps les chefs de bandes qu'animait réellement la passion de la cause des Bourbons se lassèrent d'une lutte qui n'amenait pas de résultat, et les uns après les autres gagnèrent la Sicile, où ils trouvaient un asile sûr sous la protection des Anglais. La guerre de partisans dégénéra en pur brigandage. Parmi les chefs qui pendant quelques années infestèrent les environs de Nicastro, un seul, Giacomo d'Urso, combattit toujours en soldat et, s'il se montra cruel envers l'ennemi, ne souilla pourtant ses mains d'aucun acte qui portât atteinte à l'honneur. Il avait commencé par être un des plus ardents en faveur du nouveau régime et était revêtu d'un grade dans la garde nationale joséphiste. Mais ayant été outragé par un officier français avec lequel il était en rivalité d'amour, il le tua et se vit alors obligé de gagner la montagne, et poursuivit contre les compatriotes de son offenseur une vengeance que le sang de celui-ci n'avait pas encore assouvie. Les deux autres, Benincasa, de San-Biase, et Parafante, de Scigliano, étaient des malfaiteurs de la plus abominable espèce qui commirent tous les crimes.

Paul-Louis Courier décrit dans ses lettres les épisodes journaliers de cette guerre de partisans, qui avait fini par prendre des deux côtés un caractère atroce.

Figurez-vous, dit-il, sur le penchant de quelque colline, le long de ces rochers décorés comme je viens de vous le dire, un détachement d'une centaine de nos gens, en désordre. On marche à l'aventure, on n'a souci de rien. Prendre des précautions, se garder, à quoi bon ? Depuis plus de huit jours, il n'y a point eu de troupes massacrées dans ce canton. Au pied de la colline coule un torrent rapide qu'il faut passer pour arriver sur l'autre montée : partie de la file est déjà dans l'eau, partie en deçà, au delà. Tout à coup se lèvent de différents côtés mille tant paysans que bandits, forçats déchaînés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs; ils font feu sur les nôtres avant d'être vus; les officiers tombent les premiers; les plus heureux meurent sur la place; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux.

Cependant le général, colonel ou chef, de n'importe quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien, sans savoir, la plupart du temps, si les passages étaient libres, informé de la déconfiture, s'en prend aux villages voisins, il y envoie un aide-de-camp avec 500 hommes. On pille, on viole, on égorge, et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre.

Les couleurs ne sont pas chargées, et les histoires des cruautés sans nom des partisans armés ou des excès de sévérité de la répression, frappant à chaque instant des innocents comme responsables des faits de leurs parents ou de leurs amis, sont encore vivantes dans toutes les mémoires. Pourtant il ne faudrait pas croire que ces souvenirs de sang aient laissé en Calabre, contre les Français, des rancunes populaires pareilles à celles qui subsistent encore si vivaces chez le paysan espagnol. On

y tient peu de compte de la vie humaine, et le meurtre n'y tire pas à conséquence. Ces massacres qui nous paraissent hideux, c'était chez une population encore livrée à sa férocité native, la manière naturelle de faire la guerre. Chacun l'employait contre ses adversaires, sans ressentir d'indignation de se la voir appliquer à son tour. D'ailleurs il n'y avait pas dans les Calabres, sous Napoléon, un mouvement de passion nationale entraînant tout, comme celui qui s'empara de l'Espagne. Il n'existait pas à proprement parler de nationalité napolitaine ; des deux côtés on se battait pour des princes étrangers, et le sentiment abstrait de la patrie n'était pas chose que comprissent les sauvages montagnards qu'un clergé aussi ignorant qu'eux fanatisait, non pour la cause d'un roi dont ils se souciaient bien peu, mais pour celle d'un état ocial auquel ils étaient habitués et dont on leur représentait la religion comme inséparable. Aussi pour les Français et pour le roi Joseph, plus tard pour Murat, y avait-il dans ces provinces, comme dans tout le royaume de Naples, un parti aussi nombreux, aussi acharné, aussi féroce que l'autre, et qui comprenait en général les classes éclairées de la nation. Il ne s'agissait donc pas en réalité d'une guerre d'indépendance nationale, mais d'une véritable guerre sociale et civile, avec toutes les fureurs qui sont propres à ce genre de guerres. C'était la lutte de l'ancienne et de la nouvelle

société qui prenait ici le cachet de la férocité calabraise. C'était aussi celle des campagnes contre les villes et du prolétariat agraire contre la propriété. L'administration du roi Joseph avait organisé dans tout le pays une nombreuse garde nationale, recrutée dans la noblesse et la bourgeoisie. C'est elle que l'on employait, préférablement aux troupes françaises, à la poursuite et à l'exécution des brigands; et la plupart des cruautés inutiles de la répression doivent être portées au compte de ses propres passions. Les lettres de Courrier nous font encore assister à des scènes de ce genre. Il raconte, par exemple, comment les habitants de Cassano, voyant arriver en tête des Français un bataillon suisse de l'armée de Joseph, prirent ceux-ci pour des Anglais à leurs habits rouges et coururent au-devant d'eux en brandissant comme des trophées les dépouilles des soldats qu'ils avaient assassinés isolément.

On en tua beaucoup. On en prit cinquante-deux, et le soir on les fusilla sur la place de Cassano. Mais un trait à noter de la rage de parti, c'est qu'ils furent expédiés par leurs compatriotes, par les Calabrais nos amis, les bons Calabrais de Joseph, qui demandèrent comme une faveur d'être employés à cette boucherie. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir; car nous étions las du massacre de Corigliano.

Cet état de choses effroyables dura jusqu'en 1810, en s'aggravant plutôt qu'il ne diminuait. Les atrocités de la répression augmentaient celles du bri-

gandage, sans le décourager. Enfin Murat, dans la deuxième année de son règne, se décida à faire passer en Calabre le terrible général Manhès, dont l'énergie sans défaillances, mais aussi sans merci, venait de purger entièrement les Abruzzes du fléau de la guerre de partisans et du brigandage. Il déploya les mêmes qualités militaires, avec la même cruauté, sur ce nouveau terrain, et peu de mois lui suffirent pour exterminer toutes les bandes. On sait quelle était sa méthode de répression. Peine de mort était portée contre quiconque donnait asile aux brigands ou entretenait des correspondances avec eux, et pour empêcher plus sûrement ces correspondances, leurs parents étaient emprisonnés jusqu'à ce qu'ils fussent pris ou eussent fait leur soumission ; peine de mort contre quiconque sortait des villages avec des provisions, fût-ce un simple morceau de pain ; peine de mort contre le cultivateur qui ne rentrait pas de son travail à la nuit ; peine de mort contre le berger qui conduisait son troupeau en dehors d'une certaine zone gardée par les troupes et qui ne le ramenait pas le soir à l'étable. On faisait ainsi le vide dans les campagnes, et l'on affamait les partisans qui se cachaient dans les bois. Puis, une fois qu'on pensait qu'un certain temps de ce régime avait dû les réduire à l'extrémité, le commandant militaire du district dirigeait sur son territoire une battue générale à laquelle tous les habitants, à l'exception des malades et des

vieillards de plus de soixante-dix ans, étaient obligés de prendre part sous la surveillance des soldats. On y faisait marcher en armes jusqu'aux chanoines. C'étaient des mesures singulièrement draconiennes, mais que la nécessité expliquait et qui n'avaient rien que d'avouable. Mais dans l'application les militaires, endurcis par toutes les horreurs dont ils se voyaient entourés, affamés de vengeance au spectacle de leurs camarades crucifiés, écartelés, brûlés vifs quand les brigands parvenaient à s'en emparer, ajoutaient au code de mort du commandant en chef des cruautés que rien ne pouvait justifier. Le général Colletta, un des plus dévoués partisans de Murat, affirme avoir vu à Lagonegro un homme empalé par les ordres d'un colonel français qui revenait de Turquie. On connaît l'horrible histoire de la tour de Castrovillari, que M. Maxime Ducamp a racontée d'une manière si frappante.

Bien des gens se signent en passant près des es murs. On y avait enfermé un si grand nombre de prisonniers qu'à peine ils pouvaient remuer. On ne les nourrissait guère. Ils moururent de faim, d'asphyxie. Les geôliers, reculant devant l'effroyable infection, n'osaient plus entrer. Les vivants dévorèrent les morts; la peste s'y mit. Tous périrent rongés, décomposés par l'horrible pourriture qui montait autour d'eux. La tour entière n'était plus qu'un charnier d'où les corbeaux sortaient ivres et repus. A plus de trois lieues à la ronde on le sentait, et pendant longtemps l'air en fut empoisonné.

Le zèle des agents indigènes du gouvernement de

Murat enchérissait encore quelquefois sur les ordres qu'ils recevaient et croyait en compléter l'effet par des actes d'un caractère odieux. Le savant historien de la lutte des Papes et des Empereurs de la maison de Souabe, M. de Cherrier, m'a plusieurs fois conté avec quelle indignation, alors qu'il était officier dans l'armée d'occupation des Calabres, il avait entendu le commissaire de police napolitain de la petite ville où il commandait lui demander de faire fabriquer par les boulangers de sa troupe des pains mêlés d'arsenic, que l'on aurait déposés dans un endroit déterminé où les gens de la bande la plus voisine les auraient trouvés et mangés. Ce commissaire, qui avait passé du service de l'ancien roi à celui du nouveau, trouvait tout simple de proposer à un soldat de se faire empoisonneur.

Les moyens mis en œuvre par Manhès eurent un plein succès en Calabre comme dans l'Abruzze. Depuis 1811 jusqu'en 1815, les employés français eux-mêmes purent circuler dans tout le pays sans escorte et avec la plus entière sécurité.

C'est en 1811 que la société secrète des Carbonari, destinée à jouer quelques années plus tard un rôle considérable dans plusieurs pays de l'Europe, prit naissance ou du moins se développa dans le royaume de Naples. Le gouvernement de Murat la vit d'abord avec faveur, comme offrant un moyen de groupement et de propagande pour les partisans des idées nouvelles. Il laissa donc la plupart de

ses fonctionnaires civils et des officiers de son armée entrer dans les rangs de la Charbonnerie, et il leur donna sous main l'espérance de voir bientôt promulguer la constitution libérale et démocratique dont l'obtention était le but final de la société. Mais plusieurs années se passèrent sans que cette espérance se réalisât. Le gouvernement, au lieu de relâcher les liens de son autorité, semblait chercher à les resserrer à mesure que les circonstances devenaient plus critiques. Il était contraint, pour les guerres sans fin auxquelles l'entraînaient sa position de vasselage à l'égard de Napoléon, de demander au pays des sacrifices toujours plus grands, qui l'épuisaient. Une armée napolitaine toute entière avait été engloutie dans les neiges de la Russie; les villes maritimes se voyaient ruinées par le blocus étroit qu'entretenait la flotte anglaise. Le mécontentement grandissait et gagnait ceux qui s'étaient le plus compromis en faveur du nouveau régime. L'édifice napoléonien, auquel était liée la royauté de Murat, croulait de toutes parts. La cour de Palerme profita des circonstances pour se mettre en rapports avec la Charbonnerie. Elle prit l'engagement, qu'elle devait répudier après le succès, d'établir dans le royaume de la terre ferme, si Ferdinand remontait sur le trône, la constitution parlementaire dont sir William Bentinck avait exigé que la Sicile fût dotée en 1812.

On était au commencement de 1814. Napoléon

livrait ses dernières batailles en essayant de défendre contre l'invasion le sol même de la France. Murat, qui s'était détaché de la cause de son beau-frère et s'efforçait d'obtenir la conservation de sa couronne de l'Europe coalisée, était campé en observation sur les bords du Pô avec son armée. Le royaume se trouvait donc presque entièrement dégarni de troupes, et l'absence du roi paralysait dans une certaine mesure l'action du gouvernement. Des mouvements bourboniens éclatèrent dans les Abruzzes, et en Calabre les Carbonari préparèrent presque ouvertement une insurrection sous le drapeau du roi Ferdinand et de la Constitution. Manhès fut aussitôt renvoyé à Cosenza, et il y signala son arrivée par des exécutions militaires qui terrifièrent les conspirateurs. Mais en mars 1815, au moment de la rupture de Murat avec l'Autriche, les ventes de Nicastro tentèrent de soulever la ville au nom du roi légitime. La tentative avorta et n'eut d'autre résultat que le meurtre de l'abbé Mileti, vicaire général du diocèse, accusé d'avoir dénoncé les membres de la société au général Manhès. Les Bourboniens purs se défièrent et ne voulurent pas s'associer à des hommes qui les avaient combattus avec acharnement pendant toute la période précédente. D'autre part on vit, chose absolument nouvelle, les habitants des campagnes, au bruit du mouvement, se lever en armes et marcher sur la ville pour y rétablir l'autorité du roi Joachim.

Les choses avaient bien changé depuis 1806. Les atrocités du brigandage, masqué du prétexte de légitimisme, avaient aliéné les paysans à la cause de l'ancienne dynastie. Leur condition s'était sensiblement améliorée sous un régime imbu des principes sociaux de la Révolution française. Aux cruelles années de la répression du banditisme avaient succédé des années calmes et prospères. L'esprit du campagnard calabrais s'était ouvert à d'autres idées que celles dont il s'était d'abord laissé aveuglément dominer. Il était désormais conquis au libéralisme moderne.

Aussi depuis que les actes de la Restauration eurent prouvé qu'il était impossible d'attendre des Bourbons de Naples un gouvernement de progrès et de liberté, la Calabre, où le cardinal Ruffo n'avait eu qu'à paraître pour entraîner les populations à s'armer en faveur du rétablissement de l'ancien régime, devint, jusqu'au fond de ses villages les plus arriérés, un foyer d'opposition à l'absolutisme bourbonien. Nicastro, en particulier, eut son rôle dans les agitations révolutionnaires qui finirent par amener l'indépendance et l'unité de l'Italie. Le baron Stocco, le plus ardent et le plus militant des patriotes italiens de la Calabre, celui qui s'y mit toujours à la tête des mouvements nationaux, était un des principaux de la noblesse de cette ville. On y montre le palais où il habitait quand il n'était pas en prison ou en exil, et où il mourut il y a

quelques années, revêtu, en récompense de ses services, du grade de général dans l'armée italienne. C'est donc de Nicastro que partit à deux fois le signal de l'insurrection contre les Bourbons, en 1848, à la nouvelle des événements du 15 mai à Naples, et en 1860, quelques jours avant le débarquement à Melito de Garibaldi, auquel les insurgés préparaient les voies.

VI

Le tremblement de terre de 1638 n'a laissé debout à Nicastro aucun édifice ancien. Pas une église qui remonte au delà de cette date fatale. Le château lui-même, jusque-là intact et augmenté, au commencement du XVIe siècle, de nouvelles fortifications destinées à recevoir de l'artillerie, s'écroula partiellement. Les dommages qu'il subit furent tels qu'on ne put songer à le réparer et que depuis lors il est demeuré dans l'état de ruine où nous le voyons aujourd'hui. Cette ruine est, du reste, des plus pittoresques, perchée sur un mamelon abrupt, en avant duquel s'étagent les maisons du plus ancien quartier de la ville, entre les précipices où coulent deux torrents qui en rongent incessamment la base. Le château était par derrière dominé de fort près par d'énormes escarpements de rochers presque à pic. Mais par rapport à ces escarpements il était placé de telle façon qu'il ne

pouvait en résulter aucun inconvénient pour la défense, au temps où l'on ne connaissait pas encore le canon. Les ruines sont environnées d'un riche verger d'arbres fruitiers; on y monte par un sentier couvert de magnifiques treilles, qui tourne plusieurs fois en spirale autour du mamelon. Tous les rochers voisins sont hérissés de cactus, dont la feuille épineuse en raquette porte sur son bord les figues d'Inde, rouges, jaunes ou vertes, fort appréciées des gens du pays malgré ce qu'a de fade leur saveur douceâtre. Il est facile de reconnaître que la masse de la forteresse, encore au moment de sa destruction, datait d'une époque reculée, que c'était bien le château même qui avait reçu garnison de chevaliers normands et servi de prison à Henri de Hohenstaufen. Vers 1500 on l'avait seulement entouré d'une chemise bastionnée, dans les restes de laquelle s'ouvrent encore quelques embrasures.

La vue que l'on a de là est splendide et d'une grande étendue. Elle embrasse tout l'ensemble du bassin, en demi-cercle régulier, du golfe de Santa-Eufemia, que les collines basses de la rive droite du Lamato partagent assez exactement par le milieu. L'hémicycle des grandes montagnes, au pied desquelles sont San-Biase et Nicastro, continue sa courbe normale par les montagnes que précède le plateau, légèrement relevé et couvert d'oliviers, au fond duquel Maida repose, étalée et comme aplatie sur une des premières crêtes projetées en

avant par le Monte Cappari, qui dresse plus en arrière ses escarpements. Le cirque se ferme au sud, immédiatement après l'embouchure de l'Angitola, où les montagnes rejoignent la mer et viennent baigner leur pied dans ses flots. C'est là que se trouve le Pizzo, sur son rocher qui avance dans la mer. A dater de ce point, la côte tourne à l'ouest, bordée de montagnes qui s'abaissent graduellement jusqu'à Briatico, puis fuit au sud-ouest en devenant de moins en moins distincte, pour se terminer, par delà Tropea qui semble à peine un point blanc, au Capo Vaticano, tout à fait à l'extrémité du champ visuel, là où la terre arrive à se distinguer à peine de la mer. Au large, dans l'ouest de ce cap, le cône fumant du Stromboli émerge des eaux et découpe sa silhouette estompée par la brume sur l'azur lumineux de l'horizon.

Nicastro, malgré ses souvenirs historiques, n'offre donc que bien peu d'aliment à la curiosité de l'archéologue. Mais la ville se recommande aux amateurs de pittoresque, et le touriste qui visite la Calabre fera bien de la choisir pour une de ses couchées. On y trouve, en effet, chose rare dans la contrée, une petite auberge propre et assez bien tenue, qui rappelle nos auberges de campagne. Ses fenêtres donnent sur une vaste place au bas de la ville, sorte de champ de foire où se tient plusieurs fois par semaine un marché fréquenté de nombreux paysans. On y a sous les yeux le tableau de mœurs

populaires le plus animé, le plus varié, le plus marqué de couleur locale. Ce marché de Nicastro est le seul endroit où j'aie vu, servant encore à l'usage, la *mensa ponderaria* à la manière antique. Au milieu de la place, un massif carré de maçonnerie porte à hauteur d'appui une épaisse table de pierre, sur la tranche delaquelle est gravée la date de l'an 1200. La surface horizontale de cette table porte à son bord des traits espacés de manière à donner les différentes mesures linéaires usitées officiellement à l'époque où elle fut faite, et toute une série de cavités circulaires plus ou moins grandes, jaugées de manière à servir de types des mesures de capacité jusqu'au demi-boisseau. Chacune de ces cavités est percée au fond d'un trou oblique, qui débouche au-dessous de la table. Au lieu d'employer une mesure à lui, qu'on pourrait le soupçonner d'avoir falsifié, le vendeur se rend avec son acheteur à la *mensa ponderaria*. Là il ferme avec un bouchon le trou inférieur de la cavité correspondant à la mesure qu'on lui demande de telle ou telle denrée. Il remplit cette cavité jusqu'au bord, puis soutire sa marchandise par en bas dans le récipient de l'acheteur, en enlevant le bouchon, et recommence l'opération autant de fois qu'il est nécessaire pour fournir un certain nombre de mesures. C'est là une tradition des usages antiques, qu'il est fort curieux de trouver encore vivante et que je n'ai jamais rencontrée ni vu signa-

lée nulle autre part. Elle ne peut tarder à disparaître. L'emploi du système métrique est officiel et obligatoire dans le royaume d'Italie, et y a déjà remplacé presque partout les anciennes mesures locales. Quelqu'un de ces jours le sous-préfet de Nicastro s'entendra avec le syndic pour faire enlever la vieille *mensa ponderaria* du XIII[e] siècle et contraindre à employer sur le marché des mesures conformes aux étalons légaux. Espérons du moins que la pierre qui sert depuis tout à l'heure sept siècles ne sera pas brutalement détruite et qu'on la transportera au Municipe, pour y être conservée avec soin, à titre de monument historique.

CHAPITRE II

TÉRINA ET TÉMÊSA

I

Ce qui m'attirait à Nicastro n'était pas la localité elle-même, où je savais par avance que je ne trouverais presque rien pour mes études ; c'était le désir d'examiner le terrain en vue d'une des questions restées jusqu'ici les plus obscures dans la topographie des villes grecques de l'Italie méridionale, question qui a trait aux environs immédiats de Nicastro.

Dans ces parages s'élevait en effet la ville de Térina, dont les monnaies, bien connues parmi les numismatistes, comptent au nombre des chefs-d'œuvre les plus parfaits de l'art de la gravure monétaire chez les Hellènes, et attestent par leur nombre, leur beauté et la variété de leurs coins l'éclat et la prospérité de la ville qui les a fait frapper du commencement du ve siècle avant Jésus-Christ au milieu du ive. Térina, tous les témoignages antiques sont

d'accord sur ce point, était une colonie de Crotone. On ne précise pas la date de sa fondation, mais il est clair qu'elle dut avoir lieu dans le cours du VI[e] siècle, à l'époque où les Crotoniates, suivant l'exemple de leurs frères et rivaux les Sybarites, s'occupèrent d'étendre la sphère de leur action et de leur domination au delà des limites du versant de la mer Ionienne. Le développement de la richesse et de la puissance de leur cité devait nécessairement les conduire à dépasser l'arête que l'Apennin prolonge du nord au sud, dans toute l'extrémité méridionale de la péninsule, et à étendre leurs possessions jusqu'à la mer Tyrrhénienne, pour en ouvrir le bassin à leur commerce et doubler les avantages de leur position, en s'asseyant sur deux mers à la fois. Dans le massif de la Sila, qu'ils avaient d'abord occupé en soumettant les indigènes Œnotriens, la possession de la vallée du Crathis par les Sybarites les empêchait d'élargir les frontières de leur empire en y englobant le versant occidental de ces montagnes. Mais quand les gens de Crotone se furent rendus maîtres de Scyllètion et de toute la côte du golfe de Squillace, ils se trouvèrent solidement assis sur l'étranglement de l'isthme Scylacien. C'est alors qu'ils franchirent les monts Tylésiens, c'est-à-dire les montagnes de Soveria et de Tiriolo, et qu'ils occupèrent des positions destinées à leur assurer la souveraineté du golfe de Santa-Eufemia, alors golfe Térinéen, comme ils avaient déjà celle du golfe de Squillace.

Naturellement une de ces positions fut celle de Térina, qui donnait au golfe son nom le plus usité, car on l'appelait aussi quelquefois golfe Hipponiate, de la ville d'Hippônion, ou Lamêtin, du fleuve Lamêtos. Les Crotoniates y fondèrent une ville, mais auparavant il y avait en cet endroit à tout le moins un sanctuaire des habitants indigènes. C'est ce qui semble résulter bien positivement de la façon dont on montrait à Térina le tombeau de la Sirène Ligeia.

Pendant la période où régna dans les villes de la Grande-Grèce le système des monnaies dites *incuses*, c'est-à-dire dans la seconde moitié du vi^e siècle, nous ne voyons pas encore d'espèces frappées à Térina, comme dans sa voisine Témésa, qui dépendait aussi de Crotone. La ville n'existait donc pas encore ou était par rapport à sa métropole dans un état de sujétion trop grand pour permettre l'autonomie monétaire. La numismatique de Térina ne débute que vers le premier quart du ve siècle, à l'époque de la transition entre le style de l'art archaïque et celui de l'art arrivé à son degré complet de perfection et de liberté. C'est donc alors que la colonie de Crotone acquit le degré d'indépendance qu'atteste la fabrication d'une monnaie à son nom et le fait que, peu après la fondation de Thurioi, les gens de cette dernière cité, sous la conduite de Cléandridas, dirigèrent une attaque contre Térina sans être pour cela en guerre avec Crotone. Ce dernier fait nous

reporte aux années finales du ve siècle, c'est-à-dire au moment où les monuments monétaires attestent que Térina fut le plus florissante. Car la majeure partie de ses admirables monnaies d'argent ont été certainement frappées de 420 à 355, et portent dans leurs types la marque incontestable de l'influence du peintre Zeuxis, dont le séjour à Crotone pour y peindre l'*Hélène*, regardée comme son chef-d'œuvre, est célèbre dans l'histoire de l'art.

En 356, les bandes d'aventuriers de race sabellique lancées en avant par les Lucaniens dans la lutte qu'ils poursuivaient depuis près d'un siècle contre les cités grecques, cherchant à les détruire et à les soumettre, se déclarèrent indépendantes et se constituèrent en nation, à l'abri des forêts de la Sila et dans la vallée du haut Crathis, avec Consentia pour capitale. Les Lucaniens, les considérant comme des rebelles, leur infligèrent d'abord le nom de Brettiens ou Bruttiens, qui voulait dire « les Gueux, » et ceux-ci, comme dix-neuf siècles plus tard les Gueux des Pays-Bas, se parèrent du nom dont on voulait leur faire une injure et l'acceptèrent fièrement comme un titre d'honneur. Ainsi naquit le peuple nouveau des Bruttiens, peuple éminemment guerrier, avide de pillage et de conquêtes, que de nouvelles bandes, sorties du Samnium, de la Campanie et de la Lucanie, venaient incessamment recruter. C'étaient de rudes batailleurs que ces Bruttiens, quelque chose comme les Suisses du xve et du xvie siècle. Car ils

ne se contentaient pas de combattre chez eux et ils avaient toujours des bandes de mercenaires prêtes à s'en aller à l'étranger servir qui les payait suffisamment. « Ils élevaient leurs enfants, dit Justin d'après Trogue-Pompée, aussi durement que les Spartiates. Dès que ces enfants avaient atteint l'âge de la puberté, on les envoyait faire le métier de pâtres sur les montagnes, sans serviteur, presque nus et couchant sur la dure ; de telle façon que depuis la première jeunesse jusqu'à la virilité ils s'endurcissaient et grandissaient, étrangers aux mollesses des villes. Ces jeunes pâtres se nourrissaient de leur chasse ; ils n'avaient d'autre boisson que l'eau des sources et le lait de leurs troupeaux. Et c'est ainsi qu'ils se formaient aux fatigues et aux privations de la guerre. » Que pouvaient contre leurs bandes à demi sauvages les citoyens des villes grecques, énervés par le luxe, la mollesse, les raffinements d'une société déjà en décadence, infidèles aux traditions de la fortifiante éducation athlétique de leurs pères? Dans toutes les rencontres ils étaient battus par les Bruttiens. Le découragement les prit bien vite, et cessant de réagir ils s'enfoncèrent de plus en plus dans une vie molle et efféminée, quêtant à Syracuse, en Épire et ailleurs des sauveurs qui voulussent bien se battre pour eux, ou bien se résignant à subir le vasselage des barbares.

Les Lucaniens, nous l'avons dit, avaient d'abord envisagé les Bruttiens comme des rebelles. Ils ces-

sèrent vite de les mépriser, et la bonne entente ne tarda pas à se rétablir entre l'ancienne et la nouvelle nation, l'une et l'autre de même race, qui poursuivaient le même but, l'expulsion des Hellènes du sol italique ou tout au moins leur asservissement. Entre eux il s'opéra comme un partage à l'amiable du territoire de la Grande-Grèce, une délimitation de la sphère d'action où chaque peuple allait poursuivre la lutte contre l'hellénisme. Les Lucaniens s'étaient étendus jusqu'au pied de la Sila et du val supérieur du Crathis. Ils y restèrent les maîtres incontestés, et concentrèrent désormais leurs efforts contre Tarente, qui seule parvint à les tenir en respect, Métaponte, Héraclée et Thurioi. De ce côté, vers le nord, les Bruttiens n'avaient rien à faire, et ils ne tentèrent pas de s'agrandir aux dépens des Lucaniens. C'est vers le sud qu'ils se tournèrent; ils entreprirent et en soixante-dix ans réalisèrent la conquête du pays depuis le fleuve Laos et le haut Crathis jusqu'au détroit qui sépare l'Italie de la Sicile.

Dans cette direction, les deux premières villes grecques qu'ils devaient rencontrer sur la route étaient Térina et sa voisine Témésa. Crotone, leur métropole, écrasée pendant douze ans par la domination tyrannique de Denys de Syracuse après d'irréparables désastres militaires, était tombée dans un tel état de décadence qu'elle ne pouvait plus leur fournir un appui efficace. La mort d'Archytas

à Tarente avait virtuellement dissous la ligue gréco-italique, réformée par ses soins, et les cités helléniques oubliaient la solidarité qui devait les unir étroitement entre elles sous peine de la perte de leur indépendance. Térina et Témésa restèrent abandonnées. Dès 353 les Bruttiens s'en emparaient, y mettaient garnison et forçaient ces deux villes à faire désormais partie de leur confédération dans une position subordonnée. Sous ce régime elles devinrent rapidement mixo-barbares.

Les écrivains anciens, tout en parlant fréquemment des guerres des Bruttiens contre les Grecs, puis contre les Romains, ne nous ont pas laissé un seul renseignement sur l'organisation politique de ce peuple. Nous savons seulement que Consentia (aujourd'hui Cosenza) était sa métropole, c'est-à-dire la ville où siégeait le conseil fédéral et où était probablement installé l'atelier monétaire commun. Mais la numismatique nous laisse entrevoir que parmi les confédérés bruttiens il y avait deux conditions bien distinctes : celle des cantons ruraux, qui formaient le noyau de la nation et qui étaient assez fortement centralisés, n'ayant, par exemple, au point de vue monétaire, que la monnaie commune et point de monnaies locales, même de cuivre; celle des villes, en général à population mixte, gréco-bruttienne, qui possédaient, tout en dépendant de la confédération, une assez large part d'autonomie municipale, se traduisant par

une fabrication propre d'espèces d'appoint, tandis que les deux métaux nobles, l'argent et l'or, se frappaient exclusivement au nom du peuple des Bruttiens. La condition politique de ces villes, situées sur les côtes ou dans leur proche voisinage, comme Nuceria (Nocera) et Cossa (Cassano), et généralement d'origine grecque, était donc la même que celle des villes dites alliées ou fédérées à l'égard de Rome. Ce fut celle de Térina à date de 353.

Il n'est plus ensuite question de cette ville jusqu'à la seconde guerre Punique, car je n'admets pas (j'en ai dit ailleurs les motifs) la correction du texte de Tite-Live d'après laquelle on a cru en retrouver une mention parmi les villes que prit le roi d'Épire, Alexandre le Molosse. Quant à Pyrrhos, comme il avait besoin de l'appui des Bruttiens aussi bien que des Grecs, contre les Romains, il se serait bien gardé de se brouiller avec eux, en enlevant une ville à leur suprématie par pure chevalerie et amour désintéressé de l'hellénisme. Quand Hannibal eut vaincu les Romains à Cannes, Térina, comme la plupart des villes du Bruttium, se déclara pour les Carthaginois et dut leur fournir des contingents armés pour la continuation de la guerre. Lorsque celle-ci toucha à sa fin, Hannibal, contraint de se concentrer dans ses positions autour de Crotone, ne se jugea plus en mesure de défendre Térina; mais il ne voulut pas laisser aux Romains la

possibilité de s'y établir. Il rasa donc la ville et emmena ses habitants. Témésa ou Tempsa eut en même temps un sort semblable; mais après la guerre les Romains la rétablirent, en 194 av. J.-C., pour y installer une colonie de citoyens. Térina n'eut pas la même fortune. Pourtant il semble résulter des expressions de Strabon et de Pline que de leur temps il y avait sur son emplacement une petite ville, mais sans importance, ou peut-être tout simplement une bourgade à qui sa renommée historique a valu de leur part une mention. En tous cas, après le Ier siècle de l'ère chrétienne, on n'a plus trace de la continuation de l'existence de Térina. Les Itinéraires la passent sous silence et nous ne la voyons nommée dans aucune inscription. Car depuis longtemps la critique a établi le caractère absolument apocryphe de celle où Térina aurait figuré, en compagnie d'autres villes que l'on sait positivement détruites alors depuis plusieurs siècles, dans une liste de cités ayant contribué sous Trajan à la construction d'une voie à laquelle elle n'était nullement intéressée, puisque cette voie suivait le littoral opposé, celui de la mer Ionienne.

II

Il est positif que Térina se trouvait tout auprès de la mer, puisqu'elle donnait son nom au golfe, et entre les deux fleuves qui portent actuellement les

noms de Savuto et de Lamato. Sur ceci aucun doute n'est possible; tous les géographes sont d'accord. Mais dans le canton ainsi déterminé quel était son site précis? C'est ici que commence l'obscurité et que les érudits qui se sont occupés de la question sont en complet désaccord, chacun indiquant une position différente. La plupart, il est vrai, n'ont pas visité les lieux et n'ont même eu à leur disposition que des cartes très imparfaites. J'espérais arriver à quelque chose de plus précis en allant étudier le problème sur place.

Mais je dois dire avant tout que le premier coup d'œil des lieux me l'a montré plus difficile encore que je ne m'y attendais; à tel point que je ne crois pas que sans des fouilles on puisse parvenir jamais à une certitude absolue. J'espérais pouvoir être fixé pour la détermination topographique par des ruines apparentes au-dessus du sol. Mais dans la plaine inférieure, au milieu des marais qui garnissent le bord de la mer de l'embouchure du Lamato jusqu'au cap Suvero, il ne subsiste rien de semblable. La masse des terres qu'apportent à chaque crue, par suite des pluies de l'hiver, les torrents descendant des montagnes pour se jeter dans la mer, est si considérable que non seulement le rivage a très considérablement avancé depuis les temps antiques, mais que de plus la ligne ancienne de la côte et tout son voisinage sont couverts par des couches très épaisses d'alluvions récentes, qui

ont enseveli tout ce qui pouvait y exister de ruines. Nulle part on n'y voit de débris antiques à la superficie du terrain. Et si sur certains points, en ouvrant la terre, on en a rencontré, rien ne permet de dire que ce soit là seulement qu'elle en recèle. Il est certain, par exemple, comme je le montrerai tout à l'heure, qu'une localité antique a existé là où Robert Guiscard bâtit l'abbaye de Santa-Eufemia, et que parmi celles que l'on connaît c'est le point qui remplit le mieux les conditions nécessaires pour être identifié à Térina; mais on ne saurait aller plus loin que cette probabilité. Car il n'y aurait rien d'impossible à ce que les ruines de la colonie de Crotone fussent cachées en un autre point peu distant sous le manteau des alluvions, sans que rien les révélât extérieurement jusqu'au jour ou des fouilles conduites à une certaine profondeur les rendraient à la lumière.

Il en est autrement dans la contrée montueuse qui commence au cap Suvero pour finir au fleuve Savuto, sur une étendue de quelques lieues. Ici des alluvions n'ont pas changé la superficie du sol, et dans cet espace restreint, assez près l'un de l'autre, on rencontre deux emplacements qui offrent assez de ruines pour être reconnus avec certitude comme ceux de villes antiques. C'est d'abord Nocera, encore aujourd'hui petite ville d'environ trois mille âmes de population, située à une assez grande hauteur sur un promontoire entre deux torrents, à un peu

plus de deux kilomètres à vol d'oiseau de la rive gauche du Savuto. On ne sait rien de son histoire pendant le moyen âge, mais on y voit des restes de remparts construits à la mode hellénique, en grands blocs de pierre à la forme de parallélogrammes réguliers appareillés sans ciment, des pans de maçonneries romaines et d'autres restes d'antiquités. C'est ensuite le lieu dit Le Mattonate, plus rapproché de la mer de trois kilomètres et demi et situé tout auprès de la Torre del Casale, sur le petit plateau qui couronne la falaise dominant la plage de Pietra-la-Nave. Le nom de cet endroit aujourd'hui désert provient de la quantité de fragments de briques qui y jonchent le terrain et des restes de constructions en briques que l'on y voit. Ces vestiges de constructions et tous les débris que l'on observe aux Mattonate sont de l'époque impériale romaine; mais dans les travaux de la culture on y recueille fréquemment des médailles grecques, surtout de Térina et de Témésa.

Comme les deux emplacements que je viens d'indiquer sont, dans toute la région, ceux où l'existence de centres de population d'une certaine importance dans les temps antiques se montre le plus manifeste, la plupart des érudits calabrais ont cherché Térina dans l'un ou dans l'autre. Barrio, qui travaillait sous les yeux et sous l'inspiration du célèbre cardinal Sirleto, et n'a peut-être été que son prête-nom, place la ville grecque à Nocera; et c'est

le système qu'adopte aussi notre Cluvier. Sur ces autorités, lorsque le gouvernement italien, il y a quelques années, invita les villes homonymes à se distinguer entre elles par l'adoption de surnoms, afin de faciliter le service des postes, la municipalité de la Nocera de Calabre a décidé que la ville prendrait désormais le nom officiel de Nocera-Tirinese, et c'est ainsi qu'elle est désignée sur la carte d'état-major. Il est pourtant absolument impossible d'admettre que Térina ait été à Nocera. Dès le temps de Barrio et de Cluvier il était déjà facile de réfuter leur opinion par cette seule remarque que Nocera est trop loin de la mer, à plus de six kilomètres du rivage actuel, à cinq du rivage antique, et que, de plus, étant située dans le bassin du Savuto, elle se trouve au nord du cap Suvero, c'est-à-dire en dehors du bassin du golfe auquel Térina donnait son nom.

On connaît d'ailleurs aujourd'hui, par les monuments numismatiques la véritable appellation de ville antique qui s'est conservée à peine altérée dans le nom de Nocera. C'est Nucria, nom qui se lit sur des monnaies de cuivre ayant la plus étroite ressemblance avec celles de Térina, monnaies frappées manifestement, d'après leur style d'art, entre le milieu du IVe siècle et l'époque où les Romains substituèrent dans l'extrémité méridionale de l'Italie le système monétaire de l'as aux anciens systèmes d'origine grecque, c'est-à-dire entre la for-

mation du peuple des Bruttiens et la seconde guerre Punique. Les pièces de Nucria sont donc contemporaines des dernières espèces de cuivre frappées à Térina sous la domination bruttienne, ce qui ne permet pas d'admettre, comme quelques-uns l'ont cru un moment, que les deux noms aient pu désigner en des temps différents une seule et même ville. Étienne de Byzance avait d'ailleurs relevé chez l'historien Philistos de Syracuse le nom de Nucria comme celui d'une ville de Tyrrhénie, ce qu'il faut entendre ici comme la côte de la mer Tyrrhénienne. Le nom de Nucria n'est ni pélasgique ni grec, il appartient aux idiomes sabelliques. Nous retrouvons une Nucria ou Nuceria dans la Campanie et une Nuceria dans l'Ombrie, toutes les deux appelées aujourd'hui Nocera. Et il est curieux de noter que dans le voisinage de la Nocera calabraise il y a un village de Falerna, dont le nom reporte également à la Campanie, en rappelant celui de l'*ager Falernus*, si fameux par ses vins. Nucria devait donc être une ville dont la fondation avait eu lieu postérieurement à l'établissement des peuples sabelliques dans l'acienne Œnotrie, c'est-à-dire au plus tôt dans le cours du ve siècle. Mais si c'est bien elle dont il était fait mention par Philistos, nous devrions en conclure qu'elle existait avant la date où les Bruttiens se rendirent indépendants, que par conséquent elle était fondée alors qu'ils dépendaient encore des Lucaniens, entre 400 environ et 356

Nocera ainsi écartée des localités qui peuvent prétendre à être identifiées avec Térina, puisque nous venons de voir qu'elle s'appelait Nucria et était une ville différente, reste à examiner les titres des Mattonate à la même prétention. Mettre en cet endroit Térina est le système qu'adopte M. Marincola-Pistoja dans un mémoire encore inédit qu'il a lu à l'Académie de Catanzaro et qu'il a bien voulu me communiquer. Je ne puis y souscrire plus qu'au système de Barrio et de Cluvier. Le site des Mattonate est plus voisin de la mer que celui de Nocera, mais par rapport au cap Suvero et au golfe Térinéen il est dans les mêmes conditions, sur le revers des hauteurs se rattachant au cap qui regarde le Savuto, et par suite en dehors du golfe. De plus, ce site ne touche à aucun cours d'eau, quelque faible que ce soit, et c'est là, nous le verrons tout à l'heure, une condition que doit présenter l'emplacement de Térina. Les ruines des Mattonate sont pourtant celles d'une ville antique; mais je crois que l'on peut arriver à y appliquer avec certitude un tout autre nom.

La Table de Peutinger donne les distances des localités placées le long de la mer Tyrrhénienne, et, en procédant du nord au sud, compte quarante milles de Cerillæ à Clampetia, dix de Clampetia à Tempsa. La position de Cerillæ est connue d'une manière certaine, car cette ancienne ville a conservé son nom; c'est Cirella Vecchia, un peu au

sud du fleuve Lao, le Laos des anciens. En comptant de là quarante milles romains, on arrive précisément à Amantea, qui sans aucun doute possible occupe l'emplacement d'une localité antique. Prenant cette ville pour point de départ, si nous mesurons encore sur le terrain ou sur la carte de l'état-major italien dix autres milles dans la direction du sud, nous sommes amenés avec une exactitude mathématique aux Mattonate. D'autre part, il résulte de l'*Itinéraire* d'Antonin que Tempsa, sur la voie qui venait de Consentia, se rencontrait deux milles après qu'on avait franchi le fleuve Sabbatus, le Savuto d'aujourd'hui. Cette nouvelle indication de distance nous porte précisément au même point que la précédente.

Témésa ou Tempsa (la première forme paraît avoir été celle dont se servaient les Grecs de la belle époque, la seconde est celle qu'adoptèrent les Romains) était la ville la plus antique de la région où elle se trouvait placée. On en attribuait la fondation aux Ausoniens, on prétendait qu'Ulysse y avait abordé dans ses voyages et donné la sépulture à un de ses compagnons, Politês, enfin qu'entre les bandes égarées dans le retour de Troie, les Étoliens conduits par Thoas ou bien les Phocidiens autrefois commandés par les petits-fils de Naubolos, Schédios et Épistrophos, étaient venus s'y établir. A côté de leur ville, les gens de Témésa montraient un bois sacré avec un hêrôon de Po-

lités. Suivant eux, le compagnon d'Ulysse avait été tué en essayant de faire violence à une femme du pays. Longtemps après, son spectre affamé de vengeance sortait de son tombeau, attaquait tous ceux qu'il rencontrait et les mettait à mort. Un jour cependant, un fameux athlète de Locres, nommé Euthymos, vint à Témésa; ayant appris ce qui se passait, il eut l'audace de lutter avec le spectre de Politès, le vainquit et délivra le pays de ses ravages. Il est question dans l'*Odyssée* d'une ville de Témésa, renommée pour ses mines de cuivre. Quelle était-elle? Les critiques de l'antiquité se divisaient sur cette question. Les uns croyaient que le passage homérique devait être appliqué à Tamassos, dans l'île de Cypre, qui possédait de très riches exploitations de ce métal; les autres, et Strabon était du nombre, entendaient les expressions du poète comme se rapportant à la Témésa du Bruttium, qui possédait des exploitations du même genre.

Il existe des monnaies d'argent incuses qui portent d'un côté en relief le trépied, symbole de Crotone, avec l'inscription du nom de cette cité, de l'autre en creux le casque qui est le type monétaire de Témésa, et qui fait allusion à la grande fabrication d'armes alimentée par ses mines, dont Strabon nous dit qu'elles étaient abandonnées de son temps, mais que jadis elles avaient été fort productives. La même association de types se continue sur des

monnaies d'argent, en relief sur les deux faces, qui appartiennent à la première moitié du ve siècle et dont les unes portent la légende de Crotone, les autres celle de Témésa. Ces faits numismatiques prouvent que Témésa était tombée au pouvoir de Crotone dès le vi^e siècle et y demeura pendant une partie du siècle suivant, et c'est ainsi que s'expliquent les expressions contournées de Lycophron, disant des Grecs établis à Témésa qu'ils « labourent des sillons crotoniates. » Plus tard les Locriens s'en rendirent maîtres. Strabon, qui relate le fait, ne dit pas à quelle époque il se produisit; mais ce ne put être qu'à l'époque où Denys de Syracuse, allié des Locriens, abattit la puissance de Crotone et étendit le territoire de Locres jusqu'à l'isthme Scylacien, au delà duquel Témésa n'était qu'à très peu de distance. Ainsi que je viens de le dire tout à l'heure, dès les premières années de la constitution du peuple nouveau des Bruttiens, la ville tomba en leur pouvoir avec sa voisine Térina. Elle cessa de cette manière d'être purement grecque pour devenir graduellement à demi barbare,

Pendant la seconde guerre Punique, Témésa ou Tempsa embrassa le parti d'Hannibal et finit par être du nombre des cités qu'il ruina quand il ne put plus les défendre, afin d'empêcher les Romains de s'y établir. Ceux-ci, en 194 av. J.-C., après la fin de la guerre, la reconstruisirent en y fixant une colonie de citoyens, laquelle resta toujours assez

obscure et n'acquit aucune importance. Après la grande insurrection servile de Spartacus, la défaite et la mort de ce chef hardi dans les environs de Pétélia, quelques bandes d'esclaves révoltés, échappées au désastre général de leurs compagnons, se jetèrent dans les montagnes et s'étant un peu reformées à l'abri des forêts de la Sila, fondirent sur Tempsa, dont elles s'emparèrent. Elles parvinrent à s'y maintenir quelque temps, et Cicéron en parle dans ses *Verrines*. Délivrée enfin de ces maîtres incommodes, Tempsa végéta pendant toute la durée de l'Empire. Pline vante la qualité de ses vins; Pausanias la mentionne comme une ville habitée de son temps; les Itinéraires en enregistrent le nom. Elle ne disparaît de la géographie qu'à l'époque des invasions barbares.

Cette prolongation d'existence sous l'Empire, que nous ne constatons pas pour Térina, s'accorde parfaitement avec le caractère des débris visibles aux Mattonate, et nous trouvons ici un nouvel argument en faveur de l'assimilation du site ainsi dénommé à celui de Témésa, confirmant le résultat si précis que nous ont déjà donné les chiffres de distances des Itinéraires. Déjà, du reste, tous les écrivains qui font autorité en matière de géographie antique ont placé la cité grecque aux mines de cuivre dans les environs immédiats de ce point, Cluvier et le duc de Luynes à la Torre Loppa ou Torre dei Lupi, d'Anville à la Torre San-Giovanni

ou à la Torre di Savuto, Romanelli à la Torre del Casale. C'est, comme on le voit, ce dernier qui était le plus dans le vrai. L'imperfection des cartes dont disposaient ces divers érudits ne leur permettait pas d'arriver à une précision absolue pour la mesure des distances, devenue facile aujourd'hui grâce à la belle carte de l'état-major. De plus, aucun d'eux n'avait pu étudier le terrain par lui-même et par conséquent se rendre compte du lieu précis où se trouvaient des vestiges antiques, lesquels font défaut sur les positions indiquées par Cluvier et par d'Anville.

Je trouve encore une confirmation du site que j'assigne à Témésa dans les expressions qu'emploient à son égard les vers de Lycophron, toujours contournés et singulièrement obscurs, mais toujours aussi révélant une connaissance profonde des moindres détails de la topographie du midi de l'Italie. Ce poëte dit en effet que Témésa est située « là où le Lampète étend dans la mer la rude corne des hauteurs Hipponiennes. » Le Lampète ne peut être que la montagne qui donnait son nom à la ville de Lampeteia ou Clampetia, que nous avons vu correspondre, d'après les indications des Itinéraires, à l'actuelle Amantea; c'est donc la crête culminante de l'Apennin calabrais, qui court du nord au sud en plongeant directement son pied dans la mer depuis Cetraro jusqu'à la naissance du cap Suvero, et dans laquelle s'ouvre la gorge

par où passe le Savuto, descendu de la grande Sila. Les hauteurs Hipponiennes ne peuvent être que celles qui dessinent un cirque autour du golfe de Santa-Eufemia ou golfe Hipponiate et où la ville d'Hippônion (aujourd'hui Monteleone), était bâtie à l'une des extrémités de l'hémicycle, faisant face à la terminaison du Lampète. La corne avancée dans la mer, telle que la désigne le poète en termes entortillés, est donc le cap qui fait saillie au point de jonction de ces deux systèmes de montagnes, le cap Suvero ; et ce ne peut être absolument que lui, puisque la côte depuis Cetraro jusqu'à Monteleone, sur un parcours de plus de vingt lieues, n'en présente pas un seul autre. Ainsi Témésa était située sur une des hauteurs se rattachant aux versants du cap Suvero, ce qui oblige à la placer au sud du Savuto, et cette condition est encore remplie de la manière la plus exacte par la position des Mattonate.

Enfin l'on a déjà signalé depuis longtemps les vestiges considérables d'anciennes exploitations minières qui subsistent tout auprès de la Torre del Casale, c'est-à-dire aussi des Mattonate, tandis qu'on n'observe rien de semblable sur aucun autre point de la côte voisine. C'est encore une raison décisive de placer en cet endroit la ville de Témésa.

III

J'ai pu déterminer d'une façon que je crois sûre

les noms antiques des deux localités qui, dans le canton montueux entre le cap Suvero et le Savuto, attestent par la présence de ruines leur ancienne qualité de villes, Nucria pour Nocera et Témésa pour le Mattonate. Ces deux emplacements étant ainsi écartés dans la recherche de celui de Térina, nous sommes forcément restreints pour la suite de nos investigations à la plaine au-dessous de San-Biase et de Nicastro, dans la partie où elle touche à la mer. Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, il n'y a là qu'un seul point qui, dans l'état actuel, offre des vestiges incontestables d'habitation dans l'antiquité; c'est Santa-Eufemia.

Je ne parle pas ici du bourg de Santa-Eufemia tel qu'il s'est rebâti à la suite du tremblement de terre de 1638, à huit hilomètres de Nicastro et à trois du rivage actuel. Ce bourg misérable, que la mal'aria rend inhabitable et qui tend chaque jour davantage à être complètement abandonné dans les mois d'été, fut construit au XVII[e] siècle à un peu plus d'un kilomètre de distance de l'ancienne Santa-Eufemia, qui était plus rapprochée de la mer et que la commotion du sol avait entièrement ruinée. On avait cru le mettre dans une position moins exposée aux influences qui produisent les fièvres paludéennes, et il est certain que, faute de travaux de drainage et de dessèchement, l'insalubrité du lieu a beaucoup augmenté depuis deux cents ans. La Santa-Eufemia nouvelle a eu quelque

prospérité dans les premiers temps après sa fondation, et depuis un siècle on pourrait suivre pas à pas les étapes de sa mort lente.

L'ancien bourg de ce nom s'était développé à l'abri de la vaste abbaye de Bénédictins fondée par Robert Guiscard en 1062 sur l'emplacement d'un plus ancien monastère de Basiliens, consacré à la vierge martyre de Chalcédoine dont le culte s'était, sous la domination byzantine, implanté dans plusieurs localités de la Calabre. Le monastère grec, nommé *Parrigiani*, avait été détruit à l'époque où les incursions des Sarrasins dévastaient toutes les côtes de l'Italie méridionale. L'abbaye bénédictine de Santa-Eufemia fut une des principales fondations religieuses de Robert, une de celles pour lesquelles il montra toujours le plus de prédilection. Le duc de Pouille la dota très richement, y fit construire une magnifique église et des bâtiments conventuels somptueux; enfin il fit venir de Normandie, pour en être le premier abbé, le célèbre abbé de Saint-Évroult, Robert de Grentemesnil, dont la sœur, la belle Judith, fut la première femme du grand comte Roger de Sicile. L'abbaye resta florissante jusqu'au commencement du XVIIe siècle; mais elle disparut sans laisser de vestiges dans le tremblement de terre de 1638. Elle ne fut pas seulement renversée par la secousse; car on n'en voit plus au-dessus du sol un seul pan de mur, ni même une seule pierre. La terre en

s'entr'ouvrant l'engloutit en un moment avec tous ses moines, et un marais fangeux occupe depuis plus de deux siècles le site même où elle s'élevait jadis. La disparition de ce monastère, qui était un monument fort considérable, est un des effets les plus frappants qu'aient jamais produits les tremblements de terre dont les Calabres sont périodiquement dévastées. Ses biens passèrent après sa destruction à l'ordre de Malte.

On ne voit pas dans l'état actuel, sur l'emplacement de l'ancienne Santa-Eufemia, plus de ruines d'une ville antique que de l'abbaye normande. Mais la charte de fondation de l'abbaye par Robert Guiscard parle de la *vetus civitas* dont on y voyait les vestiges au XI[e] siècle. D'ailleurs les travaux agricoles qui s'exécutent aux environs amènent, toutes les fois que l'on creuse le sol à une certaine profondeur pour ouvrir un fossé, la découverte de tombes antiques de l'époque grecque. La plus importante trouvaille de ce genre dont on ait connaissance eut lieu le 8 avril 1865. Des paysans mirent à découvert un tombeau d'où ils tirèrent un grand nombre de monnaies de bronze, des vases brisés et de magnifiques bijoux d'or. La plupart de ces objets ont été malheureusement dispersés avant que le propriétaire du terrain n'en fût averti, et ont passé par le creuset du fondeur. Cependant le propriétaire en question, M. Pasquale Francica, a pu recouvrer une partie des bijoux,

qu'il conserve chez lui à Rome; ces joyaux décorés de figures au repoussé et d'ornements d'une extrême élégance, très finement exécutés au cordelé, appartiennent à la meilleure époque de l'art grec. On ne peut les tenir pour postérieurs au IVe siècle ou tout au plus aux premières années du IIIe. Celles des monnaies trouvées dans le tombeau que l'on a pu examiner sont des cuivres d'Agathocle, roi de Syracuse précisément à l'époque qui vient d'être indiquée comme celle à laquelle reporte le style des bijoux.

Maintenant l'ancienne Santa-Eufemia n'est pas seulement l'unique localité de la plaine entre le Lamato et le cap Suvero où l'on ait pu constater des vestiges de ce genre. J'ai indiqué moi-même plus haut les raisons tirées de l'état actuel des lieux, qui font que ceci ne suffirait pas d'une manière absolue à y fixer avec une entière confiance le site de ville antique que nous cherchons. Mais d'autres circonstances me semblent prouver avec plus de certitude que c'est bien là que se trouvait Térina. Si l'on observe quelle distance sépare aujourd'hui de la mer la Torre del Bastione di Malta, tour de garde bâtie au commencement du XVIe siècle sur le rivage même en avant de Santa-Eufemia, de combien donc ce rivage a avancé depuis la construction de la tour, grâce aux alluvions successives, on arrive à cette conviction que dans l'antiquité le site où Robert Guiscard bâtit son abbaye devait tou-

cher à la plage, ce qui est une condition nécessaire pour l'emplacement d'une ville qui donnait son nom au golfe et où l'on plaçait, comme à Naples, le tombeau d'une Sirène. De plus, Lycophron dit à deux fois que Térina se trouvait dans le voisinage d'un fleuve, l'Ocinaros, distinct du Lamêtos (le Lamato), que mentionne le même poète, et du Sabbatus (le Savuto), dont nous connaissons le nom par l'*Itinéraire* d'Antonin. Pour celui qui étudie la question de loin, sur les cartes, cette indication n'a rien de décisif, car elle semble pouvoir s'appliquer également bien à tous les petits torrents descendus des montagnes, qui sillonnent la plaine au bas de Nicastro. Il n'en est pas de même quand on est sur les lieux. Le Fiume di San-Biase ou Fiume dei Bagni prend une telle importance dans l'aspect du pays, il se distingue si bien de tous les autres par la formidable traînée grise de sables, de galets et de quartiers de roches que laisse son passage à l'époque des pluies d'hiver, qu'il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit lui qui ait trouvé place dans une description poétique. Or, c'est précisément, de tous ces torrents, celui qui passe le plus près de Santa-Eufemia l'ancienne.

Un des types principaux de la numismatique de Térina, le plus remarquable de tous au point de vue de l'art, représente la Victoire assise auprès d'une fontaine, dont elle reçoit dans une hydrie l'eau versée par une bouche en mufle de lion. Ce

type monétaire fait certainement allusion à une fontaine sacrée, et probablement douée de vertus médicinales, qui devait exister auprès de Térina. Et précisément tout à côté de l'emplacement de l'abbaye de Santa-Eufemia nous trouvons la source sulfureuse appelée I Bagni, la seule fontaine thermale du canton. C'est la source rappelée par les médailles que Lycophron avait en vue, quand, après avoir parlé des tourbillons de l'Ocinaros voisins de Térina, il ajoute que « l'Arès y lave de ses eaux purificatrices le tombeau de la jeune fille aux pieds d'oiseau, » la sirène Ligeia. Le savant archéologue anglais Millingen a émis la très ingénieuse conjecture que, dans le texte du poète alexandrin, la leçon ΑΡΗΣ pour le nom de la fontaine devait être fautive et qu'il fallait y substituer ΑΓΗ, d'après une monnaie où ce nom est écrit sur la pierre où la Victoire se tient assise auprès de la fontaine. Je crois trouver la confirmation de cette correction, et par suite de la situation que j'assigne à la fontaine Agè, ainsi qu'à la ville de Térina, dans les Itinéraires. On comptait cinquante-sept-milles romains pour aller de Consentia (Cosenza) à Vibo Valentia (Monteleone), ce qui est une distance exacte si l'on trace la première partie de la route en remontant la vallée du Basento jusqu'à son origine et descendant ensuite à la mer par celle du torrent Oliva. Par cette voie, il y a bien dix-huit milles de Consentia au passage du Sabbatus (le

6.

Savuto), où l'*Itinéraire* marque la première station. Deux milles après, c'est-à-dire à la vingtième borne, on rencontrait Tempsa ; c'est exactement le site des Mattonate. Onze milles encore de plus (trente-et-unième borne), et le voyageur touchait aux *Aquæ Angæ*, que ces chiffres font correspondre à la source des Bagni. De là pour atteindre à la traversée du fleuve Angitula (l'Angitola), il fallait encore dix-huit milles (quarante-neuvième borne). Les *Aquæ Angæ* sont bien évidemment les mêmes que la source *Agê* de la médaille de Térina, et si dans la Table de Peutinger et le géographe de Ravenne c'est la source thermale qui se trouve enregistrée au lieu de la ville voisine, il est plus que probable que la cause en est que Térina ne subsistait plus à l'époque de la rédaction de ces documents.

Ce qui paraît avoir porté les érudits calabrais à chercher Térina dans des lieux où elle ne pouvait pas être, en fermant les yeux sur sa vraie situation à Santa-Eufemia, c'est que depuis Barrio ils répètent tous de confiance que dans ce dernier endroit il y avait une autre ville grecque, celle de Lamêtia.

Remarquons d'abord que ce nom est inexact. La ville qu'Étienne de Byzance cite d'après Hécatée comme dépendant de Crotone, s'appelait en réalité *Lamêtinoi*, nom dont la forme est analogue à celle de Léontinoi de Sicile. Lycophron fait aussi allusion à cette ville, mais en employant des ter-

mes qui indiquent que bien avant son temps une catastrophe l'avait détruite. Peut-être avait-elle péri dans une des premières incursions des Lucaniens. En tous cas, on n'en trouve pas de mention postérieure; car l'inscription qui l'aurait nommée du temps de Trajan est une imposture de Pirro Ligorio.

La ville des Lamètinoi, au temps où elle existait, ne pouvait pas être à Santa-Eufemia, dont la situation est trop éloignée du fleuve auquel elle avait emprunté son nom. C'est sur ce fleuve même et très probablement à son embouchure qu'il faut la placer, bien qu'on n'y voie plus aucun vestige de son existence. Il y avait là, du reste, au XIe siècle de notre ère un port qui est mentionné dans la charte de fondation de l'abbaye de Santa-Eufemia, *portus Amati fluminis*, et dont il n'y a pas non plus de ruines visibles. Cependant on m'a affirmé que la Torre di Lamato, que je n'ai pas pu visiter, était construite en partie avec des pierres de taille antique, qui pourraient provenir de la ville détruite des Lamêtinoi, avec laquelle son emplacement doit coïncider à peu de chose près.

En tous cas, il y a quelque probabilité que du temps de l'Empire romain il devait subsister encore des ruines de cette ancienne ville, peut-être une partie des remparts avec leurs tours. En effet, l'*Itinéraire* d'Antonin note entre le fleuve Sabbatus et le fleuve Angitula une station qu'il appelle *Ad Turres*.

Comme elle était au trente-sixième mille à partir de Consentia, au dix-huitième après le passage du Sabbatus, elle devait nécessairement se trouver sur le Lamêtos, quelle que fût celle de ses rives où elle fût placée.

Voilà bien de la topographie archéologique. Je crains d'en avoir abusé et d'avoir quelque peu lassé la patience du lecteur. Cependant la recherche à laquelle nous nous sommes livrés nous a fourni l'occasion de passer en revue quelques faits historiques qui ne sont pas sans intérêt. D'ailleurs, quand il s'agit de ces pays classiques, la recherche des souvenirs antiques et l'examen des problèmes qu'ils soulèvent tient nécessairement la première place dans les préoccupations du voyageur, surtout quand ce voyageur est archéologue de son métier. Le plus indifférent finit par devenir dans une certaine mesure antiquaire quand il visite l'Italie. Il me semble que celui qui se met à lire un voyage dans la même contrée doit éprouver déjà quelque chose de cet effet.

CHAPITRE III

LE PIZZO

I

Nous partons de Nicastro dès la pointe du jour, en nous dirigeant vers le sud. Le soleil, caché par les hautes montagnes de l'Apennin, n'est pas encore levé pour nous; mais déjà il nuance au large de reflets rosés le gris perle des flots. Les montagnes au pied desquelles nous cheminons et la plaine qu'elles enferment sont encore baignées du demi-jour verdâtre et froid du premier matin. Le brouillard de la mal'aria, que les rayons du soleil dissiperont bientôt, traîne sur les marais voisins de la côte. Bientôt la cime des montagnes se revêt de teintes lumineuses, et tout à coup un rayon d'or court à la surface de la terre et de la mer, éclairant tous les objets d'une vive et subite lumière. Il est désormais grand jour, la brume des fonds s'évanouit et la température s'échauffe sous les rayons du soleil.

Jusqu'au Lamato nous refaisons en sens inverse la route que nous avons parcourue pour venir. Nous traversons le fleuve sur un pont de bois qu'on est en train de réparer, et qui en avait en effet grand besoin; puis, pendant quelques kilomètres nous en descendons la vallée, la route se tenant à mi-côte des collines de la rive gauche. On s'éloigne enfin de la rivière, un peu au delà du Casino Chiriaco, pour franchir le vallon du torrent Pesipo, qui descend des hauteur de Cortale en passant au bas de Maida. Ici le pont a été enlevé dans une des dernières crues; on commence à le reconstruire: les ouvriers sont à la besogne, servis par des femmes et des enfants, hâves et déguenillés, à l'aspect dévoré par la fièvre, la peau terreuse, les yeux enfoncés, le ventre ballonné. Nous guéons assez péniblement le lit du torrent, en manquant rester embourbés dans une flaque d'eau, et mes compagnons italiens, qui ont une sainte terreur de la mal'aria, se montrent médiocrement rassurés. Au delà du Pesipo nous gravissons une côte et nous nous trouvons sur une sorte de plateau tourmenté d'ondulations continuelles, que couvrent des bois d'oliviers magnifiques sous lesquels se développent des cultures variées. Tout ce canton est extrêmement fertile, mais il le paye aux dépens de sa salubrité. Quand un mouvement du terrain ou une éclaircie dans les oliviers laisse une échappée sur la gauche, nous y apercevons la petite ville de

Maida, posée sur sa croupe de rochers grise et arrondie au sommet des hauteurs comme une grosse carapace de tortue. Dès le XI[e] siècle, à l'époque de la conquête normande, Maida était une localité importante, qui eut pour premier seigneur un des Lombards associés à la fortune des fils de Tancrède de Hauteville. A partir du règne de Charles d'Anjou, elle devint un des innombrables fiefs qui constituaient à la famille Ruffo une vraie principauté souveraine dans les Calabres.

Après avoir traversé le plateau, la route continue en longeant le bord supérieur des pentes qui descendent doucement vers la plaine du bord de la mer, située à une centaine de mètres plus bas. Dans ce parcours la vue est splendide. Sur notre gauche, nous avons des bois d'oliviers touffus, qui montent encore un peu et conduisent jusqu'au pied des escarpements pierreux qui forment comme l'extrême prolongement vers le nord du Monte Cappari, situé à quelques lieues vers le sud. La crête dénudée de ces escarpements, que nous n'apercevons que de distance en distance, car nous sommes trop rapprochés de leur base pour la bien voir, domine la route de trois cents et quatre cents mètres. Sur notre droite, les pentes se développent largement sous un angle étendu, couvertes de cultures et de plantations ; au bas nous voyons la plaine, déjà beaucoup plus étroite que du côté de Nicastro, et qui va toujours en se resserrant jusqu'à l'embouchure de l'An-

gitola, où elle se termine. C'est dans cette partie de la plaine que se passa la bataille de juillet 1806 entre Français et Anglais, à laquelle les seconds donnent le nom de bataille de Maida, pour les premiers bataille de Sainte-Euphémie.

Une petite colonne de pierre grise, érigée après la Restauration par le gouvernement des Bourbons, marque le point où se passa le plus fort de l'action. Mais c'est surtout lorsqu'un détour de la route nous ouvre la vue en arrière, dans la direction d'où nous venons, vers le nord, que le panorama qui se déploie sous nos yeux devient vraiment merveilleux. Nous embrassons alors dans son ensemble, juste à l'opposé de l'aspect que nous en avons eu du haut du château de Nicastro, la plaine traversée par le Lamato, avec l'hémicycle de montagnes qui l'environne. Mais les hauteurs du cap Suvero, de Gizzeria et de Martirano ne ferment plus l'horizon du côté du nord à la manière d'une muraille, comme lorsque nous débouchions, en venant de Catanzaro, des collines de la rive gauche du Lamato. Grâce à l'éloignement plus grand où nous en sommes, nous voyons par derrière s'élever, en étages successifs, la grande arête de l'Apennin, dominée par une pyramide aiguë, qui dépasse de beaucoup toutes les crêtes environnantes ; c'est le pic du Monte Cocuzzo, éloigné de nous de plus de dix lieues et dont l'altitude est de 1,542 mètres.

La route coupe le vallon de la Torrina, à l'en-

droit où ce ruisseau torrentiel va sortir des hauteurs pour se jeter dans une espèce de petit lac profond et étroit, qui s'allonge du sud-est au nord-ouest sur une étendue de près de trois kilomètres. Au passage du ruisseau, le regard plonge dans le vallon, au fond duquel se dressent les sommets du Salvatore et de la Contessa, ce dernier notablement plus élevé que l'autre, et couvert d'une épaisse et sombre forêt de hêtres; le village de Curinga couronne les hauteurs à la droite du ruisseau, celui de Montesoro, en face, les hauteurs de gauche. Après ce vallon la route continue à courir, comme elle l'a fait depuis Nicastro, sans rencontrer un centre habité, sans que l'on y voie autre chose que quelques *masserie* isolées dans un voisinage plus ou moins grand de son parcours. Les villages et les bourgs sont tous dans les montagnes, sur des positions élevées et de difficile accès, où la longue insécurité du pays, par suite des déprédations des corsaires musulmans, a forcé la population à se retirer, parce que ces positions étaient propres à la défense, et où la crainte de la mal'aria la fait aujourd'hui rester, parce qu'on y est en air sain et à l'abri des fièvres.

Nous longeons ainsi le pied des hauteurs qui cachent dans leurs replis supérieurs la petite ville de Filadelfia, bâtie sur un plan régulier à la suite du tremblement de terre de 1783 pour recueillir la population de Castelmonardo et des villages

voisins, ainsi que le bourg de Francavilla d'Angitola. Castelmonardo, successivement fief des Ruffo, puis des Pignatelli, remontait au VIIIe siècle. C'était un ancien château-fort, fondé par un seigneur lombard dont il avait retenu le nom, au temps où les ducs de Bénévent disputaient, souvent avec succès, la possession de la Calabre aux stratigoi de l'empereur grec. Nous dépassons le Fondo del Fico, où se trouve une maison de poste avec un relais et une sorte de khan à l'orientale comme celui que nous avons rencontré au bas de Marcellinara, sur les bords du Lamato; mais nous ne nous y arrêtons pas. L'eau est ici malsaine et son goût vaseux suffit à avertir du danger qu'il peut y avoir à en faire usage, surtout dans une saison où la chaleur est encore intense; nous ne voulons exposer à ses effets ni nous-mêmes, ni nos bêtes.

Poussant donc plus loin, nous atteignons le pont jeté sur l'Angitola, près de son embouchure dans la mer. Ce cours d'eau, qui a gardé son nom antique, Angitula, descend, par une vallée étroite et d'un pittoresque sauvage, des montagnes du côté de Monterosso, de Capistrano et Nicastretto. Il forme, sur le versant de la mer Tyrrhénienne, la frontière du pays des Calabrais à chapeau pointu et de celui des Calabrais à grand bonnet bleu à la marinière, comme du pays où le brigandage a toujours été endémique et de celui où l'on n'a guère vu de

brigands que très rarement, et toujours venus de la Calabre supérieure. Au delà de l'Angitola, les montagnes dont la courbe a été en se rapprochant de la mer, à partir du Lamato, rejoignent le rivage et plongent leur pied dans les eaux bleues du golfe.

Si l'on remonte la vallée, à un peu moins d'une lieue au-dessus du pont de la route actuelle, dont le site paraît correspondre assez exactement à celui où se trouvait le pont de la grande voie romaine de Capoue à Regium, la *Via Popilia*, on arrive à un endroit où cette vallée se resserre dans un étranglement entre deux saillies des collines latérales et où, en même temps, un mamelon, qui se dresse dans le fond, y barre le passage. Au sommet du mamelon sont quelques ruines informes, derniers débris d'une forteresse jadis fameuse, qu'on avait établie sur cette position d'une valeur stratégique exceptionnelle, car elle commandait de ce côté la communication entre la Haute et la Basse-Calabre. On l'appelait La Rocca d'Angitola. Ce fut un des châteaux sur lesquels le comte Roger s'appuya dans sa guerre contre son frère Robert Guiscard, quand celui-ci vint l'assiéger à Mileto. En 1503, c'est là que Stuart d'Aubigny, complètement défait par les Espagnols à la seconde bataille de Seminara, fut contraint de s'enfermer et plus tard de capituler, après une belle résistance; et il ne le fit qu'après avoir appris la défaite et la mort

du duc de Nemours à la bataille de Cerignola, qui faisait définitivement perdre aux Français le royaume de Naples.

L'Angitola franchie, la route s'élève pour continuer son parcours en corniche au-dessus de la mer, sur le flanc des montagnes.

Au premier tournant de la côte, auprès d'une petite source, un beau saule pleureur ombrage un petit monument funéraire très simple, mais de bon goût et d'un heureux effet, élevé à la mémoire des patriotes calabrais insurgés qui périrent dans les combats livrés aux troupes du roi Ferdinand II au passage de la rivière, dans l'été de 1848. Ces mouvements de la Calabre ont passé presque inaperçus au milieu des agitations d'une des années les plus troublées de notre siècle si fécond en révolutions. Dès le mois de septembre 1847, le courant libéral qui commençait à ébranler toute l'Italie et dont le signal avait été donné par les réformes qui marquèrent l'avènement du Pape Pie IX, se traduisait à Reggio par un soulèvement qui arborait la bannière tricolore, mais ne réclamait du roi de Naples que l'octroi d'une Constitution. Quelques jours après, Messine suivait l'exemple qui lui était donné de l'autre côté du détroit. Il suffit de l'arrivée du comte d'Aquila, frère du roi, avec deux vaisseaux de guerre, pour obtenir la soumission de Reggio et de Messine. Mais environ 2,000 jeunes gens de la première de ces villes s'étaient retirés en armes

dans l'Aspromonte. Le vieux général Nunziante, connu par la dureté de sa *poigne*, fut envoyé avec de pleins pouvoirs pour les réduire, et commença par mettre toute la province en état de siège. Des forces considérables allèrent chercher les insurgés dans les montagnes, et ceux-ci, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre, se défendirent avec assez d'énergie pour prolonger la lutte pendant un mois entier. A la fin, ils furent anéantis; la plupart moururent les armes à la main, et les troupes royales promenèrent en triomphe, au bout d'une pique, dans les rues de Reggio, la tête du chef de ce mouvement avorté, Domenico Romeo. Tous les insurgés que l'on parvint à prendre furent fusillés, même ceux qui venaient faire leur soumission sur une promesse formelle d'amnistie, comme le jeune Mazzoni, d'une des meilleures familles de La Rocella Ionica, dont le vieux père et la fiancée moururent de douleur en apprenant son exécution.

Quelques mois après éclatait la révolte de la Sicile, et à Naples le roi se décidait à donner la Constitution, qu'il devait violer et retirer au bout de si peu de temps. Les députés élus par la Calabre à la première Chambre constitutionnelle appartenaient tous au parti libéral, mais pour la plupart à un libéralisme strictement parlementaire. Pas plus dans cette ardente province que dans le reste du royaume, le parti républicain et proprement ré-

volutionnaire, qui s'agitait sous l'impulsion de Mazzini, n'était parvenu à voir les noms de ses candidats sortir des urnes.

On connaît les événements du 15 mai 1848 à Naples, dont Ferdinand II profita pour dissoudre cette Chambre avant qu'elle n'eût été réunie. A la nouvelle de ces événements et des scènes révoltantes qui s'étaient passées dans la capitale, livrée au pillage des lazzaroni et de la soldatesque étrangère, tandis que le reste du pays restait frappé de stupeur et procédait docilement aux nouvelles élections que l'on réclamait de lui, la Calabre s'arma d'un mouvement presque unanime et se mit en insurrection. Cette rébellion à ce moment constituait une faute énorme; elle donnait au souverain le droit de dire que sur le continent comme en Sicile les libéraux en voulaient à sa couronne, et elle lui fournit le prétexte qu'il cherchait pour recouvrer l'amitié de l'Autriche en rappelant ses troupes des bords du Pô, où elles avaient été envoyées prendre part à la guerre de l'indépendance nationale.

Le principal rassemblement des insurgés calabrais se forma autour de Nicastro, sous la conduite du baron Stocco, et fut rejoint par un petit corps de quelques centaines de volontaires siciliens. Il obtint d'abord des succès et força le passage de l'Angitola malgré la résistance des troupes royales, qui, rejetées en désordre, allèrent s'enfermer dans Monteleone. Mais tandis que le général Busacca,

qui commandait pour le roi en Calabre, tenait les révoltés en échec à l'abri de la forte position de cette ville, Nunziante s'avançait par la route de Cosenza à la tête de l'armée ramenée des Romagnes. Pour détacher le peuple des campagnes de la cause de la bourgeoisie libérale, il se faisait précéder de proclamations appelant au nom du roi les paysans à se partager le bétail et les biens des propriétaires qui pactisaient avec l'insurrection; et en plus d'un endroit ce partage spoliateur s'opéra sous la protection des troupes royales.

Pris de cette manière entre deux feux par des forces infiniment supérieures, les insurgés calabrais furent facilement écrasés. Et quand la lutte armée fut finie commença l'œuvre des commissions militaires, lesquelles multiplièrent les exécutions, non seulement de ceux qui avaient pris les armes, mais aussi de ceux qui étaient simplement signalés pour leurs opinions libérales, comme Domenico Muratori, de Reggio, vieillard de quatre-vingts ans et ancien intendant royal de la province.

II

Deux kilomètres environ après avoir dépassé l'Angitola, nous arrivons à une belle source qui remplit un bassin plus qu'à demi dégradé d'une eau délicieuse, fraîche, limpide et abondante. Trois maisons abandonnées et ruinées, sans toits, ni fenê-

tres, ni portes, s'élèvent auprès de la fontaine. Depuis combien de temps sont-elles dans un semblable état? Quelle cause a produit ces ruines modernes? Car les maisons, d'après la manière dont elles sont placées, n'ont été construites que postérieurement à l'exécution de la route, qui date seulement du règne de Murat. Personne ne peut nous renseigner à cet égard. Du moins, notre cocher n'en sait rien, et nous ne rencontrons pas un être vivant à interroger sur le mystère qui nous intrigue.

Quoi qu'il en soit, la place est propice pour s'y arrêter et faire reposer notre attelage; car il est plus de midi, nous roulons depuis l'aube, la chaleur est devenue pénible et nous sommes encore trop loin du Pizzo pour remettre jusqu'à cet endroit la halte.

Le cocher dételle, installe comme il peut ses bêtes dans une des masures abandonnées, et, tandis qu'elles mangent, se met à faire la sieste auprès d'elles. Pour nous, nous allons nous asseoir à l'ombre auprès de la fontaine, en face de la vue de la mer, sur de grosses pierres qui semblent disposées exprès afin de servir de sièges, et nous nous mettons à déjeuner avec les modestes provisions que nous avons emportées de Nicastro : des œufs durs, des poulets froids à la chair aussi sèche et filandreuse que de l'étoupe, quelques tranches de saucisson, menu toujours le même (on ne peut pas se

procurer autre chose dans la contrée), mais que relèvent cette fois trois bouteilles de vin de San Biase, que nous mettons à rafraîchir dans le bassin.

Tandis que nous commençons à déjeuner en causant fort gaiement, tout heureux de cette halte dans un site charmant, sous un ciel radieux, où nous avons trouvé la fraîcheur et la solitude, tout d'un coup au sommet de la pente plantée d'oliviers qui s'élève droit au-dessus de l'endroit où nous sommes assis, apparaît en trottinant un petit cochon noir qui vient on ne sait d'où. Un second le suit, puis un troisième. Bref, nous voyons déboucher à la file quatorze gorets, qui dévalent le plus rapidement possible un étroit sentier et arrivent près de nous. Avec un odorat digne des chiens les plus sagaces, ils ont flairé notre repas et ils viennent pour en avoir leur part. En un clin d'œil ils nous ont envahis, se fourrant dans nos jambes, grimpant sur nos genoux et sur nos épaules, farfouillant tout, bousculant tout avec leur groin toujours en mouvement. Leur brusque assaut, auquel nous ne nous attendions pas, nous met d'abord en déroute. Nous revenons bien vite à la rescousse et nous mettons à notre tour en fuite les jeunes envahisseurs pachydermes, qui s'en vont au galop par la grande route, toujours à la queue leu-leu, rejoindre le troupeau dont ils s'étaient un moment séparés. Mais en quelques instants ces quatorze affamés ont trouvé moyen d'engloutir la majeure part de

nos provisions et de traîner si bien le reste dans la boue, que nous ne retrouvons guère un morceau que l'on puisse manger sans dégoût. Il faut faire contre nécessité bon cœur et nous serrer le ventre jusqu'au Pizzo, où nous chercherons les moyens de déjeuner autrement. Notre mésaventure est, d'ailleurs, si risible qu'il n'y a pas moyen de la prendre au tragique. C'est la seule attaque de malfaiteurs dont j'aie été victime en plusieurs voyages dans les Calabres.

Le résultat en est que nous abrégeons la halte et que notre cocher doit ratteler, tout en maugréant, plus tôt qu'il ne comptait. Ses chevaux prendront au Pizzo un autre moment de repos. Il ne nous faut plus guère qu'une heure pour y arriver, et cette heure est un véritable enchantement. La route traverse en corniche une succession ininterrompue de plantureux vergers, entourés de haies de cactus et d'aloès, auxquels se mêlent des buissons de roses du Bengale en pleine fleur. Les verdures si variées de l'oranger, du figuier, du caroubier, de l'amandier, du mûrier et de l'olivier se rapprochent et contrastent entre elles comme en une symphonie monochrome dans ces vergers, où la vigne s'accroche en festons aux arbres ou bien grimpe le long des longues cannes disposées trois par trois comme des fusils en faisceau pour lui permettre de s'élever au-dessus du sol, tandis que, de ci de là, des palmiers dressent leur élégant panache bien au-dessus du

reste de la végétation. A droite, nous jouissons de la perspective du golfe, que nous embrassons dans son ensemble; à gauche, des montagnes âpres et d'aspect violent dressent leur muraille qui nous domine et semble prête à nous écraser. Rien au monde de plus beau que cette contrée; c'est, pour me servir d'une expression biblique qui est bien ici à sa place, « comme un vrai paradis de Dieu. » Pourquoi faut-il que son histoire n'offre que des souvenirs de sang et de férocité ? Sur la porte de la plupart des enclos au milieu desquels nous passons, on lit l'inscription : *Proprietà Gagliardi*. La famille Gagliardi est l'une des principales maisons de la noblesse de Monteleone. Ce sont les marquis de Carabas du pays.

Nous arrivons à un endroit où du bord de la route part une véritable cascade de maisons qui se termine à l'esplanade d'un gros rocher calcaire de forme cubique, aux parois abruptes, lequel s'avance dans la mer en la dominant d'une centaine de mètres de hauteur et est baigné de trois côtés par ses vagues. Sur cette esplanade sont encore bâties des maisons serrées autour d'une grande place, toutes d'aspect misérable et d'une construction qui ne date pas de plus d'un siècle, quelques églises, et à l'angle sud-ouest de la falaise, un méchant petit château à quatre bastions du temps de la domination espagnole. C'est là le Pizzo, petite ville d'environ 5,000 habitants, tous pêcheurs ou mariniers, à la physio-

nomie de forbans. On ne saurait en voir une plus sale, plus mal tenue, où l'on rencontre plus de mendiants et de malingreux. La population du Pizzo est loin de jouir d'une bonne réputation dans le pays d'alentour, et, en effet, ses façons ont quelque chose d'obséquieux , de louche et de faux, sous laquelle on sent une nature foncièrement féroce. Nous tournons pour entrer dans la ville ; des hommes passent un câble auquel ils s'accrochent dans les deux roues de derrière de la voiture, qui, ainsi retenue, descend lentement des rues dont la pente est telle qu'au premier abord il semble impossible que les chevaux ne s'y abattent pas et qu'on n'y roule pas en se brisant comme au fond d'un précipice. Nous voici enfin en terrain uni, sur la place principale qui se termine au sud par une terrasse sur la mer. La vue de cette terrasse est superbe ; elle embrasse toute la courbure de la côte, qui tourne au pied de la montagne de Monteleone, dessinant un demi-cercle presque parfait, dont le Pizzo occupe une des extrémités et Briatico l'autre. Au pied de la falaise, juste au-dessous de la terrasse, est la Marina du Pizzo, avec ses barques tirées à sec, ses grands filets de pêcheurs séchant sur la grève, quelques pauvres maisons et le bâtiment où l'on conserve, pendant la saison où n'a pas lieu le passage des thons, les apparaux de la madrague qui fait une des richesses de la ville. « Au Pizzo les pêcheurs de thons, dit un proverbe calabrais; à

Catanzaro les tisseurs de soie ; à Mileto les prêtres. »

L'arrivée de notre voiture est un événement sur la place du Pizzo. Toute la populace se rue autour des étrangers pour les regarder et leur demander l'aumône. Il faut faire usage de la canne pour s'en dégager, et cela pas assez à temps pour empêcher que le contact de tous ces mendiants nous laisse envahis par une nuée de puces féroces dont nous nous sentons dévorés. Nous entrons dans un café pour prendre quelque chose; tout y est infect. « Ah ! le malplaisant endroit, » eût dit Panurge. Tandis que nous sommes attablés à déjeuner de ce que nous avons pu trouver, comme des gens affamés, arrive M. Curcio, conseiller à la Cour d'appel de Naples, homme fort aimable et fort distingué, qui se trouve au Pizzo en tournée électorale, car il est candidat, et le renouvellement de la Chambre des députés aura lieu dans peu de jours. C'est pour nous une vraie bonne fortune que de le rencontrer, et il nous fait de la façon la plus gracieuse les honneurs de sa ville natale, où il nous sert de guide. Les curiosités en sont vite épuisées, du reste. Une inscription latine sans intérêt sur la place, où elle a peut-être été apportée de Monteleone ou de Bivona; dans l'église principale, une assez jolie statue en marbre de la Vierge, du XIV[e] siècle et de l'école des sculpteurs de Trapani en Sicile; voilà tout ce que le Pizzo offre au touriste archéologue.

La localité comme ville n'est pas ancienne. C'est à tort que certains savants du pays ont prétendu que le nom de Pizzo proviendrait d'une corruption de celui d'une ville grecque qui se serait d'abord élevée au même endroit. Strabon cite d'anciens écrivains qui avaient donné au golfe Térinéen le nom de Napétien. On en a conclu avec toute raison que sur ses bords devait exister une ville de Napêtos ou Napêtion, dont la situation est absolument ignorée. Seulement, ce nom même désigne une localité située dans un fond humide, en grec *napê*, ce qui est juste le contraire de la position du Pizzo. L'appellation de cette dernière ville n'est d'ailleurs, en aucune façon, une altération de celle de Napêtion; c'est un terme purement italien qui désigne une pointe de rocher, comme celle du Pizzofalcone de Naples et de la Punta del Pizzo, près de Reggio. Il paraît positif que l'existence du Pizzo comme centre habité ne remonte pas au delà du XIIIe siècle. Sous la domination espagnole, la seigneurie de la ville appartenait aux ducs de l'Infantado, de la maison de Mendoza, qui avaient en même temps la principauté de Mileto. Jusqu'au commencement de ce siècle, les annales du Pizzo n'offraient guère à mentionner que ses trois destructions successives par les tremblements de terre de 1638, 1659 et 1783. Mais en octobre 1815 le nom de cette ville s'est inscrit d'une manière ineffaçable dans l'histoire par le sinistre drame de la mort de Murat, dont elle fut

le théâtre. Le souvenir de cette tragédie sanglante plane sur le Pizzo et le remplit tout entier. M. Curcio m'en fait suivre pas à pas les péripéties, en me conduisant sur les lieux où elles se déroulèrent. On ne saurait s'imaginer combien ces événements, auxquels nous ne pensons plus guère, reprennent ici de vie. Il semble qu'ils soient à peine d'hier, et leur empreinte reste si intacte qu'on arrive presque à s'imaginer qu'on y assiste. Il y a, du reste, encore au Pizzo des vieillards qui dans leur jeunesse en ont été les témoins oculaires et dont on peut recueillir les récits pour compléter et contrôler ceux de Franceschetti et de Colletta. Les souvenirs de l'abbé Masdea, qui assista le roi Joachim à ses derniers moments, n'ont pas été publiés; mais on les conserve dans sa famille et beaucoup de personnes de la ville en ont eu connaissance. Le récit qui va suivre a été écrit, pour ainsi dire, sous la dictée des habitants du Pizzo et contiendra quelques circonstances que l'on ne trouve nulle part ailleurs, mais dont l'exactitude est garantie par les meilleures autorités.

III

Vaincu par les Autrichiens à Tolentino et reconnaissant l'impossibilité de continuer la lutte, Murat s'était décidé à abandonner son royaume pour aller mettre son épée à la disposition de Napoléon, son

beau-frère, dans le duel que celui-ci engageait une dernière fois avec l'Europe coalisée. Embarqué secrètement à Naples, il traversa les croisières anglaises sans encombre, et le 28 mai 1815, après six jours de navigation, il touchait à Cannes le sol de la France. En réponse au courrier par lequel il lui avait annoncé son arrivée en demandant à rejoindre l'armée, Napoléon, qui craignait la contagion du malheur, lui fit interdire par Fouché de quitter la ville où il avait débarqué.

Il y était par le fait interné sous la surveillance de la police et on lui imposait la retraite la plus absolue. Bientôt il apprit le désastre de Waterloo et la nouvelle restauration des Bourbons. L'explosion de fanatisme royaliste que ces événements provoquèrent dans le Midi de la France, lui fit courir les plus grands dangers. Pendant qu'un de ses officiers d'ordonnance, M. Maceroni, allait solliciter de sa part un asile, d'abord auprès du duc de Wellington, qui refusa durement de s'occuper de l'ancien roi de Naples, puis auprès de l'empereur d'Autriche, son vainqueur, Joachim était obligé de se cacher chez un petit propriétaire des environs de Toulon, pour éviter le sort du maréchal Brune à Avignon et des mamelouks à Marseille. Deux fois les assassins vinrent le chercher dans sa cachette, mais sans pouvoir le découvrir. Le marquis de Rivières, commissaire royal dans le département du Var, oubliant que c'était Murat

qui était intervenu pour lui obtenir grâce de la vie après sa condamnation dans le procès de Cadoudal, avait mis sa tête à prix.

Enfin, après bien des péripéties, au travers de dangers sans nombre qu'il affrontait en souriant. le roi de la veille, aujourd'hui proscrit, parvenait à gagner la Corse et débarquait à Bastia le 26 août. Il ne voulut pas rester dans cette ville, où sa présence causait trop d'agitation, et accepta la généreuse hospitalité que lui offrait, au village de Vescovato, M. Colonna-Ceccaldi, ardent partisan des Bourbons, mais dont le gendre, le général Franceschetti, avait été aide de camp de Joachim, roi de Naples.

La situation politique de la Corse était en ce moment celle d'une complète anarchie. L'autorité de Louis XVIII n'y était que nominale; ses agents se tenaient enfermés dans les villes de leur résidence en s'efforçant de faire parler d'eux le moins possible; ils ne pouvaient même pas compter sur les soldats mis à leur disposition. Quatre factions en armes divisaient le pays, chacune maîtresse de telle ou telle commune, et la moindre étincelle pouvait faire éclater une sanglante guerre civile ; c'étaient les bonapartistes, les bourboniens, les partisans du protectorat anglais, jadis accepté par Paoli, enfin ceux qui voulaient l'indépendance absolue de l'île. Les bonapartistes et les indépendants se coalisèrent pour offrir à Murat

la couronne de Corse, et les officiers des bataillons de ligne cantonnés dans l'île le firent assurer de leur concours au cas où il prendrait l'initiative d'un mouvement. Il refusa de rien entendre de ce genre et fut trop Français pour consentir à ensanglanter son pays par une lutte fratricide. Celle-ci fut cependant prête à s'engager malgré lui.

Le commandant militaire de Bastia, un vieil émigré, avait, sans attendre les ordres de ses supérieurs, dirigé sur Vescovato une colonne de 900 hommes chargée d'arrêter Murat; plusieurs milliers de volontaires armés se groupèrent dans le village et s'y mirent en état de défense. On eut beaucoup de peine à empêcher le conflit.

Parmi les volontaires que cette menace à la sûreté de Murat avait fait accourir à Vescovato se trouvaient environ deux cents officiers des régiments corses qui, à Naples, avaient fait partie de son armée, Joachim n'était pas sans savoir que peu de mois avaient suffi pour soulever dans son ancien royaume un grand mécontentement contre le gouvernement de la Restauration.

Les espérances de Constitution que la cour de Palerme avait fait briller aux yeux des libéraux, pour les détacher du roi français, étaient désormais déçues; on avait établi l'absolutisme le plus brutal, le plus arriéré, le moins intelligent. Les garanties assurées aux officiers de l'ancienne armée napolitaine par la convention de Casalanza n'étaient

pas respectées. L'odieux ministre de la police, prince de Canosa, que Ferdinand allait être obligé de chasser honteusement au bout de moins d'une année, avait organisé la société secrète des Calderari, dont il était le grand maître, afin de l'opposer aux Carbonari et de poursuivre dans les provinces l'assassinat des muratistes et des libéraux. Tous les anciens brigands formaient le fond du personnel de cette société, première source de la fameuse Camorra que les Italiens trouvèrent en pleine vigueur en 1860. Les malfaiteurs qui s'y faisaient affilier étaient assurés de l'impunité, quels que fussent leurs crimes, et de la protection de la police, pourvu qu'ils concourussent fidèlement au but politique de l'association. Aussi les provinces napolitaines avaient-elles vu se développer rapidement une Terreur blanche bien pire encore que celle du Midi de la France. Deux faits surtout avaient répandu dans les esprits une horreur profonde : le massacre impuni de la famille Pugli à Piagive, dans la province de Salerne, où douze personnes, hommes, femmes, enfants, et parmi eux un prêtre, avaient été brûlés vifs comme muratistes par une troupe de Calderari; le traitement du brigand Ronca, lequel, condamné à mort à Reggio pour avoir assassiné dans des circonstances atroces sa femme et son enfant, et cela depuis la Restauration, n'eut qu'à invoquer auprès du roi Ferdinand ses services dans la guerre de partisans contre les Français

pour obtenir, non seulement la liberté, mais un grade militaire et une pension.

Murat savait tout cela et nourrissait l'espérance d'en profiter pour réunir de nouveau des partisans afin de reconquérir sa couronne perdue. Bien que l'exemple de Napoléon n'eût pas dû l'y encourager, il rêvait d'avoir, lui aussi, son retour triomphal de l'île d'Elbe. Sa tête était facile à exalter et bientôt, dans le milieu exalté qui l'entourait, il perdit le sens du réel.

On ne parlait plus à Vescovato que d'une prochaine entreprise sur le royaume de Naples. Tous les anciens officiers qui entouraient Murat le poussaient à cette aventure et l'assuraient de leur concours. Bientôt on vit affluer dans le village corse toute une nuée d'individus qui arrivaient de Naples dire à l'ancien roi que les patriotes l'attendaient et que son apparition seule suffirait pour soulever le pays d'un élan unanime. La plupart, sinon tous, étaient des agents provocateurs à la solde du prince de Canosa, qui avait conçu le projet abominable d'attirer Joachim dans un piège pour le saisir et s'en débarrasser. Leur chef était un certain Carabelli, Corse de naissance, qui avait été sous Murat secrétaire général de l'intendance de l'armée napolitaine et qu'après la tragédie du Pizzo le gouvernement de Ferdinand récompensa de sa trahison envers son ancien roi par le beau consulat général de Milan. Carabelli s'insinua dans la confiance de

Joachim à Vescovato; il fut de tous les conseils tenus pour préparer l'entreprise, dont jour par jour il transmettait les plans à la police de Naples.

La résolution de Murat arrêtée, il fit partir pour son ancienne capitale son fidèle mamelouk nègre, Othello, porteur d'instructions destinées à ceux de ses partisans sur lesquels il croyait pouvoir compter. C'était une étrange idée, et qui peint bien ce que l'Achille des armées impériales unissait de légèreté folle à son héroïsme, que celle de confier une mission secrète à un homme dont la vue seule ne pouvait manquer d'attirer l'attention et les soupçons. Le malheureux Othello partait, d'ailleurs, en compagnie d'un agent de Carabelli; à son débarquement à Naples, il fut saisi et disparut sans que l'on ait pu savoir quel avait été son sort.

Le plus curieux, c'est que le préfet de la Corse et le colonel Verrière, commandant provisoire de la division militaire, pressaient ouvertement Murat de se rendre dans le royaume de Naples et faisaient tout pour faciliter son départ. Ils y voyaient la seule manière de se débarrasser de la présence d'un homme qui leur causait de grandes inquiétudes et qu'ils n'osaient pas faire arrêter. Aussi le laissa-t-on venir à Ajaccio avec une escorte de plusieurs centaines d'hommes, y séjourner quelques jours, noliser dans le port sept petits bâtiments pour son expédition et s'embarquer sur cette flottille avec 250 hommes armés, tous anciens soldats éprouvés

sur les champs de batailles de l'Empire. Au moment où il allait mettre à la voile arriva Maceroni, porteur des réponses de l'empereur d'Autriche et du prince de Metternich aux demandes de l'ex-roi de Naples.

L'empereur et son ministre offraient à Joachim un refuge dans les États de la monarchie autrichienne, où sa femme avait été déjà reçue, sous la condition de cesser de porter le titre royal, de prendre le nom de comte de Lipona et d'être interné dans une ville de Bohême ou de la Haute-Autriche, dont le choix lui était laissé. Le commandant de la station navale anglaise dans les eaux de la Corse et de la Sardaigne avait ordre de mettre une frégate à sa disposition pour le transporter à Trieste, et Maceroni était muni des passeports nécessaires au voyage.

« Il est maintenant trop tard pour accepter ces propositions, » dit Murat à son envoyé.

« Le dé est jeté; j'ai attendu pendant trois mois la décision des puissances alliées. Aujourd'hui ma résolution est prise: je vais reconquérir mon royaume. Ma malheureuse campagne d'Italie n'a point détruit ma souveraineté, reconnue par toute l'Europe. Les rois se font la guerre; mais en perdant leur royaume, ils ne perdent point leurs titres à la couronne: ils conservent toujours le droit de retourner conquérir le trône qu'ils ont perdu, s'ils en trouvent le moyen. »

J'ai tenu à citer ces paroles, que l'on connaît

par Maceroni lui-même, afin de montrer comment Murat envisageait le caractère de son entreprise au point de vue du droit public. Il ne pouvait pas admettre qu'un roi qui revendiquait le principe de la légitimité ne sentît pas quel intérêt toutes les monarchies avaient, au lendemain de tant de révolutions, à respecter dans celui qui avait été reconnu par tous les autres souverains comme roi, un caractère inamissible, qui rendait sa personne inviolable.

On avait vu des révolutions populaires faire tomber des têtes de monarques, celle de Charles I[er] et celle de Louis XVI, mais depuis l'exécution de Conradin par l'ordre de Charles d'Anjou, aucun roi n'avait prétendu juger et faire mettre à mort un roi, même quand il contestait ses titres à la couronne. Joachim considérait donc que, s'il échouait dans sa tentative, on devait le traiter en prisonnier de guerre et on ne pouvait pas le traiter autrement. Et d'après les principes du droit des gens, il avait raison.

Sa flottille mit à la voile dans la nuit du 28 au 29 septembre. Il avait le projet de débarquer à Salerne, d'occuper cette ville et de réunir sous son étendard les nombreux dépôts d'officiers et de soldats de son ancienne armée, qu'on était en train de réorganiser.

Il comptait ensuite poursuivre sans retard sa marche sur Avellino et parcourir une grande partie

des provinces du royaume sans s'arrêter, en recrutant de nouvelles forces sur sa route. Enfin, quand il aurait eu gagné quelques journées d'avance sur l'armée autrichienne, lancée à sa poursuite, il se serait rabattu par une marche forcée sur Naples dégarnie de troupes, où le roi Ferdinand n'aurait eu rien de plus pressé que de s'embarquer, comme il l'avait fait toutes les fois qu'il s'était vu menacé d'un danger. Le plan était habilement conçu et pouvait réussir, si la trahison qui environnait Murat de tous côtés n'en avait pas révélé d'avance les détails à la police napolitaine. Partout les intendants des provinces et les commandants militaires avaient reçu les instructions en prévision du débarquement de Murat, et l'ordre de s'emparer de sa personne à tout prix.

Les éléments eux-mêmes conspiraient contre le beau-frère de Napoléon. Une violente tempête dispersa la flottille et porta le bâtiment de Murat sur les côtes de la Calabre.

Le 7 octobre il était en vue de Paola, où une seule de ses barques l'avait rejoint; elle portait cinquante soldats avec le commandant Courrand, qui depuis sept ans avait servi dans la garde du roi de Naples. Joachim ne voulut pas encore renoncer à son entreprise, et comme le vent ne permettait pas de remonter vers Salerne, il ordonna de se diriger vers Monteleone, dont il savait la population tout entière passionnément dévouée à sa cause et prête

à se soulever en sa faveur. Mais dans la nuit, le commandant Courrand, ne voulant pas courir la chance des dangers qu'il prévoyait, fit couper l'amarre attachant sa barque à la remorque de celle du roi et mit immédiatement le cap sur la Corse, délaissant à l'heure suprême son ancien souverain, auquel il jurait encore la veille de le suivre partout sans regarder au péril. Averti de cette désertion, Murat fit jeter à la mer les ballots des proclamations tout imprimées qu'il portait avec lui, les papiers qui pouvaient le compromettre, et décida de se rendre à Trieste avec ses compagnons, pour profiter de l'asile que l'Autriche lui avait accordé, sans rien entreprendre dans son ancien royaume, puisque les moyens d'action lui manquaient.

Le commandant de la felouque qui le portait était un certain Barbarà, Maltais de naissance, qui passait pour un des officiers connaissant le mieux les parages napolitains et dont Murat avait fait l'amiral de sa flottille. Barbarà lui devait toute sa fortune; c'était lui qui l'avait créé successivement capitaine de vaisseau et baron. Mais cet homme était encore un traître, qui était entré en rapports avec le prince de Canosa et lui avait vendu son maître. Quand il reçut l'ordre de se diriger sur Trieste sans tenter de débarquement, il trembla à l'idée de perdre la grosse somme qui lui avait été promise s'il amenait Joachim aux mainx de ses ennemis dans de bonnes conditions.

Il mit donc tout en œuvre pour faire revenir celui-ci sur sa dernière résolution; il se jeta à ses pieds en le conjurant de ne pas désespérer, de ne pas abandonner une entreprise au succès de laquelle tout contribuait, même ce qui semblait des contre-temps.

Les autorités de la Calabre, disait-il, ne devaient pas être sur leurs gardes; il suffisait de prendre terre au Pizzo, que déjà l'on avait en vue. Il en connaissait la population de longue date, et il jurait sur sa parole d'honneur qu'à la vue seule du roi dont elle pleurait la chute, elle l'acclamerait unanimement et s'armerait en sa faveur. Appuyé sur le Pizzo et Monteleone, on aurait une excellente base d'opération pour reconquérir le reste du royaume.

Si Murat avait été plus clairvoyant et mieux informé, il eût discerné le piège grossier dans lequel on cherchait à l'entraîner. Il eût su qu'avec la rivalité haineuse des deux villes, le dévouement de Monteleone lui assurait l'hostilité du Pizzo; que d'ailleurs cette localité, comme tous les ports de mer, ayant beaucoup souffert dans ses intérêts du blocus si longtemps maintenu par la flotte anglaise, l'en rendait responsable. Complètement aveuglé, ne croyant jamais à la trahison, il se laissa persuader par Barbarà, et le dimanche 8 octobre, à midi, il prenait terre à la Marina du Pizzo avec neuf officiers en grand uniforme, huit sergents, neuf

soldats et trois domestiques, en tout vingt-neuf personnes.

IV

L'arrivée d'une barque où l'on voyait plusieurs généraux en uniforme avait attiré du monde au bord de la mer. Murat, qui cinq ans auparavant avait visité le Pizzo entouré de toute la pompe royale fut aussitôt reconnu. Au moment où il mettait le pied sur le rivage, deux jeunes gens coururent à lui. « Sire, lui disent-ils, n'entrez pas dans la ville ; elle vous est ennemie. Suivez-nous, nous vous sommes fidèles et nous vous servirons de guides. Nous allons vous conduire par des sentiers écartés et par les voies les plus courtes à Monteleone, où Votre Majesté se trouvera en sûreté au milieu de ses partisans. » C'était là peut-être le salut ; il refusa. Tandis que quelques-uns des assistants montaient en toute hâte à la ville pour donner l'alarme, Murat se dirigea vers un poste de canonniers gardes-côtes, quinze hommes avec un sergent, qui était installé sur la plage. Il se nomma, leur parla, rappelant qu'ils avaient servi sous son drapeau, et leur demanda de le suivre.

Émus au premier moment, ils l'acclamèrent, promirent de marcher sous ses ordres, et lui demandèrent d'attendre quelques moments sur la place de la ville, qu'ils se fussent mis en mesure de le rejoindre.

Suivi de sa poignée de compagnons et des deux jeunes gens qui s'étaient offerts à lui servir de guides, Murat, au lieu de prendre le chemin de Monteleone, monta au Pizzo. Ceux qui étaient débarqués avec lui criaient : « Vive le roi Joachim ! » Mais ce cri ne rencontrait aucun écho. On arriva sur la place. Une compagnie de milice y faisait l'exercice. Murat s'approcha de ces hommes, les harangua et essaya de les enlever.

Ils restèrent froids et hésitants, sans se prononcer en sa faveur, mais aussi sans tenter de s'emparer de sa personne. On perdit là sur la place un temps précieux, une demi-heure entière, à engager des pourparlers avec les miliciens, à attendre les canonniers, qui ne venaient pas, et à chercher des chevaux, que personne ne voulut fournir. Cependant la situation devenait de plus en plus critique. Toute la ville était en rumeur; des groupes menaçants et armés se formaient sur la place; les guides insistaient pour presser le départ, qui allait, disaient-ils avec raison, devenir impossible. Quand Murat s'y décida et se mit, avec son petit cortège, à monter péniblement la rue en pente rapide qui conduit à la grande route, il était trop tard.

Pour le malheur du roi détrôné qui était venu chercher de nouveau sa couronne dans une aventure que tout contribuait à rendre impossible, il y avait alors au Pizzo comme capitaine de gendarmerie un homme du pays nommé Trentacapilli.

C'était un ancien chef de partisans bourboniens, connu par ses déprédations et sa férocité. Non seulement son ancienne passion contre le roi français ne s'était pas amortie, mais il se considérait comme ayant à venger sur la personne de Murat la mort de ses trois frères, pendus comme brigands par les ordres du général Manhès. Dans l'arrivée de Joachim il avait salué avec joie l'occasion de sa vengeance, et tandis que celui-ci s'arrêtait à tergiverser sur la place, il n'avait pas perdu un instant pour armer ses hommes et convoquer autour de lui les plus exaltés bourboniens de la ville. Il parvint ainsi à le gagner de vitesse, et quand Murat atteignit le haut de la côte, au sortir du Pizzo, il trouva la route barrée par Trentacapilli avec ses gendarmes et environ deux cents hommes du peuple armés, auxquels s'étaient joints plusieurs des canonniers, partis du bord de la mer pour marcher avec leur ancien roi et déjà tournés contre lui par l'entraînement général, si puissant sur la versatilité des peuples du Midi.

Faisant arrêter ses compagnons, Joachim marcha seul au rassemblement, dont l'attitude hostile ne pouvait faire l'objet d'un doute. Élevant la voix, il dit qu'il ne venait pas faire une révolution, mais demandait à être conduit libre à Monteleone, où il voulait demander aux autorités royales un ravitaillement pour son petit bâtiment, avec lequel il gagnerait ensuite Trieste, en usant des passeports

que lui avaient délivrés les Puissances alliées. « Sire, lui répondit Trentacapilli, venez avec confiance au milieu de nous : je me charge de vous escorter et de vous servir de garde d'honneur jusqu'à Monteleone ». Croyant à cette parole d'un officier revêtu de son uniforme, Murat s'avança encore de quelques pas ; mais quand il se trouva au milieu des hommes de Trentacapilli, celui-ci, changeant de ton, lui mit brutalement la main sur le collet, en lui déclarant qu'il l'arrêtait.

L'ex-roi bondit sous l'outrage et se mit en défense. Ses compagnons, qui avaient suivi les péripéties de la scène, accoururent à son aide et le dégagèrent des gens qui l'environnaient. Alors Trentacapilli cria de commencer le feu. Les officiers de Murat l'entraînèrent, tandis que les quelques soldats qui l'avaient suivi depuis la Corse se dévouaient à essayer de tenir tête à une foule vingt fois plus nombreuse qu'eux. Il ne restait plus qu'une issue pour la fuite, la pente presque à pic et sans sentier frayé qui descend de la grande route à la plage en laissant de côté la ville. C'est par là qu'au risque de se briser sur les rochers, Joachim et ses officiers se précipitèrent en courant sous le feu des hommes qui tenaient le haut de la falaise et sous celui des miliciens, qui, cette fois décidés à prendre parti contre le vaincu, les canardaient de la terrasse au bout de la place. La meute acharnée à leur poursuite les serrait de près.

On arriva ainsi à la mer. Là, nouvelle déception. Murat en débarquant avait ordonné au capitaine Barbarà de maintenir sa felouque à portée de fusil du rivage, pour qu'il pût s'y rembarquer en cas d'insuccès. Le traître avait pris le large, enlevant le dernier moyen de salut. Quelques-uns des officiers se jetèrent sur une des barques de pêche tirées à sec, et sous une pluie de balles essayèrent de la remettre à flot.

Ils y réussissaient quand Murat embarrassa ses éperons dans les filets qui séchaient sur la plage. Il tomba sans pouvoir se relever, comme un sanglier pris dans les toiles. En un moment la foule ameutée qui le pourchassait fut sur lui, le frappant à coups de bâtons et de fourches et cherchant à l'assommer à la façon d'un chien enragé, comme Trentacapilli leur criait de le faire.

Deux des personnes de sa suite, le capitaine Pernice et le sergent Giovannini, furent là massacrés, hachés de coups, et six autres blessés grièvement en le couvrant de leurs corps. Murat ne fut sauvé que par le généreux dévouement du général Franceschetti, qui, déjà blessé, s'écria : « A moi, mes amis, sauvez-moi, je suis le roi ! » et de cette manière attira sur lui les assassins. A la fin, l'intervention du syndic de la ville et des officiers de la milice, accourus avec quelques-uns de leurs hommes, parvint à empêcher le massacre d'aller plus loin.

Murat et ses compagnons furent garrottés ; les

soldats de la milice les entourèrent et les conduisirent jusqu'au château, en pressant leur marche à coups de crosse de fusil, tandis que la populace, ne pouvant plus frapper ces malheureux de ses armes, leur jetait des pierres, de la boue, des ordures et leur criait les injures les plus immondes. Trentacapilli, comme ivre de fureur, le sabre nu en main, courait de groupe en groupe en excitant les plus forcenés, injuriait et menaçait les officiers de la milice qui avaient mis obstacle au meurtre de Joachim.

A l'entrée du château, Murat fut soigneusement fouillé. On trouva sur lui un exemplaire de la proclamation dont on avait jeté dans la nuit les ballots à la mer; on le dépouilla de ses passeports, de son argent, des diamants qu'il avait pris avec lui et d'une lettre de crédit de 90,000 fr. sur un banquier de Naples, dont il était porteur. Après cela les prisonniers furent enfermés au cachot. Je me suis fait montrer ce cachot, et j'ai reculé d'horreur. Il n'a qu'un petit nombre de pieds carrés d'étendue et ne reçoit un peu d'air et de lumière que par un étroit soupirail à demi obstrué de saleté. Le commandant du château s'en servait comme d'étable pour ses cochons, et l'on s'était borné à en faire sortir les bêtes pour y faire entrer les prisonniers.

Le sol en était donc couvert d'une épaisse couche d'un fumier gluant, humide et infect, et une dégoûtante vermine courait sur les murs. Vingt-sept

hommes — trois étaient restés morts au dehors — vingt-sept hommes enfermés dans cet étroit espace étaient tellement serrés, que Murat seul avait pu s'asseoir et que ses compagnons, tout le temps qu'ils y restèrent, durent se tenir debout, pressés les uns contre les autres, n'ayant pas même la place de se retourner, et contraints de satisfaire sous eux leurs besoins naturels. Plusieurs étaient dangereusement blessés, perdant encore leur sang; on ne s'occupa pas de leur procurer un médecin. On oublia de leur donner à manger. Ce fut l'homme d'affaires du duc de l'Infantado, nommé Alcalà, qui, saisi de pitié, envoya de sa maison aux captifs les provisions destinées à son propre dîner.

Il avait été l'un des premiers à armer ses valets de ferme pour coopérer à l'arrestation de Murat; mais quand il avait vu qu'on voulait le massacrer, il s'était exposé courageusement pour empêcher ce crime odieux.

Mis au cachot à quatre heures après midi, les captifs y restèrent entassés jusqu'au lendemain matin. Pendant toute la soirée et une partie de la nuit ils entendirent autour du château les hurlements de la foule altérée de sang que Trentacapilli encougeait à donner l'assaut, à forcer les portes malgré la résistance des miliciens et à mettre en pièces les prisonniers. C'est seulement au milieu de la nuit qu'arriva le capitaine Strattì, d'origine grecque, ancien officier de l'armée royale de Sicile, envoyé

de Monteleone avec quarante hommes de troupe de ligne. Il chargea les assassins, les dispersa, dégagea les abords du château et en prit la garde avec ses soldats.

Le matin du 9, le général Nunziante, commandant militaire des deux Calabres, dont la résidence était à Monteleone, vint lui-même au Pizzo avec des forces suffisantes pour le maintien de l'ordre, et s'installa chez le syndic.

C'était un officier rude et loyal. Il n'avait jamais été au service de Murat; au contraire, il avait gagné son grade à le combattre dans l'armée sicilienne des Bourbons et avait débuté dans sa carrière par être, en 1799, un des lieutenants du cardinal Ruffo. Sa fidélité bien connue l'avait fait envoyer dans une province où l'on savait qu'il y avait à tenir en bride un noyau considérable de parti muratiste. Sa conduite dans ces circonstances fut parfaitement honorable et humaine.

Se présentant devant Murat, il le traita de Majesté et lui parla avec le respect dû à un roi prisonnier. Il fit transporter à l'hôpital les blessés de sa suite, et conduire dans une autre des prisons du château les soldats et les sous-officiers. Nunziante avait annoncé à Joachim qu'il allait lui faire préparer une chambre plus convenable et permis à Alcalà de lui apporter du linge et des vêtements. Cependant il le laissa vingt-quatre heures encore dans son obscur et infect cachot. La situation de la ville le

préoccupait au point d'absorber tous ses soins; il fallait en défendre l'entrée aux habitants de Monteleone, qui, ayant appris la captivité de leur roi, arrivaient en foule, en manifestant l'intention de le délivrer. On fut obligé de mettre des pièces de campagne en batterie à l'entrée du Pizzo pour les tenir à distance. Pendant ce temps Murat, dans le bouge où on le tenait encore confiné, avait repris sa gaieté ordinaire et toute sa confiance. Les plus étranges illusions hantaient son esprit. Il parlait à ses officiers des conditions faciles d'accommodement qu'il croyait entrevoir, « en renonçant, c'étaient ses propres paroles, en faveur de son cousin Ferdinand à la seconde Sicile et en gardant pour lui le royaume de Naples. »

Le 10, le général Nunziante le conduisit dans la chambre qu'on avait disposée pour lui. C'est une sorte de cellule avec une fenêtre et une porte qui s'ouvre de plain-pied sur ce qu'on appelle l'esplanade du château, étroit boyau de trois mètres au plus de large et de douze pas de longueur entre deux petits bâtiments à demi croulants, composés d'un simple rez-de-chaussée, le tout élevé sur le terre-plein de l'ancien donjon, rasé au tiers de sa hauteur primitive quand on le flanqua de quatre bastions pouvant recevoir du canon. Un mur crénelé à hauteur d'appui termine à ses deux extrémités ce boyau découvert. L'escalier qui amène du bas du fort débouche au milieu de l'esplanade, après

avoir passé sous une voûte qui en porte l'extrémité occidentale. La chambre de Murat était dans le corps de bâtiment à gauche quand on sort de cet escalier; celui de droite contenait le logement du commandant. Il y avait dans cette chambre tout juste la place d'un lit de sangle pour le principal captif, d'une table et de deux chaises, ainsi que de deux matelas étendus par terre, où couchaient tout habillés les généraux Franceschetti et Natali, autorisés à rester avec lui, ainsi que son valet de chambre.

Bien que le général Nunziante l'eût fait nettoyer de son mieux, elle restait sordide, infestée de légions de puces et de punaises, qui tourmentèrent cruellement les dernières nuits de l'infortuné. A peine installé dans cette nouvelle prison, Murat demanda du papier, de l'encre, et écrivit deux lettres à Naples, au général des troupes autrichiennes d'occupation et à l'ambassadeur britannique, pour les informer de son arrestation et déclarer qu'il se plaçait sous la sauvegarde de l'Autriche et de l'Angleterre.

Nunziante expédia ses lettres par une estafette; mais à Naples le roi Ferdinand les retint et ne les fit remettre à leur destination qu'après que son compétiteur eût été exécuté.

Le 11, le général Nunziante se montrait inquiet, soucieux. Il dit à Murat avoir reçu par le télégraphe une dépêche incomplète se terminant

par ces mots : « Vous le consignerez à... (interrompu par le brouillard). »

Le prisonnier devina pour la première fois ce qui le menaçait. « Général, dit-il, si l'on vous donnait par dépêche télégraphique l'ordre de me remettre à une commission militaire, le feriez-vous ? — Non, sire. J'attendrais de recevoir par courrier un ordre formel, revêtu de la signature de mon roi. »

Le lendemain 12, Nunziante avait reçu une nouvelle dépêche. Il prétendait qu'elle était encore incomplète, mais on est en droit de croire, à son honneur, qu'elle l'avait complètement éclairé sur la résolution arrêtée par Ferdinand et ses ministres, et qu'il feignait de ne rien en savoir encore, afin de tenter de sauver son prisonnier avant d'avoir reçu l'ordre en règle devant lequel il n'y avait plus qu'à obéir. En effet, dans la journée, il présenta à Murat le commodore Robwisson, commandant la flottille anglo-sicilienne qui venait d'arriver au Pizzo, et dit à cet officier qu'il autorisait que l'ex-roi fût, conformément à son désir, conduit à bord d'un des bâtiments sous pavillon britannique. « Exhibez-moi un ordre formel du roi Ferdinand, répondit le commodore ; sans cela je ne puis soustraire à son autorité, en le recevant sur un navire anglais, une personne qui doit rester à sa disposition. » Devant ce refus, Nunziante ne pouvait plus rien faire. Murat restait à sa garde ; il ne pouvait échapper à la nécessité de le faire juger et exécuter par l'ordre de son souverain.

Dans la nuit du 12 au 13, un courrier spécial de la cour arriva de Naples. Il apportait les pièces officielles que le général attendait en tremblant, et la nouvelle que le prince de Canosa suivait en personne le courrier à une journée de distance, pour s'assurer de l'exécution des ordres royaux.

Le décret instituant la commission militaire chargée de condamner Murat, je ne veux pas dire de juger, mérite d'être rapporté textuellement comme une des pièces les plus monstrueuses que l'on rencontre dans l'histoire.

Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. Le général Murat sera traduit devant une commission militaire dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

Art. 2. Il ne sera accordé *au condamné* qu'une demi-heure pour recevoir les secours de la religion.

Naples, le 9 octobre 1815.
FERDINAND.

Ainsi, avant même d'être mis en jugement, le prisonnier était officiellement défini comme *le condamné*, et le même décret qui instituait ses juges réglait les détails de son exécution. On dirait que le roi de Naples voulait rendre trait pour trait au beau-frère de Napoléon les violations de tout droit qui avaient été accumulées dans le meurtre juridique du duc d'Enghien. L'esplanade du château

du Pizzo ne devait rien avoir à envier aux fossés de Vincennes.

La commission militaire était composée de huit officiers, dont le plus élevé en grade n'était que colonel; tous devaient à Murat leurs grades et leurs décorations. Car il se produisait dans cette circonstance décisive un contraste que comprendront tous ceux qui connaissent les bassesses de la nature humaine. Les officiers sortis des rangs de l'armée sicilienne, pour qui Murat avait toujours été l'ennemi, qui n'avaient cessé de le combattre, le voyant vaincu et en leur pouvoir, le traitaient avec les plus respectueux égards et se montraient sincèrement émus de son sort. Les anciens officiers de son armée cherchaient à faire oublier la tache compromettante de leur origine en affectant une attitude insultante envers celui qui avait été leur roi, et en répétant qu'il fallait au plus vite lui infliger un châtiment exemplaire.

Le matin du 13 octobre, au réveil, on sépara Joachim des deux généraux et du valet de chambre autorisés jusqu'alors à rester auprès de lui. Une fois qu'il fut seul, on lui annonça qu'il allait comparaître devant la commission militaire assemblée dans une chambre voisine; le capitaine Starace, de l'armée sicilienne, lui était nommé comme défenseur officieux. Murat lui interdit de prendre la parole en sa faveur et refusa de se présenter devant les membres de la commission. « Ils ne sont point

mes juges, dit-il avec le ton de la plus haute dignité ; ils sont mes sujets, et il ne leur est point permis de juger leur souverain, de même qu'il n'est point permis à un roi de juger un autre roi. Les souverains n'ont d'autres juges légitimes que Dieu et les peuples. Si l'on me considère comme un maréchal de France, un conseil de maréchaux peut seul me juger ; si l'on ne me regarde que comme un simple général, un conseil de généraux est nécessaire. Pour que je descende au niveau des juges qui viennent d'être nommés, il faudrait déchirer trop de pages de l'histoire de l'Europe. Le tribunal est incompétent ; j'aurais honte de me présenter devant lui. »

Sur ce refus de comparaître, le rapporteur de la commission militaire vint dans sa prison pour l'interroger. Comme il lui adressait les premières questions d'usage sur son nom, sa patrie et ses qualités, il se redressa et dit d'une voix forte : « Je suis Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles... Maintenant, monsieur, sortez ! » L'autre n'insista pas et sortit. La commission passa outre immédiatement et rendit sa sentence.

A l'unanimité a déclaré et déclare que Joachim Murat est coupable d'avoir tenté de détruire le gouvernement, d'avoir excité les citoyens à s'armer contre le roi et l'ordre public, et d'avoir tenté de porter la révolte dans la commune du Pizzo, pour l'étendre ensuite dans le royaume : ce qui le constitue coupable d'attentat contre la sûreté intérieure de l'État et *ennemi public*.

Par ces motifs, à la même unanimité, l'a condamné et condamne à la peine de mort, avec confiscation de ses biens.

On vint lire la sentence au condamné. D'après le décret royal, l'exécution devait suivre au bout d'une demi-heure. En présence de la mort, Joachim conservait tout son calme. On introduisit dans sa chambre le chanoine Masdea, vieillard septuagénaire, l'homme le plus respecté du clergé du Pizzo, qui avait mission de l'assister à cette heure suprême. Cinq ans auparavant, quand Murat avait visité la ville en roi, le même ecclésiastique s'était présenté devant lui, à la tête du chapitre, et avait obtenu sur la cassette royale une somme considérable pour la reconstruction de l'église collégiale, demeurée en ruines depuis le tremblement de terre de 1783. « Eh bien! monsieur le chanoine, lui dit-il en le voyant entrer, je ne me doutais guère, il y a cinq ans, que je donnais de l'argent pour mon tombeau. Maintenant, préparons-nous à la mort. Je veux mourir en chrétien. » Et il lui remit une déclaration écrite de cette dernière volonté.

Murat se confessa brièvement et, à genoux aux pieds du prêtre, en reçut la suprême absolution. Il se releva, toujours aussi tranquille que s'il n'avait pas touché à son trépas, écrivit une lettre d'adieux à sa femme et à ses enfants, remercia le capitaine Strattì des égards qu'il lui avait témoignés en le gardant, et le chargea de remettre sa montre à son valet de chambre, embrassa l'abbé

Masdea, et dit : « Je suis prêt. Finissons-en. »

Dès qu'il eut franchi le seuil de sa chambre, il se trouva, sur la petite esplanade que j'ai décrite, en présence du peloton d'exécution, douze hommes qui l'attendaient les armes chargées. Au-dessus de la voûte de l'escalier était et est encore un tas de fumier, *l'immondezzaio* du château ; c'est là qu'on le fit placer ; il n'y avait pas d'autre endroit où les balles des soldats ne dussent pas, après l'avoir percé, aller s'égarer dans la ville et y causer des accidents. On avait préparé un fauteuil et un bandeau ; il refusa l'un et l'autre, voulant affronter la mort debout et en la regardant en face. Tous les témoins de la scène étaient profondément émus. L'abbé Masdea, qu'on avait fait placer dans un angle du mur, sanglotait. Le général Nunziante, qui ne s'était pas senti le courage de supporter le spectacle, était à la porte du château, pâle, le visage caché dans un mouchoir, s'appuyant contre la muraille et pouvant à peine se soutenir. Murat seul gardait un complet sang-froid et un visage souriant. Quand les fusils des soldats s'abattirent en joue, la pointe des baïonnettes touchait presque sa poitrine. Il s'imaginait encore que l'on rendrait son cadavre à sa famille et voulait qu'il fût au moins reconnaissable. « Respectez le visage et visez au cœur. » Ce furent ses dernières paroles. L'instant d'après, il tombait foudroyé sous la décharge. On voit encore l'empreinte des douze

balles qui allèrent s'aplatir sur la muraille après avoir traversé son corps.

Aussitôt après l'exécution, le général Nunziante, considérant sa cruelle mission comme finie, était reparti en toute hâte et bouleversé pour Monteleone. Le corps de Murat resta aux mains des hommes de la police. On le dépouilla de ses vêtements, l'enveloppa d'un linceul et le cloua dans une bière faite à la hâte. La nuit venue, à la lueur d'une simple lanterne, on l'introduisit dans l'église par une porte dérobée, et là, sans cérémonie, sans bénédiction, sans prière, on le jeta dans le caveau qui servait de fosse commune. « Jeta » est le mot propre, car on n'avait même pas apporté de cordes pour descendre le cercueil. Il se brisa dans la chute, et le corps de l'homme qui avait déployé sur tant de champs de bataille la plus héroïque valeur, qui avait porté six ans la belle couronne napolitaine, resta confondu avec ceux des pauvres, de telle façon qu'on ne saurait plus le retrouver aujourd'hui et le reconnaître à aucun signe.

Ferdinand était si heureux de se voir débarrassé de son rival que sa joie se traduisit en une pluie de récompenses pour tous ceux qui, de près ou de loin, avaient été mêlés à la tragédie. Le général Nunziante fut fait marquis. Les officiers de la commission militaire eurent tous un avancement immédiat. Trentacapilli reçut le grade de chef d'escadron et une grosse dotation. Les habitants du

Pizzo furent en masse déclarés exempts d'impôts à perpétuité et durent recevoir chaque année par tête douze livres de sel, que l'on continuait encore à leur fournir quand eut lieu l'expédition de Garibaldi. Un décret royal décerna à la Vierge de la Collégiale du Pizzo le titre de *Salvatrice*, éleva l'église au rang de chapelle royale et institua un *Te Deum* solennel qui tous les ans, jusqu'en 1860, se célébrait dans cette église le 13 octobre, à l'anniversaire de l'exécution de Murat.

Aucune pierre, aucune inscription ne marque dans l'église du Pizzo la tombe du roi Joachim. Il y a là un oubli et un abandon qui choquent profondément. Sans doute, tant que les Bourbons restèrent sur le trône de Naples, ils n'auraient point permis l'exécution d'un monument à la mémoire de celui que Ferdinand avait fait mettre à mort, au mépris de toutes les formes de la justice et de tous les principes du droit des gens, comme *ennemi public*. Mais depuis 1860, on est surpris et scandalisé de voir que sa famille, que son petit-fils en particulier, le marquis Pepoli, qui à Bologne s'était mis à la tête du mouvement patriotique italien, n'a eu aucun souci de consacrer son souvenir, au Pizzo même, par un monument expiatoire. Une telle négligence ne fait pas honneur aux descendants du plus chevaleresque des héros de l'épopée impériale.

Mais puisque la famille de Murat n'a pas su remplir ici ce qui eût dû pour elle être un devoir sacré,

ce devoir incombe à l'Italie. Devenue libre et une, il lui appartient d'oublier la tache d'origine étrangère du gouvernement du roi Joachim, pour ne plus voir en lui que le prince qui, le premier, affirma le droit du peuple italien à l'unité et à l'indépendance, dans cette mémorable proclamation de Macerata, qu'il avait fait rédiger par un patriote, tout jeune alors et son secrétaire, qui devait, trente-trois ans plus tard, succomber à son tour sous le poignard d'un assassin, en remplissant son devoir de ministre, le généreux et intrépide Pellegrino Rossi. Murat, accepté comme roi de Naples par toute l'Europe en 1814, serait resté paisiblement en possession de sa couronne, que le Congrès de Vienne n'aurait pas osé lui enlever, s'il n'avait pas pris en main la cause italienne et n'avait pas déclaré la guerre à l'Autriche pour arracher au joug étranger les provinces du Nord, qui répondirent si mal à son appel de liberté. C'est pour cause qu'il est tombé du trône, de même que dans la sanglante tragédie du Pizzo il a été frappé comme le représentant de la société moderne en face de l'ancien régime. Il a le droit d'être compté parmi les plus nobles victimes dont le sang ait cimenté les bases de l'indépendance et de la liberté de l'Italie. La nation italienne s'honorerait donc et ne ferait que remplir un devoir en rendant à sa mémoire l'hommage solennel qu'elle attend encore dans la ville qui vit son arrestation et son supplice.

CHAPITRE IV

MONTELEONE

I

Du Pizzo jusqu'à Monteleone la route monte constamment ; la différence d'altitude entre les deux localités est de 400 mètres, leur distance à vol d'oiseau de huit kilomètres. Mais les détours de la route augmentent fortement cette distance pour le voyageur. D'une ville à l'autre le trajet garde le même caractère que depuis le passage de l'Angitola. Le chemin se déroule en corniche sur le flanc des montagnes, suivant leurs rampes irrégulières, dominant le golfe, dont on a constamment le spectacle, et passant à travers une succession ininterrompue de vergers et de plantations.

Dans ces pays de soleil implacable, dans lesquels les ardeurs de l'été dessèchent et dévorent tout, où le sol n'est pas imprégné d'une humidité permanente, il faut jeter de l'ombre par-des-

sus les céréales pour qu'elles ne soient pas brûlées avant que le grain n'ait eu le temps de se former. Ce n'est guères que dans le fond des vallées, près des rivières, qu'on peut laisser les champs à nu comme ceux de nos pays. Sur les pentes, en général, on plante des oliviers et des mûriers pour protéger le blé futur, et l'on obtient de cette manière une double récolte. La terre est assez vigoureuse, assez féconde pour porter en même temps sans fatigue les moissons et les arbres. Telle chose que la fumure est pourtant inconnue ; on a recours, pour régénérer le sol après lui avoir tant demandé, au système primitif et barbare des fréquentes jachères. Tout est encore à faire en ces pays pour y créer une agriculture à la hauteur du siècle et faire donner au sol toute la richesse qu'on pourrait lui demander ; car il n'est pas possible d'assigner une limite à sa faculté de production sous un traitement intelligent.

Pour la vigne à son tour, si on la réduisait aux proportions qu'elle a dans nos vignobles français, si on la tenait courte, en la soutenant seulement sur un échalas, elle serait bien vite desséchée par la double action du soleil et du rayonnement terrestre. On l'élève donc à deux mètres au moins du sol, en la faisant monter au sommet de longues cannes groupées en faisceau, et c'est pour cela que l'on cultive partout ces gigantesque *cannuccie*, si chères aux paysagistes, ou bien au pied

des arbres aux rameaux desquels ses pampres s'enlacent, cherchant à l'abri de leur feuillage l'air et la fraîcheur dont ils ont besoin, car ce n'est jamais la chaleur qui manquera à aucun végétal sur le littoral de la Calabre. Dans toute l'Italie, du reste, même dans celle du nord, la vigne se cultive dans les mêmes données, avec un grand développement du végétal en dehors du sol. C'est là ce qui, dans cette contrée, la rendra plus susceptible de résister au phylloxera, si jamais elle en est attaquée malgré les précautions si multipliées dont le gouvernement italien hérisse sa frontière pour tenir à distance ce redoutable ennemi. Car plus la plante élève la tige de son cep au-dessus de la terre, plus elle développe ses sarments et ses rameaux, plus d'autre part, en vertu d'une loi bien connue de la physiologie végétale, son système de racines s'enfonce en plongeant dans le sol. Ainsi, le phylloxera ne descendant qu'à une certaine profondeur en terre, la vigne cultivée à l'italienne, enfonce les radicelles par où elle puise sa nourriture assez bas pour qu'elles soient à l'abri du parasite dévastateur. Il est vrai que sous le climat de la plupart des régions viticoles de la France, la vigne traitée de cette manière ne donnerait qu'un raisin à la maturation imparfaite, par suite qu'un vin âpre et plat, comme est celui des hautins ou hutins dans nos départements du sud-est. Il en est autrement sous le climat de l'Italie. Et spécialement dans les Calabres

on a beau tenir la vigne à une élévation considérable au-dessus du sol, dans une terre en grande partie formée de granits décomposés, sous les rayons d'un soleil de feu, on obtient des vins qui semblent emprisonner en eux quelque chose des ardeurs de ce soleil, des vins tellement alcooliques qu'à la différence de la plupart de ceux de l'Italie ils sont de garde et gagnent à vieillir, malgré l'inconcevable imperfection des procédés avec lesquels on les fabrique.

La montée, d'abord presque insensible, s'accentue fortement à partir du village de Longobardi. Nous commençons à gravir la montagne même, haute de cinq cents mètres au-dessus de la mer, dont le sommet porte la ville de Monteleone. A peu de distance de l'entrée de cette ville nous rencontrons une grande fontaine, aux eaux abondantes et limpides comme le cristal. Des groupes de femmes sont occupées à y puiser de l'eau ou à rassembler à l'approche de la nuit le linge qu'elles ont lavé dans la journée. C'est une scène fort pittoresque et d'un aspect singulièrement oriental. Car les femmes de Monteleone ont le voile blanc placé sur leur tête beaucoup plus ample et plus long qu'on ne le voit nulle part ailleurs en Calabre. Par derrière il les enveloppe complètement et descend jusqu'à mi-jambe; aussi leur donne-t-il, de dos, la tournure de femmes turques avec le yaschmak.

Le soleil se couche tandis que nous montons la côte. Son disque, d'apparence énorme à ce moment, a pris une teinte de sang et au moment de disparaître dans les eaux conserve un éclat que les regards ont peine à supporter. Tout l'occident du ciel baigne dans la pourpre d'un immense embrasement, sur lequel se découpe avec une étonnante netteté et s'enlève en sombre la silhouette du volcan insulaire de Stromboli. On comprend devant ce spectacle comment s'est formé le mythe hellénique de l'Hêraclês soleil, qui termine sa carrière au milieu de l'incendie du bûcher qu'il s'est allumé volontairement et qui couronne son apothéose. En bas de la montagne, la mer semble rouler des flots d'or. Sur les pentes que nous gravissons, les derniers rayons de l'astre prêt à s'éteindre, pareils à des flèches de feu, viennent frapper les objets qui nous entourent, revêtant d'un reflet rose les terrains, les rochers et les maisons en amphithéâtre de Monteleone, que nous commençons à apercevoir à quelque distance en avant et au-dessus de nous.

Mais brusquement le soleil s'est enfoncé dans les eaux, derrière l'extrême ligne de l'horizon visuel. En un instant la mer a perdu sa couleur dorée pour prendre une teinte d'un gris de plomb. A l'ouest, là où le soleil vient de se coucher, une bande d'un jaune orangé, d'une intensité singulière, se dessine à la partie inférieure du ciel et va en s'atténuant par une échelle continue de dégradations

de tons pour rejoindre le bleu pâle et transparent que revêt le zénith pendant les courts instants du crépuscule, qui déjà sous cette latitude dure à peine quelques minutes. Les montagnes s'obscurcissent; le ciel s'assombrit; les dernières lueurs de l'Occident pâlissent, s'éteignent et ne laissent plus à leur place qu'une sorte de blancheur fugitive, qui bientôt disparaît à son tour. La nuit envahit rapidement tout le paysage; des myriades d'étoiles s'allument au ciel et deviennent plus brillantes à mesure qu'il s'enténèbre; la voie lactée étend son fleuve d'argent au-dessus de nos têtes, et à l'occident Vénus, avec l'éclat limpide et serein qui en fait si bien à cette heure la reine des cieux, comme l'appelaient les peuples orientaux, fait tomber sur les flots la traînée lumineuse de son reflet. La nuit est complète quand nous nous engageons dans les belles avenues de grands arbres, plantés par l'administration de Murat, qui précèdent Monteleone, et quand nous entrons dans la ville. Les lumières de ses maisons et les becs de gaz de ses rues s'étagent devant nous sur une pente rapide que surmonte la masse d'un vieux château, confuse et presque invisible dans l'obscurité.

Nous devons laisser notre voiture sur une place dans le bas de la ville. Conduits par quelques habitants qui ont eu l'amabilité de venir au-devant de nous, et suivis par des portefaix qui portent nos bagages, nous gravissons à pied des rues raides,

obscures, au pavé glissant et plein de trous, par endroits en escaliers, et nous arrivons à l'*Albergo dell' Indipendenza*, où des chambres nous ont été retenues. C'est, nous affirme-t-on, le meilleur hôtel de la ville, et il faut bien le croire, puisque c'est là que les officiers de la garnison ont établi leur mess. Mais alors que peuvent être les autres?

La maison dans laquelle cette auberge est établie a dû être, il y a deux siècles, le palais de quelque famille noble. Elle a de la tournure architecturale. Mais dès qu'on entre dans la cour l'odorat est saisi d'une puanteur qui repousse. Le fumier des écuries installées au rez-de-chaussée barre le chemin aux arrivants, et des flaques de purin, échauffé par la brûlante température de la saison, répandent un parfum d'ammoniaque qui prend à la gorge. L'escalier monumental en pierre sert de latrines publiques à toute la population du quartier; à chaque marche il faut regarder soigneusement où l'on posera le pied.

L'hôtel occupe le premier étage du palais. Les pièces sont immenses et d'une hauteur incroyable. Tout ceci a été bâti pour mener une vie princière; la salle à manger ferait une galerie des fêtes, telle qu'un millionnaire ou un ministre aimerait à en avoir une pour donner ses bals. Les chambres sont grandes comme des salons. A côté des affreux lits de fer dont chacune renferme au moins deux, quand ce n'est pas trois ou quatre, on y voit par ci par là

quelques beaux meubles de marqueterie, tout délabrés, tout démantibulés, mais qu'un marchand de bric-à-brac saurait bien restaurer, épaves de la splendeur des propriétaires d'autrefois. Mais nulle part le pavé n'a été balayé, les meubles essuyés et brossés depuis un temps immémorial. Les plafonds sont garnis d'innombrables toiles d'araignées. Pas une fenêtre ne joint, et il n'en est pas non plus une où il ne manque au moins un carreau. Les murs sont gluants d'une vieille crasse qui répand une fade et indéfinissable odeur. Il faut batailler pour obtenir des draps blancs ou à peu près; on vous répond avec un air étonné de vos exigences à cet égard : « Mais, monsieur, ceux qui sont au lit sont encore bien propres; ils n'ont servi qu'à deux ou trois voyageurs. » Quant à faire brosser ses habits et à obtenir une nappe blanche sur la table où l'on va manger, ce sont des raffinements auxquels le touriste qui descend dans ces lieux fera bien d'avoir renoncé à l'avance.

L'hôte et l'hôtesse méritent une description. Lui, est natif du Pizzo. Il a l'air d'un vieux Turc crasseux, avec sa longue barbe blanche, le fez dont sa tête est constamment couverte et la longue pipe qui ne quitte pas ses dents, même quand il vous sert à table. Elle, est une plantureuse maritorne, sale, huileuse, débraillée, traînant des savates éculées qui font *flac-flac* à chaque pas. Mari et femme, en ménage bien uni, sont tous deux en

même temps atteints d'une ophtalmie purulente qui leur fait porter un bandeau oblique au travers du visage. L'homme y a déjà perdu un œil; la femme est en train d'en faire autant. Et comme c'est elle qui fait la cuisine, pour ne pas quitter ses fourneaux en se soignant, de temps à autre elle bassine son œil malade au-dessus de ses casseroles. Pour comble d'horreur, elle m'avait pris en affection, et quand nous étions occupés à manger, elle venait derrière ma chaise demander si nous avions besoin de quelque chose, et elle me serrait dans ses bras en m'appelant « *Anima mia!* » Il fallait avoir le cœur cuirassé d'un triple airain à l'endroit des impressions de dégoût d'un homme qui a beaucoup voyagé en Orient et dans le midi de l'Italie, pour empêcher son estomac de se soulever.

Il est nécessaire, du reste, d'être prêt à surmonter toute répugnance pour manger dans cet établissement. Par une tradition à laquelle son caractère antique devait faire trouver grâce devant un archéologue, car l'on retrouve la même disposition dans beaucoup des maisons de Pompéi, c'est dans la cuisine que s'ouvre le plus intime réduit de la maison, une chambre sans fenêtres où douze grands vases de faïence, rangés symétriquement le long des murs, attendent les clients. Au plafond sont suspendus les fruits de garde que l'on servira l'hiver sur la table, coings, poires, sorbes, etc. Quant à la chère, elle est abominable. Un certain

jour j'avais acheté pour quelques sous, à un paysan dans la rue, de magnifiques bartavelles; je les donne à préparer pour notre dîner. Un vrai gourmand eût certainement étranglé sur place l'hôte et l'hôtesse s'il avait vu l'infâme ratatouille qu'ils étaient parvenus à faire avec ce gibier. L'eau qu'on nous donne à boire, conservée dans des récipients qui ne sont jamais nettoyés, a pris un goût repoussant. Pour la rendre un peu supportable et moins malsaine, nous demandons de la neige; c'est ce qui remplace la glace dans tous ces pays. Celle qu'on nous apporte est rousse à force de saleté.

Je plains sincèrement les officiers qui sont contraints à prendre pension dans cette auberge pendant toute l'année. Ils s'en consolent en se faisant absolument les maîtres de la maison. Les simples civils ne peuvent obtenir à dîner que quand ils ont fini leur repas, et doivent se contenter de leurs restes.

Tel est l'agréable gîte où l'amour de l'archéologie nous a donné le courage de passer trois jours entiers, tant nous trouvions d'intéressants sujets d'étude à Monteleone. Cette ville est, en effet, de toute la Calabre, celle qui conserve le plus de vestiges de son passé antique; et de tout temps on y a compté des amateurs érudits qui y ont formé d'importantes collections. Pour celui qui voyage dans un but scientifique il y a de quoi faire passer pardessus bien des petites misères matérielles.

Je dois ajouter, d'ailleurs, que les habitants de Monteleone faisaient tout pour nous rendre par leurs prévenances et leurs attentions, le séjour de leur ville agréable, et nous faire oublier l'ennui de la déplorable installation qu'on était condamné à trouver à l'hôtel. Le syndic, le sous-préfet, le procureur du roi, les professeurs du lycée, les principaux citoyens de Monteleone rivalisaient d'amabilité à l'égard de leurs hôtes de passage. C'était à qui nous servirait de guides, préviendrait nos questions et nos désirs, nous fournirait les documents dont nous pouvions avoir besoin et se mettrait en chasse pour nous dénicher des objets antiques ou nous procurer les vieux livres, devenus presque introuvables, qui traitent de l'histoire du pays. Je dois ici exprimer une reconnaissance toute spéciale à M. le professeur Pignataro, dont la complaisance a été vraiment infatigable et nous a rendu tous les services possibles. En Calabre, du reste, on est habitué à cet esprit d'hospitalité, à cette délicate *philoxenia*, pour employer l'heureuse expression des anciens Grecs. Mais ce que nous ne nous attendions certes pas à trouver à Monteleone, ce sont des soirées d'une conversation toute parisienne et de l'élégance la plus raffinée. Le salon de deux des femmes les plus charmantes de la haute société de Naples, les marquises F.... et de P...., venues pour soigner les intérêts électoraux de leurs maris, nous offrait chaque jour ce plaisir d'extrême civilisation, qui

faisait avec la sauvagerie calabraise à son maximum, où nous étions plongés en rentrant à notre auberge, le contraste le plus piquant.

II

Monteleone a succédé, sur le même emplacement, à une cité hellénique fort importante, Hippônion. Celle-ci même devait avoir surgi là où s'élevait antérieurement une bourgade des plus anciens habitants indigènes, Pélasges Œnotriens ou plus probablement Sicules; car c'est dans la dernière péninsule où nous nous trouvons que ce peuple avait été refoulé quand il eut été chassé du reste de l'Italie. Même après que la masse principale de leur nation eut franchi le détroit et se fut établie dans la grande île à laquelle ils valurent son nom, il resta des Sicules assez tard dans le massif de l'Aspromonte; ils l'occupaient encore quand les premières villes grecques furent fondées sur le littoral.

Dès l'âge néolithique il y avait une station humaine sur le plateau de forme ovale, distant de la mer de quatre kilomètres à vol d'oiseau, où Hippônion fut plus tard bâti. On y trouve fréquemment des haches fort petites en pierre polie; j'en ai vu plusieurs dans les collections particulières de Monteleone, et j'ai pu en rapporter une au Musée de Saint-Germain. Les tessons de la poterie noirâtre préhellénique, telle qu'on l'observe aux époques

les plus anciennes dans toutes les parties de l'Italie, se rencontrent en abondance dans diverses parties du plateau. Tout ceci nous reporte à un temps antérieur à la fondation d'Hippônion.

On ne sait rien, du reste, des origines de cette ville hellénique, ni de la date de sa fondation. Les écrivains anciens affirment seulement que c'était une colonie des Locriens, qui y avaient transporté avec eux le culte de Perséphonê-Corê, la grande déesse de leur cité. Medma, autre ville grecque située un peu plus loin sur le même littoral, dont j'aurai à décrire le site et les ruines dans la suite de ce voyage, Medma était aussi une colonie de Locres. Bien que rencontrant, tous les témoignages antiques le constatent, plus de résistance de la part des Sicules que les colons Achéens de la part des Œnotriens, les Locriens avaient dû s'attacher de bonne heure à franchir les montagnes qui s'élevaient sourcilleuses en arrière de leur ville, à en soumettre les habitants et s'installer solidement sur les deux mers opposées, comme avaient fait plus au nord les Sybarites et les Crotoniates, en jalonnant d'établissements helléniques le littoral de la mer Tyrrhénienne.

La fondation d'Hippônion dut avoir lieu dès le VIIe siècle avant notre ère, ou au plus tard dans le VIe. En effet, au commencement du Ve siècle, à l'époque des guerres Médiques, la ville avait cessé de dépendre de Locres et était soumise, au moins

pour un temps à la suprématie de Syracuse. C'est ce qui résulte d'un renseignement emprunté par Athénée à l'historien Duris de Samos, historien renommé par sa diligence et son exactitude. Il y avait, dit-il, en bas d'Hippônion, un bois délicieux, arrosé par de nombreuses sources, véritable jardin enchanté, au milieu duquel Gélon de Syracuse avait fait disposer et orner un endroit qu'on appelait « la Corne d'Amalthée. » La date où écrivait Duris ne permet pas de rapporter ceci à un autre qu'au premier Gélon, le célèbre tyran de Géla et de Syracuse, vainqueur des Carthaginois à la bataille d'Himéra et le plus grand champion de l'hellénisme dans la partie occidentale de son domaine. Les environs d'Hippônion avaient, du reste, chez les Grecs la réputation d'être au nombre des lieux les plus charmants de l'univers. La variété et la beauté des fleurs qui revêtaient et revêtent encore chaque année au printemps les vallons bien irrigués du voisinage, étaient telles que les Hellènes habitant la ville prétendaient que c'était là que Perséphonê cueillait des fleurs avec ses compagnes, quand Hadês l'avait surprise et enlevée.

Sur l'endroit dont leurs légendes faisaient le théâtre de cet événement mythologique ils avaient construit un temple magnifique à la jeune déesse. Une tradition qui n'en est peut-être pas une, mais simplement un roman imaginé par les humanistes du pays à la Renaissance, raconte que les ruines

de ce temple subsistèrent presque intactes jusqu'au XI[e] siècle, époque où le grand comte Roger de Sicile en aurait fait enlever les colonnes et d'autres débris pour décorer la cathédrale de Mileto. On ignore où ce temple était situé et jusqu'à présent aucune recherche suivie et conduite scientifiquement n'a été faite pour en retrouver l'emplacement et les vestiges. Je noterai seulement une chose qui pourra peut-être servir à guider dans des recherches ultérieures. En allant dans la direction de Mileto, un peu plus qu'à moitié chemin entre Monteleone et cette ville, on voit à gauche, sur une colline, un village qui a reçu dans le moyen âge le nom grec moderne d'Ionadi, « le lieu des violettes. » Les habitants ont une légende pour expliquer l'extraordinaire abondance des fleurs sur leur territoire ; ils ne la mettent plus en rapport avec Perséphonè, mais ils l'attribuent à un miracle de saint François de Paule, le grand thaumaturge de la Calabre. Ils disent qu'elle s'est développée depuis que le saint, se rendant en Sicile, eut dormi une nuit ignoré dans une grotte voisine du village. Au bas d'Ionadi, dans la vallée, un hameau porte le nom également grec de Naò, « le temple. » C'est le nom qui auprès de Cotrone est resté attaché aux ruines du fameux temple de Hèra Lacinia.

Un siècle après l'époque de Gélon, Hippônion était une ville de première importance, riche, populeuse, puissante et absolument indépendante,

aussi bien à l'égard de Locres qu'à l'égard de Syracuse. Quand les Grecs italiotes, menacés par l'ambition de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, qui avaient fait alliance d'une part avec Locres, d'autre part avec les Lucaniens, pour écraser les villes ioniennes et achéennes, eurent formé une ligue défensive sous l'hégémonie de Crotone, Hippônion, malgré son origine locrienne, adhéra avec empressement à la ligue. Son contingent figurait dans l'armée des Achéens que Denys détruisit, en 390, à la bataille de Caulonia. Après avoir forcé par cette victoire Crotone à implorer la paix et à lui livrer, pour en faire ce que bon lui semblerait, ceux des confédérés qui habitaient au sud de l'isthme Scylacien, le tyran de Sicile rasa Hippônion avec Caulonia et Scyllêtion (c'étaient les trois villes de la ligue placées dans ces conditions géographiques), et en transplanta les habitants à Syracuse, dont il s'étudiait à grossir la population par les procédés d'un despote d'Asie. Quant au territoire des trois villes, Denys l'attribua aux Locriens, ses alliés ou plutôt ses complices serviles.

Mais dix ans après, les Carthaginois, dont les confédérés achéens avaient refusé le concours dans leur lutte contre Denys afin de ne pas trahir les intérêts de l'hellénisme, cherchant partout à susciter des ennemis au tyran syracusain et charmés de lui en trouver parmi les Grecs, envoyèrent une flotte sur la côte de l'Italie méridionale pour

relever Hippônion de ses ruines et y rétablir les anciens habitants déportés. C'est de cette restauration de la ville, qui en peu d'années reprit une grande prospérité, qu'il faut faire dater le commencement de son monnayage grec de cuivre. D'après son style d'art il ne saurait être plus ancien, et l'on doit s'étonner de ce qu'une ville aussi importante n'ait commencé que si tard à avoir sa monnaie propre. Il y a là un petit problème historique et archéologique, qui n'est pas encore éclairci.

La nouvelle ville ne garda pas longtemps, du reste, son indépendance et même sa nationalité purement grecque. Les Bruttiens s'en emparèrent de très bonne heure, aussitôt après Térina et Témésa.

Cinquante ans plus tard, Agathocle de Syracuse, qui avait pris le titre de roi à l'exemple des généraux d'Alexandre, ayant mis fin à ses grandes guerres contre les Carthaginois et solidement assis son pouvoir en Sicile, reprit les projets de Denys sur l'Italie. Sous couleur d'aller au secours des cités grecques, il entreprit la soumission des Bruttiens. Ceux-ci, ayant entendu parler des préparatifs d'Agathocle, en prirent peur et lui envoyèrent une ambassade chargée de propositions de paix. Avec sa mauvaise foi habituelle, le prince syracusain vit une occasion de les surprendre après les avoir endormis dans une fausse confiance. Il fit donc bon visage aux ambassadeurs et les invita à un grand

repas, pendant lequel il fit sortir sa flotte du port de Syracuse sans qu'ils en vissent rien; et, ayant remis au lendemain de leur parler affaires, il s'embarqua lui-même la nuit et mit à la voile sans leur avoir donné audience. De cette façon, il arriva sur les côtes d'Italie avec ses vaisseaux quand les Bruttiens croyaient que l'on négociait encore. Pris à l'improviste, ceux-ci ne paraissent pas avoir fait une grande résistance. Leurs principales villes maritimes reconnurent presque sans coup férir l'autorité d'Agathocle (301). On manque, du reste, de détails précis sur les événements de cette campagne.

L'année suivante, Agathocle fut détourné des affaires d'Italie par l'appel que lui adressèrent les Corcyréens, menacés par Cassandre. Il brûla la flotte macédonienne, et après ce succès, au lieu de délivrer Corcyre, il s'en empara pour lui-même. Pendant ce temps-là il avait laissé son fils Archagathos à la tête d'une flotte en station sur les côtes du Bruttium. Les mercenaires étrusques et ligures y étaient nombreux ; ils se mutinèrent en exigeant une augmentation de solde. A son retour de Corcyre, le roi, apprenant cet acte d'indiscipline, le châtia avec une extrême dureté et fit mettre à mort plus de deux mille mutins. En présence d'un tel massacre d'Italiotes, les Bruttiens se soulevèrent. Voulant étouffer la révolte avant qu'elle n'eût pris de plus grands développements, Agathocle, avant

de rentrer à Syracuse, mit le siège devant une ville brutienne que les extraits de Diodore de Sicile appellent Èthas, et dont on n'est point parvenu jusqu'à présent à identifier la position géographique, faute d'indications assez nettes. Mais les barbares surprirent de nuit le camp des Grecs établi devant la ville, leur tuèrent quatre mille hommes et les forcèrent à se rembarquer. Après cet échec, Agathocle ramena ses troupes et sa flotte à Syracuse, où il passa l'hiver à préparer une nouvelle expédition d'Italie.

C'est alors qu'il conçut le plan de s'emparer de Crotone, pour en faire sa base d'opérations et le siège principal de sa puissance dans la péninsule. N'ayant pas réussi à enlever la ville par trahison, il en fit le siège par opérations régulières, et après l'avoir prise la livra au pillage. Comme préface à sa guerre aux Bruttiens, il dévastait une ville grecque de la façon la plus sauvage et sans aucune provocation. Puis, sans aller plus loin, content de sa conquête, il retourna de sa personne à Syracuse, faisant du port de Crotone le repaire des pirates recrutés chez les Peucétiens et les Iapygiens, auxquels il fournissait des bâtiments pour faire la course à condition d'entrer en partage de leurs prises.

Agathocle ne vint reprendre les opérations contre les Bruttiens qu'au bout de deux ans. Il débarqua à Crotone avec 30,000 fantassins et 3,000 cavaliers,

et envoya sa flotte, sous le commandant de Stilpon, ravager la côte occidentale du Bruttium, tandis que lui-même conduisait ses troupes à l'attaque d'Hippônion. Des tempêtes détruisirent ses vaisseaux ; mais Agathocle réussit mieux sur terre. Après un siège vigoureusement conduit, ses machines finirent par faire brèche aux murailles d'Hippônion, et il prit la ville de vive force. Les Bruttiens effrayés implorèrent la paix et livrèrent 600 otages au roi de Syracuse en garantie de soumission. Agathocle, qui attachait une extrême importance à la possession d'Hippônion, ordonna d'en augmenter les fortifications, de mettre le port en état d'offrir à sa flotte une station permanente sur la mer Tyrrhénienne, enfin d'y créer un vaste arsenal avec des chantiers de construction et de radoub. Mais il commit l'imprudence de regagner Syracuse sans avoir vu ces travaux terminés et sans avoir suffisamment assuré sa conquête. A peine avait-il le dos tourné que les Bruttiens reprirent les armes. Ils reconquirent Hippônion, anéantirent l'armée syracusaine abandonnée de son roi et remirent en liberté leurs otages que l'on n'avait pas encore eu la précaution d'embarquer pour la Sicile. La puissance d'Agathocle en Italie sombra dans ce désastre de son armée. « Les Bruttiens se délivrèrent définitivement de son joug,» dit Diodore de Sicile.

Il semble qu'ils aient alors fait payer à la population grecque d'Hippônion l'intervention du prince

syracusain en sa faveur, et qu'ils l'aient remplacée, du moins en majorité, dans la ville par des colons proprement Bruttiens, de race sabellique. En effet, à dater de ce moment les monnaies locales, qui jusqu'alors portaient des légendes en langue hellénique, présentent des inscriptions en langue osque, tracées avec des caractères grecs, inscriptions d'où résulte que les Bruttiens avaient arrangé à leur manière le nom de la ville en *Veipunium;* c'est de là qu'est sorti la forme latine *Vibo,* telle que les Romains l'ont adoptée. De toutes les villes du Bruttium, Hippônion ou Veipunium est la seule où se présente ce fait d'inscriptions monétaires en langue osque; toutes les autres monnaies de la contrée, même celles frappées au nom de la confédération même des Bruttiens, sont à légendes grecques. Il est curieux de voir une telle exception se produire dans une cité originairement hellénique; mais elle est un indice décisif d'un changement complet dans sa population.

Devenue ainsi définitivement une ville des Bruttiens, Veipunium ou Vibo, comme on l'appelait désormais, passa sous le joug de Rome avec le reste du pays après la guerre de Pyrrhos, quand les victoires successives de C. Fabricius et de L. Papirius eurent complété la soumission du peuple auquel elle appartenait. Les Bruttiens avaient été obligés, par le traité de paix qui leur avait été imposé, de céder à la République romaine la propriété de

la moitié de l'immense forêt de la Sila, si précieuse par sa production de résine et de bois pour les constructions navales, le meilleur de l'Italie, qu'au temps de leur puissance les Athéniens y venaient chercher, comme ensuite les Syracusains. Car c'est de la Sila que la grande cité sicilienne tirait les matériaux avec lesquels elle construisait ses flottes. Ce nom, du reste, n'était pas alors restreint au massif de la montagne à laquelle seule il s'applique aujourd'hui. On étendait, et Strabon le fait encore, l'appellation de Sila jusqu'aux montagnes au-dessus de Locres, y englobant ainsi la chaîne des monts Cappari et Astore et n'en excluant que l'Aspromonte proprement dit. Interrompue seulement pendant un court intervalle sur l'isthme Scylacien, une succession continue de forêts se rattachant à celles de la Sila propre, ou plutôt une seule et même forêt, de sapins dans sa plus haute région, de chênes, de châtaigniers et de hêtres à un niveau inférieur, étendait sur tous ces sommets le manteau d'une sombre et forte verdure. Bien que ces forêts se soient conservées là mieux que dans aucune autre partie du bassin de la Méditerranée, que le déboisement y ait exercé moins de ravages, elles y ont encore perdu bien du terrain depuis l'antiquité.

Nous manquons absolument de détails sur les campagnes par lesquelles les Romains parvinrent à réaliser la soumission des Bruttiens. Mais Veipu-

nium, l'ancien Hippônion, paraît y avoir tout particulièrement souffert, probablement même y avoir été complètement ruiné. En effet, dans l'année 218 av. J.-C., au début de la deuxième guerre Punique, il est question d'une flotte carthaginoise qui se porte sur les côtes de la Sicile et de l'Italie méridionale, et dans cette dernière contrée dévaste *l'ager Vibonensis*, mais cela sans qu'il soit question de la ville d'après laquelle cette campagne avait été dénommée. Le nom de cette ville n'apparaît pas non plus une seule fois dans les récits de la lutte qu'Hannibal, acculé dans le Bruttium, y soutint encore pendant plusieurs années contre les Romains, récit où figurent toutes les villes voisines, même les plus obscures et les moins importantes. Un pareil silence a quelque chose de bien significatif, et il ne s'expliquerait pas à l'égard d'une cité à laquelle sa position donnait une valeur stratégique hors ligne, à moins que l'on n'admette ce que d'autres ont déjà soupçonné avant moi, qu'à ce moment elle devait avoir été détruite depuis un certain temps par quelque événement de guerre dont le souvenir n'a pas été conservé.

III

Les Bruttiens avaient été les derniers et les plus indomptables alliés d'Hannibal. On sait quel en fut leur châtiment, de quelle manière Rome leur fit

payer ce qu'ils lui avaient coûté de terreurs et d'efforts. Le peuple tout entier fut réduit en servage. Privés du titre d'alliés, déclarés incapables de porter les armes, les Bruttiens furent placés en masse dans la condition d'esclaves publics, et comme tels durent fournir les licteurs, appariteurs et messagers des magistrats. Les mesures législatives qui appelèrent plus tard à la cité les peuples de l'Italie ne s'étendirent pas à eux. Aucun autre dans la péninsule n'avait été traité avec cette implacable dureté. Elle donne la mesure de la peine que les Romains avaient eu à les dompter, du prix qu'ils attachaient à les réduire désormais à l'impuissance. Un tel traitement suffirait à la gloire de la nation bruttienne.

Pendant plusieurs années après la fin de la guerre, un des préteurs était envoyé dans le Bruttium avec une armée pour surveiller les mouvements qui pourraient s'y produire. Une chaîne de colonies militaires fut établie tout autour du pays, à la fois pour le tenir en respect et pour remplacer la population des anciennes villes grecques, qui avaient presque entièrement péri dans les atrocités des six dernières années de la lutte. A Tempsa, aux Castra Hannibalis et à Crotone ce furent des colonies de citoyens ; à Thurioi et à Hippônion des colonies de droit latin. Celle qui venait occuper le site de Thurioi reçut le nom de Copia ; celle qui succédait à Hippônion celui de Valentia. Ce fut

son appellation officielle, la seule, par exemple, qu'elle ait inscrite sur ses monnaies. Mais l'ancien nom d'origine grecque, altéré déjà dans la bouche des Bruttiens, survécut dans l'usage populaire sous la forme Vibo, et la nouvelle colonie est souvent appelée Vibo Valentia. Comme toutes celles de droit latin le possédaient encore à l'époque où elle fut fondée, elle jouissait du droit monétaire restreint aux espèces d'appoint en cuivre. Valentia nous a légué une assez riche numismatique, appartenant au système romain de l'as. Le type de la corne d'abondance y est fréquent, comme à Copia. Dans cette dernière ville, il contient une allusion à son nom; à Vibo Valentia, il faut le mettre en rapport avec l'existence de la localité du territoire de cette ville appelée la Corne d'Amalthée.

La *deductio* de Valentia, décidée en 194 av. .-C. et opérée en 193, fut une des plus considérables entre celles qui suivirent la fin de la seconde guerre Punique. Elle ne comprit pas moins de 4,000 colons, dont 600 chevaliers, auxquels on distribua 115,000 jugères de terre confisqués par le domaine public sur les Bruttiens. Tandis que tout le pays à l'entour continuait à décliner, cette colonie, importante dès sa fondation, parvint rapidement à un degré de richesse et de prospérité comparable à celui de la ville grecque qu'elle avait remplacée. L'activité de son petit port était grande; c'est par là qu'on exportait les bois de la Sila, au sens étendu que l'on

continuait à donner à ce nom. Et la proximité des forêts qui donnaient des arbres si recherchés pour la marine, y avait fait installer des chantiers de construction, lesquels tenaient un des premiers rangs parmi ceux de l'Italie. La voie principale conduisant à Regium, la *Via Popilia,* ainsi nommée d'après P. Popilius Lænas, qui l'avait fait construire vers 130 avant notre ère, passait par Vibo Valentia, qui se trouvait située environ à moitié route entre Consentia et Regium, Cosenza et Reggio. C'était aussi l'un des points où touchaient naturellement ceux qui se rendaient par mer en Sicile ; ainsi nous voyons Cicéron s'y arrêter quand il revient de l'enquête qu'il avait été faire en Sicile sur les exactions de Verrès, et quand il se rend en Grèce, après que Clodius l'a fait condamner à l'exil. Dans un de ses discours, le grand orateur qualifie Vibo de « noble et illustre municipe. » Appien la compte parmi les dix-huit plus florissantes villes de l'Italie, dont les seconds Triumvirs avaient promis de distribuer le territoire à leurs soldats.

Dans les guerres civiles Vibo Valentia joua un rôle considérable comme station navale. C'est là que Cassius, avec une portion des vaisseaux du parti de Pompée, vint attaquer une division de la flotte de César qui s'y trouvait au mouillage. Menacée de spoliation par les Triumvirs après la mort du dictateur, la ville se montra d'abord peu favorable à leur cause, et beaucoup de ses citoyens se joi-

guirent à la troupe, principalement composée de proscrits fuyants de Rome, avec laquelle Vitulinus essaya de soutenir contre eux une résistance armée dans les environs de Regium. Bientôt après, Octave vint dans le Bruttium pour organiser les préparatifs de la guerre maritime contre Sextus Pompée, maître de la Sicile. Il reconnut qu'il ne pouvait rien faire sans être sûr de la fidélité de Vibo Valentia et de Regium, et pour se les attacher il leur promit, tant en son nom qu'en celui de ses collègues, qu'on ne donnerait aucune suite à l'engagement pris envers les soldats de leur distribuer les terres de ces deux villes. Vibo devint ensuite son quartier général et le principal lieu de rassemblement de sa flotte pendant toute la durée de la guerre contre le fils de Pompée. Octave y séjourna plusieurs fois de sa personne à cette époque.

A dater de ce moment le nom de Vibo Valentia ne se rencontre plus que chez les géographes et dans les Itinéraires ; l'histoire n'en fait plus mention. Mais les siècles de l'époque impériale ont laissé dans cette ville une riche série de monuments épigraphiques qui nous font pénétrer dans tous les détails de son existence. Nous y voyons que c'était alors un municipe extrêmement vivant et prospère, doué de tout l'organisme civil et sacerdotal qui constituait une petite *respublica* de ce genre dans le régime d'autonomie intérieure organisé et réglementé par la *lex Julia municipalis*. On y singeait

Rome autant que l'on pouvait. L'*ordo*, c'est-à-dire le conseil municipal, prenait le titre pompeux de Sénat et rendait des sénatus-consultes en la forme voulue. Le sacerdoce, comptant des prêtres, *sacerdotes*, des flamines, des augures, des *magistri*, avait à sa tête un *pontifex maximus*, titre que nous ne voyons en usage que dans un très petit nombre de villes de province. Du reste, les inscriptions de Vibo Valentia mentionnent toutes les magistratures municipales habituelles. Avant tout nous y trouvons les chargés du pouvoir exécutif local, dont deux, les *quatuorviri juri dicundo*, étaient les juges de la cité, et les deux autres, *quatuorviri ædilitia protestate*, remplissaient les fonctions propres aux édiles. Les quatuorvirs en charge à l'époque du recensement, qui revenait tous les cinq ans, recevaient là, comme dans tous les municipes, le titre supérieur de *quinquennales*, et aussi celui de *censores*. Les inscriptions mentionnent même des individus qui, n'ayant pas pu, par une cause ou par une autre, remplir effectivement les fonctions de quatuorvirs quinquennaux, avaient reçu par honneur les insignes censoriaux, *ornamenta censoria*. Les monuments épigraphiques de Vibo Valentia mentionnent aussi les décurions ou membres de la curie municipale, et l'inévitable collège des prêtres Augustaux. Comme partout, les métiers étaient organisés en *collegia* ou corporations. On ne saurait dire précisément dans quelle tribu étaient inscrits

les citoyens de cette ville; car on n'a que trois inscriptions qui fassent suivre le nom du personnage auquel elles sont consacrées de la mention de sa tribu, et deux sont de l'Æmilia, tandis que le troisième est de la Camilia.

Comme un très grand nombre d'églises de la Calabre, celle de Vibo, ou aujourd'hui celle de Monteleone, prétend faire remonter ses origines à saint Pierre lui-même, d'où le nom de l'église et du hameau de San-Pietro di Bivona, dans le voisinage du site de l'ancien port. Cette tradition, pas plus ici qu'ailleurs, ne s'appuie sur rien qui puisse lui donner sur certain degré d'authenticité. Le site de Monteleone n'a, d'ailleurs, restitué aucun monument des premiers siècles du christianisme, rien d'analogue aux inscriptions chrétiennes qui ont été découvertes à Briatico et à Tropea. On ne sait qu'une chose de positif; c'est qu'au ve siècle Vibo Valentia avait déjà des évêques. Il en figura deux au Concile de Chalcédoine et au second Concile de Nicée.

La situation de la ville, sur la grande voie stratégique qui menait à Regium, la livra nécessairement, dans la période des invasions barbares, aux ravages de celles qui poussèrent jusqu'au détroit de Messine. C'est par là que passèrent Alaric, lorsqu'il alla menacer la Sicile de Regium et revint de là mourir à Consentia; puis Autharis, roi des Lombards, quand il atteignit aussi l'extrémité du continent italien. En revanche, Vibo Valentia n'est pas

nommée dans les incidents de la guerre des Byzantins contre les Goths, même sous le règne de Totila, où le Bruttium eut pourtant à supporter une grande partie du poids de la lutte. Les opérations militaires des deux armées eurent alors plutôt pour théâtre la voie qui longeait la mer Ionienne, entre Regium et Tarente. Au VII[e] siècle, lors de la grande révolte du duc de Naples Jean Compsinus contre l'empereur grec, l'armée napolitaine, en marchant sur Regium, dont elle s'empara momentanément, prit possession de Vibona ou Bibona, comme on commençait à dire alors. Les noms des villages voisins de Longobardi, dont on trouve déjà mention dans le XI[e] siècle, et de Castelmonardo attestent que le pays fut quelque temps compris dans les conquêtes des ducs longobards de Bénévent sur les Byzantins, à une époque où les renseignements historiques précis font presque absolument défaut.

Dans les siècles suivants il reçut, comme toute la Calabre, de nombreuses colonies grecques, amenées d'Orient pour combler les vides de la population, cruellement décimée par les guerres et les invasions. Le pays alors s'hellénisa de nouveau d'une façon complète. Le grec y devint l'idiome presque exclusivement en usage, en même temps que l'Église était rattachée par les empereurs au Patriarcat de Constantinople et que le rite grec s'y substituait au rite latin. L'usage de la langue

hellénique s'est conservé dominant dans la plupart des villes et des villages de ce côté de la Calabre jusqu'au XIVe siècle; ce n'est qu'à dater de ce moment qu'il a commencé à décliner, et il a fallu encore plusieurs centaines d'années avant qu'il ne disparût entièrement. Une bonne moitié des noms de lieux de l'arrondissement de Monteleone est grecque, et même d'un caractère accentué comme romaïque ou grec moderne. Quant au rite grec, l'usage s'en est maintenu jusqu'au siècle dernier dans la plupart des églises paroissiales de la ville et dans celles des campagnes alentour.

L'ordre de Saint-Basile, implanté dans l'Italie méridionale par le grand exode des moines orientaux devant la persécution des empereurs iconoclastes, et qui pendant plusieurs siècles y a pris un si prodigieux développement, produisit ici plusieurs saints à l'époque dont je parle, entre autres un saint Christophe et un saint Théodore. Mais le principal fut saint Léolucas, dont la ville de Monteleone a fait un de ses patrons. Il était natif de Corleone en Sicile, et après diverses vicissitudes il vint en Calabre, au monastère de Vibona, dont saint Christophe était alors hégoumène. Des deux noms de la ville romaine de Vibo Valentia on commençait dès lors à prendre l'habitude d'appliquer exclusivement celui de Vibona, qui s'altérait en Bibona et Bivona, au groupe d'habitations situé en bas de la montagne, sur la mer, autour du port, et de réser-

ver celui de Valenza à la cité sise sur la hauteur. Léolucas succéda à Christophe dans la direction du monastère de Vibona, après y avoir passé un certain nombre d'années comme caloyer. Il s'y vit entouré d'une très nombreuse famille monastique, et la renommée de ses vertus et de ses miracles se répandit au loin. Il mourut plein de jours, après avoir eu, dit-on, la révélation du moment où aurait lieu sa mort. On ensevelit son corps dans sa cellule même, à laquelle la piété des fidèles substitua bientôt une église en son honneur, et le monastère lui-même finit par être placé sous le vocable de saint Léolucas.

IV

Comme toutes les localités de la Calabre et en général de l'Italie méridionale, surtout dans le voisinage de la mer, l'ancienne Vibo eut beaucoup à souffrir des incursions des Sarrazins dans le IXe et le Xe siècle. Deux fois, dit-on, ils la ruinèrent, en 850 et en 983. Dans sa bulle du 4 février 1073 ou 1081, rendue à la sollicitation du grand comte Roger, le Pape Grégoire VII arguë de l'état de décadence et de dépopulation où était tombée Bibona pour en transférer le siège épiscopal à Mileto, où le comte avait fixé sa résidence et la capitale de ses États de terre ferme. L'évêque sous lequel s'opéra cette translation s'appelait Arnulfe.

Tout en privant la ville de sa qualité épiscopale, le comte Roger s'occupa de la relever et de la fortifier à nouveau. C'est lui qui construisit le château dont elle est encore dominée et qui changea son nom en celui de Monteleone, auquel fait allusion le blason parlant de la cité, trois montagnes entre deux lions dressés. Le lion était l'emblème que s'était choisi la dynastie des Normands de la Pouille. Mais le véritable fondateur de la nouvelle ville de Monteleone fut Frédéric II. Entre 1233 et 1237, il chargea son secrétaire Matteo Marcofaba d'y réunir la population de différents bourgs du voisinage et de la réédifier magnifiquement.

Un juif de Catane, nommé Giacomo Francigena, fut du nombre des plus notables habitants qui vinrent alors s'y fixer. Il acquit des terres dans le voisinage, se fit baptiser sous le nom de Pietro di Monteleone, embrassa la carrière des armes et fut fait chevalier, chose fort rare parmi les Israélites convertis. Lors de l'entreprise de Conradin, Rainaldo di Cirò ayant soulevé Nicotera et Seminara en faveur du jeune héritier de la maison de Souabe, Pietro rassembla des soldats, maintint Monteleone dans l'obéissance de Charles d'Anjou et guerroya contre les Gibelins dans cette partie de la Calabre, jusqu'au moment où la nouvelle de la bataille de Sgurgola et de la capture de Conradin vint disperser les partisans des Hohenstaufen, en leur montrant l'inutilité de leurs efforts. Le 4 octobre

1270, Charles I[er] condamnait les communautés des habitants de Nicotera et de Seminara à payer cent trente-six onces d'or à Pietro di Monteleone, pour l'indemniser des dommages qu'il avait soufferts dans ses biens pendant la guerre.

Monteleone restait encore à cette époque une ville presque exclusivement grecque. Le premier couvent de moines latins qui s'y établit, celui des Franciscains, ne fut fondé qu'en 1280, et près de deux siècles se passèrent avant qu'on n'en vît surgir deux autres, celui des Augustins en 1434 et celui des Dominicains en 1455. En 1507, Ferdinand le Catholique érigea Monteleone en duché pour Ettore Pignatelli, qui venait d'en faire l'acquisition. Ce fut au XVI[e] siècle et c'est resté depuis un centre intellectuel assez actif, qui a fourni particulièrement un grand nombre d'hommes distingués au clergé du royaume napolitain. Une académie y fut fondée alors sous un de ces noms bizarres auxquels se plaisait l'Italie de la Renaissance, l'*Accademia degli Incostanti*. Le créateur en fut Giovanni Antonio Capialbi, d'une famille noble originaire de Stilo et fixée à Monteleone, laquelle a fourni plusieurs hommes qui se sont fait un certain nom dans les lettres : Giuseppe Capialbi, auteur d'une histoire de sa ville natale, imprimée à Naples en 1659 et surtout dans ce siècle, Vito Capialbi, archéologue distingué, qui a produit sur les antiquités de son pays un assez grand nombre de dissertations d'une

réelle valeur. Cette première académie de Monteleone fut remplacée plus tard par une *Accademia Florimontana*, qui subsiste encore aujourd'hui mais ne fait pas beaucoup parler d'elle.

Lors du grand tremblement de terre de 1783, tandis que tout le pays alentour était effroyablement dévasté, Monteleone, assis sur un massif de granit qui ne participa que dans une faible mesure à l'ébranlement général, demeura presque indemne. En 1799 c'était une ville libérale et républicaine, comme Catanzaro, Cotrone, Cosenza, et presque toutes celles de la Calabre. Elle fut la première attaquée par les hordes que le cardinal Ruffo avait réunies dans la voisine Mileto. Mais les jeunes gens de la noblesse de Monteleone les plus compromis en faveur du nouveau régime avaient eu le temps de s'enfuir à Naples, où ils formèrent le noyau de cette Légion Calabraise qui combattait sous un drapeau noir avec l'inscription *Vincere vendicarsi e morire*, et qui se dévoua si héroïquement à la mort pour la défense du Ponte della Maddalena dans la suprême journée de la République Parthénopéenne. Bloquée par les premières levées de l'armée de la Sainte-Foi, la ville capitula et se racheta en livrant les fusils de sa garde nationale, les chevaux des riches particuliers et une grosse somme d'argent.

Le règne de Murat fut le moment de la prospérité culminante de Monteleone. Les deux provinces actuelles de la Calabre Ultérieure n'en faisaient

alors qu'une seule. Le chef-lieu ne pouvait pas en être maintenu ni à Reggio, dont on ne fut définitivement en possession qu'à la fin de 1809, et qui restait toujours sous le canon de la flotte anglaise stationnée à Messine, ni à Catanzaro, qu'on trouvait trop exposé aux surprises des brigands de la Sila et dont la position n'était pas, d'ailleurs, assez centrale. On le fixa à Monteleone. Cette ville fut, de plus, le quartier général de l'armée que le roi Joachim rassembla dans les Calabres pour repousser en 1809 l'attaque des Anglo-Siciliens, puis en 1810 et 1811 pour préparer la grande expédition de Sicile, qui semblait à la veille de réussir, quand Napoléon obligea son beau-frère à l'abandonner pour aller engloutir dans la fatale campagne de Russie les forces qu'il avait péniblement organisées. C'est alors que l'on construisit les grandes casernes de Monteleone, avec les principaux édifices publics de la ville, et que l'on créa, pour permettre les évolutions des troupes, les belles avenues qui l'environnent dans toutes les directions. La résidence des administrations d'une grande province et le quartier général permanent d'une armée entraînent nécessairement après eux l'établissement d'un grand nombre de personnes étrangères, qui n'ont plus de raison de rester quand la situation des choses est changée. La population de Monteleone s'éleva jusqu'à près de 20,000 âmes pendant les années du règne de Murat, pour retomber aux 8,000 habitants environ qu'on y trouve

encore aujourd'hui, quand la restauration des Bourbons eut fait descendre la ville à l'état d'une simple sous-préfecture sans commandement militaire.

Monteleone ne pouvait pas perdre le souvenir de ces jours exceptionnellement prospères. Elle vit dans la restauration la cause de sa décadence, et elle fut nécessairement hostile aux Bourbons. Le muratisme, bientôt confondu dans le grand parti du libéralisme constitutionnel, y garda longtemps un de ses foyers les plus ardents; et le gouvernement restauré paya ces dispositions par un véritable ostracisme, qui frappa les citoyens de la ville de 1815 à 1860 au point de vue de l'accès aux fonctions publiques.

Il est facile de comprendre avec quelle ardeur Monteleone salua la chute des Bourbons et se prononça contre eux, quand l'armée révolutionnaire, partie de Sicile, marcha contre Naples. La ville était occupée par le général Ghio avec une brigade de l'armée royale napolitaine. A la nouvelle de la prise de Reggio et de la capitulation des généraux Melendez et Briganti à Punta-del-Pizzo, puis du massacre de Briganti par ses soldats mutinés à Mileto, Ghio, voyant que le désordre et la désertion commençaient à se mettre dans ses propres troupes, ne jugea pas possible de se maintenir dans une ville dont l'hostilité était flagrante. Il décida de se replier sur les fortes positions de Tiriolo et de Soveria, où il lui serait plus facile de faire face à

l'ennemi dans des conditions avantageuses. Il fit donc ses préparatifs de retraite; mais avant de partir il imposa à la ville, pour la châtier de ses dispositions, une grosse contribution de guerre, déclarant qu'il la livrerait au pillage des soldats et y mettrait le feu si la somme n'était pas payée par la municipalité au bout d'un certain nombre d'heures.

Dans l'après-midi du 27 août 1860, Garibaldi venait d'arriver à Mileto avec son avant-garde, exténuée d'une marche forcée par la grosse chaleur. On introduisit auprès de lui une députation des principaux habitants de Monteleone, qui venait lui raconter ce qui se passait et lui demander de les secourir. « J'y vais, » fut sa seule réponse, et aussitôt, laissant là ses troupes qui le rejoindraient comme elles pourraient, il sauta dans une calèche avec un unique aide de camp, sans même prendre une escorte de ses guides. Il arriva ainsi seul de sa personne à Monteleone, en face des troupes royales, qui n'avaient qu'à étendre la main pour le faire prisonnier. Tant d'audace lui réussit. A l'arrivée de sa voiture, la population, le reconnaissant de loin à sa casaque rouge et à son manteau gris, se précipita dans les rues pour l'acclamer. Le tocsin sonna à toutes les églises; les gens coururent aux armes. Les Napolitains prirent peur et décampèrent sans avoir tenté la moindre résistance, sans avoir brûlé une amorce, en abandonnant leur matériel.

V

Dans la dernière édition de l'excellent manuel de géographie antique de Forbiger, publiée il y a quelques années seulement, à la suite de la mention du nom d'Hippônion on lit : *jetzt Monteleone, ohne Ruinen*, « actuellement Monteleone, sans ruines. » Cette donnée qu'il n'existe pas de ruines anciennes à Monteleone est une sorte de lieu commun, qui se reproduit partout, et dont je ne saurais comprendre l'origine, car sans même aller sur les lieux — ce que n'ont fait que peu d'archéologues et encore uniquement pour copier des inscriptions à l'intention de l'Académie de Berlin, en ne prenant pas la peine de regarder autre chose — il suffirait de lire les dissertations de Vito Capialbi pour y voir le contraire.

Par le fait, il y a des ruines à Monteleone, des ruines importantes même, à commencer par celles de ses murailles grecques. Sans doute celles-ci ne sont plus dans l'état de conservation où elles se trouvaient en 1757, quand les docteurs Cesare Lombardi et Domenico Pignataro mesurèrent tout ce qui en restait encore debout et en fit une description qui a été dernièrement publiée dans le supplément littéraire du journal l'*Avvenire Vibonese*(1). Elles

1. 20 août 1882.

ont même considérablement souffert depuis que Capialbi consacrait à ces murailles une de ses meilleures études. D'année en année, faute de mesures de conservation que devraient prendre la municipalité et les agents du gouvernement, les vestiges tendent à en disparaître ; on en arrache les pierres pour les employer à de nouvelles constructions. Malgré ces dégâts, on peut encore suivre le périmètre de l'enceinte par les lambeaux qui en subsistent de distance en distance, et qui en certains endroits présentent encore dix ou douze assises en place les unes au-dessus des autres. Elle avait environ six kilomètres de développement, avec un plan se rapprochant de l'ovale, et embrassait la majeure partie du plateau à l'extrémité méridionale duquel se trouve Monteleone. La colline couronnée par le château du moyen âge à demi ruiné, sur la pente de laquelle la ville moderne s'élève en amphithéâtre, en regardant vers l'Occident, portait l'acropole. Les murailles ne sont ni construites en briques, ni d'appareil polygonal, comme ont dit quelques-uns de ceux qui en ont parlé, évidemment sans les avoir regardées. Elles sont d'une construction hellénique de la belle époque, parfaitement régulière. Les pierres en sont d'un tuf sablonneux, taillées en parallélogrammes de 75 cent. à 1 m. 10 de longueur, de 45 à 50 cent. de hauteur et de 50 à 70 cent. d'épaisseur. Elles sont appareillées très exactement, sans emploi d'aucun ciment entre elles, et disposées sui-

vant le mode que les Grecs appelaient *emplecton,* c'est-à-dire se présentant alternativement en parpaings et en boutisses, de manière à former une masse compacte dans son enchevêtrement, que l'emploi de la sape à sa base aurait eu de la peine à disjoindre. Le *fruit*, pour user du terme technique des constructeurs, c'est-à-dire la retraite des assises les unes sur les autres de la base au sommet, était assez sensible dans ces murailles, car on peut constater qu'elles avaient 3 mètres d'épaisseur au sortir du sol et seulement 1 m. 90 dans leur partie supérieure.

Du côté du nord, en allant vers le village de Saint' Onofrio, c'est-à-dire sur le seul front où des travaux d'approche fussent possibles de plain pied, le rempart était précédé, à une centaine de mètres en avant, par une première muraille extérieure. L'intervalle entre les deux murs était entièrement occupé par des tombeaux. On observe la même donnée pour le choix du site de la nécropole à Manduria, non loin de Tarente, dans le pays des Sallentins. C'est comme un moyen terme entre l'usage spartiate, introduit à Tarente et de là dans les villes indigènes qui subissaient son influence, comme Gnathia et celle au nom inconnu dont on voit les ruines à Muro Leccese, de mettre les sépultures dans l'intérieur même de la ville, et l'usage ordinaire des Grecs de les reléguer soigneusement en dehors de l'enceinte. Je parlerai un peu plus loin

des objets que l'on rencontre dans les tombes grecques d'Hippônion lorsqu'on les fouille.

La Vibo Valentia romaine, il est facile de le constater, fut toujours fort loin d'atteindre au développement et à l'étendue de l'Hippônion hellénique. Elle n'occupait qu'une portion de sa superficie, celle même où a été ensuite construit Monteleone. Le plan de cette dernière ville est très curieux à observer ; c'est, presque sans une seule dérogation, celui dont une antique tradition, remontant aux temps primitifs où les Italiotes proprement dits menaient encore la vie presque sauvage dont les *terramare* de l'Emilie ont conservé les reliques, avait fait un type invariable pour les villes italiques et romaines, et qui était consacré par la religion. Deux artères principales, auxquelles on a donné les noms, heureusement choisis, de *Corso Ipponiate* et *Corso Vibonate*, sont orientées exactement d'ouest en est et de nord en sud, et se coupent à angles droits comme le *cardo* et le *decumanus* constituant la base fondamentale du plan de ville romaine. Les rues moins importantes et plus étroites sont parallèles à l'une ou à l'autre de ces deux premières, orientées avec une précision semblable, et se coupent de même. Ce sont les *cardines* et les *decumani minores*, La disposition que l'*agrimensor* dessinait sur le terrain, lorsque commençait la construction d'une colonie, est si exactement conservée dans le plan de Monteleone, que je ne crois pas possible de douter

qu'on ait rebâti les rues et les pâtés de maisons (*insulae*) de cette ville sur l'emplacement même et pour ainsi dire sur les fondations de celles de Vibo Valentia, sous le comte Roger et sous Frédéric II. Sans doute, pour les villes neuves du XIIIe siècle on adopta volontiers la disposition en échiquier; et dans l'Italie méridionale Manfredonia en offre un frappant exemple. Mais quand on dressait leur plan l'on ne s'inquiétait plus alors de l'orientation consacrée du *cardo* et du *decumanus*, que nous retrouvons si bien à Monteleone. Ceci est de nature à faire penser qu'il n'y a pas eu, comme beaucoup l'ont cru, solution de continuité entre la ville romaine et celle du moyen âge; qu'au contraire il y a toujours eu là un centre de population, qui, tout diminué qu'il fût, gardait son ancienne disposition sur le terrain.

C'est dans l'intérieur de la ville que l'on observe ce que Monteleone possède de ruines romaines. La plus considérable est celle que les archéologues du pays désignent comme les Thermes, appellation que rien ne contredit ni ne confirme. C'est une muraille en *opus reticulatum* ou moellons smillés, de l'époque impériale qui s'étend en façade sur une des rues avec une longueur d'une quarantaine de mètres. En arrière règne une galerie voûtée, à l'extrémité de laquelle une seconde galerie semblable s'embranche à angle droit. Je n'ai pu en visiter davantage ; mais il semble que d'autres salles

du même bâtiment sont engagées dans les maisons voisines. Çà et là, quand on parcourt les rues, on rencontre encore un fragment de maçonnerie romaine ou même d'appareil hellénique, un pilastre mouluré de travail antique demeuré debout au milieu de constructions modernes, un fragment d'architecture employé comme pierre de taille. Mais rien de tout cela ne garde une forme bien appréciable qui permette de reconnaître un édifice.

En revanche, dans le terrain qui était autrefois le jardin des PP. Franciscains, la forme d'un théâtre antique se dessine de la manière la plus nette, et la crête de ses murs, construits en grandes pierres de calcaire, affleure la surface du sol. Autant que j'ai pu voir les dispositions de ce théâtre, le plan m'en a paru grec, et c'est aussi l'opinion de M. le général Bussolini, qui a eu l'occasion de l'étudier plus longuement. Des fouilles en cet endroit offriraient un grand intérêt. Il est à désirer que le gouvernement italien, qui, avec de faibles ressources, fait tant depuis quelques années pour les antiquités, entreprenne le déblaiement du théâtre de Monteleone.

Au point de vue pittoresque il n'est pas de plus belle promenade à faire que celle du circuit des remparts de l'Hippônion grec. Rien de plus frappant que le contraste des deux vues dont on jouit en longeant les deux crêtes, ouest et est, du plateau. D'un côté c'est la mer que l'on voit s'étendre à perte de vue devant soi et dont le regard suit le

littoral gracieusement arrondi en hémicycle, par delà les pentes couvertes de vergers et parsemées de maisons blanches, qui y conduisent. De l'autre, la falaise du plateau est presque à pic et l'on distingue pour ainsi dire sous ses pieds, à 300 mètres au-dessous de la hauteur où l'on se trouve, le village de Stefanaconi, à partir duquel commence la plaine fortement ondulée, entrecoupée de mille ravins, au milieu de laquelle la vallée du fleuve Mesima creuse son fossé profond. Cette plaine ou plutôt cette grande vallée entre les hautes montagnes, s'approfondissant encore en une autre vallée plus étroite et plus enfoncée, a son grand développement du nord au sud. Quand on la regarde du plateau de Monteleone c'est sa dimension la moindre qu'on a en face de soi ; le regard la prend par le travers et est bientôt arrêté par la muraille âpre et sauvage de la grande chaîne de l'Apennin, couronnée des vastes forêts de sapins dont les replis cachent les couvents fameux de San-Domenico Soriano et de San-Stefano del Bosco, la Chartreuse où saint Bruno fut appelé par le grand comte Roger, où il mourut et où son corps est toujours conservé. Il y a quelque chose de saisissant dans l'opposition entre le caractère farouche, violent et triste de ces hautes montagnes, d'une part, et de l'autre la grâce enchanteresse, voluptueuse et amollissante de la région du bord de la mer. En le voyant on comprend ce que devait être, au IVe siè-

cle avant notre ère, la situation des villes grecques de cette zone maritime en présence des Bruttiens, aussi rudes que leurs montagnes, qui occupaient le massif des grands sommets de l'intérieur des terres et menaçaient à chaque instant d'en descendre pour porter chez leurs voisins plus civilisés le pillage et la dévastation.

Mais si l'on veut voir le panorama de Monteleone dans toute son étendue et dans toute sa splendeur, il faut monter un peu avant l'heure du coucher du soleil à l'un des deux points culminants du plateau, à la tour de l'ancien télégraphe aérien ou mieux encore au vieux château, qui sur son sommet domine le télégraphe de 57 mètres.

A l'ouest, c'est la mer dorée avec à l'horizon le Stromboli, telle que j'ai essayé de la décrire tout à l'heure en parlant de l'arrivée à Monteleone. Au sud, on voit devant soi comme au travers d'une atmosphère remplie d'une poussière d'or qui peu à peu rougit et tend à devenir orange, la vaste plaine mouvementée du Poro, autrement dit La Piana, comprise entre la mer et la chaîne de l'Apennin, parsemée de cultures, de bourgs et de villages qui se termine par le massif sombre et fortement relevé de l'Aspromonte, avec ses flancs rayés de torrents. Plus loin, le profil sévère de l'Etna, dominant comme un géant toutes les hautes montagnes, ferme l'horizon et revêt une teinte d'un bleu sombre. A ses pieds, du côté de l'ouest, les dernières

terres de la Calabre et la pointe de la Sicile entre le détroit de Messine et le cap de Milazzo forment une masse confuse dans une sorte de buée lumineuse.

Si l'on regarde du côté de l'est, le regard suit la chaîne continue de l'Apennin, qui se dresse comme une longue échine entre deux mers et dessine une courbe presque circulaire depuis l'Aspromonte jusqu'à Tiriolo, que l'on discerne à peine sur son sommet au nord-est. Frappée directement par les rayons du soleil prêt à disparaître, la grande chaîne, aux flancs sillonnés de ravins et de gorges profondes par les rivières torrentielles qui en descendent, avec de nombreux villages accrochés à ses pentes, revêt de sa base à sa cime une couleur générale d'un orangé intense sur laquelle les forêts font des taches d'un vert rappelant celui de la malachite. Pendant ce temps, au pied des montagnes, la vallée du Mesima s'approfondit, déjà désertée du soleil et commençant à être plongée dans une ombre transparente. Le brouillard du soir l'envahit lentement et se mêle à la fumée qui, à l'approche du dernier repas de la journée, s'élève des hameaux bâtis sur ses pentes revêtues de jardins et de plantations d'oliviers.

Si l'on se tourne enfin dans la direction du nord, par delà le ruban d'argent de l'Angitola s'ouvre la plaine en forme de cirque qui borde le golfe de Santa-Eufemia, jaune dans ses parties les plus hau-

tes cultivées par la charrue, d'un vert d'émeraude dans les pâturages marécageux le long de la mer. Elle se termine à la muraille des contreforts du Reventino et du Monte-Cocuzzo, qui s'abaissent en s'avançant dans la mer au cap Suvero. Ce groupe de montagnes se teint d'un violet pareil à celui de la pourpre tyrienne, avec des reflets d'or. Au pied de leurs escarpements, du côté du midi, Nicastro et San-Biase étalent leurs maisons blanches vivement colorées par les derniers reflets du soleil, et sur un rocher à pic, détaché du flanc du Monte-Cocuzzo au-dessus de la mer, on distingue Amantea, avec son enceinte fortifiée, qui, armée de trois canons seulement, tint, en 1807, plus de quarante jours en échec les Français du général Verdier, tant la position était forte et les défenseurs résolus. Plus loin, la côte fuit rapidement et de nouveaux groupes de montagnes, à la base lavée par les flots, succèdent aux premiers. Voici d'abord celles qui dominent Paola ; leur couleur aux derniers feux du jour est celle de l'hyacinthe. D'autres viennent après, celles de Cetraro et de Belvedere, qui prennent le ton de la pervenche. Enfin, à l'extrême horizon, entre l'azur argenté de la mer et l'azur doré du ciel, on distingue vaguement d'autres terres d'un bleu plus sombre. On dirait un cap et en avant une île, au profil semblable à celui de Capri. Pourtant, à partir de Monteleone dans la direction du nord, il n'y a pas une seule île le long de la côte jusqu'à

une distance de 260 kilomètres (c'est celle de Capri), distance où l'on ne pourrait apercevoir que le sommet d'une montagne s'élevant à plus de 3,000 mètres, comme l'Etna. Ce qui semble une île est la Punta della Licosa, entre le golfe de Policastro et celui de Salerne, rattachée à la terre par un isthme trop bas pour qu'on puisse le voir dans l'éloignement où se trouve ce promontoire. Géodésiquement même, comme la Punta della Licosa est à plus de 130 kilomètres de Monteleone, elle devrait être invisible, car la courbure de la terre la cache aux regards. Mais ici se produit un phénomène de réfraction de la lumière, bien connu des physiciens, qui relève au-dessus de l'horizon l'image de l'objet et la rend visible quand lui-même devrait échapper à la portée du regard. C'est ce phénomène qui fait voir la coupole de l'église de la Superga de la flèche du dôme de Milan. Les exemples positifs en sont assez rares pour que j'aie tenu à signaler celui-ci, mathématiquement étudié par M. l'ingénieur A. Santulli.

VI

Moins heureux que M. Mommsen n'avait été neuf ans auparavant, je n'ai pu, quelques démarches que j'aie faites, obtenir accès au musée archéologique formé par Vito Capialbi dans son palais. Un procès surgi entre les héritiers l'a fait placer

sous scellés. Je regrette d'autant plus de n'avoir pas vu cette collection que l'illustre savant berlinois l'aura sans aucun doute épuisée au point de vue de l'épigraphie; il voyageait alors pour la préparation du tome X du *Corpus inscriptionum latinarum*. Mais avec sa manière personnelle de travailler il ne l'aura exploitée à aucun autre point de vue. Pour se concentrer exclusivement dans l'étude qui l'occupe à un certain moment et ne pas s'en laisser distraire, M. Mommsen s'est imposé la loi de refuser de jeter les yeux sur ce qui y est étranger, quand bien même il s'agirait de choses du plus grand intérêt et de sujets dont il s'est d'autres fois occupé. Ainsi agit-il dans tous ses nombreux voyages, car il est de ceux qui ne croient pas qu'un érudit doive se confiner dans son cabinet ; ainsi a-t-il fait encore dans son passage à Monteleone. Admis à travailler dans la collection Capialbi, il n'a voulu y voir que les inscriptions latines et n'a pas donné un coup d'œil au reste. C'est ce reste que j'aurais voulu étudier.

La collection Capialbi est, en effet, la plus riche et la plus importante qui ait jamais été rassemblée dans le pays, non seulement des antiquités découvertes sur l'emplacement d'Hippônion et dans les environs, mais de celles de tout le Bruttium. Elle renferme de tout, des inscriptions, des marbres, des terres-cuites, des vases, des bronzes, des médailles, et aussi des objets du moyen âge et de la

renaissance à côté de ceux de l'antiquité. On n'en sait, du reste, que ce fait général. Car si les publications de Capialbi lui-même donnent une haute idée de la richesse épigraphique de sa collection, l'on manque de notice sur ce qui compose les autres séries, sur ce qu'elles peuvent renfermer d'objets précieux et instructifs pour la science.

En revanche, j'ai pu étudier avec soin la collection de M. Cordopatri, qui est aussi l'un des patriciens de la ville, et aujourd'hui celui qui en recueille les antiquités ; et cet examen m'a fourni la matière de beaucoup d'utiles observations. Là encore il y a de tout, dans un fouillis complet, de quoi fournir amplement un magasin de curiosités. Des livres anciens, des manuscrits, des liasses de diplômes sur parchemin sont amoncelés en montagnes, entre lesquelles on a peine à circuler, dans certaines pièces de l'étage supérieur du palais de M. Cordopatri, lequel s'excuse de l'état de désordre de sa collection par des réparations au bâtiment, qui l'ont contraint à tout déménager en l'entassant pêle-mêle, un accident à la toiture qui a gâté beaucoup d'objets en les exposant pendant quelque temps à la pluie. Le propriétaire est, d'ailleurs, d'une obligeance parfaite pour vous aider à fouiller dans son chaos et vous fournir toutes les facilités de travail que vous pouvez désirer.

Des toiles enfumées, dont certaines paraissent avoir quelque mérite, sont accrochées au mur avec

de vieilles gravures ou déposées dans des coins. Des armoires entières sont remplies de vêtements du siècle dernier, habits d'hommes et robes de femmes en soie brochée, de courtes-pointes et de rideaux de la même époque, de vieilles étoffes encore en pièces, d'anciennes dentelles, toute une garde-robe de famille, en un mot, qui suffirait à garnir une salle dans une exposition rétrospective. Il y a de pleins tiroirs de bijoux de toutes les dates, les uns antiques, les autres de la Renaissance ou du xvii[e] et du xviii[e] siècle. Voici maintenant des glaces de Venise, des meubles burgautés à l'espagnole, d'autres en marqueterie à l'italienne, d'autres enfin couverts de riches sculptures. Sur des tablettes est rangée une collection nombreuse de faïences, où malheureusement il y a beaucoup de pièces mutilées, ébréchées. Toutes les fabriques de l'extrémité méridionale de l'Italie, dont les noms mêmes, pour la plupart, sont encore ignorés de nos amateurs, Naples, Castelli d'Abruzze, Nardò, Grottaglie, Squillace, y sont représentées par des spécimens caractéristiques, avec celles de Savone et de Gênes, qui ont abondamment répandu leurs produits dans la Calabre et la Terre d'Otrante. Dans cette série des faïences, ce que nous avons principalement remarqué, c'est une partie des vases des pharmacies des deux grands couvents voisins de San-Domenico Soriano et de San-Stefano del Bosco, portant la signature de Carlo Antonio Gruë, le plus habile

et le plus renommé des peintres de Castelli. A côté sont des porcelaines anciennes de la Chine et du Japon, d'autres de Capo-di-Monte, des biscuits de cette dernière fabrique et de celle d'Este, des groupes sortis des ateliers de Giustiniani de Naples, enfin des verreries vénitiennes. Ce fouillis, dont je n'indique qu'une partie, renferme une quantité de choses à faire pâmer d'aise un curieux. Si quelque jour, comme cela finira par arriver fatalement, tout ceci tombe en proie aux marchands de Naples, qui le guettent, ils y fourniront leurs magasins de bibelots pour un certain temps.

L'archéologue érudit n'a pas moins à voir dans la collection Cordopatri que le simple curieux. Le médailler est considérable et riche, surtout, comme on devait s'y attendre, en pièces de la suite romaine, républicaine et impériale, ainsi que de celle des villes de la Grande-Grèce et des Bruttiens. Voici des marbres qui portent des inscriptions grecques et latines, où j'en copie plusieurs inédites. La sculpture grecque en marbre est représentée par plusieurs belles têtes. Une des séries les plus abondantes est celle des briques portant des estampilles de fabricants, les unes grecques, les autres latines. J'en relève jusqu'à vingt-deux différentes, presque toutes inconnues. La collection Capialbi n'est pas moins riche à cet égard. C'est donc une spécialité des ruines de Monteleone. Il est évident qu'il y a dû y avoir à Vibo Valentia même ou dans les envi-

rons une industrie de fabrication de briques très développée. Encore aujourd'hui il y a des officines céramiques fort actives sur plusieurs points de la partie haute de l'Apennin la plus voisine de la ville. A Gerocarne, on fabrique des pots usuels en faïence revêtue d'une couverte stannifère blanche, sur laquelle on dessine des ornements flambés en divers couleurs, rouge, bleu, vert, jaune. A Soriano, ce qu'on fait, ce sont d'énormes jarres de terre mate, non vernissée, pour contenir l'eau, l'huile ou les grains, pareilles à celles l'Impruneta en Toscane, aux *tinejas* de l'Espagne, aux *pithoi* des anciens Grecs et aux *dolia* des Romains. Quelques-unes des briques de Monteleone proviennent, du reste, d'une certaine distance. J'en note chez M. Cordopatri plusieurs qui portent l'estampille de la ville d'Oppidum, déjà connue par celles de la collection Capialbi. C'est évidemment Oppido, encore aujourd'hui ville épiscopale, située à l'extrémité de la Piana, sur un des contre-forts de l'Apromonte. Son nom moderne est donc exactement son nom antique. Il en résulte que ce ne peut être, comme on l'a cru, le mystérieux Mamertium de la géographie de Strabon, et que la municipalité n'était pas dans son droit en décorant dernièrement la ville du nom d'Oppido Mamertino. Là encore, comme nous l'avons déjà relevé pour d'autres localités, la désignation officielle nouvelle sera à réviser et à modifier d'après une

critique plus sévère de la géographie ancienne.

A Oppidum la manufacture de briques était municipale, exploitée pour le compte de la ville. Nous constaterons l'existence d'une fabrique de même nature à Rhêgion et les timbres céramiques montrent qu'il y en avait aussi une à Messine, en même temps qu'une autre, installée sans doute dans les dépendances d'un temple, qui marquait les briques du mot grec *hiera*, « sacrée ». J'ai déjà signalé ailleurs les indications d'une origine municipale dans les estampilles des briques grecques de Velia. A Vibo Valentia, comme le plus souvent ailleurs, les marques des fabriques désignent des officines privées. Tantôt on y lit le nom du grand propriétaire sur les domaines de qui était située la fabrique, quelquefois un personnage fort considérable, par exemple les différents enfants d'Agrippa : Caius et Lucius Césars, qu'Auguste avait adoptés ; Lépida, femme de M. Silanus, consul en 19 après J.-C. ; Agrippine l'ancienne, femme de Germanicus ; ou bien Q. Laronius, consul en 33 avant J.-C. et employé dans la guerre de Sicile contre Sextus Pompée. Ainsi que l'on a pu le voir dans les exemples qui viennent d'être cités, le propriétaire de la briqueterie, mentionné dans l'estampille, est quelquefois une femme. Tantôt ce qui est inscrit sur les briques est le nom du fabricant même, un *humilior* dans la classification hiérarchique de la société romaine, le plus souvent un affranchi, quelquefois même un simple esclave.

A côté des briques marquées de leur estampille, la collection Cordopatri renferme quelques échantillons originaux des timbres de bronze qu'on y imprimait, sorte d'objets bien connus dans les collections.

La partie de la collection qui m'a offert les choses les plus neuves est celle des statuettes de terre-cuite. On en trouve fréquemment dans les tombeaux de l'Hippônion grec, et j'ai pu en acquérir à Monteleone pour le Musée du Louvre un petit lot, provenant de fouilles toutes récentes, où il y a quelques fragments réellement exquis. M. Cordopatri en possède une pleine armoire. Ces terres-cuites d'Hippônion sont purement helléniques, d'un art fin et charmant, et se distinguent à des caractères parfaitement accusés des terres-cuites des autres localités de la Grande-Grèce, de celles, par exemple, de Tarente, de Tiriolo et de Locres, qui apparaissent comme autant de centres de fabrication ayant leur manière propre, ou bien de celles de Reggio, lesquelles sont tout à fait siciliennes d'aspect. Il est évident qu'il y a eu là une industrie développée de coroplastes, qui commence dans la période de l'art archaïque, vers la fin du VIe siècle, et se continue jusqu'au moment où la ville perd complètement son caractère hellénique. L'époque culminante en a été celle qui a suivi le rétablissement de la ville au début du IVe siècle. C'est dans le cours de ce siècle que les modeleurs d'argile d'Hippônion ont produit leurs œuvres les plus gracieuses et les plus parfai-

tes, parmi celles que nous connaissons jusqu'ici. Elles ont plus de grandeur et un accent moins familier que les figurines de Tanagra, si justement prisées de tous les connaisseurs. A ce point de vue, je puis citer comme type exquis et élevé à la fois une tête de Perséphonè, la tête voilée et surmontée du calathos, laquelle fait partie du lot que je suis parvenu à faire entrer dans nos collections nationales.

Il s'agit, il est vrai, du débris d'une figure de déesse, qui dépassait les dimensions ordinaires des statuettes de terre-cuite. A Hippônion il y a en même temps, comme à Tanagra, des figurines de genre, représentant des femmes saisies sur le vif de leur existence journalière. Celles-ci sont d'un sentiment plus terre à terre et plus intime dans leur élégance, et se rapprochent davantage de celles de la cité béotienne. Ce qui m'intéresse d'une façon toute particulière dans les terres-cuites hippониates de la collection Cordopatri, c'est d'y trouver un certain nombre de figurines et de groupes reproduisant avec exactitude, mais traité par d'autres mains, avec un accent différent et dans les données d'une autre école d'art, le sujet le plus habituel des terres-cuites votives de Tarente, dont on trouve un si énorme amas auprès du Mare Piccolo et dont un autre dépôt a été reconnu à Métaponte. C'est le même homme, tantôt dans la force de l'âge et barbu, tantôt éphèbe imberbe, le bas du corps enveloppé dans son manteau, le torse nu, tenant

une coupe à la main, couché sur un lit de banquet, sur lequel il est seul ou bien accompagné d'une femme voilée, assise à l'extrémité du lit, auprès de ses pieds. Cette représentation offre une remarquable analogie avec celle des stèles de banquet funèbre si multipliées dans certaines parties de la Grèce et dont le Musée provincial de Catanzaro possède un exemple provenant des ruines de Locres. En même temps, à trouver ce sujet comme celui des terres-cuites votives à Tarente, à Métaponte et à Hippônion, il devient évident que c'est un type particulièrement consacré dans la religion des Hellènes italiotes. Par l'échange des deux modes de sa figuration, tantôt juvénile et imberbe, tantôt virile et barbue, par le type habituellement donné à sa tête, surtout quand elle a la barbe, par son attitude, par ses attributs, le personnage couché du sexe masculin éveille l'idée d'un Dionysos. C'est ainsi que l'on serait porté à le désigner, et la figure de la femme voilée assise au pied de son lit conviendrait assez bien à une Dêmêter, envisagée comme son épouse.

De même que les terres-cuites de Tarente étaient portées en abondance à Métaponte, celles d'Hippônion se répandaient dans les localités voisines. Les statuettes que l'on découvre à Nicotera, dans les ruines de Medma et à Rosarno, sont pour la plupart exactement pareilles à celles de Monteleone par la nature de la terre, par le côté technique de la

fabrication, par le style d'art et par la richesse des sujets. Pas moyen de douter qu'elles ne sortent des mèmes ateliers.

Si les tombeaux grecs de Monteleone sont riches en terres-cuites, par contre ils sont d'une pauvreté singulière en fait de vases. Sous ce rapport, dans ce que j'ai vu comme provenant d'excavations toutes récentes, je n'ai rencontré que des pièces de très petite dimension et tout à fait insignifiantes. Il en est de même dans la collection Cordopatri. Il s'agit, du reste, d'un fait que l'on ne peut encore que constater, sans prétendre l'expliquer, mais qui est commun à tout le littoral calabrais de la mer Tyrrhénienne, je dirais même à toute la partie méridionale de la Grande-Grèce, à tout le Bruttium, si Locres ne faisait pas une exception à cette règle générale. Dans la contrée que je viens d'indiquer on ne voit nulle part rien d'analogue à l'abondance de monuments céramographiques de premier ordre, que rendent au jour les nécropoles des villes grecques ou indigènes de la Campanie, de la Lucanie, de l'Apulie, de la Iapygie et de la Sicile. Depuis Policastro jusqu'au détroit de Messine, sur une mer, qui depuis les embouchures du Crati jusqu'à Reggio, sur l'autre, en laissant Locres à part, on n'a pas jusqu'à présent découvert à ma connaissance un seul vase peint de quelque importance. Surtout on n'en a pas trouvé un seul de la belle époque. Ce n'est que dans la période de la

décadence de cette branche de l'art, que les sépultures du Bruttium commencent à fournir quelques vases exactement pareils comme style à ceux de l'Apulie et des environs de Tarente, qui ont dû être apportés par mer de cette dernière ville ; encore aucun de ceux qu'il m'a été donné de voir en plusieurs voyages, où j'ai attentivement scruté les collections particulières et les musées, ne sort-il de la vulgarité la plus complète sous le rapport des dimensions ou de la beauté du travail. A l'époque archaïque, au VII[e] et au VI[e] siècle, il y avait dans cette contrée une abondante importation des vases peints de fabrique corinthienne et chalcidienne, aux décors imités des broderies asiatiques avec personnages et animaux. Les échantillons s'en rencontrent fréquemment dans le pays ; j'en ai recueilli plusieurs à Monteleone. Mais pendant les grands siècles de l'art, non seulement il n'y a pas eu de fabrication locale de vases peints, soit à figures noires, soit à figures rouges, mais même, d'après les faits jusqu'ici connus, il ne semble pas que l'on en ait importé, ni de la Grèce, ni de la Sicile, ni de la Campanie, où Cumes et Nola en faisaient sortir de si admirables des fours de leurs potiers.

Je comptais bien trouver à Monteleone, sur le site d'Hippônion et de Vibo Valentia, des antiquités intéressantes. Mais ce que je ne m'attendais pas à y rencontrer, ce qui fait défaut partout ailleurs en Calabre, ce sont des œuvres d'art importantes de la

Renaissance. Monteleone en possède quelques-unes qui méritent l'attention du voyageur. C'est d'abord, chez un particulier, un admirable buste de bronze, de grandeur un peu au-dessus de la nature, morceau vraiment de premier ordre de la sculpture florentine du premier quart du XVIe siècle. Il représente un homme jeune encore, aux cheveux coupés ras, à la barbe courte et en pointe, portant une cuirasse aux épaulières décorées de mufles de lion, du col de laquelle sort une fraise à l'espagnole. La tête est remarquablement vivante et d'un type calabrais très caractérisé. Par-dessus sa cuirasse le personnage porte un riche manteau, attaché sur l'épaule par une agrafe en forme de l'aigle à deux têtes d'Autriche. C'est donc un général des armées impériales au temps de Charles-Quint. Le buste provient de Santa-Catarina d'Aspromonte, qui était un fief de la famille Pignatelli. Il est probable qu'il retrace les traits d'Ettore Pignatelli, le premier duc de Monteleone. Ce beau morceau de sculpture devra quelque jour entrer dans un grand musée, où il tiendra une place des plus honorables dans la galerie consacrée à la Renaissance. La manière rappelle de très près celle de Leone Leoni; elle a quelque chose de sa dureté. Je ne serais donc pas étonné si c'était à ce sculpteur que les connaisseurs spéciaux attribuaient le buste de Monteleone.

L'église principale de la ville est la collégiale de Santa-Maria Maggiore, grand édifice des plus mé-

diocres du commencement du XVIII[e] siècle, qui prévient défavorablement par son extérieur, et où le touriste ne serait pas porté à entrer sur l'aspect de sa façade. Elle mérite pourtant une visite, car elle renferme des œuvres d'art d'une vraie valeur, apportées à diverses époques des églises de couvents supprimés. Au-dessus de l'autel du transept de gauche sont trois fort belles statues de marbre du XVI[e] siècle, une Madeleine, un saint Jean l'Evangéliste et entre ces deux une Madonna delle Grazie, Ce sont des œuvres d'Antonio Gagini, de Palerme, élève de Michel-Ange. Il n'en a nulle part laissé de meilleures, où l'on puisse mieux juger des qualités de son style et surtout de cet art des draperies qu'il poussait très loin, et où le sublime maître florentin le jugeait supérieur à tous les autres sculpteurs sortis de son école. Les statues de l'autel dans le transept opposé sont dues au ciseau des trois fils de Gagini. Ils s'y montrent bien inférieurs à leur père et n'ont su produire que des figures lourdes, mal tournées et sans grâce. En revanche, sur le maître-autel on voit encore une statue des plus remarquables, une Madonna della Neve, chef-d'œuvre de Girolamo Santa-Croce. Ce sculpteur napolitain du XVI[e] siècle a traité une autre fois le même sujet, dans une statue que l'on voit à l'église Sant' Anna dei Lombardi à Mont' Oliveto, à Naples. Entre les deux il n'y a que de très légères variantes ; mais la statue de Monteleone m'a laissé

l'impression d'être supérieure à celle de Naples.

La même église renferme deux tableaux assez importants de Marco da Sienna et du Napolitain Fabrizio Santafede, tous les deux ayant beaucoup souffert et déshonorés par les plus fâcheuses restaurations. Dans la chapelle du couvent des Capucins est une Immaculée-Conception du peintre espagnol Pacheco de Rosa. On me dispensera de parler des œuvres des peintres montéléonais, au siècle dernier, Giulio Rubino, copiste encore affadi de Solimena; au commencement de celui-ci, Emmanuele Paparo, élève de Camuccini, aussi théâtral et aussi froid que son maître, sans en avoir le talent.

Une des églises de la partie haute de la ville, celle de Santa-Maria del Soccorso, passe pour avoir été construite sur les dessins de Baldassare Perruzzi. Et en effet sa façade, bien qu'inachevée, est d'une pureté classique qui rappelle le style de ce grand architecte.

VII

Une des journées que nous avons passées à Monteleone a été consacrée à visiter l'emplacement du port antique, situé au bas de la montagne et à en rechercher les ruines.

Nous reprenons jusqu'au village de Longobardi la route qui nous a amenés du Pizzo. Là, nous tournons sur la gauche et nous descendons un chemin

en pente rapide, qui passe par le village de San-Pietro di Bivona, et revenant plusieurs fois sur lui-même en lacets au travers des vignes et des vergers, conduit jusqu'à la plage. La descente se fait vite, avec la manière dont les cochers calabrais font courir leurs chevaux sur les pentes ; mais quand il s'agit de remonter on met plusieurs heures pour aller de la mer à la ville. Sur le trajet nous admirons une propriété nommée Riute, qui renferme un clos d'une vingtaine de dattiers magnifiques. L'exposition en est si favorable et si chaude que les dattes y mûrissent presque tous les ans, chose qui ne se produit ailleurs en Italie que dans quelques vergers des environs de Reggio.

Le point de la côte où se termine le chemin, le seul carrossable qui conduise de Monteleone à la mer — les autres, plus directs, ne sont que des sentiers de piétons et de mulets — ce point est distant de quatre kilomètres de la Marina du Pizzo, jusqu'à laquelle la route se continue. On l'appelle Porto di Santa-Venere, d'après une statue antique de marbre, fort mutilée, qui est là de temps immémorial et qu'on a placée au-dessus d'une petite fontaine. Les paysans lui rendent un culte sous le nom de Santa-Venere.

C'est probablement sainte Paraskevì, la martyre de Locres sous la persécution de Dioclétien, vénérée surtout par l'Église grecque, qu'ils ont en vue sous ce nom. Elle était ainsi appelée, dit-on, parce

qu'elle était née le vendredi, comme sainte Cyriaque ou Kyriakì, la martyre de Tropea dans la même persécution, parce qu'elle était née le dimanche. Dans quelques liturgies latines de la Calabre, le nom de Paraskevì est traduit par Venera ; dans un diplôme du grand comte Roger, le village de Paravati, à la porte de Mileto, est appelé *Terra Parasceves, id est Sancte Venere*. Mais, grâce à l'assonance du nom, qui y prêtait bien facilement, c'est l'antique Vénus, qui a été conservée par la superstition populaire sous le déguisement de Santa Venere dans le culte des paysans des environs de Monteleone. C'est, en effet, pour les maladies des femmes que l'on invoque son intercession.

Ceci me rappelle que dans la campagne des alentours d'Athènes, tout auprès de l'emplacement de l'ancienne Porte Dipyle, existe une petite chapelle dédiée à Haghia Paraskevî. Or, elle a succédé à l'édifice que Pausanias indique au même endroit comme servant à remiser le matériel des processions sacrées des Panathénées et des Eleusinies, et à en préparer le cortège, πρὸς παρασκευὴν τῶν πομπῶν, dit le Périégète. Là encore le culte de la martyre de Locres n'est venu se greffer sur l'antique consécration du lieu dans le paganisme que par suite d'un véritable jeu de mots.

Quant à la statue à laquelle on applique, dans le voisinage de Monteleone, le nom de Santa Venere, elle représente en réalité Ariadne endormie dans

l'île de Naxos, un des sujets que la sculpture antique a traités avec le plus de complaisance.

Le gouvernement italien fait construire à Porto di Santa-Venere un môle en demi-cercle d'un assez grand développement; on a profité pour l'établir d'une chaîne de récifs sous-marins donnés par la nature. Monteleone se trouvera de cette façon muni d'un port spacieux, d'une excellente tenue, où les bateaux à vapeur qui font le service de la côte pourront entrer et où les bâtiments caboteurs viendront à quai en parfaite sécurité, au lieu d'être contraints, comme aujourd'hui, de mouiller sur la rade foraine du Pizzo, où ils sont exposés aux coups de vent. Un port sûr, dans le trajet de cette côte inhospitalière, sera pour le commerce maritime une précieuse acquisition, et l'on a lieu d'être surpris que les gouvernements antérieurs n'aient pas cherché à en créer un. Monteleone y gagnera beaucoup et deviendra le centre d'un commerce considérable de produits agricoles. Par contre, le Pizzo ne se relèvera pas de cette concurrence. Il sera bientôt déserté pour le nouveau port, et tombera à n'être plus qu'une bourgade de pêcheurs. Dès que les travaux du Porto di Santa-Venere seront achevés, et ils sont déjà fort avancés, une ville se construira promptement sur la plage aujourd'hui presque déserte, où l'on ne voit encore que les baraques en planches des ouvriers, la maison des ingénieurs et les premières murailles de grands magasins de dépôt, que l'on commence à édifier.

De Porto di Santa-Venere nous avons encore une lieue à faire pour gagner le vieux château fort abandonné de Bivona, que nous voyons devant nous au sud, dans une petite plaine au pied de la montagne, séparé maintenant de la mer par des champs en partie couverts de plantations et entrecoupés de fossés que garnissent de grands roseaux. Mais pour y arriver il n'y a plus de chemin. Il faudrait s'en aller à pied, en marchant dans un sable mouvant où l'on enfonce au-dessus de la cheville, et en sautant à chaque pas des coupures pleines d'eau, là où le terrain se raffermit. Nous tentons l'entreprise, mais nous devons bientôt y renoncer. Nous serions absolument fourbus et hors d'état de continuer la route avant d'arriver à notre but. Heureusement les ingénieurs des travaux du port viennent à notre aide avec une obligeance infiniment gracieuse. Ils mettent leur canot à notre disposition; c'est par mer que nous irons au château de Bivona.

Nous rangeons de très près la côte, ravis du spectacle que nous offrent les pentes rapides qui s'élèvent jusqu'à Monteleone, couvertes d'une végétation splendide, parsemées de hameaux et de maisons isolées qui apparaissent comme des taches d'un blanc éclatant au milieu de la verdure. De notre barque nous les voyons dans tout leur développement, depuis la base jusqu'au sommet. Il n'y a pas un souffle de vent. La mer est unie comme une glace

et scintille sous les rayons du soleil, qui tombent d'aplomb en la pénétrant et en l'illuminant jusque dans ses profondeurs. Éclairée de cette manière, l'eau est si transparente que lorsque nos regards se dirigent en bas nous perdons la sensation de la réalité tangible de cet élément. La barque nous semble suspendue en l'air, et notre vue plonge sans obstacle jusqu'au fond, distinguant les accidents de sa surface, les alternances de sable blanc et de têtes noires de rochers qui le percent, les algues de diverses espèces qui le garnissent, formant en certains endroits comme des prairies pélagiennes, et aussi tous les êtres vivants qui l'habitent. C'est une impression que je n'ai eu que rarement au même degré, dans l'anse rocheuse de Méthana, sur les côtes de l'Argolide, dans certaines parties du vaste port de Messine et sur le Mare Piccolo de Tarente par un jour exceptionnel de calme et d'intense lumière.

Sur les rochers sous-marins on aperçoit les actinies s'épanouissant au milieu des algues comme des fleurs vivantes aux merveilleuses couleurs, tandis qu'à côté les astéries se déplacent par un mouvement de rotation sur elles-mêmes ; les oursins, semblables à de grosses châtaignes hérissées, se servent de leurs piquants qu'ils abaissent et redressent comme organes de locomotion ; les gastéropodes rampent à la façon des escargots, portant de même sur leur dos leurs coquilles aux formes et aux teintes si variées ; les huîtres, les moules, les clo-

visses, les tellines, attachées à demeure aux roches ou à demi-enfouies dans le sable, entr'ouvrent leurs valves en bâillant et les closent hermétiquement à la première alerte; et la pieuvre se tient en embuscade pour enlacer de ses longs bras la proie qui passera à sa portée. Entre deux eaux on voit nager, avec le monde multiforme des poissons, les calmars, les nautiles qui font sortir leurs bras nombreux de l'embouchure de leur belle coquille arrondie, les squilles, les néréides et les méduses, semblables à des clochettes d'opale que borde une frange de tentacules allongés en bas et nuancés de couleurs vives. A la surface de la mer, de temps à autre, un poisson s'élance pour un instant en sautant au-dessus de l'eau, brillant et fugitif comme un éclair d'argent. Des goëlands à manteau ardoisé et des mouettes blanches effleurent les flots de la pointe de leurs grandes ailes. Au large une bande de dauphins, courbant leur corps en arc, bondit autour d'un caboteur immobilisé par la bonace.

Il faut avoir vu ce spectacle, inconnu à nos mers sauvages, sombres et brumeuses, pour avoir une idée de la fête que peut donner aux yeux la population pullulante des petits animaux marins, et pour comprendre comment les peuples primitifs qui l'admiraient tous les jours durent être invinciblement amenés à y chercher les éléments de leur système d'ornementation. Car les découvertes si curieuses opérées à Mycènes, à Ialysos de l'île de

Rhodes, à Cnossos de Crète et à Santorin, en révélant à la science l'industrie des populations gréco-pélasgiques du bassin de la mer Égée, dans les siècles auxquels reportent les traditions et les légendes plus qu'à demi fabuleuses de l'âge héroïque, y ont fait voir un remarquable effort du génie indigène de ces populations pour se créer, indépendamment des modèles d'un autre esprit qu'elles recevaient de l'Asie depuis longtemps civilisée, un art décoratif propre, puisant ses éléments dans la nature du pays. Et cet art, ingénieux déjà dans son inexpérience, fait un choix qui nous semble au premier abord étrange parmi les types des règnes végétal et animal où il cherche ses motifs; c'est un choix qui ne répond à rien de ce que nous voyons ailleurs et qui n'a pu être fait que par des gens habitant les rivages de la mer, passant sur les flots une partie de leur existence et demandant principalement leur nourriture à la pêche. Toutes les plantes reproduites appartiennent aux espèces aquatiques. Quant aux animaux ce sont des poissons, des mollusques et des rayonnés marins, auxquels se joignent aussi quelques annélides du sable humide des grèves. Et tous ces animaux n'ont pas été imités tels qu'on les ramasse sur la plage où la tempête les a jetés, car la plupart d'entre eux ne présentent plus alors que des masses informes et gluantes; ils ont été pris sur le vif et observés au milieu des eaux. Avec eux, les artistes de la même époque ont retracé dans

leurs travaux de métal et sur leurs poteries peintes quelques oiseaux, mais ce sont encore exclusivement des oiseaux aquatiques, des palmipèdes du genre des canards.

Le goût de l'imitation ornementale des animaux que l'on voit vivre dans les eaux transparentes de la mer, se maintint assez longtemps chez les Grecs après que le règne exclusif de la primitive décoration florale et pélagienne eut pris fin. Les objets découverts dans les sépultures de Spata en Attique nous montrent les principaux éléments de cette décoration, se mêlant à ceux qui constituent le système nouveau d'ornementation du style gréco-asiatique. Un des personnage du *Banquet* d'Athénée, parlant *de visu* du fameux lébès d'argent porté sur un pied de fer, qu'Alyatte, roi de Lydie à la fin du VIIe siècle avant J.-C., avait dédié à Delphes et qu'avait ciselé le toreuticien Glaucos de Chios, dit qu'il était décoré « de petits animaux aquatiques, d'insectes et de plantes herbacées. » On croirait lire une description du décor des ors estampés de Mycènes et d'une partie des objets de Spata. Parmi les types que les villes grecques adoptèrent au VIIe siècle pour marquer leurs premières monnaies, les êtres de la faune maritime tiennent toujours une place considérable. On y trouve non seulement le dauphin, le phoque, plusieurs espèces de poissons, la tortue de mer, mais aussi le calmar, la seiche, la squille, le crabe. Et l'on a justement remarqué

que sur les anciens monuments numismatiques des Hellènes, ces animaux sont traités d'une façon qui souvent rappelle les figures des mêmes espèces dans l'orfèvrerie et la peinture céramique de l'âge auquel appartiennent les antiquités d'Ialysos, de Mycènes et de Spata.

Quand les Grecs, éclairés enfin par le progrès de leur propre goût et par les modèles asiatiques au sujet des conditions d'une ornementation d'art digne de ce nom, renoncèrent à imiter les formes étranges, flasques et mal accusées du corps des mollusques et des rayonnés, ils continuèrent à chercher des modèles dans les lignes arrêtées et précises de leurs coquilles. Les joailliers et les orfèvres n'imitèrent plus, comme ils l'avaient fait d'abord, les poulpes, les méduses, les actinies, les arénicoles, le nautile avec son animal nageant ; mais ils cherchèrent encore des types de granulations régulières et élégantes dans les dispositions des protubérances qui restent sur le test des oursins après la chute de leurs piquants, et ils firent un fréquent usage ornemental de la coquille de la bucarde. C'est ainsi que des vestiges des habitudes d'une période antérieure persistèrent au travers des âges, perfectionnés par un sentiment d'art plus pur et par une plus grande habileté technique.

Portés dans notre barque, nous passons devant le hameau de Bivona, où nous remarquons une grotte taillée de main d'homme dans un rocher et

s'ouvrant sur la mer ; c'était sans doute dans l'antiquité un petit sanctuaire dédié à quelque divinité marine. Là sont les magasins où l'on conserve, à l'époque de l'année où elles ne sont pas tendues en mer, les diverses pièces de la madrague appartenant au marquis Gagliardi. Le thon pêché à Bivona et au Pizzo passe dans toute l'Italie méridionale pour supérieur à celui des autres localités. Déjà chez les anciens le thon d'Hippônion était renommé jusqu'en Grèce ; Athénée, d'après le poète comique Archestratos, le cite comme le plus recherché des gourmets.

Un peu plus loin, nous prenons terre au point le plus rapproché du vieux château de Bivona, qui se trouve maintenant à un kilomètre de la mer, tout le terrain intermédiaire étant de formation très récente, composé de sables poussés par les flots sur leurs rivages et d'alluvions des torrents qui descendent de la montagne. Ces terrains nouveaux, que nous traversons et qui sont tout parsemés de touffes de grands roseaux et de tamariscs, pullulent de couleuvres ; nous en faisons fuir presque de chaque buisson. Le château est de l'époque angevine, remanié au début du XVI[e] siècle pour recevoir de l'artillerie en vue de la défense de la côte. Le terrain faiblement relevé sur lequel il a été bâti portait un temple dans l'antiquité. On voit encore quelques fragments de l'architecture de cet édifice, employés comme matériaux dans la cons-

truction du moyen âge ou gisant sur le sol tout auprès, et nous ramassons plusieurs morceaux de ces énormes bassins en terre cuite pour l'eau lustrale, que l'on plaçait à l'entrée des temples et dont on a trouvé les spécimens les mieux conservés dans les fouilles récentes de Sélinonte. Certains prétendent que c'est là que le grand comte Roger fit prendre les magnifiques colonnes de brèche africaine qu'il fit placer dans la cathédrale de Mileto ; mais la tradition à cet égard est vague et contradictoire. En tous cas, le terrain alentour est jonché de débris de briques et de poteries anciennes, les unes grecques et les autres romaines.

C'est tout auprès de là, au fond de l'angle rentrant que dessine la côte, qui tourne vers l'ouest dans la direction de Briatico (situé à une lieue environ) et du cap Zambrone, que se trouvait le port d'Hippônion, puis de Vibo Valentia, dans une position très favorable et parfaitement abrité de tous les vents. Ce port servait encore au temps de Frédéric II et même au milieu du XVIe siècle, quand on construisit le château pour le protéger. Il est aujourd'hui comblé par les alluvions et les sables, ou du moins une lagune marécageuse très peu profonde, communiquant avec la mer, ne représente plus qu'une partie de son étendue. En avant de la plage actuelle on distingue encore sous l'eau des restes assez considérables des môles extérieurs. Près du bord de la lagune dont je viens

de parler, de gros piliers carrés en maçonnerie romaine de briques, disposés en lignes régulières, pointent hors du sable de distance en distance. Ils supportaient des arcades environnant tout le port, que les écrivains calabrais du XVIe et du XVIIe siècle disent avoir subsisté jusqu'à la Renaissance et avoir été démolies alors, pour empêcher les pirates barbaresques de s'y loger. L'arcade du milieu, rapportent ces mêmes écrivains, était construite en marbre, beaucoup plus large et plus haute que les autres, et formait comme une sorte d'arc triomphal. Sur sa clef de voûte était sculptée une figure de Neptune. Au commencement de ce siècle il y avait encore à Monteleone des vieillards qui racontaient avoir vu dans leur enfance cet arc de marbre avec sa statue. Ils disaient, et c'est devenu une tradition dans la ville, qu'il n'avait jamais été démoli, mais progressivement enfoui par l'exhaussement du niveau des alluvions. Si ce rapport est vrai, des fouilles ne manqueraient pas de faire retrouver le monument.

VIII

Une dernière excursion nous a conduits à Papaglionti pour voir d'autres ruines antiques.

On sort de la ville par la route qui conduit à Tropea, petit port voisin du Capo Vaticano. Il semble

que ce soit cette ville que Strabon désigne sous le nom de Port d'Hêraclês.

Dans la première partie du présent ouvrage, en racontant l'histoire de Tarente, j'avais cru pouvoir conjecturer que Tropea correspondait au Triopion, absolument inconnu d'ailleurs, que, d'après les récits de Diodore de Sicile, le prince spartiate Cléonyme, au commencement du IIIe siècle avant notre ère, enleva momentanément aux Bruttiens, à la tête d'une armée d'aventuriers, comme il l'était lui-même. Après un nouvel examen de la question, je crois maintenant la conjecture inexacte, car les circonstances de la campagne doivent induire à placer plutôt le Triopion de Cléonyme sur le littoral bruttien de la mer Ionienne.

D'ailleurs la forme authentique la plus ancienne du nom de Tropea est *Trapeia*. C'est ce que nous apprenons par une inscription chrétienne du IVe siècle, qui contient l'épitaphe d'une femme qualifiée de *conductrix massae Trapeianae*, c'est-à-dire locataire et directrice d'une grande exploitation agricole établie à Trapeia. Cette inscription fait partie de tout un groupe de monuments du même genre, datant du IVe et du Ve siècle, qui a été découvert il y a quelques années à Tropea et commenté par l'illustre commandeur J.-B. De Rossi. Tropea possède, en effet, un cimetière chrétien des premiers siècles, avec superposition de tombes en forme de chambres souterraines, ou *cubicula*, et

de tombes un peu postérieures, établies à la surface du sol. On a également trouvé plusieurs inscriptions chrétiennes dans la localité peu éloignée de Briatico.

Tropea est, en effet, un très ancien foyer de christianisme. Elle se vante d'avoir donné à l'Église une illustre martyre de la persécution de Dioclétien. La ville est, d'ailleurs, depuis le VIIe siècle, le siège d'un évêché, qui passa sous les Byzantins au rite grec et que les Normands ramenèrent en 1094 au latin. Dans le IXe siècle, Tropea fut, comme Amantea un peu plus au nord, sur la même côte, Acropoli dans le Cilento et Santa-Severina dans la Calabre orientale, occupée pendant un certain temps par une colonie de Musulmans venus de Sicile et d'Afrique. Ils s'y étaient installés, en communication avec la mer, par laquelle ils recevaient constamment des ravitaillements. C'était le réduit dans lequel ils se retiraient et mettaient en sûreté leur butin, après avoir promené dans le pays avoisinant leurs incursions dévastatrices. Nicéphore Phocas, le général de l'empereur Basile, reprit Tropea sur les Sarrasins en 886, au cours de la grande expédition dans laquelle il parvint à débarrasser toute la Calabre méridionale des Musulmans qui l'infestaient.

Pendant le moyen âge, Tropea était une des seigneuries féodales les plus importantes de la contrée. Nous lui voyons jouer un rôle dans la résistance

des Guelfes à l'établissement du pouvoir de Manfred et dans la guerre qui suivit les Vèpres Siciliennes. C'est à Tropea que débarqua Gonsalve de Cordoue quand il vint détrôner Frédéric d'Aragon. Sur le territoire de Tropea on rencontre des gisements de kaolin, d'où la fabrique royale de Capodimonte tirait au siècle dernier la matière de ses porcelaines ; actuellement ils ne sont pas exploités, et cependant pourraient l'être avec avantage.

Quand, au lieu d'aller à Tropea même, on veut se rendre à Papaglionti, quelques kilomètres après avoir quitté Monteleone, on laisse la grande route pour prendre à droite une traverse fort mauvaise. On passe en vue de l'emplacement où s'élevait jadis la ville de Mesiano, fondée, comme son nom grec l'indique, pendant les siècles de la domination des empereurs de Constantinople. Pendant tout le moyen âge, jusqu'au xve siècle, ce fut une ville du domaine royal, riche, florissante et peuplée. Vers le temps de Jeanne II elle eut à souffrir considérablement dans les guerres civiles. A dater de ce moment commença pour elle la décadence, qui se précipita rapidement depuis qu'en 1501 Ettore Pignatelli l'eut achetée de la couronne et l'eut jointe à son duché de Monteleone. Le régime baronal fut ici d'une dureté vraiment extraordinaire, et pour avoir une idée de ce que pouvaient être les souffrances de ce régime qui ne fut aboli que par Murat, il n'y a rien de plus instructif que la lecture du mé-

moire imprimé, que le petit nombre d'habitants restés à Mesiano adressa, en 1759, à la Cour suprême de Naples pour obtenir protection contre les injustices de leur seigneur. Dès le XVII[e] siècle, après un peu plus de cent ans de cette condition, la ville d'autrefois était réduite à l'état d'un misérable village, qui ne comptait plus qu'une faible population. Un siècle encore après, cette population si restreinte elle-même avait été contrainte de l'abandonner, par l'effet réuni des fléaux de la nature et de l'oppression féodale. Aujourd'hui on y compte à peine trois ou quatre maisons avec une petite église, destinées à disparaître quelque jour dans un éboulement du sol. Car bientôt on ne pourra plus même reconnaître le site où s'élevait Mesiano. La colline sur laquelle avait été bâtie cette ville était formée d'un terrain qui n'avait pas une consistance suffisante. Elle s'est écroulée morceau à morceau sous l'effet des violents tremblements de terre des deux derniers siècles; et maintenant les pluies de l'hiver, en ravinant ce sol disloqué, y provoquent de nouveaux éboulements et en emportent à chaque fois une nouvelle partie.

La dépopulation progressive de Mesiano a fourni une partie des habitants des beaux et riches villages, portant tous des noms grecs, qui forment comme une couronne autour de son emplacement et pour la plupart étaient à l'origine des casaux dépendant de la ville. On les englobe sous la désignation gé-

nérique de Quartieri. Ce sont Ionadi, dont j'ai eu l'occasion de parler plus haut; Filandari, qui a recueilli l'héritage ecclésiastique de Mesiano, et dont le nom était primitivement Khiliandari, altéré par la prononciation locale, qui a fait aussi *filuni* du grec *khelôni*, pour dire une « tortue ; » Scaliti, qui relevait au XIIIe siècle du célèbre monastère basilien de Santa-Maria del Patir auprès de Rossano ; Naò, Arzona et Presinace, originairement Prasinaki.

Le nom de Papaglionti est aussi d'origine grecque byzantine. C'est manifestement une corruption d'un Papas Léontios, personnage ecclésiastique qui aura été le possesseur originaire du casal d'où sera sorti ce village pendant le premier moyen âge. Il y a dans l'Italie autrefois byzantine quelques noms de lieux de même formation et de même origine, par exemple ceux de Papaniceforo, dans le voisinage de Cotrone, et de Papasidero, près de Scalea et de Laino. Papaglionti compte environ 200 habitants ; le caractère de tout le district dans lequel il se trouve situé est la multiplication des villages, des hameaux et des habitations isolées, chose fort rare dans les provinces méridionales du Napolitain, où d'ordinaire, par suite de la longue insécurité du pays et du petit nombre des positions complètement salubres, la population s'est groupée à l'orientale dans des villes assez éloignées les unes des autres, qu'habitent les paysans qui cultivent la campagne

intermédiaire. Pas n'est besoin d'aller jusqu'au village pour trouver la ruine considérable que nous allions visiter. Elle est située avant, au milieu d'un superbe bois d'oliviers, sur le flanc de l'étroit vallon allongé jusqu'à la mer, où il débouche auprès de Briatico, dans lequel descend le ruisseau de la Ceresia. Ce vallon est exquis de fraîcheur et de verdure. C'est probablement là qu'était située la Corne d'Almathée, que Gélon de Syracuse avait embellie. Sa forme conviendrait fort bien à un semblable nom, et il serait facile d'en faire, avec quelques travaux, un vrai jardin de voluptés, quelque chose comme la vallée des Eaux-Douces auprès de Constantinople.

La ruine elle-même se compose d'un massif en forme de parallélogramme, d'une maçonnerie romaine de briques de l'époque du haut Empire ou des dernières années de la République. Établi sur le penchant du terrain, il s'y enfonce sur un de ses grands côtés, tandis que de l'autre la muraille se dresse de toute sa hauteur, qui est considérable et surplombe au-dessus de la vallée. De la terrasse qui couronne ce massif un escalier fait descendre dans une immense salle souterraine, voûtée et divisée en plusieurs nefs par de gros piliers carrés de briques, qui en occupe tout l'intérieur. Sur cette terrasse avait été construit, aux bas temps, un édifice dont il ne reste plus que les arasements des murs. Leur plan semble indiquer une habitation pri-

vée, que l'on aura voulu placer dans ce site d'où la vue est charmante. Elle était décorée avec luxe. Il y avait des revêtements de marbre sur les murailles et deux petites colonnes de la même matière ont été enlevées des ruines il y a vingt ou trente ans et portées à l'évêché de Mileto. Mais la construction est mauvaise, indique une époque tardive et contraste avec le bel appareil de briques du massif dont on avait profité pour l'établir.

La plupart des érudits calabrais ont vu dans cette ruine un temple muni de souterrains étendus. Quelques-uns ont cru y reconnaître celui de Perséphonê. Mais le plus grand nombre s'accorde à y chercher le temple de Cybèle, voisin d'Hippônion, dont il est question dans un très étrange passage rapporté *en latin* par le P. Marafioti, à la fin du XVIe siècle, comme traduit d'un traité de Proclus *Sur les oracles*. Ce traité, qui par une circonstance singulière aurait été rempli de particularités des plus curieuses sur les moindres localités du Bruttium, est cité à plusieurs reprises par Marafioti; mais jamais il n'a été vu que par lui. Aucun autre écrivain de la Renaissance ne l'a connu, et dans aucune bibliothèque il ne s'en trouve de manuscrit. Sans doute il n'y aurait rien d'absolument impossible, ni par soi-même de suspect, à ce qu'il existât alors, dans la bibliothèque de quelqu'un des couvents grecs encore nombreux dans la Calabre et d'où les cardinaux Sirleto et Bessarion avaient, su

peu de temps auparavant, faire venir tant de trésors littéraires, le manuscrit d'un traité de Proclus que certains érudits de la contrée auraient pu consulter et qui depuis se serait perdu. Mais si un philologue de la valeur de Gottfried Hermann a admis l'authenticité des extraits du traité des *Oracles* donnés par Marafioti, d'autres critiques, plus soupçonneux, ont élevé des doutes fortement motivés à cet égard, doutes dont il faut faire le premier honneur au Napolitain Toppi, lequel écrivait en 1678. C'est l'avis de ceux-ci qui tend à prévaloir dans la science. En effet, il est absolument impossible de ne pas discerner une misérable falsification dans tout le morceau, allégué comme de Proclus, qui prétend décrire le mode de consultation de l'oracle de Perséphonê à Locres. De même, après avoir relu sur les lieux le fragment relatif au temple de Cybèle et en avoir attentivement pesé tous les termes, je ne doute plus qu'il ait été forgé en vue d'expliquer l'origine et la destination de la ruine de Papaglionti. Le nom singulier donné comme celui du simulacre placé à l'entrée du temple, *Panta-leontos* « tout est au lion, » a été manifestement imaginé pour fournir du nom même de *Papaglionti* une étymologie, qui n'est qu'un déplorable calembourg par à peu près. Il en est de même de la mention de la ville voisine de *Messê*, dont Proclus aurait expliqué le nom par le latin *messis* (!), à cause des belles moissons du lieu. Il n'est là que

pour fournir une origine à celui du bourg de Mesiano.

Maintenant doit-on croire Marafioti personnellement l'auteur de la fraude? Ou bien aura-t-il été simplement naïf et crédule, prêtant foi trop facilement aux prétendues découvertes que lui communiquait quelque savant de son pays, lequel aura forgé sans scrupule des titres de noblesse aux cités de la Calabre, quand il n'en trouvait pas d'authentiques? J'aimerais à pouvoir adopter la seconde hypothèse, moins fâcheuse pour le caractère sacerdotal de Marafioti, lequel appartenait à l'ordre des Mineurs Observants, et qui s'accorderait avec l'air d'honnêteté qu'a souvent sa narration. Mais il y a une circonstance qui plaide contre lui d'une manière fâcheuse : c'est que les falsifications qui figurent dans son livre, et presque toutes sont données comme extraites du traité de Proclus, ont pour ainsi dire exclusivement en vue d'illustrer les environs de Polistena, sa ville natale. Ainsi il y a un autre fragment qui place à Altano une ville antique d'Altanus ; à San-Giorgio, près de Polistena, une autre ville de Morgetium, bâtie par Morgès, le roi fabuleux des Sicules, lequel y aurait été adoré plus tard comme dieu et aurait inspiré des visions prophétiques aux femmes du pays; enfin à Cinquefrondi un temple des Muses, fondation des Locriens.

Ce que n'ont pas, d'ailleurs, relevé les critiques

modernes qui le condamnent le plus sévèrement à propos des citations de Proclus, comme M. Richard Fœrster, c'est qu'il allègue encore en un endroit un traité d'un certain Hermias commentant les *Argonautiques* du Pseudo-Orphée, traité dont personne, non plus, n'a jamais vu de manuscrit. Il en extrait, prétend-il, une citation disant que l'Argonaute Sinarès fut surnommé *Maraphocis*, pour avoir observé le premier près de Cnide que le phoque venait paître à terre. Ceci est destiné à prouver que la famille Marafioti descendait de Sinarès et que son nom n'était qu'une corruption de l'antique Maraphocis! Franchement, il est difficile de ne pas croire ici que c'est lui-même qui invente à sa famille des parchemins remontant jusqu'aux Argonautes.

Du reste, la construction du haut Empire qui subsiste presque intacte à Papaglionti n'a jamais été ni pu être le soubassement d'un temple. C'est une citerne rappelant dans des dimensions moindres la *Piscina mirabilis* de Bacoli. Les dispositions, qui reproduisent un type consacré chez les ingénieurs romains, ne laissent aucun doute à cet égard, et à l'intérieur les murs sont partout, jusqu'en haut incrustés de ce dépôt calcaire que laisse comme témoignage le séjour prolongé des eaux. Cette citerne devait recueillir les sources, assez nombreuses dans le voisinage, et les eaux qui descendent des ravins d'alentour dans la saison des pluies.

Elle servait de réservoir pour l'approvisionnement de Vibo Valentia, dont les deux sources ne devaient pas suffire à alimenter sa population, surtout avec les habitudes des Romains, qui avaient la sagesse d'assurer par tête dans leurs villes un nombre de litres d'eau bien supérieur à celui dont disposent les habitants des cités modernes les mieux dotées à cet égard. Sur les hauteurs de Vena, précisément sur le trajet que devait suivre un aqueduc partant du réservoir de Papaglionti pour aboutir à Monteleone, on a découvert en place de grands tuyaux de conduite d'eau en terre cuite, timbrés au nom du consul Q. Laronius, le personnage dont la mention se lit aussi sur les estampilles des tuyaux de l'aqueduc qui traversait le territoire de Nicastro et sur celles des tuyaux de l'aqueduc que nous aurons également à signaler dans les ruines de Medma. La citerne d'approvisionnement de Vibo Valentia, que nous avons ainsi reconnue, là où sur des indications inexactes nous venions chercher un temple qui n'existe pas, mérite d'être soigneusement relevée par un architecte. En fait de constructions de cette nature, c'est une des plus considérables et des mieux conservées qui subsistent.

CHAPITRE V

MILETO

I

En 1058 il y avait dix-huit ans que les fils aînés de Tancrède de Hauteville, quittant le manoir paternel des environs de Coutances, étaient descendus en Italie avec de hardis compagnons, et, favorisés par les circonstances, avaient entrepris la conquête des provinces byzantines de l'extrémité méridionale de la péninsule. Il y avait onze ans que le plus grand de tous, Robert Guiscard, était venu rejoindre ses frères. Le comté des Normands de la Pouille était fondé depuis seize ans, et depuis quatre la légitimité de son existence avait été reconnue par le Saint-Siège, à la suite de la défaite du Pape Léon IX sous les murs de Cività. Trois des fils de Tancrède, Guillaume Bras-de-fer, Drogon et Humfroy, avaient déjà disparu de la scène de l'histoire, après s'être succédés dans la possession du titre

de comte. Robert venait d'être élu à la place du dernier. Mais le Concile de Melfi n'avait pas encore définitivement scellé l'alliance des Normands avec la Papauté, dont ils devaient se faire les hommes-liges.

La conquête de la Pouille, de la Terre d'Otrante et de la Basilicate était presque complète, bien qu'il restât aux Grecs des places de l'importance de Bari et de Tarente, qui servaient à leurs armées de lieux de débarquement et de bases d'opérations pour de grandes entreprises contre les Normands. Guillaume, le huitième des frères et le troisième de ceux qui étaient issus du second mariage de Tancrède avec Fransenda, s'était attaqué à la principauté longobarde de Salerne et s'était formé à ses dépens un beau comté particulier, qui relevait de celui de Pouille. Robert, dans les premières années de son séjour en Italie, retranché derrière les palissades de San-Marco Argentaro, avait commencé la soumission de la Calabre et s'était rendu maître de tout le Val di Crati, forçant même la vaillante Cosenza,

..... *Consentia fortis in armis*,

comme dit Guillaume de Pouille, à reconnaître sa suzeraineté. Mais il n'avait pu encore pousser plus loin ses conquêtes. En 1057 il avait tenté une première expédition plus au sud. Traversant Cosenza et Martirano, il avait campé aux sources d'eaux chaudes voisines des ruines de Térina, avait gagné

Squillace et était venu jusque sous Reggio, en suivant le bord de la mer, mais il avait échoué devant la ville du détroit et avait dû se retirer en se contentant de l'acquisition de Nicastro, de Maida et de Canalda. Tout le pays au midi de l'isthme Scylacien, le versant oriental de la Sila et le littoral de la mer Ionienne, depuis Tarente jusqu'à Reggio, appartenaient encore à l'empire de Constantinople.

Dans cette région la conquête normande ne rencontrait plus les mêmes facilités et les mêmes sympathies que dans la Pouille. Son œuvre n'y était pas préparée de même par l'hostilité des populations indigènes à la domination grecque. Au contraire, la Calabre, cruellement foulée par les entreprises conquérantes des princes longobards de Bénévent, dévastée pendant un siècle et demi au point de devenir presque inhabitable par les incursions des musulmans d'Afrique et de Sicile, n'avait commencé à respirer, n'avait retrouvé un peu de paix et de prospérité que sous l'égide des empereurs de Byzance, depuis que l'autorité de ceux-ci y était redevenue plus effective. Quand ils eurent purgé la Calabre des Sarrasins et quand certains des gouverneurs qu'ils y envoyaient à la tête des armées, comme Nicéphore Phocas, s'occupèrent de la relever de ses ruines, les empereurs la trouvèrent en grande partie dépeuplée. Ils durent y opérer sur une vaste échelle une colonisation nouvelle, avec des hommes amenés de la Grèce

propre et de l'Anatolie. C'est ainsi que le pays, dans le xe siècle, s'hellénisa de nouveau d'une manière aussi complète qu'il avait pu l'être dans l'antiquité ; il redevint réellement la Grande-Grèce. Par suite de la fusion intime des nouveaux colons avec les restes de la population, la Calabre et tous les districts situés le long de la mer Ionienne, étaient, au moment de l'arrivée des Normands, un pays purement grec de langue, de mœurs et de religion, passionnément attaché à la domination du Basileus de Constantinople.

Il importe, d'ailleurs, de reconnaître que l'éloignement du centre de l'empire rendait aux Calabrais cette domination fort peu pesante, qu'ils sentaient à peine les liens administratifs qui les rattachaient à l'empire. L'autorité du souverain, représenté par le Catapan de Bari et par les stratìgoi ou les ducs résidant dans quelques villes fortes, ne se manifestait guère que par la levée de tributs assez légers, par l'envoi de garnisons qui occupaient un petit nombre de points stratégiques, et de temps à autre, quand le pays était menacé, par l'arrivée d'armées composées de mercenaires de toute origine, dont l'indiscipline et les pilleries causaient aux habitants autant de misères que les ennemis contre lesquels ces armées étaient censées venir les protéger. Autrement ces provinces reculées et négligées jouissaient en temps ordinaire de la plus grande liberté et s'administraient réellement

elles-mêmes. Le régime municipal s'y était développé dans la plus entière indépendance et avait atteint ses dernières limites. Chaque ville de Calabre était par le fait une petite république au gouvernement autonome, sous la suzeraineté de l'empereur. Elle avait ses magistrats élus, ses finances, ses milices ; et sa subordination au Catapan n'était le plus souvent que nominale.

Ce développement de l'indépendance municipale avait même été poussé beaucoup trop loin, par suite du relâchement de l'autorité impériale. Malgré l'attachement des habitants à l'hellénisme byzantin, il devait faire du pays une proie relativement facile pour la conquête normande. Les villes de Calabre, ainsi constituées dans la réalité en républiques indépendantes, étaient toutes, à part Reggio, fort petites, ne comptant que quelques milliers d'habitants. Aucune n'avait la vitalité puissante, la force de résistance de Gaëte, de Naples, de Bari ou de Tarente. Contre une attaque sérieuse, contre le progrès d'une entreprise de conquête conduite avec habileté et persévérance, elles n'étaient pas en état de se défendre avec succès. Il leur aurait fallu pour cela s'unir en un indissoluble faisceau sous une direction énergique et commune. Mais dans leur passion d'indépendance locale elles avaient perdu tout sentiment spontané de solidarité, et l'autorité des lieutenants du Basileus n'était plus assez effective pour les grouper sous sa ban-

nière, comme il eût été indispensable. Toutes ces minuscules républiques, qui n'ont pas laissé de nom dans l'histoire, devaient donc en peu d'années succomber en détail sous les coups des Normands, en cherchant à se défendre isolément, sans qu'aucune sût marcher au secours de sa voisine. Et de cette manière, faute de s'unir, elles allaient perdre la liberté municipale, à laquelle elles avaient été si attachées, pour se transformer en baronies féodales sous un seigneur étranger.

Telle était la situation des choses dans le midi de l'Italie au commencement de 1058, lorsque le dernier-né des fils de Tancrède et de Fransenda, qui venait à peine de voir le jour quand ses frères les plus aînés s'étaient rendus en Italie, sortit de l'adolescence. Dès qu'il se sentit la force de guerroyer, le séjour du manoir de Hauteville, où il était resté jusqu'alors sous l'aile de ses parents, lui devint insupportable. et il voulut à son tour aller tenter la fortune auprès de ses frères. Vainement son père et sa mère cherchèrent à le retenir auprès d'eux pour assister leur vieillesse. L'ambition et le désir des aventures furent plus forts que la piété filiale. Les griffes étaient poussées au lionceau, et il voulait aller les essayer sur une proie digne de lui. Il partit donc, déjà fiancé à une jeune fille de la plus grande naissance, Judith, fille de Guillaume d'Évreux, le petit-fils du duc Richard Ier. La mère de cette Judith, Advise Giroie, appartenait aussi à

l'une des premières familles de la noblesse franco-normande; d'un premier mariage elle avait eu pour fils Robert de Grentemesnil, le célèbre abbé de Saint-Évroult en Ouche, puis de Santa-Eufemia en Calabre.

Roger vint à la cour de son frère Robert et y trouva bon accueil. Le chroniqueur Geoffroy Malaterra, qui écrivait presque sous la dictée de Roger, alors que celui-ci, conquérant de la Sicile, était parvenu à l'apogée de sa puissance et de sa gloire, nous trace un portrait de lui dans sa première jeunesse, à son arrivée à Melfi, qui a la valeur d'une note autobiographique. « C'était un beau jeune homme, de haute stature et de formes élégantes, Très éloquent, d'un conseil sûr, d'une prévoyance extrême, il se montrait gai et affable.. Il était en outre doué d'une grande force et d'une bravoure à toute épreuve. Aussi ses rares qualités lui valurent rapidement les bonnes grâces de tous. Fort désireux de se former un parti, et impatient d'acquérir de la gloire comme on l'est à cet âge, il donnait avec la plus grande largesse tout ce qu'il possédait à ceux qui consentaient à s'attacher à sa fortune. »

Je ne puis mieux faire que de continuer à rapporter le texte même de Geoffroy Malaterra, qui nous fait assister de la façon la plus vivante à la façon dont les Normands, encore fidèles aux traditions des Vikings scandinaves, procédaient dans les provinces où ils entraînaient pour la première

fois, avant d'être en mesure d'en opérer la conquête définitive. Car ils commençaient toujours par les piller et par les réduire dans un état de demi-vasselage en leur imposant un tribut; pour plus tard, quand ils s'y sentaient plus forts, substituer à ce régime provisoire une domination directe, une occupation effective et complète, et s'en partager les seigneuries.

« Robert Guiscard, dit le chroniqueur, voulant mettre à l'épreuve la fermeté et la bravoure militaire de son jeune frère, lui confia soixante hommes d'armes et l'envoya avec cette petite troupe combattre en Calabre des milliers d'ennemis. Roger partit courageusement, et alla fixer son camp et établir ses tentes sur le sommet le plus élevé de la montagne de Bivona, » — là où il bâtit plus tard, comme nous l'avons vu, le château de Monteleone, — « afin que ces campements, aperçus de tous les pays environnants, inspirassent au loin la terreur. En effet, lorsque les villes et les châteaux de la province et du Val delle Saline » — district voisin de Reggio, que nous visiterons plus tard, dans la suite de notre voyage — « connurent la présence des Normands, tous furent effrayés. Ils envoyèrent des ambassadeurs demander la paix, apportèrent de nombreux présents, livrèrent lâchement des positions très fortes, prêtèrent serment et donnèrent des otages.

« La soumission du pays à son autorité et à celle

de son frère ayant été obtenue par ces moyens, Roger expédia à Robert quelques-uns des siens, pour lui apporter la plus grande partie de l'argent qu'il avait reçu et lui raconter ce qui s'était passé, Puis, sans perdre de temps, il fortifia à l'aide de tours et d'autres ouvrages militaires son camp au lieu appelé Incifola » — ou Intefoli, la leçon du nom est douteuse dans les manuscrits et je ne le retrouve pas dans la nomenclature du pays ; il s'agit d'une position très voisine de Monteleone. — « Il garnit ce camp retranché de soldats armés et l'approvisionna de tout ce qui était nécessaire. Robert Guiscard reçut l'argent envoyé par Roger, fut heureux d'apprendre que son frère avait fait preuve d'un grand courage, et désirant avoir une entrevue avec lui, lui fit dire de venir le trouver le plus promptement possible. Roger prit alors six cavaliers seulement, confia aux autres la défense de son camp et le soin de tenir la province en bride ; puis il vint voir son frère en Pouille. Celui-ci lui fit bon accueil, et les deux frères se réjouirent en se racontant leurs aventures. »

Le résultat de leur entrevue fut l'organisation d'une grande entreprise sur Reggio. Robert en prit le commandement en personne et marcha jusqu'au détroit, en compagnie de son jeune frère, à la tête de la plus nombreuse armée qu'il put rassembler. Il espérait un succès facile, mais cette confiance fut déçue. Les habitants étaient résolus

à une énergique résistance, bien qu'ils eussent beaucoup souffert de la disette et de l'épidémie qui cette année même avaient désolé la Calabre. Ils avaient fait le dégât à une assez grande distance de la ville, de manière à empêcher l'armée assaillante d'y subsister. Robert envoya Roger avec 300 hommes d'armes à Gerace, qu'il réussit à enlever par un brillant coup de main, malgré la force extrême de la position , et il en fit un centre de ravitaillement. Par ses soins les Normands furent largement approvisionnés de convois de vivres tout le temps qu'ils restèrent devant Reggio. Mais à l'approche de l'hiver, comme on n'avait fait aucun progrès et qu'on manquait de machines pour battre les murs de la place, il fallut se retirer.

A la suite de cet insuccès, la discorde se mit entre les deux frères. Roger se plaignait de l'ingratitude et de l'avarice de Robert, qui ne lui donnait même pas d'argent pour payer ses hommes. Robert affectait de traiter Roger avec suspicion, de voir en lui un rival qui voulait le supplanter. A la suite de scènes des plus vives, Roger quitta l'armée et s'en vint à Melfi. Son frère Guillaume, comte du Principato, qui prétendait avoir également à se plaindre de leur aîné et suzerain, l'appela vers lui et lui donna la ville forte de Scalea, près des embouchures du Lao dans la mer Tyrrhénienne. Roger en fit sa place d'armes et de là se mettant en révolte ouverte, commença une série

d'incursions sur les terres de Robert Guiscard dans le Val di Crati.

Robert, furieux, vint alors l'assiéger à Scalea, mais ne put pas s'en emparer. Des amis officieux s'entremirent et les réconcilièrent. Roger rentra au service de Robert et y resta deux mois; mais toujours sans être payé. « Comme il manquait de bien des choses à cette époque de sa vie, dit toujours Geoffroy Malaterra, il vivait à l'aide des vols que commettaient ses hommes d'armes. Si je rapporte ces faits, ce n'est pas afin qu'ils ternissent la mémoire de Roger; c'est pour me conformer à ses ordres que je rapporterai de lui des particularités honteuses et répréhensibles. Mon unique but est de montrer que, grâce à ses efforts incessants, il a su, en partant d'une misère profonde, vaincre tous les obstacles et parvenir au faîte de la richesse et de l'honneur. Il avait un écuyer qui s'appelait Blettina, merveilleusement adroit quand il s'agissait de voler. Ce Blettina, alors jeune homme fort besogneux, devenu depuis comte opulent, ayant vu à Melfi, dans la maison où se trouvait Roger, des chevaux qui lui faisaient envie, détermina son maître à se joindre à lui, et pendant la nuit ils parvinrent à voler ces chevaux et à les emmener au loin. »

Malgré quelques précautions oratoires, il est clair que lorsque Roger, devenu le grand comte, faisait raconter à la postérité ces bons tours de sa jeunesse, il n'en rougissait guère, mais

bien au contraire en tirait une certaine vanité.

Las d'un service aussi mal récompensé, il quitte de nouveau son frère Robert au bout de deux mois et retourne s'embastiller à Scalea. De là il reprend ses courses de pilleries sur les domaines de Robert Guiscard, détrousse une caravane des plus riches marchands de Melfi, qui passaient près de son château, appelle autour de lui tous les gens sans aveu, tous les aventuriers avides de butin, compte bientôt dans sa bande cent chevaliers, et fait de Scalea un repaire d'outlaws dont le nom redoutable se répand au loin. Les Calabrais des villes qui s'étaient soumises, voyant les Normands se battre entre eux, s'insurgent. Nicastro massacre sa garnison. Robert Guiscard, sur ces nouvelles, comprend que la conquête de la Calabre est compromise, qu'il faut changer de conduite envers Roger et envoyer au plus tôt contre l'ennemi ce jeune lion, devenu déjà si terrible, au lieu de le laisser tourner ses efforts vers la guerre civile. Au lieu donc de chercher à châtier son frère rebelle, il capitule avec lui, reconnaît ses torts, lui envoie de l'argent et signe un traité par lequel il lui promet la possession de la moitié de tout le territoire conquis ou à conquérir sur les Grecs en Calabre, depuis l'isthme Scylacien jusqu'à Reggio.

Quelques mois après, au concile de Melfi, le Pape Nicolas II, sous l'inspiration d'Hildebrand, proclamait la charte définitive de l'établissement

des Normands en Italie, scellait leur alliance avec le Saint-Siège et donnait aux conquêtes que Robert Guiscard projetait sur les Byzantins et sur les Arabes dans l'extrémité méridionale de la péninsule et la Sicile le caractère d'une croisade entreprise au nom de l'Église. Ceci se passait en juin 1059. A l'automne de la même année, Robert Guiscard était déjà en Calabre à la tête d'une nombreuse armée, prenait Cariati, assiégée depuis plusieurs mois, et Rossano, la principale forteresse grecque de la région orientale de la Sila, forçait Cosenza à passer de la condition de simple tributaire à celle de ville directement sujette, enfin s'emparait, cette fois définitivement, de Gerace, que l'on avait dû évacuer l'année précédente en abandonnant l'entreprise de Reggio. Roger de son côté, commandant une division séparée, ne restait pas inactif. Tandis que son frère prenait Cariati, lancé bien plus au sud, il assiégeait Oppido. L'évêque grec de Cassano — ces évêques byzantins de l'Italie méridionale étaient des prélats guerriers comme nos évêques féodaux, et ils combattaient les Normands avec une passion où se manifestait leur hostilité pour l'Église latine, — l'évêque grec de Cassano et le topotiritis de Gerace tentèrent comme diversion un coup de main sur le château de San-Martino d'Aspromonte, dans le Val delle Saline, dont les palissades abritaient un poste avancé de Normands, surveillant les environs de Reggio. Roger, détachant une partie

de ses soldats du siège d'Oppido, courut à San-Martino et battit si bien les Calabro-Byzantins qu'ils furent tous tués ou prisonniers. Cette victoire eut un retentissement éclatant dans toute la Calabre ; elle y porta au plus haut la renommée du jeune Roger, amena la capitulation immédiate d'Oppido, et par son effet moral contribua puissamment à la chute de Rossano et de Gerace.

Au printemps de 1060, Robert, qui venait de recevoir la soumission de Tarente, retourna en Calabre et opéra sa jonction avec Roger. Les deux frères réunis se présentèrent pour la troisième fois devant Reggio, à l'époque de la moisson. Les habitants se défendirent avec énergie, et les deux chefs normands, pour soutenir et enlever leurs troupes, durent s'exposer eux-mêmes au premier rang. Roger paya vaillamment de sa personne. On raconte qu'il s'attaqua dans un combat corps à corps à un ennemi d'une stature gigantesque, qui défiait les plus forts des Normands, et qu'il parvint à le tuer après l'avoir désarçonné d'un coup de lance. Mais, comme le remarque justement M. l'abbé Delarc dans son excellent livre sur *Les Normands en Italie*, « le souvenir du triomphe de David sur Goliath a beaucoup hanté l'imagination des chroniqueurs du moyen âge, et celle de Malaterra en particulier; le récit d'un ennemi à la haute stature, bravant et insultant ses adversaires, puis régulièrement occis par le héros du chroniqueur, revient

trop souvent pour ne pas éveiller des doutes sur la valeur historique de ces exploits. »

Quoi qu'il en soit, Robert Guiscard avait cette fois devant Reggio des ingénieurs capables de lui construire des machines pour faire brèche aux remparts. On coupa des arbres dans les forêts de l'Aspromonte, on en fit des engins de guerre et on les mit en batterie. Les gens de Reggio comprirent qu'ils pourraient retarder quelque temps le dénouement de la lutte, mais que l'issue n'en était plus douteuse. Ils étaient encore en mesure d'obtenir en se rendant de bonnes conditions, qui plus tard, leurs murailles abattues, leur eussent été refusées. Ils se hâtèrent de capituler, et la garnison grecque sortit de la place avec les honneurs de la guerre.

Robert fit à Reggio une entrée triomphale et distribua de grandes récompenses à Roger et à toute l'armée. Puis il s'occupa sans retard de pacifier et d'organiser sa nouvelle conquête. Pendant ce temps, Roger battait le pays avec un détachement, recevant les soumissions volontaires ou forcées des villes et des châteaux qui tenaient encore pour l'empereur d'Orient. La forteresse de Scilla fut la dernière à résister. Mais les Grecs qui s'y étaient enfermés finirent par se lasser à leur tour et l'évacuèrent. La conquête de la Calabre était complète et définitive, et suivant l'expression biblique, qu'emploie à cette occasion Geoffroy Mala-

terra, « toute la province se tut devant le duc Guiscard et son frère Roger. »

En apparence, la meilleure entente régnait entre eux. L'intérêt politique leur tenait lieu d'amour fraternel. Robert donna à Roger le rang et le titre de comte, et la propriété de la ville de Mileto, où celui-ci fixa désormais sa résidence. C'est alors que Roger rendit à son frère Guillaume Scalea, qu'il tenait de sa générosité et qui lui avait fourni un inexpugnable abri dans ses jours d'épreuve et de misère.

II

Mileto n'était pas une ville de fondation ancienne. Il est impossible de trouver une trace de son existence dans l'antiquité, et au milieu d'une contrée où l'on rencontre à chaque pas des vestiges matériels des âges classiques, cette localité se fait précisément remarquer par l'absence de toute relique d'occupation hellénique ou romaine. Si donc Barrio, et après lui la plupart des écrivains calabrais, à l'exception du consciencieux et vraiment savant Capialbi, racontent la fondation de Mileto par les Milésiens d'Ionie au temps de la grande colonisation grecque du midi de l'Italie, dans le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est un pur roman sorti tout entier des fantaisies de leur imagination.

Il n'y a qu'à en sourire, aussi bien que de la

naïveté avec laquelle le P. Calcagni, moine bénédictin de l'abbaye de la Santa-Trinità dans cette ville, qui écrivit à la fin du XVII[e] siècle une histoire de son couvent, raconte que l'apôtre saint Paul vint en personne à Mileto, y prêcha le christianisme, y opéra de nombreuses conversions, y fonda une église et modifia le blason de la ville. Il portait avant lui un M entre deux fleuves; l'apôtre y ajouta une croix au-dessus de la lettre initiale. Saint Paul composant un blason suivant les règles les plus strictes de l'art héraldique! Après une aussi merveilleuse invention, il faut tirer l'échelle.

Avec son existence qui ne remonte pas au delà de l'époque médiévale et son nom purement grec, Mileto est sûrement une des nombreuses villes neuves que la domination byzantine établit sur le sol calabrais, lors de la colonisation grecque qu'elle amena remplir les vides que les ravages des Sarrasins avaient faits dans la population de la contrée. Capialbi s'est efforcé en vain de prouver, par des arguments qui n'ont rien de décisif, que la ville existait dès le VIII[e] siècle. La chose n'est pas absolument impossible, puisque nous avons vu tout à l'heure que Néocastron (Nicastro), qui est également une cité de fondation gréco-byzantine, datait d'une époque aussi élevée. Mais elle est peu probable. La grande majorité des nouvelles villes grecques de Calabre n'ont surgi que deux cents ans plus tard. J'avoue que, pour ma part, je

serais disposé à croire plutôt que Mileto a dû être fondée à la même époque que Katasaron ou Catanzaro, vers le milieu du xe siècle, à l'époque de la grande mission réparatrice dont l'Empereur Nicéphore Phocas chargea le magistros Nicéphore dans l'Italie byzantine. Le thème d'Anatolie fournit à cette époque de nombreux colons à la Calabre. Il est assez probable que Mileto dut son nom à la patrie d'origine de ceux qu'on y établit lors de la fondation. Cependant il serait aussi possible de conjecturer que ce nom fut choisi par le duc de Calabre en l'honneur de Nicéphore, évêque de Milet, qui se trouvait alors dans le pays et qu'entourait une vénération profonde pour cette sainteté qui après sa mort fit inscrire son nom sur les diptyques de l'Église grecque. Il était parti comme aumônier de la grande expédition que le Basileus envoyait en Sicile, au secours des chrétiens de Rametta, sous la conduite de son neveu Manuel Phocas et de l'eunuque Nicétas, élevé à la double dignité de protospatharios ou maréchal et de drongarios ou amiral. Après la destruction de l'armée byzantine, l'évêque Nicéphore, échappé au désastre, était parvenu à se réfugier en Calabre, où il fit quelque séjour, tandis que Nicétas, l'eunuque-amiral, enfermé dans les prisons de Mehdiah, trompait les ennuis de sa captivité en calligraphiant avec beaucoup d'art un manuscrit des Homélies de saint Basile que possède notre Bibliothèque Nationale de Paris.

Du reste, il n'est qu'une seule fois fait mention de Mileto dans l'histoire avant le moment où Robert Guiscard donna la ville à son frère Roger. Car il faut écarter un certain nombre de faits apocryphes, que les écrivains locaux enregistrent encore avec confiance, bien que la critique en ait fait justice. Ainsi le sac de Tropea, Nicastro et Mileto par les Musulmans en 946 ne se lit que dans la fausse Chronique d'Arnulfe, misérable forgerie du siècle dernier. La grande bataille gagnée à la fin du x[e] siècle sur les Arabes de Sicile par les chrétiens de Calabre qu'auraient commandés Giordano di Mileto, Roberto di Guardavalle et Elia di Cotrone, est un pur roman inventé par Paolo Gualtieri et docilement répété par le P. Fiore. Enfin l'histoire des Sarrasins qui, défaits à Reggio en 1004, se seraient retirés à Mileto, alors occupé par eux, appartient aux interpolations de Pratilli à la Chronique du monastère de La Cava. Ici comme toujours quand il s'agit des villes calabraises, l'historien est obligé de dissiper dès l'abord une nuée de fictions plus ou moins frauduleuses avant d'atteindre le terrain de l'histoire vraie, et les temps du premier moyen âge sont une époque sur laquelle on ne sait rien de positif. Le seul fait certain que nous puissions enregistrer, c'est que Mileto existait déjà en 982, lors de la désastreuse expédition de l'Empereur Othon II en Calabre. Car l'historien arabe Ibn-al-Athîr affirme que la ville fut alors

momentanément occupée par l'armée allemande.

Ce qui est positif d'ailleurs, c'est qu'au moment de la conquête normande, Mileto n'était encore qu'une très petite ville. Elle avait si peu d'importance qu'on n'en avait pas fait le siège d'un évêché, bien qu'il fût dans les habitudes des Byzantins d'en établir un dans toutes les cités, même médiocres, qu'ils fondaient en Italie. Il y avait seulement à Mileto ce qu'on appelait une *katholikî*.

D'après les règles disciplinaires, remontant aux premiers temps du christianisme, qui étaient restées en vigueur chez les Grecs, toute église qui n'avait pas le rang de cathédrale ne possédait pas un propre prêtre investi d'une manière fixe du ministère paroissial, ce que nous appellerions aujourd'hui un curé. Les églises secondaires étaient desservies par des prêtres de l'église mère et épiscopale, que l'évêque déléguait pour y célébrer les offices aux dimanches et aux jours de fêtes, agissant de cette manière en pasteur unique de son diocèse. Dans la majorité des églises succursales de ce genre, on ne pouvait que dire la messe et donner la communion aux fidèles qui s'y réunissaient. L'administration des autres sacrements, et particulièrement du baptême, était exclusivement réservée à la cathédrale. Pourtant il y avait certaines églises qui, sans être cathédrales, avaient été investies du privilège de posséder des fonts baptismaux. Elles se trouvaient dans les centres de population un peu

plus importants que les simples villages, mais pourtant encore inférieurs aux villes épiscopales, et dans la hiérarchie ecclésiastique elles avaient un rang spécial. Dans le nord et le centre de l'Italie, où a toujours régné le rite latin et où les églises de cette catégorie ont été élevées à la dignité de paroisses vers le ve siècle, le surnom de *pieve* (du latin *plebs*, à cause du concours de peuple qui y avait lieu) est resté généralement attaché par tradition à celles qui étaient à l'origine dans ce cas. C'est ainsi, par exemple, que l'on trouve à Arezzo l'église Santa-Maria della Pieve.

Le langage ecclésiastique grec appliquait aux églises succursales privilégiées et de premier rang, où il y avait un baptistère la désignation de *katholiki*. C'est celle qui était universellement employée sous la domination byzantine dans les provinces méridionales de l'Italie où le rite grec avait été établi. Et dans un certain nombre de localités le nom est resté jusqu'à nos jours attaché par tradition aux églises qui avaient alors eu ce titre. Ainsi nous trouvons à Stilo l'église de La Cattolica, à Reggio celle de La Cattolica dei Greci. A Mileto, jusqu'à la ruine de la ville par le tremblement de terre de 1783, la plus vieille église, celle où Capialbi a cru retrouver un monument du VIIIe siècle et qu'une tradition constante désignait comme ayant existé seule avant le temps des Normands, portait le nom de Santa-Maria della Cattolica. C'était donc une ancienne *katholiki* byzantine.

A ce bien petit nombre de données se réduit ce qu'on peut savoir de Mileto antérieurement à 1060, à la date où Robert Guiscard, après la prise de Reggio, donna cette ville à son frère Roger, bornant là pour le moment les concessions territoriales qu'il s'était engagé par un traité solennel à lui faire après que la Calabre aurait été conquise.

III

Roger n'éleva pas encore de réclamations. L'entente cordiale était absolument nécessaire entre les deux frères pour affermir leur récente conquête et pour rendre possible celles qu'ils rêvaient déjà pour le lendemain.

De Reggio, dont ils venaient de s'emparer, les Normands voyaient devant eux la Sicile, séparée seulement par un étroit bras de mer, que la Providence semble avoir interposé là plutôt pour faciliter les communications que pour les interrompre. Comment leurs plus ardentes convoitises ne se seraient-elles pas dirigées vers une proie aussi belle et aussi riche? C'était d'ailleurs faire œuvre pie et servir la cause de la religion que de s'en emparer, puisqu'il s'agissait de la rendre à la foi chrétienne et de l'enlever aux Musulmans, qui la détenaient depuis deux siècles.

Le projet de la conquête de la Sicile était depuis longtemps arrêté dans l'esprit de Robert Guiscard,

comme le complément naturel et nécessaire de son œuvre. Dès l'année précédente, au Concile de Melfi, quand il ne s'était pas encore rendu maître de la Calabre, il avait pris le titre de duc de Sicile en même temps que de Pouille, et il s'était fait donner par le Pape l'investiture éventuelle de cette île, s'il parvenait à l'arracher aux Arabes. Il connaissait apr avance le terrain sur lequel il devait y opérer, puisque ses débuts militaires avaient été l'expédition faite en Sicile avec ses frères aînés, en 1039, sous la bannière du Catapan Georgios Maniakis.

L'occasion d'entamer l'entreprise ne se fit pas longtemps attendre.

Reggio n'était pas conquis depuis un mois et Roger venait à peine de se rendre pour la première fois à Mileto, afin d'en prendre possession, quand il y vit arriver trois notables habitants chrétiens de Messine, Ansaldo di Patti, Niccolò Camulio et Iacopo Saccaro. Ils se donnaient pour les envoyés de la petite communauté chrétienne qui subsistait encore dans la ville et venaient en son nom demander, à un héros dont les exploits personnels avaient attiré sur lui tous les yeux, de passer immédiatement le détroit avec les compagnons dont il pourrait disposer. Il s'agissait de se présenter devant Messine en profitant des jours où les Musulmans étaient tout aux réjouissances d'une fête religieuse; à l'apparition des étendards normands, les chrétiens devaient

immédiatement se soulever et ouvrir les portes de la ville. Comme gage de l'authenticité de leur mission, ils apportaient à Roger un gonfanon décoré d'une croix d'or sur champ de pourpre, qu'ils prétendaient avoir été décerné jadis par l'Empereur Arcadius aux milices de Messine, en récompense de leur vaillante conduite à Thessalonique.

Tout ceci offrait bien peu de garanties de quelque chose de sérieux; mais l'offre répondait trop aux secrets désirs de Roger pour qu'il hésitât un moment. Dès les premiers jours de septembre 1060, il débarquait avec deux cents chevaux dans le port de Messine, dont la ville était alors séparée par une certaine distance. Naturellement il ne put même pas tenter de s'emparer de celle-ci et dut se borner à faire une courte reconnaissance. Mais il eut le temps de mettre en déroute les Musulmans sortis des murs pour le combattre et d'enlever un abondant butin, qu'il rapporta sur les barques à Reggio, que Robert se préparait à quitter pour courir en Pouille tenir tête à la grande invasion byzantine conduite par le Maronite Abou-l-Khareg.

« En se décidant si facilement, dit Geoffroy Malaterra, Roger poursuivait un double but, l'un spirituel et l'autre temporel. Il désirait ramener au culte du vrai Dieu une terre possédée par les idolâtres, c'est-à-dire faire une œuvre utile pour son propre salut, et il songeait aussi à s'emparer des biens des infidèles, sauf à les utiliser ensuite pour le

service divin. » Quelques mois s'étaient à peine écoulés qu'il lui était donné de renouveler la tentative dans des conditions plus sérieuses.

Une querelle de famille venait d'éclater entre deux des kâïds qui se partageaient à ce moment la Sicile musulmane, Ibn-el-Hawwas, maître de Castrogiovanni et de Girgenti, et Ibn-Thimnah, qui dominait à Syracuse et à Catane. Vaincu par son rival, Ibn-Thimnah, vers la fin de 1060, passa en Calabre et vint trouver Roger à Mileto, pour lui offrir le concours d'une des factions armées des Arabes à l'établissement de la suzeraineté normande sur toute l'île, si les fils de Tancrède voulaient épouser sa querelle et l'aider à se venger d'Ibn-el-Hawwas. Roger, n'osant pas cette fois se décider seul, manda les choses à son frère et suzerain Robert, qui venait de chasser les Grecs de la Pouille et était redevenu libre de ses mouvements. Celui-ci vint à Reggio et des conférences suivies s'y tinrent entre les deux frères et Ibn-Thimnah.

Le résultat en fut un nouveau départ de Roger pour la Sicile au mois de février 1061. Il allait avec cent cinquante hommes d'armes seulement, partie des siens propres, partie de ceux du duc Robert, ces derniers conduits par le chevalier normand Geoffroy Ridelle, rejoindre les forces musulmanes d'Ibn-Thimnah. Ce ne fut encore cette fois qu'une course de quelques jours, où l'on parvint à enlever

Milazzo et Rametta et à faire du butin, mais où les Normands subirent devant Messine un échec qui faillit devenir un désastre complet.

Il devenait clair pour tous que des aventures tentées par un petit nombre d'hommes ne pouvaient conduire à aucun résultat, que de véritables armées étaient nécessaires pour vaincre les Arabes et conquérir la Sicile. Robert Guiscard en rassembla une à Reggio, la munit de machines, d'approvisionnements sérieux, et quand tout fut prêt, aux premiers jours de mai, il lança en avant-garde Roger, avec Geoffroy Ridelle et quatre cent quarante hommes d'armes, qui franchirent le détroit sur treize dromons et se rendirent maîtres de Messine par un brillant coup de main. Aussitôt la ville prise, il s'y rendit de sa personne avec le gros des troupes.

On s'avança ensuite vers Castrogiovanni, où Robert remporta sur Ibn-el-Hawwas une victoire qui amena la soumission d'un certain nombre de districts de l'île. Mais on ne parvint pas à s'emparer de la ville. Et à l'automne les deux fils de Tancrède rentrèrent sur le continent italien, se contentant pour résultats de cette première campagne de la conquête de Messine, Rametta, San-Marco et du Val-Demone, la portion de la Sicile où la population chrétienne était la plus dense, ainsi que de la restauration à Catane du kâïd Ibn-Thimnah, l'allié des Normands.

Cependant Roger, qui n'était pas fâché d'agir

par lui-même et en dehors de la surveillance de son ombrageux et redoutable frère, retourna seul en Sicile, au cœur de l'hiver de 1061 à 1062 et y vit la ville grecque de Traina lui ouvrir spontanément ses portes. Il en fit sa possession personnelle, tandis que Messine était à Robert Guiscard, et c'est ainsi que Traina devint désormais la base d'opérations constante de Roger, dans ses entreprises ultérieures en Sicile.

Il était occupé à fortifier sa nouvelle conquête quand il reçut du continent une nouvelle qui le remplit de joie.

Robert de Grentemesnil, l'abbé de Saint-Évroult, avait encouru la colère du duc Guillaume-le-Bâtard, et comme cette colère ne pardonnait pas, il avait dû s'exiler de Normandie avec ses deux sœurs de mère, Judith et Emma, dont la première avait été, comme nous l'avons déjà dit, fiancée à Roger avant son départ. Déjà plusieurs fois le jeune comte, fort amoureux de la belle Judith, avait, au milieu de ses aventures guerrières, réclamé qu'on lui donnât enfin celle qui lui avait été promise. L'abbé de Saint-Évroult, chassé de sa patrie, se rendit en Italie, amenant à Roger sa fiancée et sûr par là d'y trouver bon accueil. C'est l'arrivée de Judith avec son frère et sa sœur en Calabre que Roger apprit tandis qu'il était à Traina. Il revint aussitôt sur le continent, et courut au-devant de sa fiancée dans le Val delle Saline. Leur rencontre eut lieu

à San-Martino d'Aspromonte, et la cérémonie religieuse du mariage y fut immédiatement célébrée. Puis les deux nouveaux mariés se rendirent à Mileto, où ils firent une entrée solennelle au son de la musique et donnèrent des fêtes brillantes à l'occasion de leurs noces.

Cependant, peu de jours après, Roger, chez qui l'ambition primait l'amour, s'arracha aux bras de Judith pour retourner en Sicile, y achever l'organisation des districts conquis, s'emparer de la forteresse de Petralia, près de Cefalù, et rentrer bientôt en Calabre, où de graves événements allaient le retenir quelque temps.

En effet, le mariage de Roger avec Judith fut le point de départ de la plus violente querelle qui eût encore éclaté entre lui et son frère, et amena entre eux une guerre sanglante.

Jusque-là Roger, tout aux entreprises de Sicile, s'était contenté du titre nominal de comte de Calabre et de la possession de Mileto. Il n'avait pas élevé de difficultés sérieuses au sujet de la mauvaise foi avec laquelle Robert Guiscard retardait toujours la remise des domaines territoriaux, qu'il avait pris, lorsqu'ils s'étaient réconciliés, l'engagement de lui attribuer après la conquête faite en commun. Mais quand il se vit marié à une femme issue d'une plus haute noblesse que celle des Hauteville, qui avait dans ses veines le sang des ducs de Normandie, il rougit de se voir dans une situa-

tion qui ne lui permettait pas d'offrir à Judith le morgengabe, c'est-à-dire le douaire que, d'après la coutume germanique et scandinave transportée par les Normands en Italie, le mari devait donner à sa femme le lendemain des noces. Irrité et embarrassé à la fois, tandis qu'il se rendait en Sicile, il somma Robert, en termes hautains et impératifs, d'avoir à tenir sa promesse et à lui remettre la moitié de la Calabre. Robert, qui n'aimait pas à se dessaisir d'une terre quand une fois il l'avait dans ses mains, lui offrit de l'argent en échange. Roger se tint pour outragé d'une telle proposition. Outré de colère, il rompit violemment avec son frère, se mit en état de rébellion, leva des troupes et déclara hautement qu'il saurait bien prendre par force ce qu'on lui refusait de bon gré.

Voulant pourtant mettre tout le bon droit de son côté, il résolut d'attendre avant d'engager les hostilités le délai de quarante jours que la règle féodale lui imposait de laisser à son suzerain pour réparer son déni de justice. Mais avant l'expiration de ce terme, Robert Guiscard avait rassemblé son armée, était descendu en Calabre et venait mettre le siège devant Mileto[1].

1. Par une erreur qui devra être corrigée dans une seconde édition de son livre, M. l'abbé Delarc a transporté toute cette histoire à Melito, près de Reggio. Mais on ne saurait douter qu'il ne s'agisse en réalité de Mileto, puisque toutes les loca-

Roger était à ce moment alité, gravement malade des fièvres paludéennes. A la nouvelle de l'approche de son frère et des troupes venues de Pouille, il dompta la maladie à force d'énergie morale, monta à cheval bien que tremblant la fièvre et vint présenter la bataille à ses agresseurs. Deux affaires fort meurtrières ouvrirent la campagne, dans lesquelles Roger parvint à empêcher Robert d'occuper les fortes positions du Monte Sant' Angelo et du Monte Verde, d'où il eût commandé tout le pays. Inauguré ainsi d'une manière plutôt défavorable au duc de Pouille, le siège traîna en longueur, et la jeunesse normande, pour en tromper les ennuis, se mit à s'envoyer d'un camp à l'autre des provocations chevaleresques à des combats singuliers. Un de ces combats coûta la vie à Arnaud de Grentemesnil, frère utérin de la nouvelle comtesse Judith, qui avait suivi ses sœurs et son frère l'abbé de Saint-Évroult.

Désespérant de prendre Mileto de vive force, Robert Guiscard eut recours au procédé le plus habituel de la tactique normande en matière de sièges. Deux chemins donnaient accès à la ville. Il construisit à peu de distance des murs, pour intercepter ces chemins, deux fortes bastilles palis-

lités où le récit de Geoffroy Malaterra place des épisodes du siège sont des villages qui existent encore dans les environs immédiats de cette ville.

sadées, et après l'avoir ainsi mise en état de blocus, il attendit que la famine lui livrât la place. Mais Roger n'était pas homme à rester inactif en une pareille conjoncture. Lorsqu'il savait son frère dans l'une des bastilles, il faisait une vigoureuse sortie pour attaquer l'autre, ce qui obligeait Robert à faire en toute hâte un long détour pour secourir le point menacé. Puis, quand il venait d'y arriver, Roger, suspendant l'attaque, traversait rapidement Mileto pour se jeter sur la position que Robert avait quittée en la dégarnissant.

« Une nuit, raconte Geoffroy Malaterra, Roger, suivi de cent hommes, sortit clandestinement de Mileto, et, dérobant sa marche à son frère, gagna Gerace. Cette ville, oubliant le serment de fidélité qu'elle avait prêté peu auparavant à Robert Guiscard, ouvrit ses portes à Roger et lui fournit les moyens de continuer la guerre. En apprenant cette nouvelle, Guiscard entra dans une violente colère. Il laissa de fortes garnisons dans les bastilles établies devant Mileto, partit avec le reste de ses troupes pour Gerace et vint camper près des remparts de la ville, mais sans pouvoir les franchir; car, tout en lui jurant fidélité, Gerace avait cependant gardé une certaine indépendance municipale, et notamment n'avait pas permis d'élever un château normand dans l'intérieur de la ville. Le duc, impatient de terminer au plus tôt cette guerre, essaya alors de prendre Gerace par la ruse. Il se

fit inviter à dîner par Basilios, son ami, l'un des principaux de la ville, et, la tête couverte d'un capuchon pour ne pas être reconnu, entra bravement dans Gerace et se rendit au palais de Basilios. Pendant que, le dîner n'étant pas encore prêt, Robert Guiscard causait avec Melita, femme de Basilios, un domestique de la maison apprit aux habitants de Gerace que le duc, seul et déguisé, était dans leurs murs. Un tumulte des plus violents éclata aussitôt, la maison de Basilios fut entourée d'une foule armée et menaçante, qui criait trahison et demandait vengeance. Basilios, persuadé que toute résistance serait vaine et connaissant la cruauté de ses concitoyens, chercha à gagner une église, asile inviolable même pour les pires scélérats, mais il fut massacré avant d'y parvenir; sa femme Melita n'eut pas un meilleur sort, elle fut empalée et expira au milieu d'atroces souffrances.

« Robert Guiscard se crut perdu; seul, sans défense, au milieu d'une multitude furieuse qui venait, sous ses yeux, de commettre deux horribles assassinats, il vit, mais trop tard, qu'il s'était jeté étourdiment dans une redoutable aventure et s'était pris dans ses propres filets. Toutefois sa finesse normande ne l'abandonna pas. Elle lui fit comprendre que toute résistance serait folie; qu'il fallait à tout prix, car c'était son dernier espoir, haranguer la foule et lui faire comprendre que, s'il était massa-

rre, ses soldats feraient expier cruellement sa mort aux habitants de Gerace. »

Le puissant duc, pris au piège, se mit donc à parlementer avec le peuple soulevé. Il fit tant et si bien, tantôt menaçant, tantôt s'humiliant, qu'on abandonna l'idée de le tuer sur place. Mais on le conduisit en prison et on l'y retint pour décider ultérieurement de son sort.

Quand les capitaines de l'armée de Robert Guiscard apprirent sa captivité, ils ne virent d'autre ressource que de faire appel à la générosité du caractère de Roger, en lui demandant d'intervenir pour sauver son frère, se portant garants que le duc, une fois libre, lui rendrait enfin justice. Roger répondit aussitôt à cet appel et vint devant Gerace. Là il convoqua les magistrats de la ville à une entrevue. Pressentant qu'ils ne se dessaisiraient pas facilement de la personne du duc Robert, il eut recours à la ruse pour les décider. Voici en quels termes il fait rapporter par Geoffroy Malaterra le langage qu'il tint aux principaux de Gerace dans la conférence à laquelle il les avait conviés.

« Je suis très heureux, mes chers amis, mes fidèles alliés, que vous ayez fait prisonnier mon frère devenu mon ennemi, mon persécuteur, et qui m'assiégeait dans ma propre ville. Votre fidélité à mon égard a été telle que je veux la récompenser en suivant vos conseils pour châtier moi-même ce frère, sans vous laisser la responsabilité de le faire

de vos propres mains et par vos armes. Ma colère contre lui est si ardente que mon glaive seul, et non celui d'un autre, lui donnera la mort. Aussi ne croyez pas m'être agréable en lui portant vous-mêmes le coup mortel. Je vous défends absolument d'agir de la sorte. Hâtez-vous de me livrer mon ennemi. Vous serez les premiers instruments de son supplice; car soyez sûr que, réalisant votre pensée, je lui ferai rendre le dernier soupir dans les tourments. Allons! pas de retard, car rien ne me fera abandonner le siège de cette ville jusqu'à ce que je me sois vengé des injustices de mon frère à mon égard. Toute son armée, ne voulant plus supporter son joug odieux, l'a abandonné, m'a choisi pour son chef et m'a juré fidélité. Mon frère me trouvait à peine digne de posséder un lopin de terre, et maintenant sa mort va me permettre de m'emparer de tout ce qui lui appartient. Ce n'est pas avec moi qu'il faut essayer de temporiser et de faire traîner cette affaire en longueur. Si vous n'accédez pas immédiatement à mes demandes, je fais, sans autre délai, arracher vos vignes et vos oliviers, et mes machines de guerre auront, en bien peu de temps, raison des fortifications de votre ville. Souvenez-vous enfin que si Gerace est prise d'assaut, vous serez traités comme on traite des ennemis. »

Le bras de Roger était en Calabre plus redouté encore que celui de Robert; on ne bravait pas impunément sa colère. Les magistrats de Gerace

sortirent terrifiés de l'entrevue, sentant qu'il leur était impossible de garder leur prisonnier et de ne pas le livrer au comte. Ils se demandaient surtout avec angoisse si Roger avait bien exprimé sa vraie pensée. Entre Normands et Gréco-Calabrais on était à deux de jeu pour mentir; on connaissait réciproquement ses habitudes, et l'on savait que lorsque l'on conférait c'était avec la ferme intention de se tromper de part et d'autre. Aussi les gens de Gerace, avant de conduire Robert Guiscard à Roger prirent la précaution de lui faire jurer sur les reliques des saints que, s'il recouvrait sa liberté, il ne ferait jamais bâtir de château fort dans l'enceinte de la ville.

Robert ayant été remis à Roger, celui-ci le traita avec tous les honneurs dus à son suzerain. Les deux frères s'embrassèrent en pleurant devant l'armée — ils avaient la larme facile quand les circonstances le réclamaient — et se jurèrent une inaltérable amitié. Pressé par ses lieutenants, Robert Guiscard prêta serment de mettre à bref délai Roger en possession des domaines qu'il lui avait promis; puis Roger, ayant accompagné son frère jusqu'à San-Martino, reprit la route de Mileto.

Mais pendant son absence la garnison de la ville, ayant appris que le duc Robert était captif, s'était jetée avec furie sur les deux bastilles qui la bloquaient. Les défenseurs de ces bastilles, démoralisés par la même nouvelle, ne les avaient pas

défendues et s'étaient rendus prisonniers. Les soldats de Roger avaient rasé l'un des deux ouvrages, celui du côté de San-Giovanni, et avaient occupé l'autre, situé dans la direction de Sant' Angelo. Sichelgaïta, la seconde femme de Robert, qui l'avait accompagné dans cette expédition et était restée devant Mileto, s'était enfuie épouvantée à Tropea, cherchant un refuge derrière les fortes murailles de cette ville.

« Robert Guiscard, nous dit Malaterra, fut très courroucé en apprenant ces nouvelles. Elles lui firent oublier la belle conduite de Roger à son égard. Il déclara se refuser à exécuter le traité si auparavant on ne lui rendait le château de Sant' Angelo et tous ceux de ses soldats qui avaient été faits prisonniers. Pour ne laisser à Robert aucun prétexte à alléguer, Roger se soumit à cette nouvelle exigence et rendit le château et les soldats. Mais, même après cette concession, Robert persista dans son attitude. Alors Roger ne garda plus de mesure. Avec la connivence des habitants, il s'empara du château fort de Mesiano[1], appartenant à Robert, et déclara la guerre à son frère. Devant une telle fermeté, Robert Guiscard finit par céder. Pour ne pas voir toute la Calabre en révolution, il se décida à avoir avec Roger une entrevue dans

1. Nous avons parlé, dans le chapitre précédent, de cette localité, voisine de Monteleone.

le Val di Crati, sur un pont appelé depuis Ponte Guiscardo. C'est là qu'eut lieu le partage de la Calabre entre les deux frères. Robert partit aussitôt après pour la Pouille.

« Content d'être enfin parvenu au terme de ses désirs, Roger s'appliqua aussitôt à fournir de chevaux, d'habits et d'armes, ses soldats, que la guerre contre Robert avait fort appauvris ; et, pour y parvenir, il fit des réquisitions de tous les côtés. Les habitants de Gerace ne furent par épargnés. Roger ne leur avait pas pardonné leur conduite envers son frère, et, pour les punir, il commença à faire construire un château dans l'enceinte de leur ville. Les habitants réclamèrent et rappelèrent le serment fait par Robert Guiscard de ne jamais édifier de forteresse en ce lieu. Roger répondit que c'était son frère et non lui qui avait fait cette promesse, que la moitié de Gerace lui appartenait, il pouvait y construire ce qui bon lui semblait ; et les citoyens de Gerace, hors d'état d'en appeler aux armes, se virent contraints de donner de fortes sommes d'argent au comte pour que le château ne fût pas construit. »

Comme gage de sa réconciliation avec Roger, Robert Guiscard avait traité avec les plus grands honneurs Robert de Grentemesnil, le beau-frère du comte, et l'avait nommé abbé du grand monastère de Santa-Eufemia, qu'il venait de fonder cette année même, tandis qu'il était en Calabre. L'année

suivante ce fut Roger qui, à son tour, bâtit à la porte de Mileto une autre et somptueuse abbaye bénédictine, celle de la Santa-Trinità, destinée à être le Saint-Denis des comtes de Calabre comme l'abbaye de la Trinità de Venosa était déjà celui des comtes de la Pouille. On y transporta les moines du monastère de San-Gregorio di Bivona, colonie du Mont-Cassin qui s'était établie sous la domination des princes longobards de Bénévent. Robert de Grentemesnil en fut fait abbé, en même temps que de Santa-Eufemia.

IV

Sa querelle avec Robert Guiscard à peine pacifiée, le comte Roger dut tourner son attention vers les affaires de Sicile. Ibn-Thimnah venait d'y être assassiné, et la perte de cet allié compromettait gravement la situation des Normands dans l'île. Profitant de la guerre civile entre les deux frères, les musulmans avaient repris l'offensive avec succès, et sans un effort prompt et énergique tout le terrain gagné depuis deux ans menaçait d'être perdu. Aussi dès le mois d'août 1062, Roger, aussitôt qu'il eut pris possession de ses nouveaux domaines de Calabre, retourna-t-il en Sicile, emmenant cette fois sa femme Judith, qui devait partager ses fatigues et ses dangers.

Robert lui laissait désormais presque tout le

poids, et aussi le mérite de l'entreprise sicilienne, car il ne reparut plus que deux fois dans ce pays. Je ne raconterai pas en détail les vicissitudes de la guerre de Sicile, qui ne sauraient rentrer dans mon sujet et m'amèneraient à m'étendre inutilement outre mesure. Il me suffira de rappeler qu'après 1062 cette guerre, en se prolongeant, présenta de grandes alternatives de succès et de revers. Un moment la révolte des Grecs de Traina, soutenue par les Arabes, réduisit Roger à être assiégé dans un quartier de la ville, où les Normands, soumis aux plus dures privations, se virent réduits à manger leurs chevaux, la dernière des extrémités pour des chevaliers. Mais Roger parvint à se dérober de nuit aux assiégeants. Laissant le soin de la défense à Judith, qui y déploya une énergie toute virile, il passa le détroit, gagna la Calabre et y fit de nouvelles levées, avec lesquelles il revint bientôt dégager la place. Ceci fait il s'engagea jusqu'au cœur de l'île, et dans le printemps de 1063, avec son neveu Serlon et Oursel de Bailleul, il y remporta la grande victoire de Cerami sur les Musulmans venus d'Afrique au secours de leur coreligionnaires de Sicile.

Après cette bataille, la plus grande qui eut encore été livrée dans l'île, Robert Guiscard crut le moment arrivé d'en achever la conquête. Il venait, de son côté, de remporter des succès considérables sur les Grecs, leur enlevant Brindisi, Otrante et

quelques autres places qu'ils avaient jusque-là conservées. Tournant ses principales forces vers le sud, il vint en Sicile au commencement de 1064 et y opéra sa jonction avec Roger. Les deux frères marchèrent sur Palerme. Mais ils échouèrent devant cette ville, comme devant Girgenti.

A cet échec grave succéda un temps d'arrêt de quatre ans dans les progrès des Normands en Sicile. Roger était presque constamment dans l'île, tenant les Arabes en échec par des escarmouches incessantes; mais il évitait toujours de s'engager à fond, voulant, avant de reprendre les grandes opérations, user en détail les recrues qui affluaient d'Afrique pour prendre part à la guerre sainte. Le comte revenait, d'ailleurs, de temps à autre sur le continent, soit pour s'occuper à Mileto de l'administration de ses États calabrais, soit pour fournir à son frère et suzerain Robert le service féodal, quand celui-ci le réclamait. C'est ainsi qu'en 1065 nous le voyons prendre part à l'expédition dans laquelle Robert Guiscard réduisit quelques villes qui avaient été jusqu'alors oubliées sur le versant de l'Apennin du nord de la Calabre dont le pied plonge dans la mer Tyrrhénienne et qui continuaient à reconnaître l'autorité de l'Empereur d'Orient, comme Policastro et Ajello. C'est ainsi surtout qu'en 1071 il amena sa flotte au siège de Bari et contribua plus que tout autre à la chute de ce dernier boulevard de la domination grecque, par

l'éclatante victoire qu'il remporta sur la flotte byzantine. Car Roger avait pris tout spécialement le département de la marine, que les Normands d'Italie étaient amenés à se créer pour faciliter leurs opérations en Sicile et pour tenir tête aux forces navales à la fois des Byzantins et des Arabes d'Afrique, alors les deux plus grandes puissances maritimes de la Méditerranée. Tandis que Robert ne connaissait que la guerre de terre, où il déployait, du reste, la plus grande habileté, Roger, sur un nouvel élément, avait senti se réveiller en lui les vieilles aptitudes des Northmans de la Scandinavie, et il était devenu marin consommé autant qu'habile général. C'était un fait nouveau et d'importance décisive que cette résurrection d'une marine italienne, réalisée par Roger. « Au temps de leur puissance en Italie, a justement remarqué M. Saint-Marc Girardin, les Longobards n'avaient pas de marine, et le duché de Bénévent n'en eut pas non plus. Venant de la Pannonie et peuple essentiellement continental, les Longobards ne comprirent pas, en arrivant en Italie, qu'ils devaient prendre conseil du pays où ils arrivaient, et non pas du pays d'où ils venaient. Or la configuration géographique de l'Italie appelle évidemment une marine. »

Cependant, à partir de 1068, Roger et ses Normands avaient repris avec une lenteur méthodique leur marche en avant dans la partie occidentale de la Sicile. A l'automne de 1071 les choses de ce côté

parurent assez avancées pour permettre, avec certitude du succès, le siège de Palerme. Robert Guiscard conduisit en personne dans la Sicile l'armée avec laquelle il venait de s'emparer de Bari, et, réuni à Roger, prit position devant la capitale de l'île. Le siège de Palerme dura quatre mois, mais le 10 janvier 1072 les deux frères, vainqueurs, firent leur entrée dans la ville, qui venait de capituler sous la condition que ses habitants musulmans auraient le libre exercice de leur religion et continueraient à être administrés d'après leurs propres lois, jugés par leurs cadis musulmans.

On procéda ensuite au partage féodal de la Sicile, de la portion qui restait à conquérir aussi bien que de celle qui venait d'être conquise. Le duc, s'adjugeant une part de lion, garda pour lui, outre la suzeraineté générale de l'île, la possession directe de Palerme, le Val Demone et Messine. Robert, aux applaudissements de l'armée, reçut le reste du pays, sans perdre pour cela ses domaines de terre ferme, et il joignit désormais le titre de comte de Sicile à celui de comte de Calabre. Ses principaux vassaux dans l'île furent son neveu Serlon, qui devait succomber quelques semaines après dans un combat contre les Musulmans, et Arisgotto de Pouzzoles, gentilhomme de pur sang italien, qui avait associé sa fortune à celle des Normands, s'était hautement distingué dans les guerres de Sicile et avait contracté une alliance de famille avec les

fils de Tancrède de Hauteville. A eux deux ils avaient reçu assignation de la moitié des terres du comté de Roger.

Robert Guiscard, je l'ai dit, n'aimait guères à multiplier les concessions territoriales; mais il lui était facile de déployer une libéralité inaccoutumée dans celles qu'il faisait à son frère en Sicile. Il donnait, en effet, ce qui ne lui appartenait pas encore, et la majeure étendue de la part abandonnée à Roger était à enlever aux Arabes. Ce prince recevait surtout un droit éventuel, qui devait l'engager à poursuivre et à compléter la conquête.

Malgré cela pourtant, Roger devint à partir du partage de Palerme le grand comte par excellence, titre qu'il finit par prendre officiellement, le plus glorieux des feudataires normands. Ses États étaient déjà considérables et ne pouvaient que grandir, grâce à son génie politique et à la vaillance de son épée. C'est Mileto qu'il leur donna pour capitale. Il restait fidèle à la ville qu'il avait possédée la première et qui avait abrité les commencements de sa fortune.

C'est là qu'il établit sa chancellerie. Il s'y organisa une cour, en partie féodale, en partie modelée sur le type byzantin, avec des offices d'*ostiarii* et de *mystocleti* pareils à ceux du palais de Constantinople. Il monta également à Mileto un atelier monétaire. C'est là que furent frappées, pour l'usage de ses possessions de terre ferme, de larges

pièces de cuivre que l'on trouve exclusivement dans la Calabre, et surtout aux environs immédiats de Mileto. Ces pièces sont taillées sur le modèle des anonymes byzantines à types religieux, que les numismatistes attribuent d'ordinaire, je ne sais trop pourquoi, à Jean Zimiscès, mais dont, en réalité, la fabrication a dû se continuer dans l'empire d'Orient pendant une assez longue suite de règnes. Les trouvailles qui se font journellement en Calabre, montrent qu'à l'époque de la conquête normande ce numéraire de cuivre formait la majeure part de la circulation métallique dans le pays. Et les nouvelles monnaies du comte Roger ne sont pas seulement taillées d'après les anonymes de cuivre constantinopolitaines; beaucoup ont été refrappées sur de ces pièces antérieures, usées pour avoir longtemps couru dans les mains du public.

Les espèces de cuivre du comte Roger, battues à Mileto, portent en latin la légende de son nom. Comme types, elles ont d'un côté l'image de la Vierge miraculeuse de Messine, qu'il proclamait sa protectrice spéciale dans ses guerres contre les Musulmans, tenant entre ses bras l'enfant Jésus. L'autre face montre un chevalier monté, en costume de guerre. Son accoutrement est exactement pareil à celui que la fameuse tapisserie de Bayeux donne aux Normands qui, à la même époque, faisaient la conquête de l'Angleterre : heaume conique de fer muni d'un nasal; long haubert de

mailles; écu de forme oblongue et d'énorme dimension, large et arrondi au sommet, se rétrécissant en pointe par le bas; épée à large lame ceinte au côté; lance munie d'un gonfanon et portée sur l'épaule. Qu'ils eussent à combattre sous le climat brumeux de l'Angleterre ou sous le soleil de feu de la Calabre et de la Sicile, les chevaliers normands s'équipaient de même, et tout *fervestus* qu'ils étaient ne succombaient pas à la chaleur. On a peine à comprendre aujourd'hui la force herculéenne de pareils tempéraments.

Roger désira que sa capitable devînt le siège d'un évêché et l'obtint du Pape Grégoire VII. Nous avons la bulle d'institution de ce nouveau siège, mais comme la date en est exprimée seulement par l'année d'indiction, l'on hésite pour savoir si elle doit être traduite par 1073 ou 1081. La première date est pourtant la plus vraisemblable. Prenant pour prétexte la dépopulation de leurs villes épiscopales, le Souverain Pontife y supprime les deux antiques sièges de Bibona (Vibo Valentia) et de Tauriana, suffragants de l'archevêché de Reggio, unissant leurs territoires pour en former le nouveau diocèse de Mileto, qui est resté depuis lors le plus vaste de l'extrémité méridionale de l'Italie, car il s'étend le long de la mer depuis Maida jusqu'aux environs de Reggio.

Par sa bulle même de fondation, l'évêché de Mileto est déclaré indépendant de tout métropolitain, et

relevant directement du Saint-Siège, situation que confirmèrent successivement Urbain II, Pascal II et Calliste II, et qui se maintient de nos jonrs. Dès le XIIe siècle elle était devenue un privilège tout à fait anormal. Mais au moment où l'évêché fut créé et remis aux mains du longobard Arnulfe, c'était le résultat naturel de la situation ecclésiastique du pays. Institué par le Pape, le nouveau siège était nécessairement de rite latin; toutes les églises voisines, au contraire, à commencer par celle de Reggio, métropole religieuse de la Calabre, professaient le rite grec. Si donc on avait soumis l'évêché de Mileto à un archevêque dans la contrée, c'est d'un métropolitain de rite oriental qu'il aurait fallut faire dépendre ce prélat latin. Il y avait là quelque chose à laquelle ne pouvait consentir le Pontife romain, pour qui la latinisation des églises de l'Italie méridionale était un des résultats les plus désirables qui devaient découler tôt ou tard de la conquête normande.

La fixation de la capitale du comté de Calabre et de Sicile amena donc de fort bonne heure l'établissement d'un évêché latin à Mileto. De puissantes abbayes de moines latins s'étaient auparavant fondées par suite des mêmes événements à Santa-Eufemia et à Mileto même. Bientôt saint Bruno et ses chartreux vinrent implanter une autre colonie monastique à San-Stefano del Bosco, dans les montagnes voisines. Ceci se passait au cœur

d'un pays jusqu'alors exclusivement grec de langue et de religion, qui répugnait aux usages de l'Église occidentale. Mais le comte, sa famille et les principaux personnages de sa cour, de naissance normande ou de sang longobard, professaient personnellement le rite latin et n'avaient pas l'intention de l'abandonner pour adopter celui des vaincus. Il leur fallait donc un évêque de leur communion et des établissements monastiques qui y appartinssent également. De cette manière, par la force même des choses, Mileto devint le foyer de cette propagande de latinisation, encouragée et fomentée par la cour de Rome, dont l'ordre de Cîteaux et un peu plus tard celui de Flore furent les agents les plus actifs.

Ce n'est pas cependant que Roger fût un fanatique en matière religieuse, ni même seulement un dévot zélé qui mît son pouvoir au service de la propagation du latinisme. En ces matières il faisait preuve, encore plus que son frère Robert Guiscard, déjà bien remarquable sous ce point de vue, d'un esprit de tolérance tout à fait extraordinaire pour son époque. Il veillait avec un soin jaloux à maintenir l'entière liberté d'exercice public des diverses religions professées dans ses États, et l'égalité parfaite de leurs adeptes au point de vue civil et politique. C'était là de la sage politique, inspirée par une singulière largeur de vues, mais qui, force est bien de le reconnaître, chez un

homme du XI[e] siècle et avec les principes qui dominaient alors tous les esprits, révèle un fond incontestable d'indifférence religieuse.

La logique des choses devait nécessairement conduire le grand comte Roger à témoigner beaucoup de propension et de bienveillance à l'hellénisme du midi de l'Italie. La population grecque de langue et de religion formait la presque totalité de ses sujets de Calabre et une part considérable de ceux de Sicile, précisément la part chrétienne sur laquelle il avait à s'appuyer pour tenir en échec l'élément musulman, tout en le traitant, lui aussi, avec ménagement. Roger admit de nombreux Grecs à sa cour, dans sa maison, parmi les capitaines de ses armées, comme le Sergios qui le trahit au siège de Capoue. Sous lui et sous son fils le roi Roger, qui continua sa politique, c'est-à-dire pendant près d'un siècle, la littérature grecque, grâce à leurs encouragements, eut dans l'Italie méridionale et la Sicile une floraison brillante. La cour des princes normands à Mileto, puis à Palerme, rivalisait alors sous ce point de vue avec celle des empereurs de Constantinople. La poésie hellénobyzantine y était représentée par Eugène de Palerme, Constantin de Sicile, Roger d'Otrante et le Calabrais Jean Grasos. Au même temps se signalaient dans la littérature ecclésiastique l'archimandrite sicilien, Neilos Doxopatrios ; Prosper, archevêque de Reggio, surnommé le Philosophe, théologien

et historien renommé; Theophanios Kéramens, archevêque de Taormina, dont on possède soixante-deux homélies grecques, le diacre Amandos ou Adelphirios de Trani, historien, poète et auteur de la vie de saint Nicolas le Pèlerin; Jean, archidiacre de Bari, qui a écrit la vie et les miracles de saint Nicolas de Myre, ainsi que l'histoire de la découverte des reliques de saint Sabino de Canosa. A la même époque la Sicile donnait à Byzance Constantin Manassès, qui alla se fixer à la cour des Comnènes et y composa une histoire byzantine en vers politiques.

En matière ecclésiastique, le comte Roger partageait d'une manière égale ses libéralités et ses faveurs entre le clergé du rite latin, qu'il suivait lui-même, je l'ai déjà dit, et qui était celui de ses compagnons de conquête, et le clergé grec indigène. D'un côté il appela en Calabre saint Bruno et ses disciples, et il fonda dans ses États les premières abbayes cisterciennes. De l'autre en Sicile et en Calabre, il fonda autant de monastères basiliens du rite grec que de monastères latins, les dotant magnifiquement et accordant aux hégoumènes de quelques-uns d'entre eux la qualité de baron au temporel. Il multiplia les donations à ceux qui existaient antérieurement.

Ce fut même à tel point que, pendant près de vingt ans, les évêques gréco-italiens se bercèrent de l'espoir d'attirer entièrement le comte Roger à

l'église orientale. Il est vrai qu'en 1096 et dans les années suivantes, pour obtenir en échange du Pape Urbain II la bulle qui lui accordait, à lui et à ses successeurs, le privilège exorbitant de jouir de l'autorité ecclésiastique de Légats *a latere* dans la Sicile, il enleva les évêchés de ses États à la juridiction du Patriarche de Constantinople pour les remettre, comme avant Léon l'Isaurien, sous celle du siège de Rome. Il ordonna en même temps qu'au fur et à mesure de l'extinction de leurs titulaires grecs, ces évêchés passeraient au rite latin, comblant de faveurs toutes spéciales ceux des évêques qui consentirent à changer eux-mêmes immédiatement de rite. Les fidèles, les prêtres et les moines qui voulaient rester au rite grec étaient soumis à l'autorité spirituelle de l'évêque, désormais latin. Mais ils ne devaient pas être directement administrés par celui-ci ; on instituait un *protopapas* pour les diriger sous la surveillance de l'évêque. Enfin les garanties les plus sérieuses leur étaient données du maintien de leur rite, de leurs usages et de leurs droits.

Cette série de mesures, dont Urbain II vint lui-même assurer l'exécution dans les domaines de Roger, avait été dictée au grand comte par un intérêt d'État, non par un zèle confessionnel, auquel il était étranger. Elles donnaient au latinisme la supériorité et la prépondérance en matière religieuse, comme le fait de la conquête les lui avaient

données dans l'ordre politique. Mais elles ne détruisaient pas l'hellénisme, dont elles assuraient, au contraire, les conditions et l'existence.

La nouvelle organisation ecclésiastique s'opéra, du reste, sans violence et à l'amiable. La soumission au Souverain Pontife, en conservant le rite grec intact, comptait dans le clergé italo-grec des partisans ardents, tels que Neilos Doxopatrios, qui écrivit son célèbre traité *Des sièges patriarcaux* pour glorifier l'œuvre de Roger et la justifier aux yeux de ses coreligionnaires. Les conditions de l'union de l'Église grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile à l'Église de Rome furent solennellement et librement débattues, en 1099, au Concile de Bari, où l'éloquence et la science théologique de saint Anselme amena les députés du clergé grec à confesser la même doctrine que les Latins sur la procession du Saint-Esprit, et où, en même temps, l'énergique revendication par les moines basiliens du droit de suivre leurs anciens usages, fit maintenir aux Gréco-Italiens, le privilège, reconnu depuis à tous les Grec-Unis par le concile de Florence, de continuer à réciter le *Symbole* sans l'addition du *Filioque*.

Enfin le clergé et les fidèles de rite grec voyaient une garantie contre les tendances que pourrait avoir la Papauté à les latiniser dans l'interposition, entre eux et l'autorité du Pape, de la suprématie de la couronne en matière ecclésiastique, établie

dans une certaine mesure par la bulle d'Urbain II en faveur du comte Roger et de ses successeurs. Cette suprématie religieuse du souverain est une chose vers laquelle l'Église grecque a toujours eu une propension très marquée. Neilos Doxopatrios la proclame formellement dans son traité ; il soutient que la primauté papale dérive de ce que Rome était le siège de l'Empire. Aussi son livre, écrit pour justifier l'union et le retour à la juridiction romaine, n'en fut pas moins vu d'un fort mauvais œil par le Pape.

Quant aux Musulmans, qui, à mesure que la conquête de la Sicile progressait, formaient une plus grande part des sujets du comte Roger, tous les écrivains arabes contemporains sont unanimes à chanter les louanges de ce prince pour la fidélité avec laquelle il tenait ses promesses de respecter la liberté religieuse de leurs coreligionnaires, de leur laisser l'exercice public de leur culte, la jouissance de leurs lois propres et de leurs magistrats, pour la faveur avec laquelle il traitait leurs lettrés et leurs capitaines, les admettant à sa cour et dans ses armées sur le même pied que les chrétiens. Il avait tant de souci de les ménager qu'il mettait des entraves au zèle de la propagande chrétienne parmi eux. Non seulement il n'était pas question de violenter leurs consciences, mais le comte n'autorisait pas les prédications des missionnaires chez eux. Sa pénétrante intelligence avait promptement

compris qu'il n'y a rien de rebelle aux prédications de ce genre comme les Musulmans; qu'elles ne font que les irriter et les raffermir dans leur foi; que là où les sectateurs du Prophète tombent sous la domination des chrétiens, elles n'ont pour résultat que de créer des embarras politiques, sans produire aucun effet sérieux pour le salut des âmes.

A ce sujet, la vie de saint Anselme par Eadmer nous fournit un récit curieux.

Le grand archevêque de Cantorbéry, contraint de fuir d'Angleterre devant la colère du roi Guillaume II, était venu en Italie se réfugier auprès du pape Urbain II. Tandis que le comte Roger assiégeait Capoue, révoltée contre le prince Richard, de la maison normande d'Aversa, il vint à son camp, ainsi que le Pape le faisait également. Le moine Eadmer accompagnait en cette occasion son archevêque et parle ainsi en témoin oculaire.

Précédé de sa gloire théologique et de sa renommée de sainteté, Anselme fut accueilli dans l'armée normande avec la plus grande vénération. Cette armée comptait dans ses rangs plus de trente mille Musulmans de Sicile, commandés par des officiers de leur race et de leur religion. Leurs scheikhs et leurs kâïds furent curieux de connaître le grand marabout chrétien qu'ils entendaient vanter si hautement par leurs compagnons d'armes. Plusieurs d'entre eux allèrent rendre visite à Anselme, qui les reçut de la façon la plus affable et les admit

même à sa table, où il mangea avec eux. Les visites de ce genre se multiplièrent, et à leur suite le saint archevêque de Cantorbéry se rendit à son tour plusieurs fois au camp séparé qu'occupaient les Sarrasins, pour le visiter. A chaque fois la foule des Arabes se pressa autour de lui, poussée par une ardente curiosité, lui rendant toutes les marques de respect extérieur dont ils sont facilement prodigues envers les prêtres chrétiens et auxquelles ceux-ci se laissent généralement aller à attribuer plus de valeur et de signification qu'elles n'en ont réellement. Ce fut le cas de saint Anselme. « Nous comprîmes et nous sûmes, dit Eadmer, que la plupart d'entre eux se seraient volontiers laissé instruire par sa prédication et auraient présenté le col pour recevoir de ses mains le joug de la foi chrétienne si le comte l'avait permis et s'ils n'avaient pas craint de faire tomber sur eux sa colère. Car il ne souffrait pas qu'aucun d'eux se fît chrétien. Dans quel but agissait-il ainsi? Cela ne me regarde pas; c'est à Dieu à lui en demander compte. »

Il est permis de douter que saint Anselme et ses compagnons, qui ne savaient pas un mot d'arabe, aient pu connaître réellement les secrètes dispositions des Musulmans à la solde du comte Roger. Les démonstrations dont ils étaient personnellement l'objet leur auront fait illusion. Mais de ce que dit Eadmer il résulte clairement que le grand comte ne permettait pas les tentatives de prosély-

tisme parmi eux, et qu'avec un grand bon sens, une profonde connaissance des hommes, il témoignait de la répulsion et du mépris à ceux qui auraient été disposés à chercher un moyen de fortune dans un changement de religion dicté par la seule ambition.

Mais l'histoire n'a-t-elle pas un accent étrangement moderne pour un épisode de l'an 1098? A lire les plaintes de saint Anselme sur les entraves apportées à sa propagande par le comte Roger, telles qu'Eadmer s'en est fait l'écho, on croirait être en présence de celles de l'archevêque d'Alger contre la politique des gouverneurs-généraux de la colonie.

Ce qu'il faut remarquer, du reste, c'est qu'au point de vue même de l'intérêt religieux de la conquête des âmes, le résultat pratique prouva que c'était la politique du grand comte qui était la bonne, et non celle de saint Anselme. L'histoire n'offre qu'un seul exemple de populations musulmanes dont la majorité ait été amenée graduellement à se convertir au christianisme. Et c'est précisément en Sicile qu'il se produisit, sous les rois normands, parce qu'on s'y abstenait de tentatives pour convertir les Musulmans. Évitant avec soin tout prosélytisme direct, le gouvernement des Normands laissa la vie des musulmans pendant plusieurs générations au milieu d'une société chrétienne qui ne les repoussait pas, mais au contraire les accueillait assez pour se

les assimiler, l'exemple des vertus de cette société et son influence morale, faire lentement et insensiblement son œuvre. Peu à peu les fils des conquérants arabes se fondirent dans la masse des chrétiens qui les entouraient et le plus grand nombre d'entre eux renonça spontanément à l'islam. Ce ne fut qu'une minorité qui resta obstinément arabe et musulmane et fournit au XIIIe siècle le noyau de la colonie sarrasine de Lucera, exterminée plus tard par les Angevins. Des prédications intempestives, un zèle trop ardent de prosélytisme, en les faisant cabrer, les auraient ancrés dans leur religion d'une manière inébranlable. Elles n'auraient servi qu'à fortifier chez eux les préjugés contre le christianisme, qui se dissipèrent d'eux-mêmes sous le régime de la plus absolue liberté de conscience et de ménagements qu'on eût pu croire exagérés pour leur susceptibilités.

V

Le désir de définir exactement l'esprit de la politique religieuse du grand comte Roger m'a entraîné à anticiper sur les événements. Mais je ne dois pas oublier que nous l'avons laissé presque au lendemain de la prise de Palerme et du partage de la Sicile avec son frère et suzerain Robert Guiscard, alors qu'il s'occupait d'organiser ses États du continent et de l'île, et qu'il y donnait pour capitale Mi-

leto, qui ne cessa pas de l'être tant qu'il vécut.

L'achèvement de la conquête de la Sicile devint le principal objectif du comte. Mais il demanda plus d'efforts et plus de temps qu'on n'aurait pu croire d'abord. La prise de la capitale n'entraîna pas la soumission de l'île. Au contraire, c'est alors qu'on vit surgir dans le sud le plus redoutable adversaire que les Normands aient trouvé devant eux, le héros de la résistance musulmane, ce personnage que les chroniqueurs latins appellent Benavert et dont le vrai nom arabe paraît avoir été Ibn-el-Ouardy. Grâce à lui, c'est dix-huit ans encore que Roger dut guerroyer avant d'obtenir la soumission de la Sicile entière. Trapani succombait en 1077, Taormina en 1080 ; Syracuse ne fut prise qu'en 1088, Girgenti et Castrogiovanni en 1089. Enfin l'année 1090 vit la conquête de Butera et l'année 1091 la capitulation de Noto, la dernière forteresse demeurée dans l'île aux Musulmans.

Jusqu'en 1085, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Robert Guiscard, le comte Roger vécut presque constamment en Sicile, occupé de la conduite de la guerre. Il ne revenait sur le continent que pour faire de courtes apparitions à Mileto, où il s'occupait des affaires de la Calabre, ou bien lorsque son frère réclamait de lui le service féodal, comme en 1077 pour combattre la rébellion du comte Abagilard. A partir de 1085, au contraire, il fut principalement en terre ferme et ne revint que de temps à autre prendre le

commandement de ses armées de Sicile. Sa résidence habituelle fut désormais à Mileto. C'est dans les environs de cette ville qu'il établit en 1089, en le dotant de riches fiefs, le kâid de Castrogiovanni, Ibn-Hamoud, descendant de la race sacrée d'Ali par le rameau des Edrisites et membre de cette grande famille des Beni-Hamoud, qui dans le commencement du XIe siècle avait occupé pendant douze ans le khalifat de Cordoue, puis fourni des princes à Malaga et à Algéziras, et que les révolutions avaient ensuite chassé d'Espagne. Après avoir rendu sa ville de Castrogiovanni pour être réuni à sa famille, que Roger avait faite prisonnière à Girgenti et traitée avec de grands égards, Ibn-Hamoud, haï comme traître par ses coreligionnaires siciliens et ne se sentant plus en sûreté au milieu d'eux, avait demandé la permission de venir se fixer en Calabre et s'était fait chrétien. Il avait seulement mis pour condition à son baptême d'obtenir les dispenses nécessaires pour continuer à vivre avec sa femme, qui était sa parente à un degré auquel le Qoran permet le mariage, tandis que les canons de l'Église le prohibent.

C'est également à Mileto qu'en février 1091 Roger reçut en audience solennelle, en présence de toute sa cour, les députés de Noto, qui venaient lui apporter les clés de la ville.

La mort de Robert Guiscard avait, en effet, déplacé l'axe de la politique du grand comte Roger

et le centre de ses intérêts, qui se trouvait désormais sur le continent. Elle avait fait de lui le chef effectif de la maison de Hauteville, celui sur qui reposaient les destinées de l'établissement des Normands en Italie. Cet établissement traversait alors une crise des plus graves. Robert en mourant avait frustré de la succession du duché de Pouille, son fils aîné, Bohémond, celui qui était né d'Albérade, sa première femme répudiée, pour la donner au cadet, Roger Borsa, le fils de Sichelgaïta. Bohémond n'avait pas accepté de bonne grâce cette spoliation, et il en était résulté entre les deux frères une guerre ouverte, dont les principaux barons normands et longobards profitaient pour essayer de se dégager de leur lien féodal, et beaucoup de villes pour reprendre leur ancienne indépendance municipale. De cette manière l'État créé par le génie et la puissante épée de Robert Guiscard semblait au moment de se dissoudre dans l'anarchie, de ne pas survivre à son fondateur, et cela au moment où la violence de la querelle des investitures, parvenue à son comble, faisait du maintien et de la puissance de cet État un intérêt européen de premier ordre pour protéger la Papauté et empêcher l'Italie de tomber sous le joug des Allemands.

Le comte Roger avait été l'un des conseillers de la dérogation à l'ordre de succession naturelle du duché, dérogation à laquelle les intrigues d'une

mère ambitieuse pour son fils avaient certainement contribué, mais qu'avait aussi décidé une pensée politique. Car le but de Robert Guiscard en choisissant son second fils pour son successeur avait été de rattacher à l'établissement normand l'élément longobard, le plus fort de tous dans la Pouille, l'Abruzze, la Campanie et une partie de la Basilicate, celui dont l'hostilité eût pu compromettre le plus l'œuvre des Hauteville. En lui donnant pour duc le fils de Sichelgaïta, fille de Guaimar, prince de Salerne, Robert devait complaire à cet élément longobard et lui donnait la satisfaction d'obéir désormais à des princes dans les veines de qui le sang des anciens souverains longobards se mêlait à celui des conquérants normands. Roger n'avait pas seulement conseillé d'agir ainsi ; il avait promis à Robert de veiller à ce que son testament fut respecté, en se faisant le protecteur des droits du jeune duc. Il fut fidèle à sa promesse, et ce fut son intervention armée qui décida la défaite de Bohémond, obligé de se contenter de la principauté de Tarente, ainsi que la soumission du duché à Roger Borsa.

En agissant ainsi, le comte Roger servait puissamment ses propres intérêts. Il redoutait la violence et l'ambition inquiète de Bohémond, qui aurait été pour lui un suzerain trop effectif, toujours prêt à entrer en querelle et à empiéter sur ses droits. C'était, d'ailleurs, seulement en se faisant le tuteur

du jeune et faible Roger Borsa qu'il pouvait avoir l'espoir de réaliser le vaste plan politique q'uil avait conçu.

Ce plan, que Geoffroy Malaterra indique d'après les confidences du comte, et qui d'ailleurs ressort de toute sa conduite, était fort habile et très bien raisonné. Il consistait à diviser, d'après la différence de l'élément prédominant dans la population indigène, les conquêtes des Normands en deux États compacts et aussi unifiés que possible, étroitement alliés par la communauté d'origine de leurs souverains et par les intérêts politiques, mais indépendants l'un de l'autre : l'un, le duché de Pouille, comprenant toutes les provinces depuis le Tronto et le Garigliano jusqu'à la mer Ionienne et aux frontières de la Calabre, entre les mains des successeurs de Robert ; l'autre, qu'il espérait voir également un jour s'élever au rang de duché, embrassant toute la Calabre avec la Sicile, sous son autorité personnelle et celle de ses successeurs.

Le comte Roger profita de tous les événements qui se produisirent pour poursuivre avec persévérance et succès l'unification complète de la Calabre et de la Sicile sous sa domination. Il ne rendit pas aux ducs de Pouille un seul service qu'il ne se le fit payer largement par des concessions territoriales. Déjà, en 1084, il s'était fait donner par Robert Guiscard la possession de Messine et du Val Demone en Sicile, en échange des secours considé-

rables d'argent et d'hommes (principalement de mercenaires musulmans) qu'il lui fournissait pour ses expéditions d'Albanie et de Rome. Deux ans après, pour prix de l'avoir assis sur le trône ducal, il recevait de Roger Borsa la moitié de la Calabre au sud de l'isthme Scylacien, que Robert Guiscard s'était réservée dans le traité de partage entre eux deux. En 1091 il prit pour le duc Cosenza révoltée et exigea comme salaire la moitié de la ville de Palerme en toute propriété, avec l'administration de l'autre moitié, qui demeurait au duc. Et, raconte Geoffroy Malaterra, il sut alors si bien organiser l'exercice du fisc dans la cité, si bien y établir et y faire rentrer les impôts, que le duc Roger tira désormais plus de revenus de sa seule moitié qu'il n'en recevait auparavant de la ville entière. Trois ans après, en 1094, c'est seulement avec l'aide du comte Roger et de ses légions arabes que le duc Roger venait à bout de la formidable révolte de Guillaume de Grentemesnil; et le grand comte se faisait encore payer de ses services par l'abandon de Cosenza et du Val di Crati.

Au contraire, pour ce qui est de la transformation de son comté en duché, il réserva l'exécution de cette partie de son plan à ses successeurs. Quand son premier fils, Simon, naquit en 1093, il le proclama duc futur de Calabre et de Sicile. Mais lui-même se contenta jusqu'à sa mort de son titre de grand comte ou de consul. Il lui suffit de l'indépen-

dance de fait qu'il avait su acquérir depuis la mort de Robert et de s'être rendu dans la réalité le maître de son suzerain. Mais dans la forme il mit sa loyauté à garder le vasselage du duc de Pouille. Pour les entreprises guerrières qu'il fit dans l'intérêt de ce suzerain, contre Bohémond, contre Cosenza et contre Guillaume de Grentemesnil, dans celles même qu'il lui dicta pour son propre intérêt à lui, comme celle d'Amalfi en 1096 et celle de Capoue en 1098, il eut soin de ne se mettre en marche qu'après avoir reçu la convocation féodale dans la forme régulière.

En Sicile, où Robert Guiscard avait rétabli en sa propre faveur l'ancien privilège impérial de la fabrication de la monnaie d'or au nom du souverain supérieur, le comte Roger, même après qu'il fut devenu le maître effectif de toute l'île, respecta scrupuleusement ce privilège du duc suzerain. Les taris d'or battus à Palerme et à Messine, que le prince San-Giorgio Spinelli avait cru pouvoir lui attribuer, portent en réalité dans leur légende arabe le titre *el-douka*. C'est donc au nom du duc Roger Borsa qu'ils ont été émis par les soins de l'administration du comte Roger. Mais le peuple ne se méprit pas sur l'origine véritable de ce monnayage d'excellente qualité, et pendant longtemps il appela ces espèces, malgré leur inscription, « les taris du comte. »

Au milieu des succès de sa politique, de l'accroissement constant de sa puissance, qui arrivait à son

apogée, le grand comte avait un amer souci, celui de ne pas se voir d'héritier. Il avait été déjà marié deux fois. Ni de sa première femme, Judith, qui mourut on ne sait à quelle date, ni de la seconde, Éremburge, fille de Guillaume, comte de Morton, laquelle mourut en 1088, il n'avait eu d'enfants mâles, mais seulement des filles. Il lui était bien né de diverses maîtresses trois fils naturels et reconnus. Mais l'aîné, Jourdain, qui avait été l'un de ses meilleurs lieutenants dans ses guerre de Sicile, à qui il avait pardonné la révolte où il avait cherché à se faire indépendant dans cette île, et qu'il désignait publiquement comme son successeur, était mort en 1092. Le second, Geoffroy, était d'une telle santé qu'on avait dû en faire un moine. Le troisième enfin, Mauger, que nous trouvons encore vivant en 1098, n'avait pas reçu, nous ignorons par suite de quelle circonstance, un rang qui lui permît d'aspirer à la succession du duché.

Mais le comte Roger, déjà vieux, s'était marié pour la troisième fois. Il avait épousé Adelasia ou Adélaïde, fille de Bonifazio, « le plus fameux marquis d'Italie » disent les écrivains contemporains, c'est-à-dire, non pas le marquis de Montferrat de ce nom, comme l'ont cru la plupart des modernes, mais Bonifazio del Vasto, dont les États comprenaient Turin et Asti, et qui disputait au comte de Savoie la succession de Suse. En 1093 elle lui donna enfin un premier fils légitime, Simon, puis

en 1095 un second, Roger. Tous deux naquirent à Mileto, et Roger fut baptisé dans la cathédrale de la ville par saint Bruno, descendu de son ermitage de la montagne. Il eut pour parrain l'un des premiers compagnons du saint qui eussent embrassé la nouvelle règle, le bienheureux Lanwin, né d'une des plus nobles familles de Normandie. Un autre Chartreux, le frère Maraldo, composa à cette occasion une sorte de chanson latine, qui fut bientôt dans toutes les bouches. Malgré ce qu'elle a de cruellement prosaïque, j'en citerai une strophe, comme un curieux échantillon de poésie populaire de la Calabre à la fin du XI[e] siècle, que l'on ne se hasardait pas encore à composer en langue vulgaire :

Lanvinus est patrinus,
Nobilis Normannicus ;
Tumque sacro de lavacro
Olivo Bruno jungitur.
Felix omen ! Tenet nomen
Puer iste Rogerius
Miletensis, nam ostensis
Gaudebat Ecclesia.
Miletensis sit immensis
Urbs antiqua gaudiis !

Le comte Roger, d'ailleurs, tout en désirant passionnément des fils, avait su tirer le meilleur parti de ses filles pour contracter de magnifiques et puissantes alliances. Celles du premier lit, les filles de

Judith, avaient été mariées : Mathilde à Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et de Provence (1080) ; Emma à Robert de Bourgogne, comte de Clermont, après avoir été d'abord demandée par Philippe Ier, roi de France, à qui sa riche dot faisait envie ; Constance à Conrad, roi d'Italie, le fils rebelle de l'empereur Henri IV (1093) ; Busille à Coloman, roi de Hongrie (1097. Celles du second lit, les filles d'Éremburge, épousèrent deux des principaux feudataires normands du duché de Pouille : Mathilde, Rainulfe, comte d'Alife ; Julitte, Raoul Macchabée, comte de Montescaglioso.

Grâce à ses alliances, comme à la renommée de ses victoires et à sa politique de génie, le grand comte était devenu l'un des premiers princes de l'Europe, un de ceux dont on consultait le plus universellement la sagesse et qui pesait le plus par son influence et son action dans la balance des événements, de même qu'il était matériellement un des plus puissants et des plus riches. Dans les affaires d'Italie il tenait le premier rang et primait tous les autres. Il y était le grand protecteur et le bras droit de la Papauté, qu'il soutenait de toutes les forces de ses États et de ceux de son neveu le duc Roger, contre l'empereur Henri IV. C'était la mission historique des Normands d'Italie, la raison d'être de leur puissance et le premier de leurs intérêts politiques.

Aussi les Papes, qui n'auraient pu se passer de

l'appui du comte Roger, avaient pour lui des tolérances qu'ils ne manifestaient pour nul autre souverain. Certes c'était dans les idées du XIe siècle, et ce devait être surtout aux yeux de la Cour de Rome, un véritable scandale que la liberté de conscience absolue établie par Roger dans ses États et son indifférence confessionnelle. Or, non seulement on ne lui en faisait point de reproches ; mais c'est précisément ce prince tolérant par essence et par principe auquel fut accordée la plus extraordinaire concession spirituelle que la Papauté ait jamais consentie à aucun souverain. C'est à sa couronne que fut donnée une véritable suprématie religieuse par la bulle datée de la onzième année du pontificat d'Urbain II, laquelle servit de fondement à l'établissement du fameux tribunal ecclésiastique de la Monarchie de Sicile, source perpétuelle de disputes ultérieures entre les rois de Sicile et de Naples et les Papes, qui se refusaient, à bon droit d'après les principes de la constitution de l'Église, à accepter les conséquences logiques et naturelles de l'imprudente concession d'Urbain II. Car ce pontife n'avait rien moins fait que d'accorder au comte Roger et à ses successeurs des droits encore plus graves que ceux dont la dénégation par Grégoire VII aux empereurs d'Allemagne avait allumé la querelle entre l'Empire et la Papauté.

Roger, une fois maître de la Sicile, avait pris l'habitude d'y recruter de nombreuses troupes mu-

sulmanes et d'en faire un noyau permanent d'armée qu'il eût toujours sous la main, tandis que les levées féodales se dispersaient après le temps obligatoire de service. C'est par milliers qu'à partir de 1086 il employa ces troupes mahométanes dans ses guerres d'Italie, soit quand il s'agissait des affaires intérieures du duché normand, soit quand il fallait protéger le Pape contre les Allemands. Il faisait plus. Comme plus tard Frédéric II à Lucera, là où la fidélité de la population chrétienne indigène lui paraissait suspecte, soit chez lui-même en Calabre, soit en Pouille, dans les domaines de son neveu le duc Roger, il établissait des colonies de Sarrasins pour la tenir en bride et il leur construisait des mosquées pour leur culte. Un siècle et demi plus tard, cette intervention d'infidèles dans les querelles entre chrétiens, cette façon de les implanter sur une terre catholique qu'ils souillaient par leur seule présence, devint un des griefs les plus violemment invoqués par les Papes pour faire mettre Frédéric de Hohenstaufen au ban de la chrétienté. Avec le comte Roger, la chose avait été acceptée sans murmure.

Roger se montra très hostile à la Croisade. Il gardait rancune de l'embarras où la prise de la croix par Bohémond l'avait jeté, quand, exaltant toutes les têtes des jeunes chevaliers normands, elle avait amené de leur part une désertion générale de sa bannière, qui l'avait laissé seul avec ses musulmans

et en grand péril au siège d'Amalfi. Il pensait d'ailleurs que la réussite de l'entreprise des Francs sur la Syrie nuirait aux intérêts politiques et commerciaux de la Sicile, dont il aurait voulu faire, tantôt par la paix et tantôt par la guerre, l'unique intermédiaire entre l'occident chrétien et le monde musulman. Il interdit donc la prédication de la Croisade dans ses États, mit des entraves au départ de tous ceux de ses vassaux qui voulaient la rejoindre, et refusa d'assister les Croisés par aucun secours en argent, an hommes ou en vaisseaux.

Il y avait là de quoi blesser profondément Urbain II, qui avait fait de la délivrance du tombeau du Christ sa grande œuvre personnelle et qui s'y dévouait avec tant de zèle et d'activité. Mais il avait trop besoin du comte Roger pour lui tenir rigueur de rien. Son opposition à la Croisade fut encore tolérée sans une plainte. Et en 1098, comme le grand comte assiégeait Capoue, tandis que les Croisés, bloqués dans Antioche, couraient un péril dont le simple envoi de la flotte sicilienne sur les côtes de Syrie eût suffi à les dégager, Urbain, sans oser lui demander rien de semblable, vint à son camp lui prodiguer les témoignages de la plus tendre affection et le supplier de ne pas trop exposer sa précieuse personne, dont le service de l'Église avait besoin.

VI

Il n'est pas difficile de se représenter par l'imagination ce que devait être l'éclat de la cour de Mileto dans les années culminantes du grand comte Roger, alors qu'il était parvenu au faîte de sa puissance et de son action extérieure. Ce qui, en 1060 était plutôt encore une bourgade qu'une ville, était devenu le centre de la vie d'un État opulent et prospère, le lieu où aboutissait une partie des fils de la politique européenne. Tout le mouvement que ne manque jamais d'attirer la présence du souverain et le chef-lieu de son administration s'agitait dans ses murs. C'est là que se rendaient tous ceux qui dans la Calabre et dans la Sicile, officiers de l'administration civile et de l'armée, seigneurs locaux, dignitaires ecclésiastiques ou simples particuliers, avaient à traiter des affaires avec la chancellerie comtale ou des suppliques à présenter à Roger. C'est là que les marchands de Toscane, de Lombardie, de France, ceux des cités industrielles de l'empire byzantin ou de l'Orient arabe, arrivant avec les mulets chargés des ballots qu'ils avaient amenés par terre au travers de l'Italie ou débarqués à Reggio, exposaient en vente les riches et précieuses marchandises qu'ils croyaient de nature à tenter les goûts de luxe du prince et de son entourage.

On y voyait venir les envoyés des princes de l'Occident, ceux du Basileus de Constantinople ou des émirs des villes musulmanes d'Afrique, chargés de briguer l'amitié du grand comte et la bienveillance de sa politique. Les princes étrangers qui épousèrent les filles de Roger, les ambassadeurs extraordinaires des souverains puissants, qui devinrent aussi ses gendres et, ne pouvant pas quitter leurs États pour aller chercher leurs fiancées, les envoyaient prendre en grande pompe par les premiers seigneurs de leur cour, firent à plusieurs reprises à Mileto des entrées solennelles, où de part et d'autres on cherchait à rivaliser de magnificence. Les légats du Pape, envoyés au comte dans toutes les circonstances où l'on avait besoin de concours — et dans ces années si pleines d'événements, d'épreuves et de dangers pour la Papauté, c'était à tout instant — y étaient reçus avec les honneurs et la pompe usités en pareille circonstance. Un jour même, en 1097, ce fut le Souverain-Pontife en personne, Urbain II, qui honora de sa présence la ville de Mileto et le palais de Roger, et qui y séjourna quelque temps pour régler les affaires ecclésiastiques du comté de Calabre et de Sicile.

Roger possédait d'immenses richesses, et il était aussi libéral que riche. Il aimait le faste et la représentation. La splendeur de ses fêtes était célèbre, ainsi que le grand nombre de musiciens qu'il attirait et entretenait autour de lui. On peut

donc juger de ce que devait être la magnificence qu'il déployait dans les occasions solennelles, que je viens de rappeler.

Ce qui distinguait surtout la cour de Mileto, c'était la variété, la bigarrure des types de races, des costumes et des manières d'être, correspondant à la variété des populations que, dans leurs limites pourtant restreintes, renfermaient les domaines du prince. Le Normand fraîchement arrivé de France et conservant encore dans toute sa pureté le type scandinave de ses ancêtres, leurs cheveux et leur barbe blonde, leurs yeux bleus et leur haute stature, y coudoyait le Longobard déjà plus qu'à demi italianisé, l'Italien de sang latin, le Calabrais pur, descendant des vieux Bruttiens, le Grec établi seulement dans le pays depuis trois ou quatre générations, l'Arabe sec, nerveux et fin, le Berbère, souvent blond, si multiplié parmi les musulmans de la Sicile, enfin le Juif, toujours reconnaissable à son type indélébile et à l'allure à la fois craintive et obséquieuse qui marquait chez lui l'empreinte de plusieurs siècles de mépris et de mauvais traitements de la part des chrétiens et des musulmans, lesquels pourtant ne savaient point se passer de lui et lui avaient laissé dans ces contrées plus de garanties et de sécurité qu'ailleurs.

Trois langues, le latin, le grec et l'arabe, étaient employées concurremment par la chancellerie du grand comte et avaient toutes les trois le même

caractère officiel. On en parlait au moins quatre à la cour. le français, qui était l'idiome national des conquérants normands. l'italien, encore imparfaitement formé, le grec et l'arabe.

La diversité des religions, des costumes et des conditions n'était pas moindre que celle des types et des langues. Dans les vastes salles du palais que s'était construit Roger, comme dans les rues de la ville, on voyait à côté du chevalier franc. dont j'ai décrit plus haut l'équipement, le capitaine arabe avec son armure orientale, richement damasquinée, et ses vêtements de soie, le cimeterre courbe au flanc, à la place du glaive large et droit des Occidentaux; le chef de cavaliers nomades, couvert de son ample burnous, de son abayah rayée, avec sur la tête le kouffieh serré par une corde en poil de chameau ; le *stradigotto* ou *capodechorio,* noble terrien d'origine grecque admis au rang des barons, dont l'accoutrement militaire était demi-grec et demi-arabe ; *l'archôn* d'une ville jouissant de franchises municipales, costumé comme on l'était à Thessalonique ou à Constantinople. L'évêque ou l'abbé mitré de l'Église latine, représentant par les plus hauts degrés de sa hiérarchie sacerdotale la religion des conquérants, s'y rencontrait avec le prélat grec du rite oriental ou l'hégoumène de la règle de Saint-Basile, et avec le mollah musulman ou le schérif à turban vert, descendant du Prophète. Le derviche ou le santon à demi nu, à l'as-

pect aussi étrange et aussi sauvage qu'un yogui de l'Inde, s'y présentait pour solliciter les aumônes du prince, à côté du moine latin, à la tonsure en couronne, et du caloyer basilien, qui, à l'inverse, laisse croître sa chevelure comme celle d'une femme, le fer ne devant plus la toucher depuis que l'extrémité en a été coupée au jour de ses vœux, et la relève en chignon sous le bonnet noir de forme cylindrique qu'on appelle *khamîlaphi*.

Au milieu de cette bigarrure pourtant, c'était la note orientale qui dominait, du moins en ce qui était du vêtement et des formes consacrées de politesse. On s'attachait à imiter autant qu'on pouvait le cérémonial savant et raffiné de la cour de Constantinople. Le regrettable Quicherat a établi que le costume nouveau, caractérisé par la longue robe à l'orientale et par une sorte de bonnet phrygien, que l'Occident tout entier adopte vers 1090, un peu avant la première croisade, à la place du costume court qui prévalait jusqu'alors, est le produit d'une mode propagée en France par les Normands d'Italie et de Sicile. Dans son origine ce n'était pas autre chose que le costume gréco-byzantin de leurs vaincus de la Pouille et de la Calabre, qu'ils adoptèrent au bout de peu de temps de séjour. Mais Guillaume de Pouille a décrit l'étonnement que cette manière de se vêtir causa aux premier Normands descendus dans l'extrémité méridionale de l'Italie, quand Melo vint s'aboucher avec eux à Monte Saint-Angelo :

.......Ibi quemdam conspicientes
More virum greco vestitum nomine Melum,
Exulis ignotem vestem, capitique ligato
Insolitos mythre mirantur adesse rotatus

Ceci rappelle l'étonnement non moins grand et l'indignation qu'Orderic Vital exprime à propos de l'apparition de ce même costume à la cour du duc de Normandie, Robert Courte-Heuse.

J'ai dit tout à l'heure quelle avait été la floraison des lettres grecques à la cour du comte Roger. Quelque favorablement qu'il traitât les savants et les docteurs musulmans, les lettres arabes en Sicile subirent de son temps une véritable éclipse, due aux orages de la conquête, qui avaient fait fuir en Afrique, en Egypte et en Syrie la plupart des hommes adonnés aux travaux intellectuels, amis par nature de la paix et de la tranquillité. C'est seulement sous son fils le roi Roger, et à la cour de Palerme, qu'elles refleurirent au *XII*[e] siècle avec un éclat comparable à ce que l'on vit jamais de plus brillant à la cour des khalifes.

Quant aux lettres latines, Mileto peut se glorifier d'avoir possédé dans la personne de Geoffroy Malaterra, moine bénédictin de l'abbaye de la Santa-Trinità, né en Normandie, l'un des meilleurs chroniqueurs du XI[e] siècle, des plus intelligents et de ceux dont la narration a l'allure la plus vivante et la plus alerte. Familier du comte Roger, honoré de ses confidences et écrivant presque sous sa dic-

tée, il est son chroniqueur personnel, comme Guillaume de Pouille celui de Robert Guiscard et de son fils. Mais à tous les points de vue il est bien supérieur à ce dernier, et son témoignage a la valeur historique de véritables mémoires du conquérant de la Sicile. Malheureusement le texte n'en est jusqu'à présent entre nos mains que dans un état déplorable, tel qu'il fut imprimé par Zurita et Caruso. Une édition critique de Geoffroy Malaterra, conforme aux exigences de l'érudition moderne et collationnée sur les quatre manuscrits que l'on connaît de cet excellent auteur, est une des choses que réclament le plus impérieusement les études historiques.

A côté de lui nous ne trouvons pas à citer d'autre écrivain de la même valeur. Mais le clergé de Mileto ne demeura pas étranger sous le grand comte au mouvement de renaissance des études littéraires et scientifiques dont l'abbaye du Mont-Cassin était devenue le foyer. Les moines cisterciens établis dans l'abbaye de la Santa-Trinità, y apportèrent la culture des clercs français. A la cathédrale, nouvellement fondée, de la ville que Roger avait choisie pour sa résidence, furent attachées des écoles bientôt florissantes, qui exercèrent une influence considérable.

Ce qui montre d'ailleurs le mieux que Mileto était devenu à cette époque un foyer important de culture des lettres latines, c'est ce fait que des Grecs

du pays commencèrent dès lors à s'y adonner. Tel fut le cas de cet Eugenios, Calabrais de naissance et de race hellénique, qui fut d'abord un des notaires ou secrétaires du comte de Roger, puis que celui-ci préposa comme *amiralius* ou émir à la ville de Palerme, quand il en eut reçu la propriété partielle et l'administration totale. Eugenios traduisit de l'arabe en latin l'*Optique* de Ptolémée, qui ne nous est connue que par sa version; et le choix de ce livre prouve une remarquable préoccupation des plus hautes études scientifiques. Il traduisit aussi en latin la prétendue *Prophétie de la Sibylle Érythrée* d'après le grec de Neilos Doxopatrios, qui lui-même l'avait traduite sur un texte araméen.

Mais ce qui fait surtout la gloire de la cour du grand comte Roger, ce sont les hommes de guerre et les saints dont il sut s'entourer. On voyait constamment autour de sa personne les capitaines blanchis sous le harnois qui sur terre ou sur mer s'étaient illustrés dans les grandes luttes contre les Arabes et les Byzantins. Lui-même était un des premiers d'entre eux et l'on regardait son état-major comme une des meilleurs écoles de guerre de l'époque.

Pour les saints qu'il attira près de lui, il suffit de citer les trois grands noms d'Anselme de Cantorbéry, Bruno de Cologne et Gerland de Besançon.

Saint Anselme, exilé d'Angleterre, vint, je l'ai

déjà dit, au camp du comte Roger devant Capoue et fut traité par lui avec les plus grands honneurs, avec la plus haute vénération. S'occupant avec succès des affaires religieuses de l'Italie méridionale, c'est lui qui entraîna la soumission du clergé grec des États du duc de Pouille et du comte de Calabre et Sicile à l'autorité du Pontife romain.

Saint Bruno, que le grand comte, d'accord avec le Pape Urbain II, était parvenu à décider à se fixer en Calabre, y fonda en 1094, grâce aux libéralités du prince, la Chartreuse de San-Stefano del Bosco, dans les hautes montagnes qui dominent Mileto. Nous parlerons plus tard de ce fameux couvent, que nous irons visiter en partant de Stilo sur le versant de la mer Ionienne. Roger fit de Bruno son ami et son conseiller dans plusieurs circonstances capitales. Il obtint de lui de servir de parrain à son second fils. Au siège de Capoue, il fut averti de la trahison du capitaine grec Sergios par un songe où il crut voir le saint, qui était alors bien loin de là, dans son monastère, entrer sous sa tente et lui révéler la trame. Ce fait miraculeux est un des plus incontestables de l'histoire; car le comte Roger lui-même l'atteste dans un diplôme solennel, qui est parvenu jusqu'à nous et dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute. Saint Bruno mourut à San-Stefano del Bosco en 1101, la même année que le grand-comte Roger. Son corps se

conserve, avec celui du bienheureux Lanwin, son compagnon, dans l'église de la petite ville voisine de Serra-San-Bruno.

Pour saint Gerland, il était né à Besançon d'une famille noble et était peut-être parent de son homonyme, compatriote et contemporain, Gerland, écolâtre de Besançon, avec lequel on l'a souvent confondu. Résolu à fuir le monde pour mener une vie érémitique, il quitta sa famille et s'en alla le plus loin qu'il put. Il arriva de cette manière en Sicile, où il s'établit dans la région de l'Etna. Mais le comte Roger, ayant entendu parler de lui et de sa sainteté, le manda près de sa personne et en fit son chapelain. C'est dans cette position que le clergé de Mileto vint le chercher pour l'élire primicier de l'école des chantres qui avait été annexée à la cathédrale. Au point de vue ecclésiastique, cette école avait une très grande importance; c'était un des principaux instruments d'implantation du rite occidental dans le pays. Car pour créer de nouvelles églises de ce rite il fallait de toute nécessité former des clercs au chant liturgique latin, profondément différent du chant grec, seul connu jusqu'alors des Calabrais.

Gerland se dévoua avec ardeur à cette tâche, et édifia tous les habitants de Mileto et des environs par son angélique piété, par sa conduite sans tache et par son inépuisable charité. Mais il paraît que les mœurs du clergé de la cathédrale, composé

principalement d'aventuriers en quête de la fortune et habitués à la licence des camps, qu'ils avaient suivi jusqu'en ces lointaines régions, étaient profondément corrompues. Bientôt le saint se vit en butte à l'hostilité des clercs parmi lesquels il vivait et à qui sa vie semblait un reproche ; lui-même se sentit profondément dégoûté d'un tel milieu. Il se démit de son office et retourna dans son pays natal pour s'y enfermer dans un cloître.

Mais il n'eut pas la permission d'y rester longtemps. Le comte Roger avait pris Girgenti sur les Arabes et il y rétablissait un évêché. La tâche de l'occuper le premier et d'y tout organiser était lourde. Elle réclamait un homme d'un zèle apostolique et d'une sainteté de vie qui imposât le respect aux musulmans, en grande majorité dans le nouveau diocèse. Roger s'entendit à cet égard avec Urbain II, et tous deux furent d'avis que Gerland, qui avait déjà vécu en Sicile, était celui qu'il fallait. Le Pape lui envoya l'ordre d'avoir, au nom de l'obéissance chrétienne et du dévouement aux intérêts de la foi, à quitter la paix de la vie monastique et à aller occuper le siège de Girgenti, Gerland obéit.

Établi désormais dans l'ancienne Agrigente, dont il fut pasteur pendant douze ans, c'est lui qui en reconstitua l'Église et qui y fit construire une cathédrale sous vocable de la Vierge et de saint-Jacques. Sa charité égale pour tous, quelle que fût

leur religion, le fit adorer de ses diocésains, sans distinction de race, même des mahométans. La politique du grand comte ne lui permettait pas d'essàyer un apostolat auprès de ceux-ci. Gerland tourna ses efforts vers la conversion des Juifs,. nombreux à Girgenti ; et l'on raconte qu'il amena laplupart d'entre eux à la foi chrétienne par la seule force de la persuasion, à la suite de libres et publiques discussions. Après douze ans d'épiscopat, il se rendit à Rome pour rendre compte au Souverain-Pontife de l'accomplissement de sa mission. Puis il se retira dans le monastère bénédictin de Bagnara, fondé par le comte Roger en 1085, auprès de son ami, le Normand Drogon, qui en était abbé. C'est là qu'il termina sa vie en 1101, la même année que saint Bruno et que le grand comte. Il fut d'abord enterré à Bagnara, mais les prodiges qui s'opéraient sur son tombeau lui valurent bientôt les honneurs de la canonisation. Ses reliques furent exhumées et partagées entre les trois cathédrales de Girgenti (qui fut placée sous son vocable), de Mileto et de Palerme.

L'église de Mileto a rangé Gerland parmi ses protecteurs spéciaux, entre lesquels il est le seul saint latin, tous les autres, Léolucas, Philarète, Onuphre, Elie l'Abbé, de naissance calabraise ou sicilienne, étant du rite grec et de l'ordre de saint Basile.

VII

Le grand comte Roger mourut en 1101 à Mileto et y reçut la sépulture. Avec lui finit la fortune et l'importance de la ville.

Son fils aîné, Simon, lui avait succédé sous la régence de sa mère Adélaïde. Il mourut à son tour en 1105 et la régence de la reine mère se continua jusqu'en 1112 au nom de son second fils, le comte Roger II, que l'on qualifiait aussi de consul de Sicile, titre emprunté aux traditions de la Rome antique, dont Roger Ier s'était peut-être déjà décoré lui-même à la fin de sa vie. Il avait ceci d'important au point de vue politique qu'il écartait toute idée de dépendance féodale par rapport au duché de Pouille.

La reine régente paraît avoir presque immédiatement transporté sa résidence et celle de ses fils à Messine, à l'abri du bras de mer qui sépare la Sicile du continent. L'île était paisible et soumise; le séjour de la Calabre, depuis que le grand comte n'était plus là pour s'y faire respecter, manquait de sécurité. Le duc de Pouille faisait des efforts pour s'en emparer, et les barons de Calabre s'étaient mis pour la plupart en état de rébellion ouverte. Les choses en vinrent à ce point qu'Adélaïde dut appeler auprès d'elle de France son gendre Robert de Bourgogne, avec lequel elle partagea les pou-

voirs de la régence. Robert fit tout rentrer dans l'ordre et continua à veiller sur la minorité de Roger II, comme sur celle de Simon. Mais Orderic Vital prétend qu'au bout de dix ans Adélaïde, jalouse de l'ascendant qu'il avait pris, le fit empoisonner. On ne sait dans quelle limite cette grave accusation, qui ne se lit que chez un auteur écrivant bien loin des lieux, doit être admise.

Quoiqu'il en soit, en 1112 Roger II devint majeur. L'exercice de son pouvoir personnel fut inauguré dans un parlement général des prélats et des barons, tenu au mois de juin à Palerme, où le jeune comte fixa désormais sa principale résidence, quoique la moitié de cette ville appartînt encore au duc de Pouille. Roger II n'en eut la possession complète qu'en 1122, par la cession que le duc Guillaume lui fit de sa moitié. Quelques mois après la cessation de ses pouvoirs de régente, au commencement de 1113, la reine Adélaïde partit pour la Syrie, où elle allait épouser en secondes noces Baudouin Ier, roi de Jérusalem. Elle lui portait en dot la majeure part des trésors de la couronne de Sicile. En deux ans, Baudouin les eut consumés pour les nécessités de la défense de sa propre couronne. L'argent mangé, il ne se soucia plus de la femme, et en 1115 il répudia Adélaïde, qui revint tristement en Sicile, où elle mourut en 1118, au monastère de Patti. Roger, indigné du traitement outrageux qu'avait reçu sa mère, voua une haine

implacable au roi de Jérusalem et ne voulut jamais lui accorder aucun service pour la défense de la Terre-Sainte, au milieu de ses plus grandes calamités.

Mileto était déchue du rang de capitale. Mais comme chef-lieu de la Calabre, des États du comte en terre ferme, la ville garda encore une certaine importance administrative jusqu'au moment où la mort du duc Guillaume, en 1127, permit au comte ou consul de Sicile d'étendre son autorité sur la Pouille et de prendre le titre ducal. Nous en avons la preuve dans ce fait que la monnaie de Mileto continua à fonctionner pendant la période que je viens d'indiquer. On y a frappé encore des pièces de cuivre au nom de Roger II comme comte de Calabre et de Sicile, point comme duc ou comme roi. L'atelier fut donc supprimé vers 1128. Quant à la visite que Mileto se vante d'avoir reçue dans la même période, en 1121, de Calliste II, j'ai déjà montré plusieurs fois que le prétendu voyage de ce Pape en Calabre est une fable, inconciliable avec les faits réels des annales de son pontificat.

A dater de 1128, Mileto ne joue plus aucun rôle dans l'histoire.

A l'automne de 1190, le roi d'Angleterre, Richard Cœur-de-lion, se rendant à la croisade, s'arrêta un moment dans ses murs. Il avait eu la fantaisie de traverser la Calabre, à cheval et presque seul, au risque d'y rencontrer des aventures peu

dignes de son rang, tandis que sa flotte se rendait de Marseille à Messine. L'abbé de la Trinità l'hébergea à Mileto avec les honneurs dus à un roi. Mais le lendemain, comme il était parti de grand matin avec un seul serviteur pour continuer sa route, il passa près d'un hameau où il entendit le cri d'un faucon dans une maison. En Angleterre les lois sur la chasse défendaient, sous des peines excessivement dures, la fauconnerie aux paysans: mais dans le royaume sicilien la même sévérité n'était pas en vigueur. Richard, qui se croyait tout permis, entra dans la maison et s'empara de l'oiseau. A la vue de deux étrangers, armés de toutes pièces, le paysan, effrayé et croyant avoir affaire à des brigands, avait jeté de grands cris. Ses voisins, armés de pierres et de bâtons, accoururent et frappèrent rudement le roi, qu'ils ne connaissaient pas. L'un deux tira même le couteau sur lui. Richard, déjà tout meurtri, et dont l'épée s'était brisée, n'eut d'autre moyen d'échapper à cette ridicule bagarre que de s'enfuir au plus vite.

On ne saurait déterminer à quelle époque Mileto sortit du domaine royal pour être concédé en fief baronal. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1303 la seigneurie de cette ville était entre les mains du fameux amiral Roger de Loria, qui probablement s'en était emparé de vive force, en même temps que de sa voisine Nicotera, dans la guerre des Vêpres Siciliennes. En 1310 nous la voyons entre les mains

de son neveu, Carlo di Loria, qui était en même temps seigneur de Terranova.

Peu après, Mileto devenait le siège d'un important comté entre les mains d'une branche de la famille Sanseverino. Comme tous les membres de cette puissante maison, les comtes de Mileto étaient au premier rang du parti angevin. Celui qui portait ce titre, à la fin du XIVe siècle, prit une part importante à la guerre soutenue en faveur de Louis II d'Anjou contre le roi Ladislas. Quand celui-ci eut vaincu son rival, il envoya le célèbre condottiere Camponeschi dell'Aquila faire le siège de Mileto, et le comte, fait prisonnier, fut étranglé dans les prisons du Château-Neuf de Naples. C'est seulement en 1417 que la reine Jeanne II rendit à Luigi Sanseverino la ville et le comté, qui avaient alors été confisqués. Nouvelle confiscation en 1443, de la part d'Alfonse, qui donna Mileto à Colà de Atenis, comte d'Arena. Mais celui-ci restitua le comté par échange à Antonio Sanseverino, en vertu d'un accord ménagé en 1455 par les soins de l'évêque de Mileto, Antonio Sorbilli. Lors de l'expédition de Charles VIII au royaume de Naples, la ville appartenait à Bernardino Sanseverino, prince de Bisignano, l'une des colonnes de la faction angevine. Ce fut donc une des places sur lesquelles s'appuyait la domination du roi de France en Calabre, représentée par Stuart d'Aubigny. Aussi Gonsalve de Cordoue vint-il l'assiéger en mars

1496, avec Louis d'Aragon, neveu de Ferdinand Ier et cardinal de la création d'Alexandre VI. Mileto se défendit vigoureusement, mais finit par être pris d'assaut. Le Grand Capitaine, voulant faire un exemple, mit la ville à sac, fit passer ce qu'on y trouva d'habitants au fil de l'épée, puis la brûla. Quand le prince de Bisignano vint à Naples faire sa soumission au roi Frédéric et recevoir son amnistie, Mileto fut au nombre des fiefs qu'on lui restitua. Mais le roi aragonais l'ayant fait traîtreusement assassiner à Naples au bout de quelques jours, ses seigneuries furent de nouveau dévolues à la couronne.

En 1505, Ferdinand le Catholique décerna le comté de Mileto à Diego de Mendoza, et depuis lors jusqu'à l'abolition du régime féodal dans le royaume de Naples, la ville resta la propriété des ducs de l'Infantado de la maison de Mendoza, qui conservent encore d'immenses possessions territoriales dans le pays. Les Sanseverino, du temps de Charles-Quint, contestèrent judiciairement aux Mendoza la légitimité de leur seigneurie de Mileto; mais le litige fut terminé par une ordonnance du vice-roi Pedro de Toledo, qui donna au prince de Bisignano la jouissance du revenu de la taxe sur la soie récoltée en Calabre, à condition de renoncer aux prétentions qu'il soutenait en justice.

Mileto enregistre aussi dans ses annales la visite que Charles-Quint y fit en 1535, à son retour de Tunis.

VIII

L'histoire de Mileto, depuis la mort du grand comte Roger jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, est surtout ecclésiastique. Les querelles incessantes et interminables entre l'abbaye de la Santa-Trinità et l'évêque y tiennent la place principale.

L'abbaye, je l'ai déjà dit, avait été fondée en 1063 par Roger, et son beau-frère, Robert de Grentemesnil, à qui elle avait été d'abord confiée, y avait établi la règle et les usages de Saint-Evroult en Ouche, le monastère qu'il avait dirigé en Normandie avant de partir pour la Calabre.

On possède le diplôme, du 15 février 1091, qui constitue définitivement la riche dotation de l'abbaye de la Trinità. Le duc Robert et le comte Roger y interviennent avec nombre des plus hauts barons normands de la conquête. Le château de Mileto est donné au monastère avec une partie de la ville et le village de San-Gregorio, avec la juridiction sur Mesiano et Castellace, sur l'abbaye de Cerenzia, non loin de Cotrone, et sur celle de Burciana et sur celle de San-Nicomede à Gerace. En Sicile, on lui assigne les églises de San Giorgio de Traina, de San-Basilio di Valdemone et d'autres encore. De nombreux paysans, pris dans diverses parties de la Calabre et de la Sicile, sont ajoutés à ceux qui habitent déjà le territoire abbatial. Enfin l'ab-

baye est mise en possession de la madrague et des revenus du port de Bivona, ainsi que du privilège de tenir par an deux foires devant la porte de son église.

C'était déjà beaucoup; mais les donations ne s'arrêtèrent pas là. Pendant les dernières années du XIe siècle et le commencement du XIIe, elles furent énormes. Une bulle du pape Eugène II, datée du 25 février 1150, confirmant les privilèges spirituels et temporels de l'abbaye, énumère ses biens. Ils ont triplé depuis 1091. En outre, elle affranchit les moines et leurs biens de toute autorité temporelle et de toute charge civile, déclarant qu'ils ne relèveront comme sujets que du Saint-Siège. Par l'étendue de ses domaines, l'abbé de la Santa-Trinità de Mileto fut un des plus grands feudataires du royaume napolitain, d'autant plus que Robert d'Anjou, Jeanne Ire, Ladislas, Alfonse et Ferdinand d'Aragon l'enrichirent encore dans la suite par de nouvelles donations.

Des biens aussi étendus, des juridictions aussi nombreuses et aussi variées, se combinant avec les privilèges spirituels les plus exceptionnels, ne pouvaient manquer de soulever à chaque instant des litiges avec les évêques des diocèses où elle avait des possessions, avec les autres couvents et avec les seigneurs séculiers. Aussi avait-on coutume de dire que les affaires de l'abbaye de la Trinità étaient la plus grande mine à procès de la Calabre.

Mais c'était surtout avec l'évêque de Mileto que ces litiges étaient fréquents et graves. Ils touchaient souvent aux intérêts spirituels. En effet, l'abbé mitré de la Trinità avait l'autorité épiscopale dans toutes ses possessions, soustraites à la juridiction de l'ordinaire des lieux où elles étaient situées. Ces possessions comprenaient la moitié de la ville de Mileto, et de cette manière dans une même cité il y avait deux diocèses, deux prélats rivaux et presque toujours en conflit, situation précaire et troublée qui avait les plus fâcheux inconvénients. Aussi dès que la décadence eut commencé pour l'abbaye bénédictine, dès qu'on n'eut plus trop à redouter sa puissance féodale, les évêques de Mileto ne cessèrent de solliciter de la cour de Rome la suppression du diocèse abbatial.

Au xve siècle, la décadence du monastère, privé de sujets au milieu de sa richesse, était assez complète déjà pour qu'il tombât en commende. Pendant environ cent cinquante ans il fut donné à ce titre à une succession de cardinaux, dont le premier fut Giuliano Barresio, de Catane, désigné comme abbé commendataire en 1446, et les derniers les deux neveux du pape Paul III, Guido Ascanio et Alessandro Sforza. A la mort de celui-ci, Grégoire XIII, en 1581, supprima le titre d'abbé de la Santa-Trinità de Venosa et donna le monastère avec ses biens immenses au nouveau collège de Saint-Athanase des Grecs, qu'il venait

de fonder à Rome sous la direction de la Compagnie de Jésus. Les revenus devaient entretenir le collège, et comme ils dépassaient de beaucoup ce qui était nécessaire à cet objet, les Jésuites obtinrent en 1620 la permission d'en assigner la moitié à leur collège de Madrid. La cession leur avait été faite à condition de continuer à entretenir dans les bâtiments de l'abbaye de Mileto douze moines bénédictins, condition qui ne fut jamais observée. Les magnifiques archives du monastère furent alors transportées à Rome, au collège des Grecs, et c'est là que doivent être poursuivies les recherches pour en retrouver les parchemins du XIe et du XIIe siècle, qui seront, s'ils n'ont pas été perdus par incurie, une des plus riches sources pour l'histoire des Normands d'Italie et de Sicile.

L'abbaye supprimée ainsi à la fin du XVIe siècle, le diocèse abbatial ne l'était pourtant pas. A la place de l'abbé on nomma un cardinal protecteur, investi de la plénitude de l'ancienne juridiction épiscopale de l'abbé, qu'il faisait exercer par un vicaire général jésuite. Le dernier synode diocésain tenu par ce vicaire général dans les bâtiments de la Trinità eut lieu en 1712, et ce fut seulement en 1717 que Clément XI prescrivit la suppression du diocèse abbatial et l'aggrégation de l'abbaye, depuis longtemps veuve de moines, à l'évêché de Mileto, sous la charge de payer une rente au Collège des Grecs. Enfin, en 1766, lors des querelles

entre le Saint-Siège et la couronne de Naples, sous le ministère de Tanucci, le gouvernement des Bourbons confisqua ou, comme on dit par une expression euphémique, incaméra les biens du monastère fondé 700 ans auparavant par le grand comte Roger, pour en assigner les revenus à l'Académie des sciences de Naples, et supprima la rente payée au Collège de Saint-Athanase par le diocèse de Mileto.

Telle fut la fin d'un des plus grands établissements monastiques de l'Italie méridionale, d'un de ceux qui avaient eu le plus de puissance, de richesses et jeté le plus d'éclat.

La ville, du reste, privée de toute importance politique et administrative depuis le commencement du XIIe siècle, primée à ce point de vue par sa voisine et rivale Monteleone et encore plus par la grande et populeuse cité de Reggio, était, grâce à la présence de l'évêque et de toutes les institutions diocésaines, purement ecclésiastique, comme elle l'est encore aujourd'hui. Au XVIIe siècle elle produisit plusieurs hommes de valeur, dont la renommée s'établit sur de solides écrits. Ce furent tous des théologiens et des casuistes, comme Giovanni Luca Fenech, dont les *Flores casuum moralium*, imprimées à Naples en 1700, font encore autorité en ces matières. Parmi ses enfants, Mileto ne compte qu'une seule illustration d'un autre ordre, Tolomeo Piperno, qui fut un des meilleurs capitaines de Cosme Ier, grand duc de Toscane.

CHAPITRE VI

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE 1783.

I

Les récits du chapitre précédent nous ont conduit jusqu'à l'époque de la terrible catastrophe qui, aprè de longs siècles d'oubli, rappela d'une manières sinistre l'attention de l'Europe sur Mileto et toute la région voisine. Dans la première partie de cet ouvrage, spécialement à propos de Catanzaro, j'ai eu déjà l'occasion de parler du grand tremblement de terre des Calabres en 1783. A partir du lieu où nous a conduits maintenant notre itinéraire, nous entrons sur le territoire où ses ravages ont été le plus effroyables. A chaque pas désormais nous en rencontrerons les vestiges, nous aurons à en signaler des épisodes curieux et tragiques. C'est donc maintenant, me semble-t-il, qu'il convient d'en parler avec quelque dévelop-

pement et d'embrasser dans un coup d'œil d'ensemble cette fameuse convulsion de la nature dont les proportions furent telles que l'histoire n'a heureusement à en enregistrer que bien peu de semblables.

La Calabre est par excellence la terre des tremblements de terre. La situation géographique de cette contrée sur une ligne tirée du Vésuve à l'Etna, ainsi que dans la proximité d'un troisième foyer éruptif en activité continuelle, celui du Stromboli, rend son sol constamment travaillé par des actions volcaniques d'une extraordinaire puissance.

La théorie scientifique la plus généralement acceptée et la plus probable admet qu'au-dessous des parties solides qui forment les continents et le lit des mers, et qu'on appelle avec raison l'enveloppe du globe terrestre, se trouve, à une profondeur extrêmement faible quand on la compare au rayon de la terre, un noyau intérieur incandescent et en fusion. La terre, sans cesse entraînée à travers des espaces dont la température est extrêmement basse (on l'estime environ à 60 degrés centigrades au-dessous de zéro), se refroidit par un rayonnement lent, malgré la chaleur que lui envoie le soleil. Les parties internes liquides se refroidissent, se contractent plus rapidement que l'écorce solide qui les entoure. Mais cette enveloppe continue néanmoins, à cause de la pesanteur, à suivre le mouvement général de retrait. Elle ne peut le faire pour ainsi

dire qu'avec effort, en se comprimant latéralement, comme un ressort que l'on oblige à occuper moins de place. Les révolutions du globe ont d'ailleurs brisé l'enveloppe à tant de reprises et dans des directions si variées, que, suivant une ingénieuse comparaison d'Élie de Beaumont, elle forme comme une mosaïque. Dans le mouvement très lent de recul qui l'entraîne tout entière, les diverses pièces qui la composent, toujours plus resserrées, jouent légèrement les unes dans les autres, comme pour se soulager mutuellement. Ce sont ces petits mouvements relatifs qui expliquent de la manière la plus plausible l'abaissement graduel ou l'élévation lente de certaines régions, que nous observons encore aujourd'hui en Scandinavie, au Spitzberg et en divers points du bassin méditerranéen.

De la théorie que je viens de rappeler brièvement il résulte que l'écorce de la terre doit présenter, dans différentes directions et sur un certain nombre de points de son étendue, des fissures internes marquant le point de jonction de deux des pièces qui en composent la mosaïque. Sur le trajet de ces fissures la résistance aux actions perturbatrices, dont le foyer se trouve dans le noyau central incandescent du globe, est nécessairement moindre qu'ailleurs. On peut donc les déterminer par l'observation d'après la direction sur laquelle se produisent habituellement deux ordres de phénomènes en étroite connexité l'un avec l'autre : les éruptions

des volcans, véritables soupapes de sûreté de la terre, où il faut aussi faire une part aux effets chimiques de l'infiltration des eaux de la mer à une grande profondeur au-dessous du sol, où elles arrivent en contact avec des roches encore en ignition; puis les tremblements de terre, auxquels il semble que deux causes contribuent alternativement ou en se combinant, la poussée de bas en haut des matières gazeuses ou liquides qui cherchent à se faire jour de l'intérieur à l'extérieur, et les tassements brusques qui ne peuvent manquer de se produire de temps à autre dans le jeu mécanique que j'ai essayé de définir pour ceux des lecteurs à qui cet ordre de questions n'est pas absolument familier.

En s'appuyant en partie sur l'observation, en partie sur des calculs abstraits de géométrie transcendante, Elie de Beaumont a même conjecturé que des lois mathématiques régulières peuvent déterminer la direction, l'étendue et la répartition des fissures de l'écorce terrestre. Il suppose que cette écorce présente une série d'étoilements pareils à ceux qui se produisent dans un carreau de vitre au point où un choc l'a frappé. Pour lui donc, l'entrecroisement des fissures qui rayonnent autour des centres d'étoilement, tels qu'il les admet, dessinent tout autour du globe, le *réseau pentagonal* dont il a essayé une reconstruction infiniment ingénieuse, mais à laquelle on a opposé de fort sérieuses objections. Si cette dernière partie des idées du grand

géologue français — une de celles à laquelle il tenait le plus, précisément parce qu'elle était la plus contestée — se trouvait quelque jour constatée et confirmée, on arriverait à ce résultat que les différentes pièces constituant la mosaïque de l'enveloppe de notre globe ont une figure géométrique aussi régulière que celles des cristaux.

Quoiqu'il en soit, et pour nous tenir à ce qui est positif, à ce que l'observation démontre, une des fissures de l'écorce terrestre dont l'existence paraît la plus certaine, la mieux constatée, est celle qui passe sous le sol de la Calabre. De là l'extraordinaire fréquence des tremblements de terre dans cette contrée, tremblements de terre qui peuvent être quelquefois mis en rapport avec l'activité des forces éruptives se manifestant aux bouches volcaniques qui avoisinent la contrée, mais qui aussi, dans d'autres cas, se sont produits avec une extrême violence sans que l'on ait constaté aucun indice d'agitation anormale au Vésuve, à l'Etna ou au Stromboli.

On peut dire que le sol calabrais est presque constamment en mouvement. Il est telle localité du pays, comme Cosenza, où chaque année les observations constatent plusieurs secousses légères. Les choses en sont à tel point qu'en général personne dans la contrée ne fait attention à ces faibles trépidations du sol, qui chez nous, où elles se produisent très rarement, sont aussitôt remarquées de

tous et enregistrées dans les journaux. On ne s'occupe en Calabre que des vrais tremblements de terre, des secousses dont l'ébranlement est assez fort pour causer des ravages notables, pour arriver au rang des grands fléaux de la nature. Celles-là s'y produisent périodiquement, à des intervalles assez rapprochés. Grâce à leur fréquence, la Calabre n'a pu conserver debout aucun monument un peu important de l'antiquité ou du moyen âge.

La pénurie des documents sur les annales de la Calabre, en remontant seulement à quelques centaines d'années de distance, ne permettrait pas de tenter une histoire des tremblements de terre de cette contrée dans l'antiquité ni dans le moyen âge. On sait seulement d'une manière positive que les XIe, XIIe et XIIIe siècles y furent marqués par plusieurs secousses d'une intensité terrible. Il semble, au contraire, que le XVe et le XVIe siècle ait été une époque de calme presque complet. A la même époque l'activité volcanique du Vésuve et de l'Etna semblait également endormie. C'est avec le XVII siècle qu'elle se réveilla plus intense que jamais, et à la même époque la série des tremblements de terre recommença dans la Calabre.

On en vit se produire d'assez violents, tous amenant des ruines d'édifices et la mort d'un certain nombre de victimes, en 1606, 1622 et 1626. J'ai parlé plus haut, à propos de Nicastro où il fut sur-

tout terrible, de celui du 27 mars 1638, qui coûta la vie à 12,000 personnes. Le 5 novembre 1659 on en comptait un nouveau, qui à Mileto renversait en partie la grande église de l'abbaye de la Santa-Trinità, jusque-là demeurée intacte. C'est encore par milliers que cette secousse, survenue pendant la nuit, multipliait ses victimes. Le tremblement de terre de 1693 fut encore plus épouvantable. Il coïncida avec une grande éruption de l'Etna, et s'il fallait en croire la médaille d'argent frappée pour conserver le souvenir de ce fléau, 100,000 personnes y auraient péri. Ce qui est positif, c'est qu'il y eut 18,000 victimes (un quart de la population) dans la seule ville de Catane, qui, à peine relevée de l'éruption de 1669, fut renversée de fond en comble. C'est, du reste, principalement sur la Sicile, dans la région de l'Etna et dans celle du Val-Demone que portèrent les dévastations du tremblement de terre de 1693, abattant à ras du sol quarante villes et villages. La Calabre le ressentit, mais les dégâts matériels et les pertes de vies humaines y furent relativement limités.

Il faut ajouter qu'on n'est que très imparfaitement renseigné sur la secousse de 1693. On n'en possède aucune bonne relation et sur ses effets il n'a pas été jusqu'à présent publié de documents statistiques d'un caractère précis. Au contraire, si le tremblement de terre de 1783 en Calabre a été le plus épouvantable dont l'homme ait nulle

part conservé le souvenir, c'est en même temps de tous les phénomènes de ce genre celui qui est le mieux connu, qui a été le plus attentivement observé, qui a donné lieu aux enquêtes les plus complètes et les plus scientifiques. Le naturaliste français Déodat de Dolomieu, qui voyageait à ce moment dans le midi de l'Italie, accourut en Calabre à la première nouvelle du désastre, quand les secousses n'avaient pas encore cessé ; et il a écrit une relation du phénomène, accompagnée d'une excellente explication géologique. L'Académie des Sciences de Naples envoya sur les lieux une commission, composée des hommes les plus compétents du royaume, qui s'attacha à décrire les modifications diverses occasionnées dans le sol, à compter et à mesurer les dépressions, les soulèvements, les fissures et les crevasses. Le tout a formé la matière d'un volumineux ouvrage, accompagné d'un grand nombre de très curieuses planches, qui en partie ont été fréquemment reproduites. En les examinant de nouveau pour écrire ces pages, je me croyais par moment reporté à ce que j'ai vu dans le printemps de 1866, lorsqu'associé à la mission scientifique de MM. de Verneuil et Fouqué, en revenant d'étudier l'éruption du volcan de Santorin, j'ai parcouru une partie du Péloponnèse et l'île de Céphalonie quelques jours après qu'un violent tremblement de terre les avait ravagés, lorsque, par exemple, nous avons visité rue à rue et

maison à maison la ville renversée de Lixouri, dont on commençait à peine à déblayer les ruines pour en retirer les victimes.

Pour en revenir aux secousses de 1783 en Calabre, nous n'avons pas seulement à leur sujet les relations de Dolomieu et des Académiciens de Naples, mais encore une troisième, qui n'a pas moins de valeur, celle du chevalier Hamilton. Amateur d'archéologie et de sciences naturelles — il a formé une des plus belles collections de vases peints connues et laissé des descriptions du Vésuve qui sont célèbres — cet ambassadeur d'Angleterre à Naples à qui sa femme, la trop fameuse maîtresse de Nelson, n'avait pas encore valu la triste renommée qui s'attache à son nom d'une manière ineffaçable, accourut à son tour en Calabre à la nouvelle du tremblement de terre. Il visita attentivement tout le pays longeant les côtes sur une *speronara* qu'il avait affrétée à cet effet, et prenant pied de temps en temps pour s'engager, non sans quelque péril, dans l'intérieur des terres, encore agitées par des convulsions.

Dans notre siècle même, le grand tremblement de terre de la Basilicate en 1857, presque aussi terrible dans ses ravages que celui de la Calabre en 1783, n'a pas donné lieu à des enquêtes aussi consciencieuses et aussi bien conduites. Au détriment de la science, on en connaît beaucoup moins bien les détails, les circonstances et les effets.

Il y avait quatre-vingt-dix ans que les ébranlements du sol, si multipliés dans le siècle précédent, ne s'étaient pas reproduits. L'été de 1782 avait été marqué par une ardeur de la température et une sécheresse qui avaient dépassé tout ce qu'on voit d'ordinaire en Calabre. A cette saison brûlante succéda l'un des automnes et des hivers les plus pluvieux dont on ait gardé le souvenir. D'octobre à la fin de janvier la pluie ne cessa pas un instant de tomber en cataractes. Les *fiumare* qui descendent de l'Apennin calabrais, démesurément grossies, dévastèrent leurs vallées. Toutes les parties basses du pays étaient noyées sous les eaux, transformées en marécages impraticables. Les terrains d'alluvion, qui s'étendent sur les dernières pentes du massif granitique de l'Aspromonte, avaient été si profondément détrempés que sur bien des points des éboulements et des glissements s'y étaient déjà produits ou menaçaient. Cet état des choses était déjà une calamité publique et compromettait gravement l'avenir des récoltes. Mais dans les derniers jours de janvier 1783, le temps était revenu au beau.

Le 5 février le jour s'était levé radieux. A peine quelques nuages légers se montraient de loin en loin dans le ciel. La température était fraîche, mais il n'y avait pas un souffle de vent. Ni l'Etna, ni le Vésuve, ni le Stromboli ne donnaient un signe d'activité anormale dans leurs foyers. Toute la

nature, à l'approche du printemps, commençait à revêtir sa parure de fête sous les rayons d'un soleil étincelant. Rien n'avertissait de l'approche d'un danger et l'homme se laissait aller à la quiétude d'une confiance absolue. Pourtant les animaux — tous les témoignages le rapportent — donnaient les signes d'un étrange et inexplicable effroi. Les volatiles des basses-cours s'agitaient confusément et voletaient çà et là tout effarés en criant, comme s'ils cherchaient à fuir un danger. Les chevaux flairaient le sol avec une sorte d'angoisse, dressaient les oreilles, se cabraient et poussaient des hennissements dont on ne pouvait comprendre la cause. Dans les étables, les bœufs, le poil hérissé, mugissaient et écartaient fortement leurs quatre jambes comme s'ils avaient cherché à s'arc-bouter d'une manière plus solide sur le sol. Les chats sortaient des maisons comme lorsqu'elles menacent ruine. Les chiens, l'air morne et inquiet, hurlaient la mort, comme disent les paysans. Toutes ces manifestations de l'instinct des animaux, mystérieusement averti par quelque chose qui échappe à l'homme, furent comprises après l'événement. A ce moment on n'y faisait point attention, ou bien l'on s'en étonnait sans savoir y trouver l'avertissement qui pour beaucoup eut pu être le salut.

Brusquement, à midi et demi, le fracas d'un roulement plus retentissant que le plus violent tonnerre monta des profondeurs de la terre, et presque

instantanément une secousse, telle que le souvenir d'une semblable n'avait pas été conservé, ébranla le sol. Elle dura deux minutes, longueur de temps énorme en pareil cas, quoique bien courte par elle-même. Ce laps de cent-vingt secondes suffit à ne pas laisser pour ainsi dire une maison debout sur une étendue de 60 lieues carrées environ, et à ensevelir 32,000 morts sous les ruines.

Le tremblement de terre du 9 février 1783 eut pour théâtre, sur le continent italien et à l'extrémité adjacente de la Sicile, la région située entre 38° et 39° de latitude. Si l'on prend pour point central la petite ville d'Oppido, au pied du versant nord-ouest de l'Aspromonte, non loin du cours supérieur du fleuve Marro, et si l'on décrit autour de ce centre un cercle de 32 kilomètres de rayon, l'espace ainsi délimité comprendra la surface du pays où toutes les villes et tous les villages furent détruits. L'ébranlement, déjà bien diminué, mais sensible encore, se propagea jusqu'à Otrante dans une direction, dans une autre à Lipari, dans une troisième enfin à Palerme. On ne ressentit qu'une oscillation presque imperceptible dans la Pouille et dans la Terra di Lavoro, rien absolument à Naples même et dans les Abruzzes.

La première secousse, celle de midi et demi, dont je viens d'indiquer l'aire, fut des plus compliquées dans sa nature et dans sa direction. Le sol s'agitait en tous sens, il ondulait comme les vagues,

à tel point que quelques personnes éprouvèrent les effets du mal de mer. Dolomieu et Hamilton affirment, d'après des témoins oculaires dignes de toute foi, qu'on vit en certains endroits la cime des arbres venir toucher le sol. Il y avait en même temps de violent mouvements verticaux, des projections de bas en haut. Enfin la terre semblait tournoyer. « Je ne puis mieux rendre compte de ces effets, dit Dolomieu, qu'en supposant sur une table plusieurs cubes formés de sable humecté et tassé avec la main, placés à peu de distance les uns des autres. Alors en frappant à coups redoublés sous la table et la secouant en même temps horizontalement et avec violence par un de ses angles, on aura une idée des mouvements violents et différents dont la terre fut pour lors agitée. »

Rien de ce qui était édifié à la surface de la terre ne pouvait résister à des mouvements si compliqués. Les villes, les bourgs, les maisons isolées dans la campagne, tout fut rasé dans le même temps. Les arbres étaient déracinés. Les fondements des maisons semblaient vomis par la terre. Les pierres étaient broyées, triturées avec violence les unes contre les autres.

Le plus grand nombre des victimes furent écrasées sous les décombres des édifices. D'autres, surtout les paysans qui fuyaient à travers la campagne, furent engloutis dans les fissures qui s'ouvraient sous leurs pas et se refermaient presque

immédiatement sur les victimes, les arbres et les maisons qui y avaient été précipités. Il est probable que leurs squelettes sont encore enterrés à plusieurs centaines de mètres de profondeur dans ces fissures recloses. Beaucoup de personnes enfin périrent consumées dans les incendies qui suivirent la chute des maisons, où presque partout le feu se trouvait encore allumé dans les cuisines au moment de la secousse, pour le repas du milieu du jour. Ces incendies sévirent avec fureur dans les villes qui, comme Oppido, Palmi et Messine, renfermaient de vastes magasins d'huile, abondamment remplis.

Le même jour, 5 février, à minuit, une courte secousse se produisit, aussi violente et aussi compliquée que la première. Elle ne coûta pourtant la vie qu'à un nombre relativement restreint de personnes. Partout la population s'était enfuie hors des ruines des villes et des habitations ; elle se tenait en plein air, épouvantée, sans abri et sans ressources. L'intensité principale de cette seconde secousse exerça son action un peu plus au sud que celle de la première. Ses ravages furent surtout considérables sur les deux rives du détroit de Messine et en Sicile, dans le Val-Demone. C'est elle qui consomma la ruine des deux grandes villes de Messine et de Reggio ; plus au nord, il est vrai, rien ne restait plus à renverser. C'est également lors de la secousse de minuit qu'on vit la mer, sur

la côte voisine de l'embouchure du détroit du Phare se retirer brusquement puis revenir presque aussitôt, en s'élevant à plus de sept mètres au-dessus de son niveau habituel, et balayer tout sur son passage. Je raconterai plus loin la dramatique catastrophe que vit alors Scilla.

La seconde secousse du 5 février fut accompagnée d'une émission de vapeurs, de fumée et de matières enflammées par le grand cratère de l'Etna beaucoup plus abondante qu'à l'habitude. Ce dernier phénomène se prolongea plusieurs jours, et pendant la même durée les oscillations du sol se répétèrent quotidiennement, mais très atténuées, dans l'extrémité méridionale de la Calabre et le nord de la Sicile. On atteignit ainsi jusqu'au 28 mars, date d'un nouvel et non moins formidable tremblement de terre, coïncidant avec une éruption exceptionnelle du Stromboli. La secousse eut lieu à neuf heures du soir, et fut précédée encore cette fois d'un bruit souterrain pareil à un violent roulement de tonnerre, après quoi le sol se mit à osciller d'une manière aussi terrible et aussi étrange que le 5 février. Le centre d'action de ce nouveau tremblement de terre, du 28 mars, s'était déplacé par rapport à celui du mois précédent ; il était plus au nord, vers la conjonction du massif de la Sila à l'Apennin. Aussi l'ébranlement fit-il sentir principalement sa furie dans la région autour de l'isthme Scylacien ; son aire principale d'intensité

fut comprise dans le quadrilatère que délimitent les caps Vaticano et Suvero sur la mer Tyrrhénienne, Stilo et Colonne sur la mer Ionienne. Il renversa là toute une série de villes, de bourgs et de villages, plus de soixante-dix, qui n'avaient que médiocrement souffert le 5 février. Mais il fit beaucoup moins de victimes, parce que la population se tenait sur ses gardes et campait dans la campagne. D'ailleurs les destructions matérielles ne furent pas aussi considérables qu'elles l'avaient été la première fois. Les villes les plus éprouvées, comme Nicotera, Tropea, Monteleone, Squillace, Nicastro, Catanzaro, Santa-Severina et Cotrone ne furent ruinées qu'en partie.

Les secousses ne s'arrêtèrent pas là. Pendant tout le reste de l'année 1783, elles se répétèrent plusieurs fois par jour, mais en diminuant graduellement de violence. Les dernières furent ressenties dans les mois de février et de mars 1784. On en avait compté en tout 949. Puis tout se calma, le sol reprit sa fixité normale, petit à petit la sécurité revint, et l'on se mit à relever les ruines et à réparer les plaies de toute nature amenées par un aussi épouvantable désastre.

Les trois grandes secousses du 6 février et du 28 mars avaient coûté la vie à plus de 40,000 personnes dans les trois provinces de Calabre et la Sicile. Hamilton, d'accord avec les documents officiels, évalue à 25,000 environ celles qui succom-

bèrent dans les mois suivants aux fièvres contagieuses et aux épidémies occasionnées par l'infection cadavérique, l'insuffisance des aliments et le défaut d'abri contre les intempéries de l'atmosphère.

Quoi qu'on lise à cet égard dans les *Mémoires secrets des Cours d'Italie,* publiés en France à l'époque de la Révolution, le gouvernement du roi Ferdinand IV, placé en présence d'une telle catastrophe, fit de très louables efforts pour soulager les misères de la population et ne se montra pas trop au-dessous de sa tâche. Dès la première nouvelle des événements, le feld-maréchal prince Francesco Pignatelli fut envoyé en Calabre à titre de vicaire royal extraordinaire avec de grosses sommes d'argent et des convois de vivres, de vêtements et de médicaments. Une *giunta* de magistrats reçut l'administration des provinces ravagées et la direction des secours à y fournir aux habitants. Une taxe extraordinaire de 1,200,000 ducats fut imposée aux provinces du royaume qui n'avaient pas souffert pour subvenir aux besoins urgents de la Calabre et de la portion dévastée de la Sicile. On affecta pendant deux ans au même objet la moitié des impôts que payait le clergé en vertu du concordat de 1741. Enfin tous les couvents qui, dans la Calabre n'atteignaient pas un certain chiffre de moines ou de religieuses furent supprimés. Les revenus de leurs biens incamérés servirent à ali-

menter une *Cassa sacra*, qui dut les premières années consacrer toutes ses rentrées au soulagement des infortunes du tremblement de terre et aux subventions à fournir pour relever les maisons et remettre le pays en culture.

Ici, du reste, le gouvernement royal profitait bel et bien des circonstances pour opérer une confiscation partielle de la propriété ecclésiastique, parée au début des apparences de la charité, mais dont il devait avoir au bout de quelque temps tout le profit. Car l'affectation des revenus de la *Cassa sacra* de Calabre aux sinistrés du tremblement de terre n'eut qu'un temps, et après quelques années ces revenus se versèrent purement et simplement dans les caisses de l'État. En fait de main-mise sur les biens de l'Église, le gouvernement des Bourbons de Naples au XVIIIe siècle avait largement ouvert la voie qu'ont suivi les gouvernements issus dans la même contrée de la Révolution française et le gouvernement actuel de l'Italie. A lui seul — on l'oublie souvent — il avait fait plus de la moitié de la besogne.

II

Alexandre de Humboldt, qui fut le témoin de plusieurs tremblements de terre au cours de son voyage dans l'Amérique centrale, remarque qu'il n'est pas de phénomène qui trouble plus profondé-

ment les hommes, et il en analyse les causes avec sa pénétration habituelle. « Cette impression ne provient pas, à mon avis, de ce que les images des catastrophes dont l'histoire a conservé le souvenir s'offrent alors en foule à notre imagination. Ce qui nous saisit, c'est que nous perdons alors notre confiance innée dans la stabilité du sol. Dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup, le calme de la nature n'étant qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructrices. Alors chaque bruit, chaque souffle d'air excite l'attention ; on se défie surtout du sol sur lequel on marche. Les animaux eux-mêmes, principalement les porcs et les chiens, éprouvent cette angoisse. »

De son côté, Sénèque, qui entre autres convulsions du même genre avait vu la formidable secousse de l'an 19 de l'ère chrétienne, sous Tibère, laquelle fit périr 200,000 personnes dans la seule province de l'Asie sénatoriale, dit dans son langage emphatique, mais avec une grande vérité : « Les ports nous abritent contre les tempêtes ; les toits nous défendent de la violence des orages et des pluies continuelles ; l'incendie ne poursuit pas les

fugitifs; les caves et les grottes profondément creusées sont un refuge contre le tonnerre et les traits du ciel; contre la peste on change de résidence. Aucun danger n'existe à l'abri duquel on ne puisse trouver à se réfugier. Mais le fléau du tremblement de terre s'étend à une distance considérable; il est immense, subit et inévitable. C'est une calamité universelle. Ce n'est pas seulement, en effet, une maison, une famille, une ville qu'il dévore, c'est des nations entières qu'il atteint, c'est toute la surface d'un pays qu'il bouleverse. »

Ce bouleversement du sol, changeant le relief d'un canton, son aspect et le régime de ses eaux, ne s'est jamais produit nulle part, dans les tremblements de terre sur lesquels on possède des notions précises, au même degré que dans celui des Calabres en 1783, et cela particulièrement dans la région appelée La Piana, celle dont nous avons embrassé déjà la vue d'ensemble du haut du château de Monteleone, et où nous entrons immédiatement après Mileto.

La Piana est cette région comprise entre la mer Tyrrhénienne et la chaîne de hautes montagnes qui, prolongeant au sud la ligne de l'Apennin, relie le mont Astore à l'Aspromonte proprement dit. Du nord au sud elle a une douzaine de lieues de développement depuis les montagnes de Monteleone et le cours de la rivière Mesima jusqu'à celui de la rivière Gallico, dans le voisinage de Reggio;

D'ouest en est, entre la mer et le haut massif granitique formant l'arête médiane de la Calabre, sa plus grande largeur est de six lieues environ, dans la partie comprise entre les deux rivières Mesima et Marro. On peut, ainsi que son nom l'exprime, la définir comme une plaine séparée en deux parties de niveaux différents, au milieu de son parcours le plus allongé, par le mont Sant' Elia, rocher granitique assez élevé, qui se dresse au bord de la mer et au flanc duquel s'accroche la pittoresque ville de Palmi. Au nord du Sant'Elia, la plaine qui borde le golfe de Gioja et que la Mesima et le Marro traversent parallèlement avant de se jeter dans la mer, est aussi large que longue, basse, humide et tourbeuse, couverte d'une riche végétation et coupée seulement de quelques collines peu élevées. Au fond, du côté de l'est, elle s'élève graduellement vers Laureana, Cinquefrondi, Polistena et Città-Nova, par étages successifs de collines qui vont rejoindre les pentes abruptes des grandes montagnes, dont elles forment comme les contreforts. Au sud du fleuve Marro et du mont Sant'Elia, c'est une suite de plateaux notablement plus élevés, resserrés entre les escarpements de l'Aspromonte et la mer, que généralement ils dominent en falaises. Ils sont traversés de ravins profonds où roulent les torrents qui se précipitent impétueux du haut de la montagne. C'est là que se trouvent les villes d'Oppido, Seminara et Sinopoli. Toute

La Piana est d'une grande fertilité, couverte de cultures et habitée par une population nombreuse, bien que les parties basses en soient malsaines et comptent parmi les contrées de l'Italie méridionale les plus empestées par la malaria.

En 1783 on comptait dans les deux portions du district ainsi dénommé 109 villes et villages, avec 166,000 habitants. Deux minutes suffirent, lors de la secousse du 5 février, à midi et demi, pour n'y pas laisser debout *une seule* maison et pour y faire périr un cinquième des habitants. Quant au bouleversement du sol, il fut tel, dans le même espace de temps, que l'on n'exagère pas en disant qu'il n'y eut pas un arpent de terre, dans toute la superficie de la contrée, qui ne changeât de forme. Les collines s'écroulèrent et firent place à des vallons ; les vallons comblés par les éboulements, se transformèrent en collines ; ici l'emplacement d'un village ou d'un terrain sec et bien cultivé, se métamorphosa par affaissement en une sorte de lac marécageux; là, par contre, le fond d'un marais se releva et domina désormais les alentours. Les anciennes sources tarirent et d'autres, qui coulent encore aujourd'hui, jaillirent sur d'autres emplacements ; le lit des rivières subit partout des modifications considérables. En effet le sol de La Piana, dans ses deux parties, est exclusivement composé des terrains de sédiment qui, formant ceinture au massif granitique central de l'Aspromonte, se dé-

posèrent paisiblement dans le fond de la mer autour de l'île que formait cette montagne de formation primitive jusque dans les premiers temps de la période tertiaire, puis furent brusquement disloqués et redressés sur les côtés de la base du massif central par la poussée de la convulsion de la nature qui produisit le soulèvement des Apennins. J'ai déjà parlé plus haut de ces terrains et expliqué les raisons géologiques qui font que leurs strates, rompues par endroits et sorties de la direction horizontale, sont bien plus éprouvées par les secousses des tremblements de terre que les terrains granitiques, qui forment une masse cristalline compacte ; comment il s'y produit alors, surtout à la jonction des deux sortes de terrains, des éboulements, des disjonctions, des glissements de la couche supérieure sur l'inférieure, qui modifient au delà de ce qu'on peut imaginer, le relief de la contrée.

Quelques exemples choisis donneront une idée de ce que furent les bouleversements du sol de La Piana par le tremblement de terre du 5 février 1783. Je les prends tous dans les localités où la suite de mon voyage ne conduira pas le lecteur. Car sur le parcours que j'ai suivi, j'aurai à signaler plus d'une fois des vestiges curieux des effets de la même catastrophe, restés empreints dans le terrain jusqu'à nos jours.

Polistena, dont le nom ne se rencontre qu'à

partir du commencement du XIIIe siècle, était une ville assez grande, riche et peuplée, dont le site se trouvait au pied de la Serra de'Cantoni et du mont Cappello, un peu plus bas que San-Giorgio. C'était la résidence de familles nobles qui ont fourni des membres distingués au clergé napolitain dans le XVIe et le XVIIe siècle. On y comptait cinq églises et sept couvents. Elle était bâtie sur deux coteaux séparés par la petite rivière du Caldararo. Pas un pan de mur n'y resta debout; les collines elles-mêmes s'effondrèrent dans le ravin. « J'avais vu, dit Dolomieu, Messine et Reggio; j'avais gémi sur le sort de ces deux villes; je n'y avais pas trouvé une maison qui fût habitable et qui n'eût besoin d'être reprise par les fondements; mais enfin le squelette de ces deux villes subsiste encore; la plupart des murs est en l'air. On voit que ces deux villes ont été. Messine présente encore à une certaine distance une image imparfaite de son ancienne splendeur. Chacun reconnaît sa maison ou le sol sur lequel elle reposait. J'avais vu Tropea et Nicotera, dans lesquelles il y a peu de maisons qui n'aient reçu de très grands dommages, et dont plusieurs même se sont entièrement écroulées. Mon imagination n'allait pas au delà des malheurs de ces villes. Mais lorsque, placé sur une hauteur, je vis les ruines de Polistena, la première ville de la plaine qui se présenta à moi; lorsque je contemplai des monceaux de pierre, qui n'ont plus aucune forme et qui ne

peuvent pas même donner une idée de ce qu'était la ville; lorsque je vis que rien n'avait échappé à la destruction et que tout avait été mis au niveau du sol, j'éprouvai un sentiment de terreur, de pitié, d'effroi, qui suspendit pendant quelques moments toutes mes facultés. Ce spectacle n'était cependant que le prélude de celui qui allait se présenter à moi dans le reste de mon voyage. »

Les fissures profondes du sol ne furent nulle part plus nombreuses qu'autour de Polistena. A côté de l'ancien emplacement de la ville — car elle fut ensuite rebâtie à quelque distance — on montre encore aujourd'hui celle qu'ont fait dessiner les Académiciens de Naples et qui depuis lors est restée béante. Elle a plusieurs mètres de largeur et près de cent de profondeur. Il est à remarquer, du reste, que l'ébranlement de la secousse ne produisit pas seulement les crevasses de ce genre dans les terrains de sédiment calcaire, mais aussi dans certaines parties des hautes montagnes de formation granitique. Telle est celle qui se déploie en croissant sur une longueur de cinq cents mètres, avec une largeur d'un mètre, auprès du village de Sant'Angelo, dans les environs de Soriano, et qui s'ouvrit subitement le 5 février 1783. A Gerocarne, sur plusieurs points le sol, comme un carreau de vitre violemment frappé sur un point, se rompit en fissures étoilées dont les rayons se prolongeaient sur une grande étendue.

Cinquefrondi, célèbre dans les annales de l'ordre de Saint Basile en Calabre du temps de la domination constantinopolitaine, au IXe siècle, pour avoir été le lieu de la retraite solitaire de Saint Philippe d'Argirò, lequel y fonda ensuite un monastère, devenu plus tard le centre autour duquel s'agglomérèrent les habitants, Cinquefrondi était un joli bourg à une demi-lieue au nord-est de Polistena. Il fut également rasé. Au centre s'élevait le château, en forme d'un énorme donjon carré, dont la construction semble remonter au temps des Normands, peut-être même plus haut. Depuis bien des siècles ce donjon bravait toutes les convulsions du sol ; on le croyait inébranlable, tant par la grande épaisseur de ses murs que par la qualité du mortier qui avait lié le tout en une masse aussi solide qu'un rocher. Il fut cependant renversé tout d'une pièce, et en tombant il se brisa en plusieurs blocs qui étonnent encore le visiteur par leur prodigieux volume et leur dureté. L'un de ces blocs contient un escalier tout entier. La même chose arriva à la tour de Radicena, qui était de la même époque et de la même construction.

Casalnuovo était une des localités les plus riantes et les plus florissantes de la portion de La Piana touchant à l'Apennin. Avec ses rues alignées, ses maisons propres et neuves, accompagnées chacune en avant d'un arbre ou d'une treille qui donnaient de l'ombrage et transformaient les rues en allées

de jardin, l'aspect en était charmant. Dans l'appréhension des tremblements de terre, on avait pris toutes les précautions possibles en construisant le bourg ; les maisons étaient très basses et les rues très larges. Tout fut abattu, mis au niveau du sol. La marquise de Gerace, d'une des plus hautes familles de la noblesse calabraise, vénérée dans toute la contrée pour ses vertus et son active charité, fut écrasée, avec tous les siens, sous les ruines de sa villa. Le sol de la plaine qui entoure Casalnuovo s'affaissa tout entier ; les terrains inclinés contre la montagne glissèrent plus bas, laissant, entre le terrain déplacé et la partie demeurée immobile, des ruptures de quinze à seize kilomètres d'étendue en longueur. Glissant de cette manière, des portions de terrain, chargées de leurs arbres restés debout, arrivèrent de la montagne dans la plaine et vinrent couvrir des terrains plus éloignés, où elles écrasèrent les plantations et les maisons.

De Casalnuovo à Santa-Cristina d'Aspromonte, sur un espace de six lieues, on vit se produire presque à chaque pas des fentes dans le sol et des éboulements donnant naissance à une suite de gorges, de ravins et de petites vallées, qui n'ont pas été modifiés depuis lors.

Nulle part on n'a vu bouleversement plus complet que celui de Terranova ; nulle part destruction ne s'est accomplie avec des circonstances plus singulières. Située en avant d'un des cols qui permet-

tent de franchir l'Apennin pour passer du versant de la mer Tyrrhénienne à celui de la mer Ionienne, en descendant sur Gerace, cette petite ville, qui n'est plus à peine aujourd'hui qu'un village, avait eu dans les guerres du début du XVIe siècle une importance stratégique capitale. C'est là qu'en 1501 Stuart d'Aubigny avait complètement défait Hugo de Cardona ; c'est en voulant empêcher l'armée espagnole de venir débloquer cette place qu'en 1503 il avait perdu la seconde bataille de Seminara, qui chassa définitivement les Français de la Calabre. Gonsalve de Cordoue avait été fait duc de Terranova par Ferdinand le Catholique. La ville était bâtie au-dessus de trois gorges profondes, à l'extrémité d'une plaine, dominée par une montagne. Dans la première secousse du 5 février, une partie du sol de la ville glissa sur la pente d'une des gorges et entraîna les maisons qu'elle portait ; les débris de pierres et de charpentes, mêlés au terrain déplacé, encombrèrent la vallée. Sur un autre point de la ville, le terrain fut partagé dans toute sa hauteur par une fente perpendiculaire ; une de ses deux moitiés se détacha et tomba comme une masse dans la gorge qui s'ouvrait au-dessous. Les maisons furent ainsi précipitées perpendiculairement dans un gouffre de cent mètres de profondeur, que leurs décombres comblèrent en partie. Sur deux mille habitants que comptait Terranova, quatorze-cents furent écrasés ou enterrés sous les ruines. Ils

ne périrent pas tous ; car, en raison de la différence du poids, les matériaux tombant avant les hommes, ceux-ci ne furent précipités que sur des débris. Quelques-uns tombèrent sur leurs pieds, et purent aussitôt marcher sur ces monceaux de ruines ; quelques autres, enterrés seulement jusqu'aux cuisses ou à la poitrine, purent se dégager avec un peu de secours.

Terranova fut ainsi mise littéralement sens dessus dessous. Dans les trois vallées en partie comblées par le renversement du sol et les débris des matériaux placés au-dessus, ce qui était haut s'était affaissé, ce qui était bas, au contraire, semblait s'être élevé par l'écroulement des parties environnantes. La maçonnerie du puits d'un couvent, par suite de la chute du sol où il avait été creusé, était devenue une tour de vingt à trente mètres de haut, un peu inclinée.

Les éboulements de la ville et des collines, fermant le passage aux eaux d'une petite rivière et à celles d'une source abondante qui coulait au fond d'une autre gorge, formèrent deux lacs, dont les eaux stagnantes, chargées de cadavres et de débris organiques de toute espèce, répandirent l'infection dans le pays, et firent périr, par des fièvres putrides, les restes de la population, échappés au désastre. Des éboulements considérables s'étaient produits dans tous les environs, au bord des vallées. Toute la plaine en avant de la ville était cre-

vassée. En certaines parties, il n'y avait plus un pouce de terrain que l'on pût regarder comme ferme et solide.

Le village au nom romaïque de Molochiò, situé en face de Terranova et sur le même niveau, était également bâti sur une sorte de plate-forme entre deux ravins. Il tomba moitié dans celui de droite, moitié dans celui de gauche, de sorte qu'il ne resta plus du sol où il avait été assis qu'une arête en dos d'âne, tellement étroite qu'à peine y pourrait-on marcher.

Oppido était la ville la plus ancienne et la plus considérable du canton dans lequel avait été le point central de la première secousse. J'ai déjà dit qu'il résultait de monuments épigraphiques que sous son nom d'Oppidum elle existait déjà dans l'antiquité. Sous la domination byzantine, probablement vers le xe siècle, Oppido devint le siège d'un évêché suffragant du métropolitain de Reggio, lequel n'existait pas encore lors de la rédaction de la Novelle de Léon l'Isaurien et resta du rite grec jusqu'en 1472. Nous avons vu plus haut le grand comte Roger en faire le siège un peu avant celui de Reggio. La ville était sise au sommet d'une hauteur isolée, qu'entouraient des pentes rapides et des escarpements difficiles. Il n'en resta pas pierre sur pierre. Cependant la montagne ne s'écroula pas ; le vieux château fort, placé à l'une des extrémités de la cité, fut seul à tomber d'une

seule pièce dans le précipice qu'il surplombait. Il y eut, au contraire, d'immenses éboulements dans les coteaux opposés. Un vaste gouffre s'ouvrit dans le flanc d'une de ces collines; bien que comblé en partie par une grande quantité de terre et par un nombre considérable d'oliviers et de vignes qui y furent engloutis, il mesurait encore soixante mètres de profondeur sur cent cinquante de large quand les Académiciens de Naples le firent dessiner. Les vallées ayant été barrées par les éboulements, l'écoulement des eaux fut arrêté et les ruines d'Oppido se trouvèrent environnées de lacs qui ne sont pas maintenus.

A une lieue au-dessous d'Oppido était le petit village de Castellace, construit au bord d'un escarpement, qui se détacha pour se précipiter dans le fond de la vallée ; les ruines de quelques maisons restées sur le haut de la montagne sont les seuls indices de sa position et de son existence. Le village de Corsoletto eut exactement le même sort. Quant à la petite ville de Santa-Cristina d'Aspromonte, sa position était pareille à celle de Terranova et sa ruine présenta des circonstances identiques. Il fallut la rebâtir sur un autre emplacement, car la hauteur sablonneuse qu'elle couronnait avait été tellement disloquée, fissurée, désagrégée, qu'elle n'aurait pas pu supporter de nouveau le poids de constructions.

Dans les parties basses de la plaine, au voisinage

de la mer, entre la Mesima et le Marro, il n'y eut pas d'éboulements du même genre, mais des phénomènes tout particuliers et d'un autre ordre, produits par le déplacement et la compression des nappes d'eau souterraines. En beaucoup d'endroits des courants de boue très abondants firent brusquement irruption hors du sol; ailleurs on en vit jaillir d'énormes colonnes d'eau, comme de véritables geysers, à douze et vingt mètres de hauteur. Des paysans qui fuyaient éperdus dans la campagne, d'abord engloutis dans les fentes qui s'ouvraient dans la terre, en furent rejetés vivants au bout de quelques secondes au milieu de masses d'eau qui s'épandaient à la surface du sol. Tout affaissement du terrain produisait un petit lac. Le cours de la Mesima fut momentanément suspendu, pour reprendre ensuite avec la violence des grandes crues d'hiver.

Dans toute la portion de la plaine qui environne Rosarno, l'on vit s'ouvrir des cavités circulaires à peu près de la grandeur d'une roue de voiture. Ces cavités, semblables à des puits, étaient pleines d'eau jusqu'à cinq et six mètres de leur surface ; mais le plus souvent elles étaient remplies de sable sec. Plus tard, quand on creusa autour de ces cavités, on reconnut qu'elles avaient la forme d'un entonnoir. La partie supérieure évasée aboutissait à un canal par où l'eau avait jailli du sein de la terre. Un certain nombre de ces singuliers puits naturels,

ouverts par les tremblements de terre, subsistent encore, toujours remplis d'eau. J'en ai visité plusieurs en passant près de Rosarno.

Mileto fut vers le nord le point extrême où les deux secousses du 25 février se firent sentir avec le maximum de leur intensité. Rien ne resta debout de la ville que quelques pans de mur formant comme le squelette de certaines maisons. Le mouvement du sol ayant été sur ce point principalement giratoire, les matériaux des constructions eux-mêmes furent comme broyés. La cathédrale, l'église et les bâtiments de l'abbaye de la Santa-Trinità, l'église de la Cattolica, le château, les restes du palais du grand comte Roger, tout ce qui faisait de Mileto l'une des cités de la Calabre les plus riches en monuments du passé médiéval, fut renversé de fond en comble comme les habitations des particuliers. Une partie de la colline qui portait la ville, minée de longue date par les eaux qui passaient au pied, s'éboula dans la vallée. Un violent incendie s'alluma au milieu des décombres et consuma en peu d'heures tout ce qu'ils renfermaient de matières combustibles. Les pertes de vies humaine ne furent cependant pas là ce qu'elles furent ailleurs, ce qu'on aurait pu craindre avec une pareille destruction. La majorité des habitants pu se sauver du milieu des ruines. Mais ce qui périt à Mileto de monuments précieux pour l'art, l'archéologie et l'histoire, orfèvrerie et mobilier des églises, sculptures

qu'elles renfermaient, documents d'archives, ne saurait s'évaluer exactement. Signalons seulement comme perte à jamais irréparable pour les études historiques, celle du manuscrit du *Liber conciliorum seu parlamentorum civitatis Mileti*, qui est cité dans un acte de 1700 comme se trouvant aux archives de la Bagliva et contenant la copie de toutes les chartes anciennes constituant les privilèges municipaux de la ville.

Ce que le 5 février n'avait pas complètement achevé d'abattre fut renversé le 28 mars. Car la grande secousse de ce jour ne fut pas moins violente à Mileto que la première. Rien n'y résista, même les appentis où campait la population depuis le désastre du mois précédent. En prévision d'un fléau périodique dans le pays, l'évêque Marcello Filomarino avait fait construire, au milieu du XVIII[e] siècle, une immense baraque en planches en dehors de la ville, auprès de l'abbaye de la Santa-Trinità, pour servir de refuge aux habitants lors des tremblements de terre. Plusieurs centaines de personnes y bivaquaient depuis le 5 février : le 28 mars elle fut comme déracinée du sol, faisant dans sa chute un certain nombre de morts et de blessés.

III

Mais les bouleversements du sol, les ruines des édifices ne sont pas la partie la plus tragique d'un

cataclysme tel que celui de la Calabre Ultérieure en 1783. « Quand on dit que 300,000 ou 400,000 personnes ont péri dans un tremblement de terre, remarque très justement M. Louis Figuier, cette simple mention ne peut donner une idée exacte des malheurs directement et consécutivement provoqués par la catastrophe. Ceux qui ont échappé à un tel désastre peuvent nous apprendre sous quelles formes diverses et terribles la mort s'est offerte à leurs regards; eux seuls peuvent nous dire quelles affreuses tortures ont dû éprouver les victimes humaines ensevelies vivantes, qui meurent de rage, de désespoir ou de faim, et dont on entend jusqu'à l'agonie les plaintes déchirantes, sans pouvoir leur porter secours, faute d'instruments ou de bras. C'est aux témoins oculaires à peindre la situation des malheureux qui, blessés, à demi morts, ont miraculeusement survécu au désastre, mais qui sont exposés à mourir de faim et de soif, car ils manquent de pain, de vivres et de vêtements, parce que tout gît sous des décombres amoncelés. C'est à eux qu'il appartient de parler des fortunes détruites en un clin d'œil, du riche réduit à la mendicité, des familles entières privées de leurs biens; comme aussi des progrès de la civilisation et du bien-être national retardés par des catastrophes qui renversent les villes, détruisent les ports, bouleversent les cultures et rendent les chemins impraticables. »

« J'ai causé quelques années plus tard avec les témoins de la catastrophe et avec ceux qui avaient été retirés vivants des ruines, dit le général Colletta, et ceci me met en mesure d'esquisser les effets moraux du tremblement de terre de la Calabre, tâche plus difficile à mon avis que celle de décrire ses effets physiques.

« La première secousse n'avait été précédée par aucun signe qui pût donner l'alarme ni sur la terre ni dans le ciel. Mais en sentant le mouvement du sol et en voyant la destruction universelle, tous furent saisis d'une telle panique que, perdant la raison et même pour un moment l'instinct de la préservation, ils restèrent d'abord stupides et immobiles. Quand un sentiment plus net leur revint, le premier mouvement de ceux qui avaient échappé fut la joie de leur heureuse fortune. Mais cette joie fit bientôt place à la pensée navrante de la perte de leurs familles, de la destruction de leurs maisons et de leurs biens, enfin à la terreur d'une nouvelle secousse qui pouvait leur coûter la vie et au sentiment des dangers qui les entouraient de toute part. Ce n'est qu'après, par la réflexion, que se fit jour la dernière et la plus poignante angoisse, celle de la pensée que les êtres qui leur étaient chers étaient peut-être ensevelis vivants et qu'il n'y avait aucun moyen de leur porter secours. En les voyant condamnés sans espoir aux affres d'une mort lente, on se prenait à désirer qu'ils eussent du moins été

tués du premier coup. Combien de pères et de maris on vit alors errer au milieu des décombres qui couvraient leurs affections, essayant avec leurs seules mains d'écarter les débris de maçonnerie amoncelés, implorant en vain quelque aide, et finalement, désespérés, s'asseyant pour pleurer nuit et jour. Dans ce mortel abandon, ils se tournèrent vers la religion et firent à Dieu des vœux de riches offrandes et de vies de contrition et de pénitence. Une sorte d'élan unanime, espérant fléchir par des prières le courroux céleste, fit décider une commémoration perpétuelle et une expiation le vendredi de chaque semaine et le 5 février de chaque année[1].

« Mais le sort le plus terrible (pire qu'on ne peut le dépeindre ou le concevoir) fut celui des malheureux qui demeuraient vivants sous l'amas des écroulements, attendant du secours avec une espérance à la fois ardente et douteuse. Ils accusaient la lenteur de leurs amis, de ceux qu'ils chérissaient le plus, maudissaient leur avarice et leur ingratitude. Puis, quand après une longue et infructueuse attente, ils succombaient à la faim et à la misère,

1. Encore aujourd'hui, dans toutes les églises de la Calabre, on récite le vendredi à la messe une collecte spéciale pour le repos de l'âme des morts du tremblement de terre de 1783, et le 5 février on célèbre pour eux un service commémoratif solennel. C'est à la religion qu'il appartient de conserver de semblables souvenirs et de les consacrer.

au moment de perdre le sentiment et la mémoire, leur dernière pensée était celle de l'indignation contre leurs parents et de la haine du genre humain. Quelques-uns purent être déterrés par l'énergie des efforts de leurs proches ou de leurs amis, d'autres, en plus petit nombre, par les convulsions mêmes du tremblement de terre, qui dans de nouvelles secousses les mit à découvert après les avoir d'abord ensevelis. Lorsque tous les corps eurent été mis à découvert on constata que le quart des victimes auraient pu être retirées vivantes si les secours avaient été assez prompts, et que les hommes étaient morts pour la plupart en luttant pour se dégager des ruines qui les oppressaient, tandis que les femmes, dans un désespoir plus résigné, avaient généralement couvert leur visage de leurs mains et attendu la mort avec douceur. On retrouva des mères qui, indifférentes à leur propre souffrance, avaient arc-bouté leur corps pour soutenir la masse des débris et protéger ainsi leur enfant; d'autres qui étaient mortes en étendant leurs bras vers lui sans pouvoir l'atteindre au milieu des décombres. »

Le petit nombre des survivants empêcha le plus souvent que l'on pût songer à porter secours aux personnes ensevelies. Une mère échevelée, couverte de sang, un père à demi fou de douleur, entendaient monter de dessous terre les gémissements des êtres qu'ils adoraient; ils reconnaissaient leurs

voix, et, certains de la place exacte où ceux-ci se trouvaient enterrés, ils ne pouvaient pourtant leur fournir aucune aide. Le manque de bras, la masse énorme de décombres qu'il aurait fallu déplacer, rendaient inutiles tous les efforts de ceux qui cherchaient à les délivrer, et qui se voyaient réduits à écouter avec désespoir les plaintes des victimes, et jusqu'aux gémissements de leur agonie. Ces cris souterrains se sont quelquefois fait entendre plusieurs jours de suite.

A Terranova, dans le couvent des Augustins, quatre moines, qui s'étaient réfugiés dans la sacristie, n'avaient point péri, grâce à la voûte qui avait soutenu le poids des décombres. Mais personne n'était là pour leur porter secours. Sur plus de cent moines que renfermait le couvent, un seul avait pu se sauver, grâce à sa vigueur extraordinaire, qui lui avait permis de soulever la masse de débris sous lesquels ses compagnons étaient restés écrasés. Errant, seul et désespéré, il entendit, pendant quatre jours, les cris des quatre malheureux enfermés sous la voûte de la sacristie ; leurs voix s'éteignirent peu à peu, et plus tard, quand toutes ces ruines furent déblayées, on retrouva leurs corps les bras enlacés.

« J'ai parlé, dit Dolomieu, à un très grand nombre de personnes qui avaient été retirées des ruines dans les différentes villes que j'ai visitées; elles m'ont toutes dit qu'elles croyaient que leurs mai-

sons seules avaient été renversées, qu'elles ne pouvaient penser que la destruction fût aussi générale, et qu'elles ne comprenaient pas comment on tardait autant à venir leur porter secours. Une femme, dans le bourg de Cinquefrondi, fut retrouvée vive le septième jour. Deux enfants, qu'elle avait auprès d'elle, y étaient morts de faim et étaient en putréfaction. L'un d'eux, appuyé sur la cuisse de sa mère, y avait occasionné une putréfaction semblable. Beaucoup d'autres personnes sont restées trois, quatre et cinq jours ensevelies ; je les ai vues, je leur ai parlé et je leur ai fait exprimer ce qu'elles pensaient dans ces affreux moments. De tous les maux physiques, celui dont elles souffraient le plus était la soif. Le premier besoin que témoignèrent aussi les animaux retirés du milieu des ruines fut de boire ; ils ne pouvaient s'en rassasier. Plusieurs personnes, enterrées vives, supportèrent leur malheur avec une fermeté dont il n'y a pas d'exemple. Je ne crois même pas que la nature humaine en soit capable, sans un engourdissement presque total dans les facultés intellectuelles. Une femme d'Oppido, âgée de dix-neuf ans et jolie, était pour lors au terme de sa grossesse ; elle resta plus de trente heures sous les ruines ; elle en fut retirée par son mari, et accoucha peu d'heures après, aussi heureusement que si elle n'eût éprouvé aucun malheur. Je fus accueilli dans sa baraque, et parmi beaucoup de questions, je lui demandai

ce qu'elle pensait pour lors. « J'attendais, » me répondit-elle. »

On remarqua cependant que la plupart des individus ainsi retirés après un séjour plus ou moins prolongé sous les amoncellements de décombres, ne recouvrèrent jamais leur gaieté ni leur activité d'autrefois. Ils restèrent sombres, taciturnes, alanguis et comme frappés d'une sorte d'étonnement continu. Presque tous moururent au bout de peu d'années. La secousse morale avait été trop forte pour eux. On cite surtout l'exemple d'une jeune servante de seize ans, Eloisa Basili, qui passa onze jours enfouie en tenant dans ses bras l'enfant confié à ses soins, lequel mourut le quatrième jour et tomba en pourriture sans qu'elle eût pu se débarrasser de cet horrible fardeau, tant elle était resserrée. Elle survécut neuf ans à sa délivrance, sans avoir jamais souri depuis lors et voulu ni se marier, ni prendre le voile. C'est à peine si l'on pouvait tirer d'elle quelques paroles. Autant qu'elle pouvait, elle évitait de regarder les maisons et ne manquait jamais d'être saisie d'un tremblement en y entrant. Quand elle rencontrait un enfant, elle fondait en larmes et tombait dans de véritables crises nerveuses. Chaque jour elle allait s'asseoir sous un arbre, et là, les yeux tournés vers la plaine mais noyés dans le vague, elle demeurait de longues heures, plongée dans une sorte de torpeur mélancolique.

Les exhumations qui se produisirent à la suite des travaux de déblaiement, donnèrent lieu à de curieuses observations sur le degré de résistance des différents êtres vivants à un jeûne incroyablement prolongé dans des conditions aussi pénibles. Une petite fille de onze ans survécut à six jours d'enfouissement. Il n'y eut pas d'exemple d'homme fait qui ait dépassé le douzième jour sans mourir. Deux mulets vécurent sous un monceau de ruines, l'un vingt-deux jours, l'autre vingt-trois. Un dindon résista à vingt-deux jours de jeûne et de séjour sous terre. Deux porcs furent retirés encore vivants après trente-deux jours. Ils étaient devenus comme aveugles et n'avaient aucune appétence pour la nourriture; mais leur soif paraissait inassouvissable.

Au milieu de l'épouvante universelle et du danger on vit se produire quelques admirables traits de dévouement inspirés par l'amour maternel, la tendresse conjugale ou l'amitié, quelques actes d'héroïque vertu, la charité intrépide. Mais en général ce fut plutôt sous un mauvais jour que les instincts de l'humanité s'y révélèrent. On vit un homme riche faire faire des fouilles dans les ruines de sa maison jusqu'à ce qu'il eut retrouvé son or et son argenterie, puis les arrêter après cette trouvaille sans se soucier de chercher si sa femme, son frère et son oncle, qui avaient été pris sous l'écroulement, étaient encore vivants et pouvaient

être sauvés. Deux frères étaient en procès pour l'héritage paternel. La maison de l'un d'eux s'effondre ; il a disparu, mort ou prisonnier sous les décombres. L'autre frère devenait par sa mort le possesseur incontesté des biens en litige ; il n'a pas un seul instant l'idée de profiter de la chance qui s'offre à lui. Oubliant tout, son unique pensée est le salut de son frère enseveli. A grands frais il parvient à rassembler quelques ouvriers, entame le déblaiement de la maison écroulée, et a la joie de rendre au jour, encore plein de vie, le frère qu'il pleurait déjà. Mais celui-ci, au lieu de remercier son sauveur, l'accable d'injures, et dès qu'il peut trouver un tribunal reconstitué, reprend le procès avec plus d'acharnement que jamais, sans vouloir entendre à aucune transaction.

Le bas peuple des villes, surtout des villes baronales, tenu systématiquement dans un état d'ignorance, d'abrutissement et de sauvagerie dont on a peine à se faire une idée, fit généralement preuve, à travers ces circonstances critiques, d'une horrible dépravation. Sur les murs chancelants, parmi les ruines fumantes, on voyait des hommes bravant un imminent danger, fouler aux pieds des victimes à moitié ensevelies, qui réclamaient en vain leur secours, pour aller fouiller de riches décombres, forcer et piller les maisons restées debout. Ils dépouillaient encore vivants des malheureux qui leur auraient donné les plus fortes récompen-

ses s'ils avaient voulu les dégager. A Polistena, un homme de qualité avait été enterré, la tête en bas, sous les ruines de sa maison; on ne voyait que ses jambes, qui dépassaient en l'air. Son domestique accourut, mais ce fut pour lui enlever les boucles d'argent de ses souliers, et il se sauva aussitôt sans vouloir porter secours à son maître, qui parvint pourtant à se délivrer seul. La plupart des paysans qui se trouvaient en rase campagne le 5 février, se précipitèrent dans les villes encore enveloppées du nuage de poussière de l'écroulement. « Ils y vinrent, dit Dolomieu, non pour y porter des secours, aucun sentiment d'humanité ne se fit entendre chez eux dans cette affreuse circonstance, mais pour y piller. »

Les sentiments de haine accumulés dans le cœur des gens du peuple par les longues souffrances et la dureté du régime féodal, se firent surtout jour au milieu de ces événements avec une âpreté vraiment atroce. Quand ils rencontraient un seigneur réduit à la misère, assis dans un morne désespoir sur les ruines de sa demeure, pleurant sa fortune anéantie, sa famille disparue, ils se consolaient de leurs propres malheurs en insultant à sa douleur. Ils formaient autour de lui des rondes de cannibales en chantant : « Aujourd'hui, riche et pauvre, noble et manant sont égaux. » S'ils possédaient le morceau de pain qu'il implorait avec larmes et qui eût suffi à prolonger sa vie, ils le lui refusaient impi-

toyablement et venaient épier sur son visage, avec des ricanements féroces, les angoisses de l'agonie de la faim. C'est le même sentiment qui, seize ans plus tard, leur donnait tant d'ardeur à massacrer des nobles au nom du roi comme libéraux et républicains, sous la bannière du cardinal Ruffo. Trois siècles d'un régime qui l'avait fait reculer constamment dans la barbarie tandis que le reste de l'Europe progressait, avaient amené le peuple de la Calabre à l'état de véritables Peaux-Rouges, haïssant leurs maîtres sans pourtant concevoir autre chose que ce qui était depuis l'aurore du gouvernement des vice-rois espagnols, l'omnipotence féodale tempérée par la révolte servile, le brigandage et l'assassinat. Son amélioration morale, qui est incontestable aujourd'hui, ne commença qu'un peu plus tard, lorsque les idées de la Révolution française commencèrent à se répandre dans les masses et surtout lorsque l'émancipation des paysans sous Murat en eut fait des hommes libres.

Le chaos d'une anarchie absolue et le bouleversement complet de la hiérarchie sociale se prolongèrent pendant toute une année. Une fois le premier moment de stupeur et d'effroi passé, quelque temps surtout après le 24 mars, quand on vit qu'il ne se produisait plus de secousse de la même violence, on finit par s'habituer à la prolongation du phénomène, désormais atténué. On ne pouvait

songer encore à reprendre l'existence normale, mais sur le sol encore agité par des oscillations quotidiennes, sous les huttes de branchages et les baraques de planches où campait la population, au milieu des ravages des épidémies et des souffrances de la famine, il s'organisa une vie étrange, troublée, précaire, que l'on menait au jour le jour, sans oser prévoir le lendemain, et où toutes les passions humaines se donnaient carrière sans contrainte, comme il arrive en général dans les grandes catastrophes.

Rien n'y était plus à sa place et tous les caractères étaient comme changés, sortis de leur assiette par l'ébranlement qu'ils avaient reçus. Les uns se jetaient dans les manifestations exaltées d'une dévotion mystique et sombre affamée de miracles, dans des démonstrations bruyantes de pénitence publique, qui rappelaient celles des Flagellants du moyen âge. Ce n'étaient que confréries de pénitents aux costumes bizarres qui s'organisaient dans les campements remplaçant les villes; procession d'hommes et de femmes, la tête couverte d'une cagoule noire, qui frappaient à coups redoublés de discipline leurs épaules mises à nu et en faisaient ruisseler le sang; pèlerinages où des milliers d'individus à demi morts de misère, enfiévrés par le trouble de leurs esprits et par la faim, la tête en feu et le ventre vide, accouraient en hurlant miséricorde auprès de madones ou d'images de saints,

retirées intactes des ruines des églises, et dont on racontait qu'elles avaient versé des larmes, remué les yeux ou que leur visage s'était couvert d'une sueur miraculeuse, auprès de Christs dont les plaies passaient pour avoir laissé couler des gouttes d'un véritable sang.

Les autres, au contraire, saisis d'un délire inverse, semblaient comme emportés par une passion effrénée de jouir de la vie après avoir vu la mort de si près, et tandis qu'elle semblait encore les guetter à toute heure. Ils ne pensaient plus qu'aux voluptés animales et se vautraient ouvertement, sans vergogne et sans retenue, dans tous les excès de la licence la plus outrée. Le nombre des jeunes filles abandonnées, privées de leurs familles, destituées de protecteurs, sans asile et manquant de pain, offrait une proie extraordinaire à l'avidité de la luxure. Les proxénètes de Naples — et Dieu sait si cette ville, digne rivale de Sodome et de Gomorrhe, en a jamais manqué — accouraient en foule dans la Calabre pour y recruter le troupeau des esclaves de la débauche publique.

Enfin le sol se raffermit; on put se convaincre qu'il avait repris sa stabilité normale. On se mit à rebâtir les maisons renversées; on reprit les travaux de la culture du sol. En même temps la société se rassit sur ses anciennes bases; l'ordre se rétablit et chacun retourna à sa condition antérieure. Trois ou quatre ans après le désastre, des

villes neuves s'élevaient de tous les côtés; le train de la vie et des affaires avait repris son cours; la société était rentrée dans son ornière, ni meilleure ni pire qu'auparavant. Ce prodigieux ébranlement n'était plus qu'un souvenir et avait passé sans laisser, ni en bien, ni en mal, aucune trace dans l'ordre moral. L'insouciance avait pris le dessus et commençait à tout faire oublier.

Le dernier effet du tremblement de terre fut une prodigieuse épidémie de litiges judiciaires, qui se prolongea pendant un grand nombre d'années. De sa nature, le Calabrais est aussi processif que le Normand. D'un rien il fait une grande querelle, qu'il porte devant la justice, jusqu'au jour où, fatigué de ses lenteurs, il a recours au couteau pour trancher le litige. Avec cette disposition de caractère il est facile de comprendre quel aliment un bouleversement du sol, pareil à celui qui s'était étendu sur toute la Piana, devait fournir à l'amour de la chicane. En beaucoup d'endroits, par exemple, le terrain d'un propriétaire était venu, par suite de glissement, se superposer à celui d'un autre propriétaire. A qui devait-il être désormais? Il n'y eut, pour ainsi dire, pas une parcelle de terre, dans la région ravagée, qui ne donnât naissance à un procès, aggravé, compliqué, rendu interminable par les arguties d'une procédure dont les méandres étaient encore à ce moment dans le royaume napolitain embrouillés à faire pâmer d'aise

les *chicquanoulx* de Rabelais. On eut beau doubler les juges de tous les tribunaux; ils n'y suffirent pas. La plupart de ces procès étaient encore en suspens seize ans après lorsqu'éclatèrent les troubles politiques de 1799. On ne pourra jamais savoir exactement quelle influence ils eurent sur les meurtres de cette époque sanglante entre toutes, combien d'individus s'enrôlèrent dans les bandes de l'Armée de la Foi uniquement pour satisfaire des vengeances personnelles, et surtout pour terminer leurs litiges pendants par une simplification radicale, en suppléant par l'escopette et le poignard aux arrêts de la justice et en se débarrassant de leurs parties adverses sous prétexte de jacobinisme. Il reste éternellement vrai, le mot de ce Romain qui, lisant son nom sur une des listes des proscrits de Sylla, s'écria : « C'est ma belle maison qui me donne la mort. » Sous quelque bannière que se déchaîne une révolution, les mêmes passions honteuses savent en profiter.

CHAPITRE VII

LE NOUVEAU MILETO

I

C'est de Papaglionti, où j'ai raconté plus haut notre visite, que nous nous sommes rendus à Mileto. La distance n'est pas longue, et bien peu après avoir quitté les ruines du prétendu temple de Cybèle, nous apercevions devant nous, au delà d'un ravin, les maisons de Mileto, basses et comme écrasées, s'étendant sur un petit plateau, et un affreux dôme en zinc, celui de la cathédrale, qui les domine et présente de loin le gracieux aspect d'une gigantesque cloche à melons. Il était midi et à cette heure, bien que nous fussions déjà dans le mois d'octobre, la lumière avait une intensité tellement africaine qu'à distance la ville nous paraissait absolument noire ; car les rayons du soleil, tombant d'aplomb, n'y dessinaient aucune ombre. Cet effet d'une lumière tellement violente qu'elle

en devient sombre est bien connu de tous ceux qui ont voyagé en Orient. Fromentin l'a noté au désert avec sa précision de peintre, et il a frappé M. Maxime Du Camp dans les lieux mêmes où nous sommes.

Nous traversons le ravin, rejoignons la grande route, passons le long du hameau de Naò entre les deux villages plus considérables d'Ionadi et de San-Constantino, puis quelques tours de roue de plus nous amènent dans le Mileto actuel. Nous y retrouvâmes notre ami M. Curcio, venu pour y tenir une réunion électorale, et, je dois confesser ce détail prosaïque, notre premier soin, avant de nous mettre à rien visiter, fut de déjeuner dans une sorte de *locanda* point trop sale, sur la place principale.

Si je parle de ce déjeuner, c'est parce qu'on nous y servit quelques bouteilles d'un cidre mousseux, dont la fraîcheur aigrelette paraissait exquise sous ce climat de feu et reposait agréablement des vins trop chauds de la Calabre. Du cidre à Mileto! il y avait de quoi surprendre. Je savais, en effet, que cette boisson est absolument étrangère à l'Italie, que la plupart des Italiens en ignorent même l'existence et que ceux qui la connaissent ont pour elle une sainte horreur.

Beva il sidro d'Inghilterra
Chi vuol gir presto sotterra,

a dit Redi dans son dithyrambe intitulé *Bacco in Toscana*, et il s'est cru obligé d'expliquer dans une longue note à ses lecteurs ce qu'était ce breuvage barbare. Ma curiosité piquée, j'allai bien vite aux informations ; car j'aime à m'informer un peu de tout en voyage. Et j'appris à mon grand étonnement, qu'on faisait du cidre dans toute la partie de l'Apennin calabrais qui avoisine Monteleone et Mileto. A une certaine altitude, grâce à la température plus fraîche, le pommier y réussit admirablement, comme aussi dans certaines parties des environs de Catanzaro. On le cultive donc sur une assez grande échelle et on en utilise les fruits pour faire du cidre. C'est même, d'après une très vieille coutume, dans tous les villages de la montagne la boisson consacrée pour le souper de Noël, après la messe de minuit.

Il est tout à fait remarquable que cette fabrication du cidre soit exclusivement renfermée dans les alentours de la ville qui fut le centre des débuts de la domination normande en Calabre, de la capitale du grand comte Roger. C'est évidemment par les Normands qu'elle y fut introduite, en souvenir de leur pays d'origine ; et elle s'y perpétue comme un monument toujours vivant de leur conquête. C'est même le seul qu'ils aient laissé dans la contrée, puisque les tremblements de terre ont renversé leurs monuments de pierre.

Il est vrai que mon illustre ami, M. Léopold

Delisle, a établi que ce n'est qu'à partir du XIV[e] siècle que le cidre devint la boisson nationale exclusive de la Normandie. Jusqu'alors la bière lui faisait une concurrence redoutable, était aussi appréciée, ne se fabriquait pas sur une moins grande échelle pour la consommation populaire. Quand Baudri de Bourgueil, dans le XI[e] siècle, consacra une pièce de vers à expliquer ce qui à Lisieux tenait la place du vin, c'est de la bière d'avoine seule qu'il parle. Mais des textes non moins positifs constatent que dès le XI[e] siècle une bonne portion de la Normandie s'abreuvait de cidre. Raoul Tortaire parle de celui qu'on lui servit à Bayeux avec une indignation à laquelle Redi se fût associé :

Ingredior noti mediocria tecta sophiste;
Tentatus quoniam, vina peto, fueram.
Et succus pomis datus est extortus acerbis;
Ori proposui dum reor esse merum
. . . .
Aspernor cyathum, dum sentio non fore vinum;
Fingo bibisse tamen, labraque sicco mea.
Reddo scyphum, puero, cui pronus ore susurro :
« Cur propinasti, serve, venena mihi? »

Je l'ai dit plus haut, Robert de Grentemesnil, le beau-frère du comte Roger, premier abbé de la Trinità de Mileto comme de Santa-Eufemia, avait été abbé de Saint-Evroult en Ouche avant de quitter la Normandie. Or, précisément cette dernière abbaye se montre à nous comme ayant déjà,

vers 1100, la dîme du cidre dans un certain nombre de localités du pays d'Auge. Le cidre du pays d'Auge, on le sait, passe actuellement pour le premier de toute la Normandie; il en était de même au moyen âge. Guillaume le Breton a chanté les pommiers de ce canton et la boisson qu'ils donnaient dans des vers qu'un ancien n'aurait pas désavoués :

Non tot in Autumni rubet Algia temporis pomis,
Unde liquare solet siceram sibi Neustria gratam.

Ce n'est pas seulement du cidre que l'on fabrique dans les parties de l'Apennin de la Calabre Ultérieure trop élevées pour que la vigne y réussisse. On y tire aussi des sorbes une boisson fermentée. Celle-ci est bien d'origine locale et je ne sais pas si l'on en confectionne ailleurs. Je n'en parle, du reste, que par ouï-dire, et je n'ai jamais eu l'occasion d'en goûter.

II

Pour celui qui arrive l'esprit tout rempli des souvenirs chevaleresques du grand comte Roger et des splendeurs de sa cour, la déception est complète quand il se trouve à Mileto. Ce n'est pas que j'ai remarqué à la ville cet « aspect sinistre » que lui prête M. Maxime Du Camp. Évidemment il y a vu trop de prêtres dans un temps où il en mangeait

avec appétit en compagnie des garibaldiens. Il se plaisait alors, et c'est précisément à propos de Mileto qu'il le dit, à voir la guerre s'engager entre « les deux frères ennemis, les deux lutteurs irréconciliables, les robes noires et les casaques rouges, » et il était tout entier du côté des dernières. *Quantum mutatus ab illo !* Il est vrai qu'on peut le féliciter de ses idées d'aujourd'hui plus que de celles d'alors.

Pour moi, ce qui m'a frappé dans le Mileto présent, c'est la platitude absolue, la vulgarité prosaïque. C'est une méchante villasse sans physionomie, qui compte à peine 2,500 âmes (4,654 pour toute la commune, y compris les villages). Elle a été commencée sur un plan dix fois trop vaste pour sa population possible, avec des places d'une telle étendue et des rues d'une telle largeur qu'on ne peut s'y aventurer pendant la moitié de la journée, dans les mois d'été sans courir le risque d'une insolation foudroyante. Sur ces places et ces rues trop grandes les maisons prennent l'apparence de cahutes. Elles sont d'ailleurs clairsemées, éparses de distance en distance, laissant entre elles de larges espaces vides. Il est rare d'en trouver deux ou trois qui se touchent. Beaucoup d'ailleurs n'ont jamais été achevées ; on les avait entreprises, elles aussi, dans des proportions trop vastes et l'on a dû renoncer à les terminer de la même manière. D'autres sont de simples chaumières de paysans. Mettez

parmi ces maisons quelques hangars, un séminaire immense, une grande cathédrale toute neuve, dont l'architecture est un outrage aux lois les plus élémentaires du goût et semble le produit de la collaboration d'un ingénieur des ponts et chaussées avec un sacristain à l'imagination en délire, enfin, à côté de cette église un palais épiscopal entrepris dans les proportions d'un Louvre, puis dont les travaux ont dû être abandonnés faute d'argent avant qu'une baie eut reçu sa fenêtre, qu'une salle fut munie de ses planchers et qui est dès à présent en décret avant d'avoir été achevé — vous aurez Mileto. On dirait une ville qui devait être grande et dont la construction, à peine commencée, a été brusquement interrompue par quelque cause ignorée, sans qu'elle se continue, ni puisse se continuer jamais. Le tout fait un ensemble fort laid, qui n'a rien de sinistre, mais qui manque de gaieté autant que de pittoresque.

Ajoutez qu'il n'y a dans tout cela rien qui remonte au delà des dernières années du XVIII[e] siècle ou du commencement de celui-ci; rien non plus qui ait une forme d'art seulement acceptable.

C'est qu'en effet le Mileto que nous voyons aujourd'hui est une ville ou plutôt une bourgade de fondation toute récente. Elle n'occupe pas même l'emplacement de la ville du grand comte Roger. Quand celle-ci eut été renversée par le tremblement de terre, on décida de la rebâtir à deux kilomètres

environ à l'ouest de son ancien site, sur des terrains appartenant à l'évêque et au duc de l'Infantado, en plaine cette fois et non plus sur un promontoire entre des ravins. Les travaux commencèrent en 1784 et furent poussés activement dans les années qui suivirent.

Le Mileto moderne compte donc à peine un siècle d'existence et déjà son histoire offre plus d'une page sanglante. C'est ici qu'en février 1799 le cardinal Ruffo, débarqué à Bagnara et assisté du colonel Winspeare, de l'auditeur Angelo Fiore, du chanoine Spasiani et du prêtre Rinaldi, s'établit avec les premières bandes qu'il avait rencontrées en mettant pied à terre et fixa son quartier général avant d'entrer définitivement en campagne. A Mileto il tint la sorte de parlement tumultueux d'évêques, d'officiers de l'ancienne armée royale, d'administrateurs destitués par la République, de propriétaires et de chefs improvisés des paysans armés, devant lesquels il produisit ses pouvoirs officiels, délivrés à Palerme par le roi, et formula, au nom de l'autorité suprême, la promesse à tous ceux qui se réuniraient sous sa bannière d'une exemption d'impôts pendant six ans, du partage des biens des rebelles, confisqués dores et déjà par la couronne, enfin de l'abandon du butin qui serait fait et des contributions de guerre à lever sur les villes où l'on entrerait. Là il organisa le premier noyau de son armée de la Sainte-Foi,

en nomma les principaux officiers et distribua aux soldats leurs insignes, la cocarde rouge au chapeau et la croix blanche attachée au bras. Là aussi il fit procéder aux premières exécutions qu'il ait ordonnées, il inaugura ces fusillades des suspects de jacobinisme qui devaient marquer d'une trace de sang toute la route suivie par lui à travers le royaume. Là enfin il célébra, devant la cathédrale, la cérémonie religieuse solennelle et la grande procession qui précéda le départ de l'armée.

La première restauration des Bourbons traita Mileto avec grande faveur à cause de ces faits. Les agitations des années qui suivirent n'y avaient pas été ressenties. La ville tendait à prospérer sous l'épiscopat de cet admirable Enrico Capece-Minutolo, préconisé en 1791, que son zèle pour le salut des âmes, ses labeurs infatigables d'évangélisation du peuple, sa charité sans bornes et toutes les grandes œuvres de bienfaisance qu'il créa dans son diocèse sur sa fortune personnelle ont fait surnommer l'Apôtre de la Calabre. Mais le 25 août 1806, un peu plus d'un mois après la bataille de Maïda, on vit entrer à Mileto une bande de partisans bourboniens originaires du village de Pedace dans les environs de Cosenza. Ils étaient envoyés par les chefs de l'insurrection populaire pour rechercher les partisans des Français et les châtier. Sept des principaux notables de la ville furent par eux saisis, massacrés et leurs maisons pillées ; après quoi ils

levèrent sur la commune une contribution de guerre. Parmi les victimes de cette irruption imprévue se trouva Domenico Sbaglia, homme instruit et respecté pour ses vertus, qui jamais ne s'était mêlé de politique, et dont la science, le caractère et le dévouement dans la catastrophe de 1783 ont été hautement loués par Dolomieu.

J'ai raconté plus haut comment, après la retraite précipitée à laquelle le général Reynier avait été condamné par sa défaite et qui avait fait perdre aux Français toute la Calabre, il avait pu opérer à Castrovillari sa jonction avec le maréchal Masséna qui arrivait en toute hâte à son secours, et comment, à la suite de cette jonction, l'armée française avait pu reprendre son mouvement en avant sous le commandement du maréchal. Mais après avoir ramené le quartier général à Monteleone et les avant-postes à Mileto, Masséna quitta l'armée, laissant de nouveau le commandement à Reynier. Pendant ce temps, en arrière des bandes insurgées, l'armée régulière du roi Ferdinand, sérieusement réorganisée en Sicile, bien encadrée d'officiers anglais, renforcée par des régiments de mercenaires allemands et par quelques bataillons britanniques, était débarquée à Reggio et avait occupé l'extrémité méridionale de la Calabre. Elle était commandée par le prince de Hesse-Philipstadt, qui venait de s'illustrer par sa magnifique défense de Gaëte, la place dont les résistances ont

toujours sauvé l'honneur de la cause des Bourbons de Naples dans leurs désastres.

Plusieurs mois durant les deux armées restèrent en présence à s'observer. La situation de la Piana incessamment parcourue par les coureurs de l'une et de l'autre, pillée, surchargée de réquisition, était intolérable. Enfin, dans le mois de juin 1807, les Anglo-Siciliens, débouchant en masse de Seminara, culbutèrent les postes français établis à Rosarno, à Nicotera et à Mileto, les rejetant sur Monteleone, et installèrent leurs campements à Mileto pour attaquer la ville où était le quartier général de Reynier.

Celui-ci rassembla toutes ses forces en hâte, et tandis qu'on ne le croyait pas encore prêt, surprit à Mileto, le 28 juin, l'armée du prince de Hesse-Philipstadt. Le combat fut long et acharné; les Anglo-Siciliens se battirent très bien; la ville fut prise et reprise plusieurs fois, et en partie incendiée. A la fin les Français l'emportèrent. Reynier, vainqueur, poussa ses adversaires l'épée dans les reins vers le sud; quelques jours après, il les battait encore à Seminara et les enfermait dans Reggio. Il espérait que cette double victoire, dont l'importance politique et militaire était considérable, lui vaudrait le maréchalat. Mais Napoléon ne pouvait lui pardonner de s'être fait battre l'année précédente à Maïda. Aussi attendit-il vainement le bâton qu'il convoitait.

Lors des grandes concentrations de troupes que Murat fit autour de Monteleone dans les années suivantes, Mileto fut le quartier général d'une division. Ce fut l'époque la plus animée et la plus brillante de cette petite ville. Les généraux français ou napolitains muratistes de l'occupation y ont laissé, Jannelli, Montigny, Duvernois, un souvenir vivant et très sympathique. Nos soldats y étaient aimés; on les trouvait bons enfants. Leurs officiers, d'ailleurs, les occupaient à des travaux utiles et dont le pays a profité. Ils ont fait des routes, bâti des casernes et un petit théâtre; surtout ce sont eux qui ont construit l'aqueduc par lequel la ville est alimentée d'eau et la fontaine de la grande place. Les officiers français s'étaient épris d'archéologie. Ils firent des recherches dans les ruines de l'ancien Mileto pour en retirer les monuments d'art qui y étaient resté sous les décombres. C'est par leurs soins que la fameuse inscription du temple de Proserpine à Vibo Valentia et le sarcophage antique qui avait contenu les ossements d'Eremburge furent transportés de la cathédrale et de la Santa-Trinità au Musée de Naples. D'autres morceaux furent amenés au nouveau Mileto, où ils existent encore.

Survint la Restauration bourbonienne de 1815. L'évêque Capece-Minutolo, qui en était bien vu, profita de cet événement pour rétablir quelques-uns des couvents supprimés à la fin du siècle pré-

cédent, en obtenant la restitution de leurs biens, confisqués depuis 1783 au profit de la Cassa Sacra. Il était encore sur le siège épiscopal lors de la révolution constitutionnelle de 1820, où il déploya beaucoup de prudence et de modération dans sa conduite. Dans la réaction qui suivit, après l'entrée des Autrichiens à Naples, le vénérable et saint prélat s'interposa très activement pour empêcher les poursuites contre ceux de ses diocésains qui s'étaient compromis.

Aussi noble et aussi louable fut la conduite de son second successeur, Mgr Mincione, dans les événements de 1848. Battues sur l'Angitola, comme je l'ai dit plus haut, les troupes royales avaient été contraintes de se concentrer à Monteleone et dans le voisinage. Les soldats furieux et mal disciplinés voulaient mettre Mileto à sac ; déjà leurs officiers, sentant qu'ils ne pouvaient pas les retenir, y avaient consenti. L'évêque, revêtu de ses ornements pontificaux, se présenta, au péril de sa vie, devant les soldats mutinés. Il leur parla si bien et d'un ton si ferme qu'ils rentrèrent dans l'ordre et que la ville fut sauvée du pillage. Dans les années suivantes, lorsque le royaume tout entier fut livré aux excès de la plus aveugle réaction, aux persécutions dirigées par Gaëtano Pechenada, le digne disciple de Del Carretto, qui voyait partout des libéraux à punir, aux jugements des commissions extraordinaires présidées par D. A. Navarro, aux

bastonnades, aux exils et aux emprisonnements par simple mesure administrative, aux accouplements de prisonniers politiques dans les bagnes avec les assassins et les voleurs, Mgr Mincione se fit dans son diocèse le protecteur des persécutés et des proscrits. Il réussit à en arracher un grand nombre aux griffes de la police. Le parti libéral national aurait dû l'entourer de vénération et de reconnaissance pour cette noble et vraiment pastorale conduite, bien qu'il ne partageât pas ses idées. Il n'en fut rien cependant, il faut le dire à la honte de ceux qui profitèrent des événements politiques pour le molester indignement. En 1860, les Garibaldiens le chassèrent de sa ville épiscopale. Et le gouvernement italien, écoutant des dénonciations inspirées par un esprit de basse vengeance, eut le tort grave de persécuter ce prélat pendant les premières années de son établissement. Ajoutons cependant qu'au bout de quelque temps on cessa cette conduite, dont on avait fini par rougir, et que Mgr Mincione put rentrer à Mileto, où il finit paisiblement ses jours. Il était mort depuis quelques mois et déjà remplacé quand j'ai visité sa ville épiscopale. J'ai profondément regretté de ne pas y être venu à temps pour saluer encore ce noble évêque si digne de tous les respects, dont le pontificat restera l'une des plus belles pages de l'histoire de l'église de Mileto.

Le 25 août 1860, deux jours avant que Gari-

baldi n'y entrât, Mileto avait été le théâtre d'une scène hideuse, le massacre du général napolitain Briganti par ses soldats soulevés. Le 22, Briganti avait capitulé avec le général Melendez à Punta-del-Pizzo, près de Reggio, et obtenu de ramener sa brigade à Naples avec armes et bagages ; il la conduisait en vertu des conventions quand l'événement arriva. Ici j'emprunterai le récit dramatique de M. Maxime Du Camp, qui en recueillit les détails des témoins oculaires deux jours après qu'il s'était passé.

Le 15e régiment de ligne napolitain, revenant de Villa-San-Giovanni, avait campé sur la place et dans les rues ; ses officiers le conduisaient, mais les troupes indisciplinées murmuraient, voyant avec terreur s'allonger devant elles les fatigantes étapes, dont la dernière ne devait être que Naples, et, répudiant le métier de soldat, demandaient sourdement à être renvoyés libres, en congé illimité. Les officiers découragés ne répondaient rien ou répondaient qu'ils étaient eux-mêmes obligés d'obéir à des ordres supérieurs.

Le général Briganti arriva sur ces entrefaites, à cheval, suivi d'un seul domestique. Les soldats, en le reconnaissant, crièrent : « A mort ! à mort ! chez nous ! chez nous ! » Briganti passa outre, sans s'arrêter à ces clameurs. Il avait déjà franchi le village et se trouvait sur la route de Monteleone, quand il tourna bride et revint sur ses pas. Qui le ramenait ? La volonté de faire tête à l'orage et de calmer une sédition militaire qui pouvait, en éclatant, amener le pillage de la ville ? ou plutôt cette invisible et invincible main qui pousse les hommes vers les destinées qu'ils doivent accomplir ? Je ne sais, mais il revint.

Dès qu'il parut, les cris recommencèrent, et les menaces

aussi, plus violentes encore. Il était sur la place, devant un grand hangar qui sert d'écurie à la poste. Il s'arrêta et voulut parler ; deux coups de feu abattirent son cheval, qui roula dans la poussière. Le domestique épouvanté prit la fuite. Les officiers impassibles n'essayaient même pas de calmer leurs hommes.

Le général Briganti se releva et alla droit aux mutins, avec courage et une grande sérénité. Il leur parla de son âge, leur rappela les soins paternels qu'il avait toujours eu pour eux ; il invoqua la discipline, sans laquelle les soldats ne sont plus que des bandits armés. La révolte semblait près de s'apaiser, lorsqu'un sous-officier, s'approchant du général, lui dit : « Mes souliers sont usés et je vais presque pieds nus ; toi, tu as de trop belles bottes ! » et il lui tira un coup de fusil à bout portant. Plus de cinquantes balles lui furent encore envoyées. Le sous-officier l'avait déchaussé, et toute la troupe enivrée du meurtre se jeta à coups de baïonnette sur son ancien général et le mit en pièces. On ne put qu'à grand'peine arracher à ces sauvages le corps mutilé pour le cacher dans l'église.

Ils défoncèrent alors quatre ou cinq boutiques, où l'on vendait des cigares, du vin et du café, et les pillèrent. Je ne sais quel cannibalisme les avait saisis et affolés. Ils retournèrent vers l'église, en forcèrent la porte, et, tirant par ses pieds nus le pauvre cadavre, ils l'accablèrent d'outrages sans nom, lui arrachant les cheveux et les moustaches, enfonçant dans les orbites des capsules auxquelles ils mettaient le feu, lui traversant le nez avec des épinglettes. Ce fut un cauchemar. Quand ils furent las, ils se réunirent de nouveau sur la place, et, laissant leurs armes, ils partirent débandés, chacun tirant vers son propre pays. Les officiers muets les laissèrent faire et burent leur honte jusqu'à la lie.

Les habitants de Mileto étaient terrifiés. On prit quelques-uns de ces misérables assassins et on les interrogea : « Pourquoi l'avez-vous massacré ? » — « Parce que c'était un bour-

bonien, » dirent les uns. — « Parce que c'était un libéral, » dirent les autres. Un seul approcha de la vérité. « Nous l'avons tué parce que c'était notre général ! »

Ce que c'est pourtant que l'aberration de sens moral où peut conduire la passion politique. J'ai eu parmi mes bons amis un homme d'infiniment d'esprit, malheureusement mort aujourd'hui, qui a vécu de longues années à Rome et était arrivé à la connaître mieux qu'aucun indigène. Correspondant du *Journal des Débats*, il avait commencé par être un des adversaires les plus acharnés du gouvernement pontifical, un de ceux qui lui faisaient la guerre la plus dangereuse. C'était lui qui avait le premier soulevé l'affaire Mortara et l'avait fait connaître au public. Depuis lors, avec une mobilité et une sincérité toutes françaises, il était devenu le plus intransigeant et le plus convaincu des papalins. Auparavant, expulsé de Rome et retiré à Naples, il s'était associé avec la loyauté, qui faisait le fond de son caractère, à la tentative de royauté constitutionnelle que François II ébaucha trop tard et qui fut balayée au bout de quelques semaines par le tourbillon garibaldien. Je l'ai entendu vanter ce meurtre du général Briganti par ses soldats comme une explosion de fidélité royaliste, châtiant justement un traître.

Traître, le pauvre Briganti ! c'était le soldat le plus fidèle et le plus loyal, qui avait honorablement blanchi sous le harnais. Il n'était qu'incapable, et

surtout, comme les autres généraux napolitains en 1860, devant l'explosion de la révolution nationale, il était attelé à une tâche impossible. S'ils ont presque tous capitulé sans combat jusqu'au jour où ils se sont sentis appuyés aux formidables remparts de Gaëte, que celui qui s'est trouvé enveloppé par l'insurrection de tout un peuple, en sentant au fond de sa conscience que cette insurrection représente vraiment la cause de la patrie, qui, en même temps voit ses propres soldats refuser de se battre, que le chef qui dans ces conditions a pu combattre et vaincre, que celui-là leur jette la première pierre. Des traîtres, il y en a eu à Naples en 1860, comme ce Liborio Romano qui acceptait le titre de ministre du roi, lui prêtait serment comme tel et correspondait avec Garibaldi. Mais ce n'est point parmi les généraux qu'on les a trouvés.

III

Une ville de 2,500 âmes qui possède un évêque avec ses vicaires généraux et le chapitre de sa cathédrale, un second chapitre, un curé et cinq chapelains attachés à l'église de San-Michele, où ils continuent la succession de celui qui avait remplacé les moines à l'Abbaye de la Trinità, un séminaire important et plusieurs congrégations religieuses, est nécessairement une ville empreinte

du cachet ecclésiastique. Le clergé y compte dans une proportion notable sur la population; il y tient le haut du pavé et son influence est toute-puissante. C'est le cas de Mileto. Les prêtres y forment une véritable élite intellectuelle dont les idées et les opinions prévalent. Les familles notables ont toutes une partie de leurs membres dans l'Église, et les laïques eux-mêmes y appartiennent pour la plupart au parti catholique militant. Parmi ceux-ci se distingue M. le baron N. Taccoer-Gallucci, auteur de nombreuses brochures politiques dans les idées de la *Civiltà cattolica* et de livres estimables de philosophie religieuse transcendante.

Entre Mileto et sa voisine Monteleone, autrement populeuse et vivante, l'une qui ne garde plus de son importance passée que la résidence des autorités spirituelles, l'autre siège des autorités civiles et militaires, il y a la même opposition, le même antagonisme que dans un autre livre (1) je signalais entre les deux villes, également rapprochées, de Diano et de Sala, dans le Val di Tegiano. Ce sont, en face l'une de l'autre, ce que l'on appellerait dans l'affreux jargon politique du jour la ville cléricale et la ville laïque, ce que je préfère nommer, conformément aux traditions de l'histoire de l'Italie, la ville guelfe et la ville gibeline.

Ce sont les membres du clergé qui nous font à

1. *A travers l'Apulie et la Lucanie*, t. II.

Mileto le plus gracieux accueil. Mgr Domenico Taccone-Gallucci, chanoine pénitencier de la cathédrale, veut bien nous servir de guide aux rares curiosités de sa ville natale, dont il a écrit une monographie historique parvenue à sa deuxième édition, ce qui prouve qu'on lit dans le pays et qu'on s'y intéresse à l'histoire locale.

Sur le bord de la rue sont en face de l'entrée de la cathédrale et du palais épiscopal les fûts énormes de monolithes, mutilés depuis 1783 et rapportés dans la ville nouvelle au temps des Français, des dix-huit fameuses colonnes qui garnissaient la nef de la cathédrale du xie siècle dans l'ancienne ville. Depuis Barrio, qui l'imprima le premier au xvie siècle, on répète invariablement qu'elles ont été arrachées par le grand comte Roger au temple de Perséphonê près d'Hippônion, demeuré presque entièrement debout jusqu'à son temps. C'est devenu une tradition. Mais elle ne remonte pas au delà de la Renaissance et ne repose sur absolument rien d'authentique. Car le prétendu fragment des Annales du roi Roger de Sicile, que cite à cette occasion Marafioti, sont manifestement de la même fabrique que ses extraits du traité de Proclus sur les oracles.

Les colonnes sont incontestablement antiques, de l'époque impériale romaine, et ont dû être arrachées aux ruines de Vibo-Valentia, la plus grande ville antique de la région, bien que celles de Medma, qui ne sont pas plus éloignées, aient pu en fournir aussi.

Mais à les bien examiner on reconnaît, d'après la variété de leurs matières et de leurs proportions, qu'elles ont été empruntées à quatre édifices différents. Car il n'était pas dans les habitudes des architectes de l'antiquité de placer côte à côte des colonnes de hauteurs et de diamètres variés, ainsi que de pierres différentes, comme le firent les constructeurs des temps barbares et comme le faisaient encore ceux du XIe siècle, prenant de toutes les paroisses les colonnes antiques qu'ils pouvaient se procurer dans les ruines, quittes à employer des artifices plus ou moins heureux pour racheter leurs différences de hauteurs. L'idée qu'elles provenaient toutes du temple de Proserpine me paraît une conception des humanistes de la Renaissance, inspirée par la lecture de la grande inscription latine, actuellement au Musée de Naples, qui formait le seuil de l'ancienne cathédrale, et qui, celle-là, était bien apportée du dit temple, puisqu'elle est relative à la réfection de la statue de la déesse et de ses autels.

Quoi qu'il en soit, du reste, des fûts de colonne dont je parle, les uns sont en granit, les autres en marbres cipollin, d'autres en vert de Calabre, d'autres enfin en brèche africaine. Ceux-là sont ceux de la dimension la plus forte, et je ne crois pas qu'il existe nulle part des morceaux aussi extraordinaires de cette splendide et rarissime matière. La valeur vénale en serait énorme. On

souffre de les voir gisant dans l'abandon, exposés à toutes les intempéries. Il serait grand temps de les voir mettre à l'abri.

La cathédrale neuve est précédée d'un atrium, sur le côté duquel on a construit un campanile. A la base de cette tour on a encastré quelques fragments de bas-reliefs, antiques et du moyen âge, tirés des ruines de l'ancienne ville. Ici encore je me vois obligé de faire justice d'une légende dénuée de tout fondement, que les historiens locaux, les rares voyageurs qui ont décrit le pays et les *Guides* publiés dans toutes les langues de l'Europe répètent à l'envi, mais qui ne soutient pas un moment l'examen d'un archéologue.

Le principal de ces bas-reliefs, d'un travail très médiocre et très grossier, présente une série d'arcatures en tiers-point, d'un gothique déjà fort surchargé, sous lesquelles sont placés, au centre la Vierge tenant l'enfant Jésus, à droite et à gauche une série de saints. Un de ces saints, l'un des plus rapprochés de la Vierge dans la série de droite, porte le costume monastique et appuie l'une de ses mains sur l'épaule d'un chevalier armé de toutes pièces, agenouillé et ayant près de lui l'écu marqué de son blason. Je ne sais qui, je ne sais à quelle époque, sans doute quelque *dotto* du cru de date assez récente, s'est avisé que ce devait être l'image de saint Bruno ayant près de lui son filleul le comte Roger ; et de là est découlée la croyance,

dont vous ne feriez pas démordre un habitant de Mileto, que le bas-relief est un monument de l'intronisation de Roger II, soit comme comte de Sicile et de Calabre, soit comme duc de Pouille, soit comme roi de Sicile. Sur ce dernier point on n'ose pas se prononcer ; mais on vous affirme que la tradition a désigné de tout temps le bas-relief comme un monument du second Roger. La chose est si bien établie que c'est d'après ce bas-relief que le comte Litta, dans son grand ouvrage sur les familles italiennes, a fait dessiner ce blason qu'il attribue aux fils de Tancrède de Hauteville et à leurs descendants. Pour M. Maxime Du Camp, le fragment encastré dans le campanile de Mileto, « représente des princes normands, des Humfroy, des Robert Guiscard, vêtus de la chemise de mailles, agenouillés et les mains jointes. »

Dans la réalité, le bas-relief est des dernières années du XIV[e] siècle ou du commencement du XV[e], d'une très mauvaise sculpture, et suffit à montrer, avec un autre fort analogue que nous verrons à la cathédrale de Nicotera, combien l'art à cette époque était tombé bas dans la Calabre. Le guerrier agenouillé n'a aucun insigne qui puisse en faire un prince ; c'est un simple chevalier, un donataire qui a fait exécuter le travail et que son saint patron présente à la Vierge, suivant la donnée constante de ces sortes de représentations. La forme des pièces caractéristiques de son armure ne permet

pas de le considérer comme plus ancien que le règne de Ladislas. Les armoiries de famille qui décorent son écu sont inconnues et d'après la simplicité de leur composition paraissent d'origine française plutôt qu'italienne. Ce doivent être celles de quelque famille venue d'Italie avec les Angevins. Mais ce qu'on peut affirmer d'une manière positive, c'est que ce ne sont pas celles de la maison de Hauteville, car celle-ci n'en avait point. Les fils de Tancrède n'apportèrent pas avec eux de blason de famille en venant de Normandie; c'était chose inconnue au XI[e] siècle. Quand ils furent devenus princes, ils adoptèrent, non pas des armoiries héraldiques — elles ne commencèrent à apparaître qu'après 1160 — mais un symbole, et celui-là ils l'ont répété à satiété sur leurs monuments : c'est le lion, représenté le plus souvent dans l'acte de déchirer sa proie, emblème bien choisi pour des conquérants, de même que l'aigle impériale a été le symbole adopté par les Hohenstaufen.

Nous visitons en détail le trésor de la cathédrale. Il n'offre rien de remarquable, pas une pièce d'orfèvrerie ancienne. Tous les vases sacrés, tous les reliquaires sont modernes. Il y a seulement un assez beau Christ d'ivoire, donné par le roi Ferdinand I[er] à son confesseur et acheté de celui-ci par Mgr Mincione. Comme de juste, on le dit de Michel-Ange. Si le grand Buonarotti avait fait tout ce

qu'on lui attribue de crucifix d'ivoire dans les églises d'Italie, et de crucifix en général postérieurs à lui d'une centaine d'années au moins, il eût consumé, exclusivement occupé à ce seul travail, une vie deux fois plus longue que la sienne. Dans mon seul voyage de 1882, tant en Calabre qu'en Basilicate, on m'en a montré sept.

La légende prétend aussi qu'une statue de marbre de saint Nicolas, le patron de la cathédrale, retirée des ruines de l'ancienne par les Français et placée dans la sacristie de la nouvelle, a été exécutée sous la direction de Michel-Ange. On fait bien de ne pas dire du moins qu'elle est de lui, car elle est étrangement mauvaise, d'une lourdeur et d'une vulgarité telles que le premier coup d'œil suffit à démentir la légende. Elle porte une inscription qui la dit donnée en 1544 par l'évêque Quinzio De Rusticis, natif de Rome. Il fallait qu'il eût bien peu de goût pour ne pas savoir faire venir de Rome, à cette date, quelque chose de meilleur pour l'ornement de sa cathédrale. S'il est vrai que cette statue lui coûta cher, comme on le prétend, il fut bien volé par ceux qu'il avait chargés de la lui acheter.

LETTRES

DE M. FRANÇOIS LENORMANT

A M. LE BARON DE WITTE

I

Reggio, 12 octobre 1882.

Bien cher Monsieur,

Voilà vingt-deux jours que je roule sans interruption dans la Basilicate et la Calabre. C'est un bien beau et bien intéressant voyage, mais singulièrement rude, quelque empressement que tout le monde dans ces pays mette à me le faciliter et à me fournir la plus cordiale hospitalité.

J'ai visité jusqu'ici Lucera (Luceria), Ascoli (Ausculum Appulium), Ordona (Herdonia), Melfi, Rapolla, Venosa (Venusium), Banzi (Bantia), Acerenza (Acheruntia), Potenza (Potentia), Métaponte, Tarente, Rossano, Catanzaro et les ruines voisines des Castro Hannibalis, Tiriolo, Nicastro et le site probable de Terina, Pizzo, Monteleone (Hippônion, Vibo Valentia), Mileto, Nicotera (Nicotera), le site

de Medma, Palmi et Reggio. Dans plus de la moitié de ces localités, je n'avais été précédé par aucun archéologue. Aussi la récolte que j'y ai faite avec mon ami M. Barnabeï, qui veut bien m'accompagner, a-t-elle dépassé tout ce que j'osais espérer.

Épigraphiquement, elle monte à près de 200 inscriptions latines inédites et une trentaine de grecques.

Au point de vue de la topographie, je n'ai pu arriver à déterminer d'une manière tout à fait positive le site précis de Terina, mais je n'en rapporte pas moins des éléments que je crois importants pour la solution de ce problème. En revanche, j'ai découvert les ruines, jusqu'ici inconnues, de Medma, avec la fontaine dont parle Strabon et un théâtre. J'ai constaté l'importance des ruines encore actuellement subsistantes d'Hippônion (dans la dernière édition de la Géographie de Forbiger on dit encore *ohne Ruine!!*) et de son énorme enceinte hellénique.

Pour l'antiquité figurée, j'ai recueilli de nouveaux et importants documents sur l'existence d'une poterie apulienne à décors géométriques, qui offre avec celle de Cypre une ressemblance extrêmement étroite.

J'ai constaté à Hippônion l'existence d'une fabrication locale, très abondante et nettement caractérisée, de terres-cuites grecques. Et j'en rapporte un certain nombre d'échantillons pour le Louvre.

Au point de vue de l'archéologie préhistorique, j'ai reconnu que plusieurs des lieux colonisés plus tard par les Grecs, comme Métaponte et Hippônion, étaient déjà des stations importantes de l'âge de la pierre polie. Presque partout aussi j'ai retrouvé des débris bien caractérisés de la poterie noire italique primitive, dont la fabrication s'est étendue sur tout le midi de la Péninsule.

Enfin j'ai constaté qu'à Venosa, dans des alluvions quaternaires, on rencontrait assez abondamment des haches de pierre du type de Saint-Acheul, avec des ossements d'éléphants.

Je ne vous parle pas de ce que j'ai vu sur ma route d'églises considérables et dignes d'attention du temps des Normands et des Hohenstaufen. Sous ce rapport j'ai aussi recueilli une moisson considérable d'observations qui pourront servir à d'autres voyageurs. Entre autres, j'ai relevé plusieurs inscriptions d'architectes du xie et du xiie siècle.

Si vous jugez que ce résumé sommaire des résultats que j'ai obtenus déjà puisse intéresser nos confrères, vous pouvez le communiquer à l'Académie.

J'ai encore une douzaine de jours de route à faire en Calabre et de nouveau en Basilicate. J'espère qu'ils seront aussi fructueux.

Veuillez agréer, bien cher Monsieur de Witte, le nouvel hommage de mon respect le plus profond, le plus reconnaissant et le plus affectueux.

F. Lenormant.

II

Naples, 25 octobre 1882.

Bien cher Monsieur,

Me voici enfin rentré dans les pays civilisés et me reposant quelques jours avant de reprendre la route de France. Ma fatigue était, en effet, grande; je suis arrivé ici absolument fourbu. Le voyage que j'ai fait est un des plus beaux de ma vie, mais aussi l'un des plus rudes. La fin, du reste, comme succès, en a répondu au commencement.

J'ai visité de nouveau Gerace et les ruines de Locres, où j'ai recueilli quelques objets intéressants, puis Crotone et le temple de Hêra Lacinia, où j'ai constaté, ce qui m'avait échappé à mon précédent voyage, l'existence d'une voie Sacrée, taillée dans le roc, qui s'étend à plus d'un kilomètre.

A Cosenza, où l'on prétendait qu'il n'y avait plus d'antiquités, j'ai retrouvé plusieurs beaux débris des remparts de la Consentia des Bruttiens, construits à la mode hellénique.

Après cela, j'ai quitté la Calabre pour rentrer dans la Basilicate. Il était dans mes plans de visiter le site et les ruines de Grumentum. Mais l'état des routes, dévastées par les pluies, ne m'a pas permis d'y aller. A la place, j'ai entrepris une ex-

ploration à fond du Val di Teggiano et du parcours de la Via Aquilia, faite en compagnie de MM. Michele La Cava et Barnabeï. Cette exploration nous a pris trois jours, partie en voiture, partie à cheval, partie à pied. Elle a été fructueuse. Nous avons constaté que le fameux Ponte di Sila, toujours signalé comme romain, est ogival et appartient au temps des derniers Normands et des Hohenstaufen. Nous avons pris des copies enfin exactes de plusieurs inscriptions très importantes du temps de la République, qui avaient été toujours mal données. Enfin, et c'est la chose la plus considérable, nous avons découvert les ruines, vastes et jusqu'ici absolument inconnues, de Consilinum, avec de grands restes d'une enceinte italique d'appareil polygonal, antérieure peut-être aux Lucaniens, et une *arx* du temps de la République, qui, d'après sa construction, ne peut pas descendre plus bas que l'époque de Marius et de Sylla.

Nous avons enfin couronné le voyage par la visite aux ruines de Vélia. C'est encore, dans l'état actuel, une véritable expédition. Mais la chose en vaut la fatigue.

Ces ruines, que personne jusqu'ici n'a visitées et où, vous le savez, je rêvais depuis quinze ans d'aller, sont dans une situation idéale comme beauté pittoresque. Ce sont, en outre, les plus importantes et les mieux conservées de toute l'Italie méridionale avec celles de Gnathia et après celles

de Pæstum. Il n'y a pas de temple debout, mais on suit sans interruption toute l'enceinte des remparts helléniques. Chose unique dans les cités grecques, et non plus italiques, de la Péninsule, l'acropole est en partie de construction polygonale, datant par conséquent de la fondation même de la ville par les Phocéens. Partout les maçonneries helléniques affleurent le sol; on peut suivre le tracé des rues et des places.

On peut dans l'état actuel dresser un plan complet de Vélia, et nous l'aurons dans deux mois, car M. La Cava s'est chargé d'y retourner avec un ingénieur pour faire ce travail. Des fouilles à Vélia seraient on ne peut plus faciles et donneraient de magnifiques résultats.

Un des traits caractéristiques de ces ruines est l'emploi qui y est fait sur la plus grande échelle de briques de fabrication grecque et d'une forme toute particulière, à laquelle je n'ai vu nulle part d'analogue. J'en rapporte une entière pour le Louvre. Ces briques ont des estampilles grecques, dont nous avons relevé dix-sept variétés. J'ai copié, en outre, dans les ruines, trois inscriptions grecques et deux latines, toutes inédites.

Quant à la collection d'objets que j'ai pu former dans mon voyage, je crois qu'elle vous intéressera. Je rapporte aussi quelques terres-cuites nouvelles de Tarente, qui montreront encore la variété et la richesse de l'art tarentin, puis d'autres qui ser-

viront de bons spécimens pour déterminer les caractères des fabriques locales des environs de Bari, d'Hippônion, de Locres et de Vélia.

Somme toute, mon voyage a donné plus que je n'osais espérer, et je crois qu'il contribuera assez fortement à augmenter les connaissances acquises sur les antiquités de l'Italie méridionale.

Veuillez agréer, bien cher Monsieur de Witte, le nouvel hommage de mon respect le plus profond, le plus reconnaissant et le plus affectueux.

F. Lenormant.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER. — Nicastro.

I

II

III

CHAPITRE II. — TÉRINA ET TÉMÉSA.

I

II

III

CHAPITRE III. — Le Pizzo

I

CHAPITRE IV. — MONTELEONE.

I

II

V

VI

VII

VIII

CHAPITRE V. — Mileto.

I

IV

CHAPITRE VI. — Le tremblement de terre de 1783.

I

II

III

CHAPITRE VII. — Le nouveau Mileto.

I

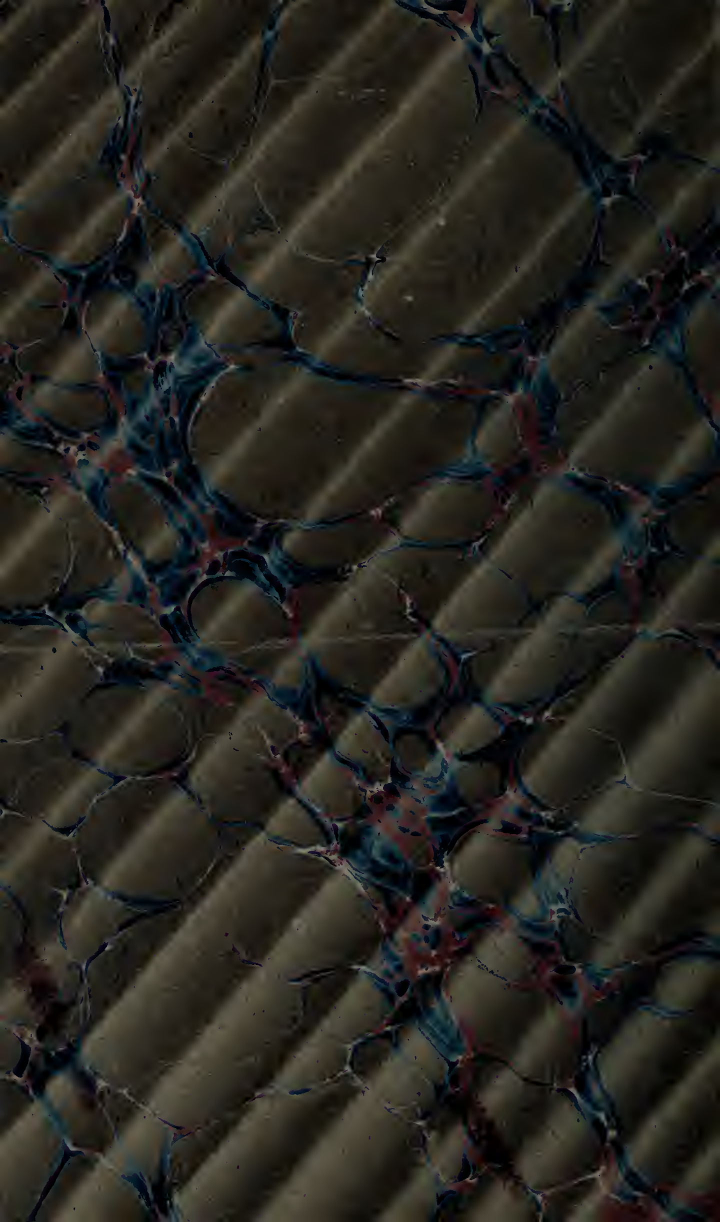
II

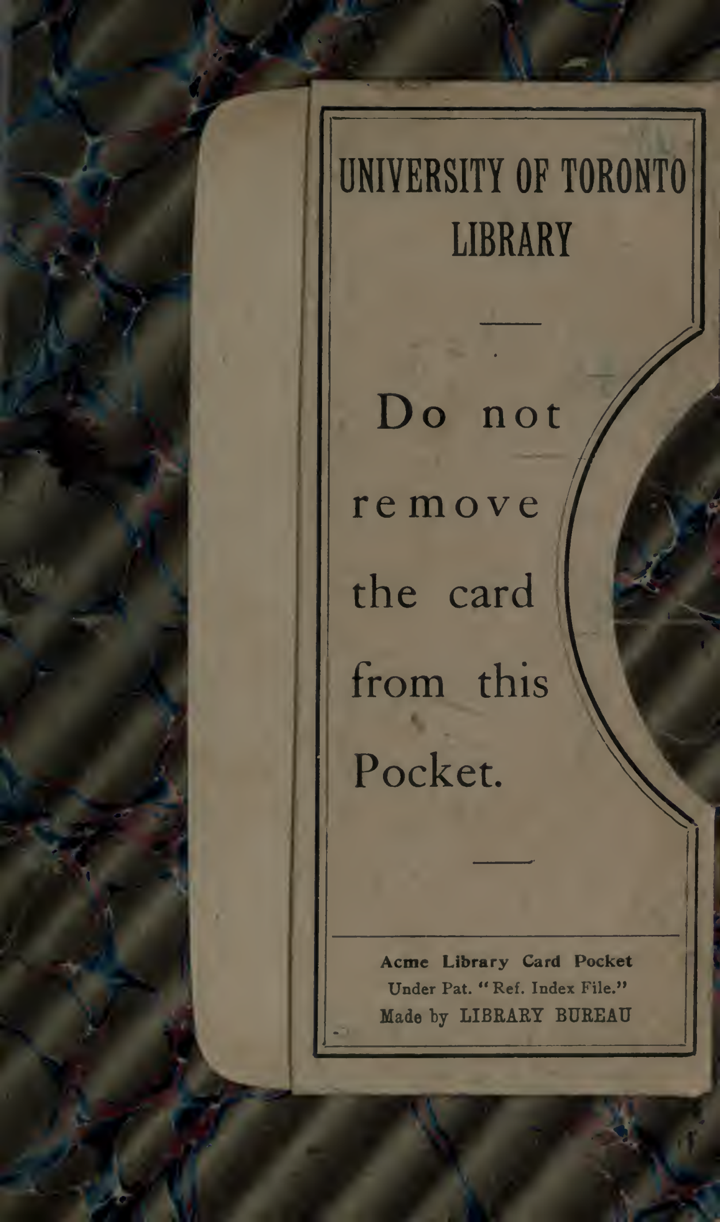
III

LETTRES DE M. FRANÇOIS LENORMANT

A M. LE BARON DE WITTE.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

